

REVUE
DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA

REVUE

DES DEUX MONDES.

TOME VI.

JUIN 1836.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1836.

UNE

MISSION A TUNIS.

PREMIER ARTICLE.

Ce fut au retour de l'expédition de l'Atlas, dans le mois de décembre 1830, que le général Clausel conclut avec le bey de Tunis un traité relatif au beylik de Constantine. Le brillant succès de cette expédition eut pour premier résultat d'aplanir toutes les difficultés du traité. Le bey de Tunis, en acceptant pour son frère Sidi-Mûstapha l'investiture du beylik de Constantine, prenait l'engagement de l'y installer avec ses troupes et d'y faire reconnaître la domination de la France. Je fus adjoint au commandant du génie A. Guy pour seconder les opérations de l'expédition que l'armée tunisienne allait entreprendre contre Constantine. Quelques circonstances de mon voyage me frappèrent, et mon but ici est autant de décrire mes impressions, que de faire connaître les résultats de notre mission.

Nous nous embarquâmes vers la fin de décembre sur le bâtiment à vapeur *le Sphinx*, commandé par le lieutenant de vais-

seau Sarlat. Le ministre plénipotentiaire du bey de Tunis, venu à Alger pour traiter avec le maréchal Clausel, s'en retournait avec nous auprès de son maître. On avait élevé en son honneur, sur l'arrière du navire, une sorte de tente toute pavoisée, et revêtue intérieurement de riches tapisseries, où étaient dessinés de beaux lions. Nous trouvâmes à bord du *Sphinx* la musique complète d'un régiment que le général en chef prêtait au bey de Tunis pour quelques jours. Dès que le ministre aborda au navire, la musique joua, l'emblème rouge de la régence de Tunis fut hissé au haut du mât, et les matelots tournèrent un cabestan pour déraper. Tout-à-coup un bruit sourd se fit entendre, les planches tremblèrent sous nos pieds, l'eau jaillit sur les côtés, nous partîmes, laissant derrière nous un sillon brillant, entre deux larges traînées d'une écume très blanche.

Le trajet d'Alger à Tunis se fait dans deux fois vingt-quatre heures. Je me rappellerai toute ma vie les délicieux momens de contemplation passés sur le pont du navire. Je partais si heureux d'Alger, l'avenir me souriait, mon imagination colorait en beau tout ce qui s'offrait à mes regards ; tout me charmait. C'était le second jour de notre départ, le soleil brillait au milieu du ciel, l'officier de quart, le sextant à la main, se disposait à prendre la hauteur ; pas un nuage dans l'air profond et bleu, pas une ride sur la mer unie et luisante ; partout de la limpidité et de la lumière blanche. Les rayons du soleil étaient chauds, sans être trop ardens ; ils ramollissaient le goudron, sans le fondre ; on cherchait l'ombre pourtant. J'aime cette heure de chaleur et de lumière, cette heure où le soleil ne monte ni ne descend, où arrivé au haut de sa course, comme un roi sur son trône, il semble nous promettre un jour éternel ; cette heure solennelle que les horloges tintent longuement aux oreilles, que les marins épient au passage, que les muezzins chantent sur les minarets. Que le ciel et la mer étaient beaux ce jour-là, à cette heure ! Quel calme magnifique ! Quelle paisible splendeur ! Tout était immobile autour de nous, et cependant le navire courait rapidement devant lui. C'est une étrange émotion que de se sentir emporter sur la mer tranquille. Lorsque le vent souffle dans les voiles, lorsque les vagues, soulevées, se chassent les unes les autres, lorsque les nuages passent rapides au-dessus de la tête, on conçoit que le navire participe à ce mouvement ;

tout remue sur le pont et dans les cordages, sur la mer et dans le ciel. Mais par un temps de calme plat, où la mer dort, où le vent n'a pas la force de soulever le pavillon tombant le long du mât, où les matelots couchés sur le tillac se livrent au repos, voguer cependant comme voguent dans l'espace les corps célestes conduits par une main invisible, voilà ce qui étonne la pensée et la porte au merveilleux. Me laissant aller à la pente de mes rêveries, comme au mouvement mystérieux du navire, il me semblait trouver dans tout ce que je voyais la réalisation de quelque conte arabe dont les vagues souvenirs me revenaient à l'esprit. Nous naviguions à cette distance de la côte qui fait voir les montagnes vaporeuses et les embellit, les rapproche ou les éloigne, selon le caprice de leurs formes, les jeux de la lumière et la densité de la couche d'air qu'on traverse. Elles nous apparaissaient tantôt comme des vagues lumineuses, tantôt comme des nuages blancs, ou comme les rapides lueurs des météores. Près de moi aussi tout me faisait croire à un enchantement. Je voyais le ministre, grave et silencieux, assis sur un divan au fond de la tente, son conseiller à sa droite, vénérable vieillard dont la barbe blanche descendait sur la poitrine, et l'interprète Hassonna à sa gauche. Trois jeunes Mamelouks étaient assis sur un tapis aux pieds de leur maître, soumis et respectueux, se souriant entre eux sans oser parler, groupés et doucement appuyés l'un sur l'autre comme trois jeunes filles, à qui ils ressemblaient par le visage, dans tout l'abandon et le bien-être d'une caressante amitié. Le ministre et le vieillard fumaient leurs longues pipes avec une paisible joie, une sécurité de bonheur qui donnait à leur physionomie un caractère tout particulier. Ils suivaient du regard les bouffées de tabac, qui allaient frapper le ciel de la tente et se répandaient autour d'eux comme un nuage. Je ne les voyais qu'à travers cette atmosphère assez semblable à celle des évocations magiques. Le ministre me paraissait être un jeune prince qui avait entrepris un voyage dans un pays inconnu, et le conseiller un bon génie qui le protégeait et lui servait de guide. Et moi, qu'étais-je donc? Je me demandais pourquoi j'étais là, et où j'allais. Mon cheval, que j'amenais avec moi, et qu'on avait laissé sur le pont, ayant levé la tête au-dessus du bastingage, regardait d'un œil fixe un brillant reflet de soleil sur la mer. Tout à coup une musique harmo-

nieuse, partie de l'extrémité de la proue, se fit entendre. J'écoutais les mélodieux accords qui se répandaient au loin sur les vagues et qui semblaient plutôt en venir; la tête baissée dans mes mains, je me croyais de plus en plus sous le charme de quelque magie. Lorsque je levai les yeux, je vis les Musulmans à genoux. Etait-ce devant la magnificence de cette scène qu'ils s'étaient ainsi prosternés? ou bien l'heure de la prière était-elle venue pour eux? Ils ne craignaient pas, eux, de rendre un culte à Dieu, en plein jour, en présence de tout l'équipage. Personne d'entre nous ne les imita; mais nous les regardions tous avec un respect religieux; et peut-être quelque matelot, dès qu'il se trouva seul, pria Dieu, ce qu'il n'avait pas fait probablement depuis long-temps.

Nous entrâmes dans la rade de Tunis, vers les deux heures de l'après midi. L'aspect de cette rade est triste; on ne voit point de ville sur ses bords, pas une seule habitation gracieuse ne l'anime. La plage est silencieuse et solitaire. Nous n'apercevions de distance en distance que quelques petits forts, où de temps à autre la tête d'une sentinelle montrait son turban au-dessus du rempart, et sur notre gauche, au pied de la montagne aride de la Mamelife, une maison blanche et longue, autour de laquelle nos yeux croyaient entrevoir un grand nombre de tentes; mais là comme sur le rivage, tout était muet, inanimé. Quelques bâtimens nus, sans voiles, réduits pour ainsi dire, à leur squelette, se balançaient languissamment sur la mer. Trois coups de canon partis par intervalle d'un des forts vinrent troubler le silence de ces lieux, et furent répétés sourdement par la montagne. Trois colonnes de fumée s'élevèrent successivement, et firent un nuage à ce ciel immobile. Ce bruit soudain suivi d'un profond silence, cette fumée qui montait lentement, semblèrent augmenter encore la solitude de la rade. Cependant le canon avait éveillé autre chose que des échos; tout à coup nous vîmes au pied de la Mamelife, comme une multitude se remuer, une troupe d'hommes et de chevaux que nous apercevions à peine s'avancer sur le rivage. C'était le bey de Tunis sorti de la maison blanche, qui venait avec sa suite, au devant de son ambassadeur. Celui-ci l'avait reconnu du plus loin qu'il l'avait vû; il avait les yeux tournés vers son maître, et malgré la distance qui l'en séparait, il lui faisait des gestes de respect, il

mettait la main droite sur son cœur, il inclinait la tête. Il y avait quelque chose de touchant dans ce langage muet, dans l'expression vraie du dévouement de cet homme, dans les témoignages qu'il donnait de sa joie en revoyant son souverain. Il descendit dans un canot; les rameurs nageaient ensemble, le canot glissait sur les vagues; dans un clin-d'œil il toucha la plage. *Le Sphinx*, à son tour, rendit le salut de plusieurs coups de canon; lorsque la fumée de la poudre fut dissipée, le bey et sa suite avaient disparu, tout paraissait désert comme auparavant; tout était rentré dans la plus complète immobilité.

Le Sphinx jeta l'ancre dans la rade, et une chaloupe nous conduisit à Tunis. Cette ville se trouve à deux lieues environ de la mer, située aux bords d'un lac qui communique avec la rade au moyen d'un canal, sur les rives duquel il y a un groupe de maisons et de forts qu'on nomme la *Goulette*. Le lac est vaste, ses bords sont incultes et inhabités comme ceux de la rade. La ville de Tunis paraît seule au fond, avec ses collines, couronnées de forts, et ses nombreux minarets, qui s'élancent vers le ciel. Le soleil venait de se coucher, nous voyions Tunis flottant dans un horizon rouge, tel que les peintres représentent une ville à l'imagination plutôt qu'aux yeux, au moyen de quelques légères ombres. Des nuages dorés étaient suspendus au-dessus de sa tête et se réfléchissaient dans le lac à ses pieds; on eût dit une ville aérienne, et à mesure que nous nous en approchions, il semblait plutôt que c'était elle qui venait à nous portée par les nuages. La chaloupe aborda dans un endroit qu'on appelle la *Marine;* nous entrâmes dans Tunis par une porte du même nom, et après avoir parcouru deux ou trois rues, nous arrivâmes chez M. de Lesseps, consul de France. Les musiciens nous avaient suivis de près; leur entrée dans la ville causa une grande sensation parmi les Maures. Ils étaient partis d'Alger armés de sabres; leurs schakos étaient surmontés de belles carottes rouges, empruntées aux grenadiers; ils s'étaient donné l'aspect le plus martial possible. On voyait percer en eux l'ambition de passer avant tout pour soldats, et ils prenaient, en conséquence, un air formidable. Ils entrèrent dans Tunis, formés sur deux rangs, tambours en tête; les Maures crurent leur ville perdue. Les instrumens enfermés dans des étuis noirs avaient à leurs yeux une effroyable mine. Les mu-

siciens jouissaient trop de l'effet qu'ils produisaient, pour adoucir la fierté de leurs regards; certes il était permis de trembler à leur vue. Ils furent suivis d'une grande multitude jusqu'à la maison consulaire; et on ne put calmer les terreurs de ce peuple qu'en lui faisant entendre, dans la cour de la chancellerie, un charmant boléro qui parut lui être agréable. La spirituelle observation que fait Châteaubriand, dans son Itinéraire, sur le caractère national des Français, me frappa tout d'abord par sa justesse. Dès notre arrivée à Tunis, nous entendîmes parler de bal. M. de Lesseps avait deux fils jeunes et aimables; les officiers du *Sphinx* étaient d'une humeur fort gaie, les jolies demoiselles ne manquaient pas; les consulats d'Amérique et de Hollande contribuaient en ceci pour la part la plus belle; il y avait encore les femmes des négocians, les réfugiés napolitains; tout cela formait une société nombreuse, cherchant le plaisir pour oublier un peu les peines de l'exil et l'absence de la patrie. Notre musique, bien retentissante, fut la bienvenue, et tout le temps que les musiciens restèrent à Tunis ce ne furent que fêtes.

Le lendemain de notre arrivée, nous nous mîmes en devoir de faire notre visite au bey. Il était à la Mamelife où nous l'avions aperçu en arrivant. Le consul de France devait nous présenter au prince; nous montâmes en voiture en assez grand nombre, les deux fils du consul vinrent avec nous sur des chevaux d'une grande beauté. Nous étions à une demi-lieue de la Mamelife, lorsque nous vîmes arriver à notre rencontre une troupe brillante, le bey en tête; il s'avança d'abord d'un air un peu altier; mais en plaçant la main droite sur le cœur, selon l'aimable manière de saluer chez les musulmans, son regard s'adoucit, un léger sourire effleura ses lèvres, et la bonté qui était le trait de son ame se montra sur son visage. Les deux fils du consul de France sautèrent en bas de leur cheval et allèrent lui baiser la main; le bey fut ému; ce témoignage de respect que les Européens ne lui doivent pas parut être doux à son cœur. Le bey avait son fils aîné à ses côtés, la physionomie de ce jeune homme était belle et pleine de langueur. Le feu de ses yeux paraissait presque éteint par les voluptés. A voir son corps frêle et efféminé, on devinait qu'il passait plus de temps dans son harem, qu'au milieu des camps. Mais sa grace, à cheval,

était parfaite, son costume d'un goût exquis, d'une richesse élégante ; et jamais cheval ne fut plus digne que le sien d'une housse et de rênes d'or. Le jeune prince et son cheval sont restés dans ma tête comme un type oriental, d'une pureté et d'une finesse que je n'aurais jamais pu imaginer. Le bey, après avoir échangé quelques paroles avec le consul de France, continua sa route. Le cortége s'ouvrit pour nous laisser passer, et ce ne fut pas sans une légère émotion de plaisir que je traversai cette foule dorée de mamelouks. Le mélange de couleurs, les burnous flottant sur les épaules, la mobilité des chevaux, leurs hennissemens, leur gaieté excitée par l'air frais du matin, cela faisait un assez beau désordre qui me plaisait. Mais tout cet éclat formait un singulier contraste avec l'aspect si terne du pays. On se demandait pourquoi le bey venait habiter ce désert. Il y a de la vie du Tartare dans l'existence du bey à la Mamelife. Tel est l'instinct de presque tous les hommes nourris dans ces climats; ils abandonnent les villes et viennent chercher la vie du désert, comme un souvenir confus de leur origine. Les solitudes ont, pour eux, un attrait invincible; il faut bien que quelque beauté secrète s'y révèle à leurs yeux. Nous n'apercevions pas un seul arbre sur tout notre horizon ; la mer s'étendait au loin à notre gauche, et nous marchions sur une grève au pied d'une montagne recouverte de fragmens de roches blanches calcinées par le soleil. Le palais de la Mamelife s'offrit tout à coup à nos regards, et sembla sortir de dessous terre par enchantement; vu de près il ne me parut pas sans quelque majesté. L'architecture en est simple, dénuée de tout ornement, d'un caractère sévère ou sauvage plutôt, en harmonie avec l'aridité des lieux. C'est une masse rectangulaire, percée d'une multitude de petites fenêtres au grillage vert, et placées d'une manière irrégulière et bizarre. Cette maison me rappela, je ne sais pourquoi, la maison fantastique du conseiller Crespel, où les fenêtres furent pratiquées du dedans au dehors, après que les murs eurent été entièrement élevés. Deux énormes lions, grossièrement peints, au-dessus de la porte principale, sur un mur d'une blancheur éclatante, ajoutaient quelque chose d'étrange à ce palais. Un grand nombre de tentes étaient dressées devant la façade. Des groupes de soldats turcs couchés nonchalamment par terre et fumant leurs pipes nous regardaient pas-

ser, sans s'étonner le moins du monde; des chevaux attachés par les pieds à des piquets, témoignaient plus de surprise de nous voir, que leurs impassibles maîtres.

Dans moins d'une heure tout eut changé d'aspect autour de la Mamelife. Au calme, au silence, avaient succédé le mouvement et le bruit. Des cavaliers arrivaient de toutes parts, des troupes d'Arabes, des Kaïds, des membres du Divan, se rendaient à l'audience de justice. C'était tout le tumulte, la confusion, le pêle-mêle d'une foire. La foule grossissant toujours se portait vers la tente du bey élevée sur la grève. Rien n'est plus imposant que le spectacle de cette cour suprême rendant la justice en plein champ. Cette vaste tente qui fut jadis d'une grande richesse, mais dont l'éclat était un peu terni, ce roi monté sur une espèce de banc qui lui servait de trône, cette double rangée de conseillers, aux barbes blanches, assis par terre, sous une toile agitée par le vent, tout ce mélange de magnificence, de grandeur et de simplicité sauvage fit sur moi une grande impression, et transporta tout à coup mon imagination au milieu des tribus errantes du désert. D'où vient que les scènes qui rappellent l'existence primitive des hommes nous touchent si profondément, et réveillent dans nos cœurs comme des regrets du passé ? Nous fûmes admis à l'honneur de saluer le bey : il nous dit que, quant à l'objet de notre mission à Tunis, nous nous entendrions avec le sabataba (premier ministre), qui était parti à la tête du camp pour le Zérid, et dont le retour devait être très prochain. Puis, selon une coutume du pays, on nous offrit le café. Nous musiciens s'étaient rangés en demi-cercle à l'entrée de la tente et se disposaient à se faire entendre. J'étais curieux de voir l'effet que produirait notre musique sur le bey et ses conseillers; je me sentais agité comme un dilettante dans ce moment solennel de silence, d'espérance et d'anxiété, qui précède le premier coup d'archet d'un opéra nouveau. Je jouissais d'avance du plaisir qu'allaient éprouver ces pauvres sauvages. Le cœur me battait; les instrumens luisaient au soleil, les musiciens paraissaient pénétrés de l'importance de leur mission; ils étaient propres, sérieux et dignes, le schako légèrement incliné sur l'oreille, ils étaient vraiment beaux. Ils commencèrent par notre grand air national, par *la Marseillaise*. Je m'attendais à voir tressaillir le bey et tout son

auditoire, à entendre de ces paroles ardentes et gutturales qui marquent si bien l'admiration africaine. Ils restèrent tous muets et froids. Eh quoi! disais-je, cet air qui a électrisé une grande nation, ce chant sublime dont les accens si puissans forcent la multitude à fléchir le genou, et à se découvrir la tête, peut-on l'entendre sans être ému ? Je ne revenais pas de mon étonnement, je sentais le froid me gagner comme un auteur qui voit le premier acte de sa pièce reçu par le public avec indifférence. Après *la Marseillaie* vinrent tous les morceaux choisis de nos opéras. J'espérais surprendre sur quelque visage un signe d'émotion, j'épiais la plus légère expression de plaisir dans un simple geste. Le bey, d'un air tranquille, passait ses doigts dans les flots de sa barbe, ou caressait l'orteil de son pied nu ; par momens il paraissait suivre de la tête la mesure du chapeau chinois, et regardait cette machine avec curiosité. Il agitait légèrement ses lèvres, et laissait échapper un sourire lorsque ses regards allaient tomber sur la grosse caisse Je n'ai pas su si c'était l'instrument ou l'homme qui avaient pu l'intéresser. J'espérais encore ; j'attendais le bey et toute la foule à la belle marche du *Siége de Corinthe.* Eussent-ils, disais-je, le tympan revêtu d'une triple lame d'airain, quelques sons iront remuer les fibres du cœur chez ce peuple guerrier. La marche eut son tour, elle remplit la tente de notes sonores, le bey fit la grimace, je crus qu'il allait se boucher les oreilles. Un boléro seul eut tous les honneurs du concert, et réjouit un peu l'assemblée. J'appelais Barbares dans mon ame le bey et tout son peuple; je les accusais de n'avoir point d'entrailles; et cependant, je pus me convaincre plus tard que ce peuple aimait beaucoup la musique, mais la sienne ; une musique monotone pour nous mais pleine de charme pour lui; une musique qui est l'expression simple de ses sentimens, qui s'harmonise avec la situation ordinaire de son ame, et flatte ses penchans; un chant doux qui invite à la quiétude comme celui que les mères murmurent à leurs enfans pour les endormir, ou un chant lascif qui rend les soupirs et les cris de la volupté.

Après le bey, ce furent ses femmes que nous crûmes devoir favoriser d'un peu de musique. Nous fûmes introduits, avec les musiciens, dans un jolie cour intérieure, sur laquelle donnaient une foule de petites fenêtres grillées. Il nous fut im-

possible de voir comment notre musique était accueillie par les femmes : au reste, je ne m'en occupais guère. J'ouvrais mes deux yeux pour mon propre compte, autant que je pouvais : je tâchais de distinguer quelque joli visage collé au grillage des croisées ; mais les barreaux en étaient si serrés, que c'était peine perdue de regarder. Cependant l'imagination aidant, à force de fixer mes regards sur une des fenêtres, je crus voir une tête admirable. Peut-être n'était-ce que le visage noir d'un eunuque... Les femmes ne nous rendirent pas musique pour musique : mais, ce qui valait mieux pour nous dans ce moment, elles nous donnèrent un échantillon de leur talent en matière de pâtisserie dans une charmante collation, offerte, en leur nom, dans une des chambres qui ouvraient sur la cour. C'était d'une galanterie peu commune dans ce pays, qui me fit bien augurer de l'avenir de nos relations politiques avec Tunis. Tout ce qui nous fut présenté avait quelque chose de fin et d'exquis. La collation se composait de gâteaux, de pistaches, d'oranges, de grenades, de dattes fraîches, et de toutes sortes de sucreries. Lorsque les musiciens virent leur table chargée de cuisine aussi légère, ils parurent peu sensibles à la galanterie musulmane. Ils avaient fait quatre mortelles lieues à pied pour venir de Tunis par un frais appétissant ; ils avaient desséché leur poitrine à souffler, une bonne partie de la matinée, dans leurs instrumens ; ils étaient mourans de faim, et surtout de soif. Les gâteaux friands, les sucreries délicates, étaient engloutis avec une étonnante rapidité. Dans un clin d'œil tout eut disparu. Cette avidité à satisfaire leur faim, la nature des mets qui s'engouffraient dans leur estomac, n'étaient point faites pour les désaltérer. Ils étouffaient et demandaient à boire à grands cris. Des nègres accoururent avec de beaux vases de cristal, remplis d'une eau bien limpide, dans laquelle on avait versé quelques gouttes d'essence de rose. Oh ! alors, la patience des musiciens n'y tint plus : une musique d'un nouveau genre se fit entendre, et étourdit les pauvres nègres. « De l'eau de rose à des soldats ! » criaient nos gens indignés. Cet affront, fait à des musiciens, était tout aussi sanglant. « Dites à ces *dames*, ajoutaient-ils, qu'elles gardent leur eau de rose pour se laver le visage. » Ils furent cependant, comme nous, obligés de l'avaler ; et bientôt leur mauvaise humeur s'en

alla en plaisanteries, bonnes ou mauvaises, sur le compte du bey et de ses *dames*.

Un moment après, nous étions sur *le Sphinx* avec le bey : il avait désiré visiter le navire, et le voir manœuvrer. Nous fûmes présentés à Sydi-Moustapha, son frère, et à Sydi Ackmet, son neveu. Sydi-Ackmet nous serra cordialement la main, et nous dit avec vivacité qu'il était le sincère ami des Français, parce qu'il croyait à leur loyauté. Il s'agissait, pendant cette promenade du *Sphinx*, de décider le bey à conclure un traité, relativement à Oran, sur les mêmes bases que celui qui avait été fait au sujet de Constantine. Dans le même instant que M. de Lesseps disait au bey qu'il était de son intérêt de rechercher l'amitié de la France, et de se jeter dans nos bras, *le Sphinx* partait, fendant les flots de sa proue. Le bey répondit au consul: « Tu vois bien que je me confie entièrement à la France; Tunis fuit derrière nous, et je suis ici avec mon frère et tous mes enfans. » Tous les princes de la maison régnante à Tunis étaient là en effet sous nos yeux, resserrés dans un espace étroit. Le bey se tenait d'un côté du navire avec ses enfans et ses principaux officiers; Sydi-Moustapha et Sydi-Ackmet étaient de l'autre côté. Je remarquai cette constante séparation des deux frères, tout le temps qu'ils restèrent sur *le Sphinx*, comme une preuve d'un sentiment profond de la dignité qui appartient au rang suprême. Le bey et Sydi-Moustapha étaient d'une taille élevée, et paraissaient doués d'une constitution robuste. Le visage du bey exprimait l'hésitation ; ses yeux jetaient sans cesse autour de lui des regards empreints d'un sentiment vague et effaré. Sydi-Moustapha (le bey qui règne aujourd'hui) me sembla, au contraire, capable de grandes résolutions; son regard était assuré, sa voix ferme; il possédait, à un plus haut degré que son frère, ces qualités de la physionomie et de la stature, qui, dans ce pays, imposent au vulgaire. Le bey, en effet, passait pour un homme ordinaire, énervé par les plaisirs: il n'osait prendre aucune détermination en l'absence de son sabataba, Sydi-Schekir, en qui il avait une confiance entière. Sydi-Schekir, mamelouk d'une haute intelligence, avait compris que le bey, son maître, devait chercher un appui dans notre alliance; il avait vu que, pour un malheureux coup d'éventail, le dey d'Alger avait perdu son deylik;

il avait entendu, à l'occident, l'orage gronder et menacer l'orient, et il pensait qu'il était prudent de se placer sous le protectorat de la France, pour ne pas subir, tôt ou tard, la domination de quelque autre puissance d'Europe. Le bey de Tunis partageait toutes ses craintes. La révolution de juillet, et, par suite, la réapparition du drapeau tricolore, avait fait sur lui une grande impression. Il disait que lorqu'il avait revu notre drapeau flotter au-dessus de la maison consulaire, il lui avait semblé qu'il allait envelopper le monde dans ses plis.

La tête la plus remarquable parmi les jeunes princes était celle d'Ackmet. Elle ne se distinguait pas précisément par la régularité du profil, par une belle harmonie des traits, mais plutôt par le feu et l'énergie de l'ame que respirait son visage. La pâleur du front, la fixité du regard, le désordre du turban, la maigreur des jambes, la mobilité du corps, tout annonçait dans Ackmet un homme bien différent de ses beaux et efféminés cousins. On le disait dans la société européenne de Tunis le plus fanatique de la cour du bey, ce qui signifiait tout simplement pour moi, que c'était un jeune homme ardent qui aimait son pays. Le consul de France demanda Ackmet pour bey d'Oran. Après quelques messages du bey à son frère Sydi-Moustapha, il consentit à faire pour Oran ce qu'il avait fait pour Constantine, et Sydi-Ackmet fut désigné, à notre grande satisfaction, comme bey de la province d'Oran. Des envoyés du bey arrêtèrent plus tard définitivement les conditions du nouvel arrangement avec le maréchal Clausel. *Le Sphinx* filait rapidement, il avait doublé le cap de Carthage; les princes inspectèrent la machine à vapeur dans tous ses détails, bientôt on vira de bord, les enfans du bey mirent le feu aux caronades, et l'on rentra dans la rade. On raconta que lorsque *le Sphinx* avait disparu derrière le promontoire, les femmes de la Mamelife avaient jeté de hauts cris, disant qu'on enlevait le bey et toute sa maison. Le prince ne débarqua pas sans laisser des marques de sa munificence aux musiciens et aux matelots; il était déjà nuit lorsqu'il rentra à la Mamelife et nous nous mîmes en route pour Tunis.

Sydi-Moustapha nous avait devancés, nous le rejoignîmes à moitié chemin de la Mamelife à Tunis, au moment où nous y songions le moins. Dès-lors il nous fallut ralentir le pas, car

bien qu'il nous fît dire de passer devant, nous devions refuser cette offre, moins encore par déférence, que par la crainte d'éveiller en lui quelque idée superstitieuse. Une telle circonstance, après le traité qui venait d'être conclu, lui eût paru de mauvais augure. Nous marchâmes de compagnie avec ses mamelouks, et nous gardâmes comme eux un profond silence. Je me rappelle cette marche lente et silencieuse dans la nuit, à la lueur rougeâtre des torches, comme une des choses les plus étranges de ma vie. Lorsque nous arrivâmes à Tunis, les portes étaient fermées; Sydi-Moustapha nous les fit ouvrir. Quant à lui, il poursuivit sa route en dehors de la ville, le long des remparts, pour se rendre au Bardo, demeure des beys, à une demi-lieue de Tunis.

Quelques jours après notre arrivée à Tunis, un appartement nous ayant été préparé dans une magnifique maison dont Sydi-Hassonna était le *loukil* ou gouverneur, nous devînmes tout-à-fait les hôtes du bey. Rien n'est plus curieux que ces logemens improvisés *à la française* dans de vastes salles aux voûtes dorées, au moyen d'un grand nombre de meubles d'Europe; tels que tables, canapés, secrétaires, commodes, dont les musulmans ignorent l'usage, et qu'ils entassent et placent dans les chambres avec une maladresse amusante. Je me plais à dire, à l'honneur du bey, que du jour où nous nous sommes mis à sa disposition selon nos instructions, jusqu'au moment de notre départ pour la France, sa générosité envers nous ne s'est pas un instant démentie. On nous donna un cuisinier français, des nègres pour le service intérieur, un cocher avec cabriolet, tout ce qui pouvait enfin nous faire supporter avec un peu de patience notre isolement au milieu de ce peuple. Le commandant avait amené d'Alger un domestique français, je tenais à avoir un domestique maure, je songeai à me le procurer. On avait placé auprès de nous comme *cicerone*, un certain Napolitain, qu'on appelait Angelino, rusé, vif, alerte. Il me semble que je le vois encore avec son sourire malin, son œil intelligent, avec sa veste ronde de Marseillais, sa chéchia rouge, et son léger burnous blanc jeté négligemment sur l'épaule. Il avait été plusieurs fois riche et pauvre tour-à-tour; dans ce moment la phase de sa fortune ne paraîssait pas des plus brillantes, et cependant il était jovial, plaisamment sentencieux, et au milieu

de ses bouffonneries sa philosophie étonnait quelquefois par sa profondeur. Un jour que je lui demandais comment il se faisait qu'il eût gardé tant de gaieté après tous ses malheurs, il me répondit : « Ne faut-il pas se consoler; Napoléon est mort à Sainte-Hélène! » Angelino me proposa pour domestique un Maure nommé Habib, qu'il me dépeignit d'une taille élevée, d'une force de corps prodigieuse, et d'une fidélité à toute épreuve : « Il vaut mieux pour vous qu'un sabre, » me disait-il. Cela me convenait fort; mais l'Italien me prévenait qu'Habib était affligé d'une singulière maladie, fort commune au reste dans ce pays : lorsque le soleil dans les mois de juillet et d'août dardait sur sa tête, il était sujet à se porter à des actes d'une audace et d'une extravagance inouïes ; pour preuve, Angelino ajoutait que dans ce moment même Habib se ressentait encore d'une douloureuse bastonnade qui lui avait été infligée par le cadi, comme châtiment d'un de ses emportemens amoureux de l'été dernier. Le Maure me fut présenté; malgré ses efforts pour ne point paraître un peu courbé, je voyais qu'il éprouvait encore beaucoup de peine à se redresser. Il se doutait que je connaissais la circonstance de la bastonnade ; sa physionomie me revint, je le gardai. Plus tard je connus dans tous ses détails cette histoire pour laquelle il avait eu le dos si fortement endolori. Ce n'était pas une bagatelle, ainsi que l'appelait Angelino ; et comme elle peut contribuer à donner une idée des mœurs de ce pays, je vais la raconter.

Habib rêvait depuis un an d'une jeune fille juive, jolie enfant de quatorze ans, petite dans sa taille, mais fraîche et bien faite; on l'appelait Gammara. Son père, vénérable vieillard, était honoré dans Tunis, autant du moins que peut l'être un Juif. La jeune fille habitait une maison composée, selon la forme ordinaire du pays, d'une cour entourée de quatre chambres, et adjacente à celle de je ne sais quel consul, où Habib servait comme domestique. De la terrasse élevée de la maison consulaire, on plongeait dans la cour du Juif. Gammara en levant la tête avait vu souvent une tête de Maure se pencher hors de la terrasse et fixer sur elle des yeux étincelans. Cette tête plus d'une fois était venue l'effrayer dans ses rêves ; car Habib du haut de la terrasse ressemblait au vautour qui plane sur la tremblante colombe. Il ne pouvait avoir que de mauvaises in-

tentions ; lui Maure, la jeune fille Juive, le mariage entre eux était impossible, et il ne roulait dans sa tête que des projets de violence. Une occasion se présenta, dans l'été de 1830, qui lui parut favorable pour en venir à ses fins ; le Juif et sa fille devaient aller à Byserte voir leurs parens. C'était dans le mois de juillet, il eût suffi de la chaleur de la saison pour exalter la pauvre tête d'Habib, pour faire bouillonner son sang, et le porter à quelque acte de folie, sans l'excitation d'un amour couvé depuis un an dans son cœur. — A tout prix, se dit-il, elle sera à moi. Il arma sa ceinture d'un poignard et vint attendre le Juif et sa fille sur leur passage. Tout le pays compris entre Tunis et Byserte est un véritable désert ; je l'ai parcouru en allant visiter les ruines d'Utique. Je ne me rappelle avoir vu au milieu de cette immense solitude qu'un grand bois d'oliviers sauvages, une charmante oasis où se réfugient, le soir, tous les oiseaux de la contrée, et les ruines d'Utique, dont il reste de magnifiques débris enfouis dans la terre, et çà et là sur des collines incultes quelques voûtes encore debout qu'on prendrait de loin pour des batteries casematées. Il n'est point de route tracée ; chacun passe où il veut. C'est ce qui rend ce pays encore plus désert ; car il est rare que des voyageurs s'y rencontrent ; ils se croisent de loin comme font sur mer les navires.

Habib s'était posté près de Tunis sur un tertre, d'où il dominait la plaine ; il vit venir le vieillard et sa fille montés chacun sur un âne, seule monture que permette aux Juifs la loi musulmane, loi qui en tout les condamne à l'abjection. Il les laissa passer, et les suivit à une petite distance. La petite Gammara restait souvent derrière, et puis elle rejoignait son âne au galop. Habib la voyait fuir devant lui, assise avec grace de côté ; il entendait les éclats de sa voix, car elle riait, l'enfant, ne se doutant pas du danger qui la menaçait. Deux fois il avait été sur le point de se précipiter sur elle, et il s'était arrêté, trouvant tout à coup un secret plaisir à la voir si enjouée et si heureuse. Cependant, dès qu'il fut arrivé dans le bois d'oliviers, déterminé à ne pas attendre davantage, il précipita le pas comme un homme bien résolu, prit un sentier à droite pour couper court sur le juif, et tout à coup sortant d'une masse épaisse d'arbres, il se trouva en face de Gammara. A sa vue, la jeune fille pâlit et s'arrêta en jetant un cri d'effroi. Habib

resta immobile aussi ; le cœur lui avait manqué, il s'appuyait à un arbre.

— Tu nous as fait peur, Habib, lui cria le vieillard, revenu de la frayeur que lui avait causée sa subite apparition, ou plutôt c'est cette sotte de Gammara avec ses cris. Par Abraham, c'est mon ami Habib ; eh ! que fais-tu là ?

Le Maure ne répondait pas, ses lèvres tremblaient, il luttait encore en lui-même.

— Nous allons à Byserte, poursuivit le vieillard ; si tu vas du même côté, nous ferons route ensemble ; après l'orage de cette nuit, la Mejerdha est sans doute grosse, tu nous aideras à la passer.

— Je le veux bien, dit Habib ; j'ai marché si vite, et la chaleur est si forte, il m'a pris tout à coup des étourdissemens... mais cela n'est rien... Et ils se remirent en route.

Gammara avait bien reconnu Habib pour le Maure qui la poursuivait depuis long-temps de ses regards, et c'est parce qu'elle l'avait reconnu qu'à sa vue elle avait été effrayée. Mais voyant que son père l'appelait son ami, elle s'abandonna à toute la confiance de son âge et de son innocence. Cependant, il y avait toujours un reste de trouble dans son ame, et lorsque ses yeux rencontraient les yeux du Maure, elle semblait lui demander grace. Il se tenait derrière elle, et faisait marcher son âne un peu paresseux. Le père de la jeune fille l'avait chargé de cet emploi dont il s'acquittait avec joie. Habib n'était pas un bien méchant homme au fond ; dans un pays où l'outrage est prodigué aux Juifs impunément, toute violence qu'on exerce contre eux ne se présente jamais comme un crime aux yeux d'un musulman. Lorsqu'il vit Gammara de près si confiante et si bonne, lorsqu'il eut respiré un instant cette atmosphère de fraîcheur et d'innocence qui entourait la jeune fille, il sentit son cœur s'amollir et s'imprégner de sentimens encore inconnus ; il était heureux de marcher à côté d'elle, de toucher le pan de sa robe ; ses regards s'adoucissaient et le sourire du bonheur venait errer sur ses lèvres.

Gammara, de son côté, sentait le reste de ses craintes s'évanouir, et voulant dédommager, pour ainsi dire, le Maure de ses vagues soupçons qu'elle ne pouvait pas même bien s'expliquer, de la folle terreur qu'il lui avait inspirée, elle prenait avec lui

un ton de douceur qui le touchait. Par l'effet d'une sorte de retour sur eux-mêmes, ils étaient devenus, dans un instant, d'une aussi grande intimité que s'ils avaient été amis depuis long-temps. Si quelques pensées de méfiance venaient par moment poindre dans le cœur de la jeune fille, pour échapper à leur atteinte elle se livrait à tous les transports d'une gaieté folle. Dans un de ses mouvemens de vivacité et d'enjouement, elle perdit la selle et glissa à terre sur ses pieds. Habib lui proposa de la remettre sur sa monture; Gammara, sans dire oui, resta debout devant son âne, les bras pendans, la tête légèrement inclinée. Le Maure la saisit à la ceinture: Gammara posa ses mains sur ses épaules, elle fut légèrement enlevée et remise en place. Cela ne se fit pas sans danger pour la tête d'Habib. Jamais il ne l'avait vue si belle, avec ses yeux baissés dont les longs cils ne pouvaient lui en dérober l'éclat, avec ses joues empourprées et ce sein que soulevait peut-être un peu d'émotion. Ses mains touchèrent les bras nus de la jeune fille; elles pressèrent sa taille flexible; une haleine pure et parfumée, comme sortie d'une bouche pleine de fleurs d'orangers, lui monta au visage. Les tempes du Maure commençaient à lui battre avec force; il marchait en silance, la main droite appuyée sur la croupe de l'âne, touchant presque les jambes de Gammara pendantes devant lui, les yeux fixés sur les jolis pieds de la Juive, dont les bouts des doigts étaient à peine introduits dans des pantoufles brodées. Ils arrivèrent ainsi aux bords de la Mejerdha; les eaux étaient grosses, comme ils l'avaient prévu. Habib connaissait un gué praticable, il fut convenu qu'il conduirait le Juif et sa fille l'un après l'autre, et que Gammara passerait la première. Elle arrangea sa robe autour de ses jambes, et quoi qu'elle fît, elle ne put empêcher qu'il ne se glissât dans ses plis un peu de désordre; elle releva bien ses pieds et fit descendre son âne dans l'eau. Le Maure conserva la place qu'il avait eue près d'elle pendant la route, seulement il était encore plus près. Il tenait dans sa main gauche les petits pieds de la Juive et entourait son corps de son bras droit. Habib, dans cette position, ne pouvait avoir tout le sang-froid qui convient à un guide. Le voile de la jeune fille effleurait son visage; lorsque l'âne faisait un faux pas, un joli bras venait s'appuyer sur son épaule et pressait légèrement sa

tête. Enivré, éperdu d'amour, il ne voyait plus rien devant lui. Tout à coup l'âne tomba dans un trou, Gammara jeta un cri et se pendit au cou d'Habib. Le Maure l'enleva d'un bras vigoureux et marcha droit à la rive; il fit ainsi quelques pas, la tenant au-dessus de sa tête, mais bientôt arrivé dans un endroit où l'eau était moins haute, il appuya son précieux fardeau sur sa poitrine et l'emporta d'un pas rapide. Gammara, encore effrayée, le tenait embrassé, ses joues touchaient les joues du Maure, sa gorge était palpitante, son corps souple s'était plié comme un couleuvre autour de son corps. Oh! elle aurait dû être avertie du véritable danger qu'elle courait par les battemens du cœur d'Habib, qui répondaient aux palpitations de sa frayeur, par une sorte de mugissement sauvage qui sortait de sa poitrine, par ses étreintes violentes, par la précipitation de ses pas. Elle ne s'aperçut de rien sans doute, car Habib était sorti de l'eau, il courait sur les bords de la Mejerdha, et la jeune fille, comme endormie dans ses bras, se laissait emporter sans jeter un cri. Ce fut le vieillard, qui de l'autre côté, voyant disparaître le Maure derrière une colline, poussa de lamentables cris. Il allait se précipiter dans l'eau malgré son âge, au risque d'être emporté par le courant rapide, lorsque des Arabes, arrivant aux bords de la rivière, l'aidèrent à passer. Le Juif se jeta aux pieds des Arabes et implora leur secours, mais ceux-ci avaient hâte d'arriver à leur tribu, et, sans pitié pour les prières d'un Juif, ils l'abandonnèrent à sa douleur et poursuivirent leur route. Le malheureux père remplissait l'air de ses gémissemens, courant comme un fou sur cette terre déserte, déchirant avec désespoir ses vêtemens; la tête nue sous le soleil, il demandait au ciel sa fille, sa chère fille, sa pauvre enfant. Ce ne fut qu'après une heure de vaines recherches qu'il vit au loin un homme sortir de derrière un amas de ruines et s'enfuir comme un assassin. Pressentant son malheur, il courut vers ces ruines et il trouva Gammara étendue sur des pierres, à demi-nue, pâle, évanouie.... Pauvre fleur tombée et flétrie, dont un pied barbare avait brisé la tige.

Si la jeune fille avait été musulmane, Habib eût traîné le boulet toute sa vie à la Goulette.

J. L. Lugan.

INEZ.

FRAGMENT DE ROMAN.

Quoique je fusse bien enfant, puisque je n'avais que sept ans lorsque mon père me confia aux soins de Pauline, et qu'elle eût trente ans de plus que moi, elle exigea que je l'appelasse simplement Pauline, et me donna tous les priviléges de l'amitié ; aussi je m'attachai de suite à elle avec une passion qui n'était guère de mon âge. Nous couchions dans la même chambre ; nos prières, nos promenades, nos repas, tout se faisait en commun, et jamais je ne la quittais un seul instant. Cette douce familiarité m'enchantait, mais ne m'étonnait pas, accoutumée que j'étais à vivre ainsi dans l'intimité de mon excellent père. Pauline pensait tout haut devant moi, et, comme sa pensée toujours élevée trouvait sur-le-champ une expression digne d'elle, elle développa de bonne heure ma raison, et ses leçons, qu'elle savait rendre si attrayantes, ne se sont jamais effacées de mon souvenir. Je ne pense pas pouvoir jamais rencontrer une femme aussi instruite, surtout dans les branches de la science qu'elle cultivait spécialement : l'Écriture sainte, l'histoire ecclésiastique, la littérature sacrée, l'astronomie, la physique et les langues mortes.

Restée orpheline à vingt ans avec une jolie fortune et une belle éducation ; excessivement aimable, mais fort laide, et le sachant bien ; naturellement sérieuse et peu communicative, elle était venue à la fleur de l'âge s'enfermer dans la retraite la plus absolue. Sa maison située sur une hauteur, assez loin de la ville et dans un chemin peu praticable, au milieu d'un vaste jardin entièrement clos de hautes murailles, entourée de grands arbres, possédant un potager qui la fournissait abondamment de légumes, et un verger qui eût suffi à de plus grands besoins, petite, mais commode, et placée de manière à ne pouvoir être aperçue d'aucun endroit, convenait admirablement au plan de vie de Pauline.

La vieille Claudine, qui l'avait élevée, ne l'obligeait pas à se mêler des soins de son petit ménage; Pauline pouvait se reposer entièrement sur l'ordre, l'économie et la probité de cette excellente et pieuse fille. A l'exception des fournisseurs et des pauvres des environs, nul ne venait ébranler la cloche de cette paisible demeure, si ce n'était mon père, qui avait pour sa cousine beaucoup de vénération et d'amitié ; bien différent en cela de tout le reste de la famille qui la traitait d'originale, de pédante et de bigote. Quelquefois aussi le curé de la paroisse, qui lui servait de directeur, venait, disait-il, s'édifier auprès d'elle. C'étaient là toutes les visites qu'elle recevait lorsque mon père me remit entre ses mains.

Je m'accoutumai bien vite à cette vie calme et remplie. Toutes nos heures étaient invariablement réglées, et il n'y en avait pas une de perdue pour moi. Nos récréations mêmes étaient aussi utiles à mon esprit qu'à ma santé; car la conversation de Pauline était plus instructive et plus attachante que le plus beau livre, et je n'oublierai jamais avec quelle bonté elle se prêtait à mes jeux d'enfant et les partageait ; elle si mélancolique par caractère, et si sérieuse par habitude. Elle m'avait donné liberté entière de cueillir fleurs et fruits : j'en jouissais largement; mais loin d'en abuser, je les respectais comme s'ils eussent été ma propriété. Nous ne sortions que le dimanche pour aller aux offices. Jamais elle ne me quittait, sinon aux heures où Frank venait me voir. Alors elle rentrait dans son cabinet, et se mettait à l'étude à laquelle elle consacrait régulièrement tous les jours deux heures le matin avant mon

réveil, et deux autres heures le soir aussitôt que j'étais endormie.

Je suis encore à comprendre comment les deux années que j'ai passées ainsi, dans une régularité si monotone, ont pu me laisser tant et de si doux souvenirs. Elles m'apparaissent toujours riantes et paisibles, et les plus remplies de mon existence jusqu'à ce jour.

Pendant plus de dix-huit mois il ne se fit pas le plus léger changement dans notre manière de vivre, et le retour des Bourbons n'eut que peu de retentissement dans notre solitude.

Cependant, dès qu'il fut question de la rentrée des prisonniers, Pauline s'informa avec sollicitude d'un neveu de sa mère, plus jeune qu'elle de douze ans, et dont elle avait dirigé les études avec un soin tout maternel jusqu'au moment où la conscription l'enleva à sa famille pour l'entraîner en Espagne, où il avait été fait prisonnier en 1809. A force de recherches et de peines, Pauline le découvrit et vint à bout de lui faire parvenir une lettre. La réponse arriva bientôt. Frédéric remerciait sa bonne cousine avec toute l'exaltation de la reconnaissance, et finissait sa lettre en disant, que l'état de dénuement dans lequel il se trouvait lui interdisait le bonheur de rentrer en France, et qu'il ne concevait pas pourquoi sa mère, à laquelle il avait écrit à ce sujet, ne lui répondait pas. Hélas! sa pauvre mère, veuve depuis long-temps, et que son fils aîné venait de quitter pour un voyage de long cours lorsque Frédéric l'abandonna pour suivre l'armée, avait traîné quelques années sa profonde douleur; le blocus continental la séparait indéfiniment d'un de ses fils dont elle ne pouvait même plus recevoir de nouvelles; en apprenant que l'autre avait été fait prisonnier, elle était morte de chagrin, et avec elle s'était éteinte la pension qu'elle recevait comme veuve d'un officier-général. Frédéric était donc sans ressources; Pauline se hâta de lui envoyer de l'argent, et, comme tu le penses bien, le prisonnier ne se fit pas attendre, et ne tarda pas à débarquer chez sa généreuse amie.

Je n'oublierai jamais cette première entrevue après une si longue séparation. Frédéric, blond, pâle, maigre et d'une finesse de traits remarquable, était dans une ivresse de joie qui l'embellissait encore; il était fou de bonheur, et Pauline paraissait si heureuse et si rayonnante, qu'un moment je la trouvai belle. Ils restèrent plusieurs instans sans pouvoir se dire

autre chose que quelques mots entrecoupés : Mon pauvre enfant !... Ma seconde mère!... Puis quand ils furent un peu remis de leur première émotion, ils se mirent à parler et tant et si long-temps que, lasse de leur éternel entretien, je fus me coucher sans qu'ils s'aperçussent même de mon départ.

Le lendemain, après le déjeûner, Pauline dit à Frédéric : Tu vas t'habiller et sortir, mon ami; tu feras d'abord une visite au tombeau de ton excellente mère où je te conduirai; ensuite tu iras voir ta famille, et tu t'occuperas de chercher un logement, parce que tu ne pourrais rester ici sans blesser les convenances.

Je vois encore le regard d'étonnement et presque d'ironie que Frédéric jeta sur elle à ces mots. Elle avait la vue un peu basse, et je crois bien qu'elle se méprit véritablement sur son expression, car ce fut d'un ton très naturel qu'elle ajouta : Il ne faut pas me regarder ainsi avec de grands yeux comme si je te chassais de chez moi. Tiens, voilà pour tes premiers besoins ; et elle lui remit une bourse assez bien garnie.

Frédéric la remercia tendrement. Nous fûmes avec lui visiter le tombeau de sa mère, sur lequel je dois dire, à sa louange, qu'il pleura long-temps. Ensuite on se sépara avec force recommandations de Pauline, qui lui répéta à plusieurs reprises : Surtout tâche de trouver un logement aujourd'hui.

Le retour de Frédéric influa sur mon existence : Pauline était toujours bonne avec moi, peut-être même était-elle plus affectueuse qu'auparavant : elle me caressait davantage, mais elle me parlait moins; elle était devenue plus distraite, moins expansive, et lorsque, par une délicatesse instinctive, je m'éloignais pour la laisser causer librement avec son cousin qui venait tous les soirs, elle ne me disait pas, comme lorsque le curé était là : Tu peux rester, Inez, tu sais bien que tu ne me gênes jamais.

Un jour mon père vint me chercher pour me conduire à une fête de famille à laquelle Frédéric était invité; pour la première fois je vis Pauline douloureusement affectée de ne pas faire partie d'une réunion à laquelle personne n'avait songé à la convier, accoutumé qu'on était depuis vingt ans à ne pas troubler la retraite où elle s'était volontairement ensevelie. Elle me dit, en m'embrassant : Tu vas bien t'amuser ce soir,

Inez, et moi je serais seule. Il y avait dans son accent une douceur et une tristesse qui me frappèrent vivement. Je voulais absolument rester avec elle ; mais elle n'accepta pas mon sacrifice, et je partis toute chagrine de la laisser si triste.

Le bruit de la fête ne m'empêcha pas de penser à elle, et plus d'une fois je soupirai, au grand étonnement et au grand chagrin de Franck, qui était habitué à me voir joyeuse et bruyante. Frédéric était le héros de la soirée, et certes, il ne pensait guère, au milieu de ses succès, aux regrets de Pauline. Il y avait déjà plusieurs mois qu'il était de retour, et, graces aux bienfaits de sa bonne parente, il avait repris avec la fraîcheur de la jeunesse un embonpoint dont tout le monde le complimentait. On s'extasiait sur sa beauté ; quant à moi, je l'aimais bien mieux lorsqu'il était arrivé pâle et souffrant, sous un uniforme usé, et répandant des larmes de bonheur et de reconnaissance dans les bras de Pauline. Alors il était humble et doux; maintenant, vêtu avec élégance, la tête haute, l'air insolent et moqueur, il me déplaisait au plus haut point, et j'étais fâchée contre Pauline quand je la voyais rire de toutes les folies qu'il débitait; il contrastait si fort avec tous ceux que j'aimais! Mon père, Franck, l'oncle Pierre, ma mère, Pauline, étaient d'un caractère mélancolique ou sérieux ; comment aurais-je pu aimer Frédéric ? L'éloignement que j'éprouvais pour lui était, je crois, un avertissement du ciel, et depuis lors, je m'en suis toujours rapportée pour juger ceux que je rencontre, bien moins à ce qu'on m'en dit qu'à l'impression qu'ils me causent.

Ce soir-là, Frédéric semblait être, à lui seul, toute la société; je ne voyais que lui, je n'entendais que sa voix, je ne sais enfin par quelle fatalité je me trouvais toujours sur ses pas. Un moment, je l'aperçus entouré de quelques jeune gens de son âge, j'entendis le nom de Pauline ; une invincible curiosité me rapprocha d'eux, et pour la première fois de ma vie, je me mis à écouter ce qu'on ne disait pas pour moi.

— Ma foi, Frédéric, puisqu'elle t'aime et qu'elle est riche, pourquoi ne l'épouses-tu pas? lui disaient tous ses camarades.

— L'épouser! l'épouser! messieurs, cela vous est facile à dire, reprit Frédéric avec son air de fatuité insolente, et ce sourire railleur qui me déplaisait tant. Ah! si vous la connaissiez!...

figurez-vous un laideron de quatre pieds de haut, sèche, maigre, noire, myope, et portant encore l'élégant costume de nos vénérables grand'mères ; chargez cette tête charmante de quarante années d'étude si bien employées, qu'on lui en donnerait volontiers soixante, et vous aurez un croquis en miniature de ma prétendue.

Un grand éclat de rire accueillit cette burlesque déclaration. Je m'éloignai indignée d'entendre ainsi blasphémer et tourner en ridicule ma chère Pauline, par un misérable qui lui devait presque la vie. J'eus la fièvre toute la nuit ; quand je rentrai le lendemain chez Pauline, elle se hâta de m'interroger sur la cause de ma tristesse. Je lui racontai en pleurant tout ce que j'avais entendu, et je finis en la suppliant de ne plus recevoir ce méchant Frédéric, que je détestais de toute mon ame.

— Il ne faut détester personne, me dit-elle d'un ton calme, qui contrastait étrangement avec l'effrayante pâleur de son visage et l'abattement de son regard. Nos ennemis les plus acharnés sont encore nos frères devant Dieu; il faut leur pardonner et le bénir.

— Est-ce que tu bénis toujours Frédéric ? m'écriai-je tout en pleurs.

Elle inclina la tête en signe d'assentiment et sortit de la chambre. Elle revint environ une heure après ; la sérénité avait reparu sur son visage, et jamais elle n'avait été dans ses leçons aussi éloquente qu'elle le fut ce jour-là. Elle avait choisi pour sujet de méditation religieuse le néant de la vie et des joies humaines. Oh ! j'aurais voulu que l'univers entier pût entendre les sublimes paroles que je fus seule à recueillir ; elles seront toujours présentes à ma mémoire ainsi que l'accent avec lequel elle les prononça.

Le soir, Frédéric vint à l'heure ordinaire ; Pauline reconnut sa manière de sonner, et me dit vivement : Prie-le de revenir demain, je me sens fatiguée. Il me chargea de présenter ses hommages à sa cousine, et partit en promettant de revenir le lendemain. Je l'avais accompagné jusqu'à la porte du jardin ; en me retournant, j'aperçus à la fenêtre Pauline qui le suivait du regard, deux grosses larmes coulaient le long de ses joues, c'étaient les premières qu'eût versées cette femme énergique, et j'en fus douloureusement frappée, car elle m'avait dit bien des

fois : Ma mère m'a raconté que, même au berceau, je ne versais pas de larmes; je n'ai jamais pleuré de ma vie; je ne sais point comment on fait pour cela. Elle venait de l'apprendre.

Elle récita tout haut la prière avec plus de ferveur encore et plus d'onction qu'à l'ordinaire; et, quand je me relevai après avoir prié un instant tout bas, je fus toute surprise de la voir debout près de moi, les mains étendues sur ma tête pour me bénir. Je me jetai à son cou. Elle m'embrassa plus tendrement et plus long-temps que de coutume, et m'envoya coucher. Je fus plusieurs heures à m'endormir, j'étais agitée de funestes pressentimens; à la fin mes yeux fatigués de larmes se fermèrent tout-à-fait, et je ne m'évaillai qu'au jour.

Les volets étaient ouverts et le lit de Pauline déjà fait. Pourtant la femme qui remplaçait Claudine, alors absente pour huit jours, ne venait que fort tard. Quelle heure est-il donc? m'écriai-je tout haut. Et, sautant à bas de mon lit, je me disposai à m'habiller bien vite, lorsque j'aperçus sur ma table ce coffre et la lettre que je vais te lire.

« Nous avons bien souvent, ma chère Inez, parlé toutes deux de la mort; et je te crois capable de l'envisager sans une vaine terreur, mais seulement avec la crainte salutaire qu'inspire à toute ame chrétienne la pensée de paraître devant Dieu, et de rendre compte de sa vie au souverain juge. Quand tu liras cette lettre, chère enfant, ta Pauline aura rendu ce compte terrible. Prie pour elle : les vœux de l'enfance sont agréables au Seigneur, et j'aurai bien besoin qu'une voix innocente s'élève pour moi devant lui. Inez, sois mon age en ce moment fatal; que tes prières me servent d'expiration, car je descends bien coupable dans le tombeau.

« Je te bénis, ma fille bien-aimée, je te bénis de toute la puissance de mon ame. Pardonne-moi de te quitter brusquement, alors que ta jeune vie rafraichissait si doucement la mienne. Je croyais, en m'éloignant du monde, avoir acquis dans la solitude assez de force pour lutter contre les maux de la vie. Dieu a puni mon orgueil; il m'a envoyé une douleur si grande, que je n'ai pu la supporter, et je meurs.

« Je dépose cet aveu dans ton sein, mon Inez; je n'ai voulu le faire qu'à toi. Je ne puis tout te dire aujourd'hui; mais n'est-ce pas déjà te prouver la haute estime que j'ai pour ton noble ca-

ractère, que de te confier le secret de la tombe? Sois muette comme elle, muette pour tous; même pour ton père, le bon Fernando, même pour notre digne confesseur, même pour le docteur, qui viendra sans doute; pour tous sans exception. Tu n'as à répondre, à toutes les questions qu'on ne manquera pas de t'adresser, que ceci : *Quand je suis descendue au salon : Pauline était morte et je suis allée appeler le voisin Anthelme.* Mais auparavant il faut que toute trace de sang ait disparu. Souviens-toi que c'est le dernier désir de celle qui t'a tant aimée, et qui se recommande à tes prières.

« *P. S.* La boîte que je place à côté de cette lettre est pour toi. Je te défends de l'ouvrir avant le 20 septembre 18.. : c'est le jour de ta naissance; ce sera mon cadeau. Si, comme je l'espère, tes progrès continuent dans la même proportion, tu seras alors en état d'entendre ce qui me reste à te dire. Adieu encore, ma jeune amie; je dépose mon dernier baiser, le baiser d'une pécheresse, sur ton front d'ange qui le purifiera. »

— Elle s'était tuée, ta Pauline, s'écria Metta, sur le visage de laquelle on lisait une indicible angoisse.

— Non, tu le verras tout à l'heure. Moi aussi je l'ai cru d'abord; et comme j'avais bien remarqué l'altération de sa physionomie quand je lui rapportai les propos de Frédéric, je ne doutais pas un instant que, dans son désespoir, elle ne se fût suicidée. Quelques paroles du médecin appelé pour constater sa mort, et certaines phrases de sa lettre, me confirmèrent dans cette idée. Mais procédons par ordre.

Je lus d'abord d'un bout à l'autre cette désolante lettre; je l'avais finie que je ne la comprenais pas encore. C'était la première fois que le malheur s'appesantissait sur moi. J'étais encore enfant à mon réveil, et voilà qu'une main de fer m'arrachait brusquement aux rêves si doux de mon âge, à ma vie si riante et si fraîche, pour me charger d'un horrible secret, et d'un remords plus horrible encore. Je vieillis ainsi tout d'un coup, par une violente secousse. Je n'ai pas eu d'adolescence, je n'aurai pas de jeunesse; j'ai trop souffert déjà.

Je restai long-temps absorbée comme en un rêve affreux; je n'avais pas une pensée lucide, j'étouffais. Dieu m'envoya des armes, et quand j'eus abondamment pleuré, je pus relire enfin cette lettre fatale.

Je trouvai dans la prière la force d'obéir à Pauline. Je descendis au salon : elle était appuyée sur la table, sa tête entre les mains. Je pensai qu'elle dormait seulement, qu'elle n'était pas morte, et, joyeuse, je courus l'embrasser. Dieu! qu'elle était froide! bien plus que le marbre, bien plus que le grand christ de pierre dont nous baisons les pieds le vendredi-saint. Le froid des morts, Metta, pour le comprendre, il faut avoir embrassé un cadavre.

Je n'osais pas déranger Pauline; pourtant il y avait du sang à ses mains. J'essayai en tremblant de les écarter, cela me fut impossible. A force de peine, je parvins à me glisser entre ses coudes, et je me trouvai face à face avec elle, devant ses grands yeux noirs ouverts et fixes. — Pauline, parle-moi, dis-je avec terreur; parle-moi, je t'en supplie, ne me regarde pas ainsi. Ma voix me fit peur dans le profond silence qui m'entourait, et je me mis à prier Dieu en fermant les yeux. Quand la prière eut un peu affermi mon courage, je les rouvris, et cette fois j'osai regarder le visage de Pauline; il ne portait non plus que ses vêtemens aucune trace de sang; ses mains seules étaient souillées. Je les lavai scrupuleusement, ainsi que quelques taches sur le parquet; j'emportai le mouchoir et la cuvette, et je fus appeler Anthelme.

Ce brave homme, qui était notre jardinier, et qui avait bien souvent éprouvé la générosité de Pauline, fit éclater un désespoir plus bruyant que le mien. Il envoya bien vite un de ses enfans chercher le curé et le médecin. Il était trop tard : Pauline avait cessé d'exister depuis plusieurs heures.

— Mais de quoi peut-elle être morte si subitement? disait le prêtre au docteur.

— Je m'y perds, monsieur le curé, répondait celui-ci, dont les investigations curieuses sur le cadavre de Pauline me faisaient beaucoup de peine. Je m'y perds.....

Enfin, détachant le bonnet de la morte, il poussa un cri de surprise, que je ne pus m'empêcher de répéter moi-même, en voyant sa tête couverte la veille, d'une magnifique chevelure noire, entièrement rasée, mais rasée d'une manière inégale et par une main fort inhabile.

Le vieux docteur fronça le sourcil.

— Je serais bien tenté d'en faire l'autopsie, dit-il. Monsieur le curé, il y a là-dessous un étrange mystère, et je ne serais point

étonné qu'exaltée par sa vie solitaire et hors nature, elle n'eût elle-même attenté...

— Arrêtez, monsieur, s'écria le bon curé avec l'accent d'une pieuse indignation; si vous aviez, comme moi, connu cette ame religieuse et pure, vous ne la flétririez pas par de semblables soupçons. C'est une sainte qui se repose maintenant dans le sein de Dieu des travaux de sa laborieuse existence.

— Hum! murmura l'homme de la science positive en secouant la tête; je persiste à demander l'ouverture du cadavre.

— Il faut le consentement de la famille.

— Je l'attendrai. J'ai déjà envoyé chercher les plus proches parens de la défunte, ainsi que M. le maire; je voudrais bien, en attendant leur arrivée, interroger la petite Inez. Où est-elle?

— Me voici, monsieur, répondis-je en sortant du coin où je m'étais blottie.

J'eus à subir, de la part du docteur, un long interrogatoire, répété deux heures plus tard par le maire, puis par tous les membres de la famille. Pauline avait dicté ma réponse: je n'en ai jamais fait d'autre.

Enfin, je vis arriver mon père donnant le bras à Frédéric. Ils étaient tous deux affectés d'une manière différente. Mais Frédéric, en ce moment, avait un vrai chagrin; il se croyait réduit à la misère, et cette pensée lui donnait un air de tristesse qui émut en sa faveur tout le monde, excepté moi.

Quand le maire fut arrivé, et avec lui plusieurs autres hommes que je n'avais jamais vus et dont la présence était sans doute nécessaire, on commença par ouvrir le secrétaire de Pauline, dans lequel on trouva son testament que le maire lut tout haut. Il était peu long, très clair, et je me rappelle parfaitement les principaux articles. Elle léguait toute sa fortune et tous ses biens à Frédéric, à l'exception de quelques legs particuliers: 10,000 francs à sa vieille Claudine; une pension viagère à Anthelme; une petite dot à chacune des filles de ce brave homme; à moi, sa bibliothèque et ses vêtemens; à la commune, 20,000 francs pour la fondation d'une école gratuite de filles, où l'on enseignerait à lire, à écrire, à calculer, à dessiner et à faire tous les ouvrages de femmes; enfin au curé, 3,000 francs pour les pauvres. Elle nommait mon père son

exécuteur testamentaire, réglait son convoi qu'elle demandait fort simple, défendait expressément qu'on fît l'ouverture de son cadavre, et priait qu'on l'enterrât sans changer aucun de ses vêtemens.

Après la lecture de ce testament, le médecin s'approcha du curé d'un air triomphant, et lui dit : « Ne pensez-vous pas comme moi maintenant ?

— Je pense, monsieur le docteur, que nul ici-bas n'a le droit de juger celle que Dieu juge là-haut en ce moment ; nous ne devons que prier pour elle, et....

— Comment ? comment ? Vous allez l'enterrer en terre sainte ? la porter à l'église ?

— Sans doute, monsieur. La charité doit jeter son voile sur le mystère qui environne ce cadavre, ajouta le vieux prêtre en étendant sa main ridée sur la tête de Pauline, sur laquelle il laissa tomber une grosse larme. Puis se tournant vers mon père : « Monsieur, vous me permettrez de faire l'enterrement de votre parente aux frais de la paroisse dont elle était depuis vingt ans la bienfaitrice ; personne, parmi ceux qui feront partie du convoi, ne consentirait à recevoir la plus légère rétribution. »

Ensuite il se mit à genoux, et tout le monde imita son exemple. La prière fut longue et silencieuse : il y avait au fond de tous les cœurs une sorte de terreur sans voix dont on ne pouvait pas bien se rendre compte ; et lorsqu'en se relevant le curé dit tout haut : « Qui va garder le corps jusqu'à demain ? » moi seule osai me présenter. Quelques personnes s'y opposèrent, mais mon père m'approuva, et la femme d'Anthelme ainsi que ses deux filles, rassurées par mon courage, voulurent partager avec moi la veillée funèbre.

J'examinais la contenance de Frédéric, et je la trouvais bien différente de ce qu'elle était à son arrivée : la lecture du testament l'avait consolé ; il me paraissait hideux. Comme en ce moment le soleil se jouait entre ses boucles dorées avant de retomber sur les pâles mains de Pauline, je me sentis saisie pour les cheveux blonds d'une invincible répugnance, et depuis ce moment, je ne puis en voir sur la tête d'un homme sans éprouver pour lui un insurmontable éloignement.

Je demeurai auprès de Pauline la journée et la nuit entière

sans pouvoir manger ni dormir; je la vis placer dans le cercueil, je l'accompagnai à l'église qui était toute tendue de noir. Les chants lugubres des prêtres, les sanglots des pauvres qui perdaient une mère, le son des cloches qui s'élevait au-dessus de tous ces bruits d'ici-bas, tout m'inspirait un profond recueillement. Je suivis avec assez de courage le nombreux cortége jusqu'au cimetière; mais quand je vis descendre dans une fosse si profonde celle que j'avais tant aimée, quand j'entendis le son mat de la terre retomber sur son cercueil, ma vue se troubla, mes oreilles tintèrent, et je glissai sans mouvement sur cette terre fraîche remuée. Je me rappelle qu'en revenant à moi, je vis d'abord la figure de Frédéric, qui me tenait dans ses bras; je refermai les yeux en poussant un cri d'horreur, et quand je les rouvris j'étais chez mes parens.

Je fus quelque temps malade; ma mère eut pour moi les plus tendres soins; je sentais bien tout ce que je lui devais de reconnaissance pour son infatigable bonté, mais j'aurais voulu qu'elle me laissât seule quelquefois, et je souffrais de sa présence continuelle, qui m'empêchait de soulager par des larmes le chagrin qui m'oppressait.

La douleur qu'on peut raconter n'est rien auprès de celle qu'il faut taire. C'est toujours pour ce dont on souffre le moins qu'on est plaint; c'est pour le mal apparent que la sympathie s'éveille; tandis que ce qui mériterait vraiment cette sympathie, c'est le mal que nul ne voit, c'est la plaie mystérieuse qui dévore en secret, sans que personne y apporte pour l'adoucir le baume de la pitié.

—Pauvre Inez! dit Metta de sa voix suave et caressante, comme tu as déjà souffert!

—Tu comprends maintenant pourquoi je suis si peu de mon âge, pourquoi je cherche si souvent la solitude pour pleurer, pourquoi jusqu'à ce jour j'ai eu si peu d'épanchement avec toi, que je chéris presque autant que mon père: je craignais toujour de me laisser entraîner et de trahir le secret de la tombe dans un moment d'épanchement. Cette réticence forcée, cette continuelle contrainte m'ont fait bien souffrir depuis cinq ans, je t'assure, et c'est avec bonheur que j'ai lu ce matin dans la lettre de Pauline, la permission de te confier enfin toute ma vie.

— Que dis-tu donc ? il n'y a pas un mot de semblable dans le lettre.

—Dans celle que je t'ai lue. Mais il y a en une autre dans le coffret de métal qu'elle m'a laissé ; la voilà : c'était aujourd'hui le jour marqué pour l'ouvrir, aussi me suis-je éveillée de bonne heure. J'ai appuyé mon doigt sur ce secret ainsi que je le fais maintenant, et j'ai trouvé d'abord les cheveux de Pauline que voilà, et puis au fond, cette lettre dont la première enveloppe avait pour inscription ces mots : *A Inez*. Et la seconde, ceux-ci que tu peux lire avec moi : *Pour Inez et sa meilleure amie, si elle éprouve le besoin de lui parler de Pauline*. J'ai lu cette lettre précieuse, et j'ai long-temps regardé ces beaux cheveux, que j'aimais tant à caresser quand elle se coiffait le soir, et les laissait retomber autour de sa brune figure, qu'ils assombrissaient encore. Je les ai embrassés cent fois, ils ont conservé le parfum qu'elle aimait, et cette odeur m'a un moment fait croire à sa présence. Quand j'ai entendu du bruit dans la chambre de ma mère, je me suis hâtée de les renfermer jusqu'au moment où j'ai pu venir ici avec mon trésor. Si tu veux, je vais te lire la lettre.

PAULINE A INEZ.

« Tu dors, enfant, tu souris, et je meurs ; et il s'écoulera bien des jours avant que ces lignes que je trace pour toi, rétablissent entre nous le lien qui se brise. Quand tu les liras, je ne serai plus depuis long-temps qu'une froide poussière, et ma voix ne sera plus que l'écho d'une tombe. Tu seras belle alors, aimable, adorée, tu arriveras à ces premiers jour de la jeunesse, si rians et si doux, qu'ils font croire au bonheur ; c'est le moment fatal où les passions se développent avec fureur, et je voudrais te prévenir contre leur funeste invasion.

« Peut-être seras-tu bien jeune encore pour recevoir ma confidence ; mais tu n'es pas un enfant ordinaire, et il me semble qu'à treize ans tu seras une femme pour la raison, comme tu l'es déjà pour la sensibilité, et que j'aurais tort de retarder plus

long-temps l'aveu que j'ai à te faire et les conseils qui me restent à te donner.

« Ma vie est peu compliquée : mon premier chagrin fut le sentiment de ma laideur ; ce sentiment, je l'eus dès mon enfance; mes compagnes me le répétaient encore plus crûment que mon miroir, que je ne regardais pas parce que je trouvais peu de plaisir à me voir. Mon père, auquel on disait souvent que je lui ressemblais, m'avait prise en aversion ; toutes ses caresses, toutes celles des étrangers, étaient pour ma sœur plus âgée que moi de deux ans, et aussi belle que j'étais laide. Lorsque je compris bien le motif de cette préférence, je trouvai le monde injuste, car j'étais certainement plus douce et plus spirituelle que ma sœur, qui passait sa vie à s'occuper de sa toilette, et avait un ton hautain, tandis que j'étais prévenante et affable. Le sentiment de cette injustice aigrit mon caractère et je conçus contre ma sœur une haine que je répandis bientôt sur l'univers entier. Je devins misantrope et sauvage. Ma mère seule et ma vieille bonne Claudine me faisaient quelques amitiés, mais je sentais au fond de leurs caresses une pitié qui révoltait mon orgueil; d'ailleurs ma mère m'avait trompée : elle m'avait dit que l'esprit et la douceur valaient mieux que la beauté, j'éprouvais le contraire, et je n'avais en elle aucune confiance. Je souffrais cruellement, j'étais pâle et mélancolique, je n'avais aucun goût pour les jeux de mon âge, et je fusse certainement morte de consomption, sans la bienveillance de ton grand-oncle Pierre, qui, me trouvant quelques dispositions, demanda à mes parens la permission de s'occuper de mon éducation, permission qui lui fut accordée sans peine.

« Dès ce moment, je repris à la vie, et je me livrai à l'étude avec une ardeur si grande, que je fis des progrès surprenans pour mon âge; bientôt on commença à s'occuper de moi. Nous grandissions : ma sœur était toujours belle, mais elle n'était que cela, et elle arrivait à un âge où la société commence à exiger quelque chose de plus. Gâtée jusqu'à l'idolâtrie, elle était vaine et insignifiante; on l'admirait, mais on causait avec moi. Je n'en éprouvai d'abord qu'une douce satisfaction ; mais bientôt l'orgueil s'empara de mon cerveau, et je cherchai à me venger sur ma sœur, des souffrances que j'avais éprouvées autrefois, en faisant, en toute occasion, ressortir mon petit sa-

voir et sa profonde ignorance. Elle sentit d'autant plus vivement l'humiliation de sa position nouvelle, qu'elle avait été plus adulée; elle s'en plaignit à notre père, qui supprima aussitôt les leçons du bon Pierre. J'eus beau prier à mains jointes, mon père fut inflexible; il avait été blessé dans ce qu'il avait de plus cher. La beauté de sa fille aînée faisait sa joie et sa gloire.

« Alors la haine que j'avais conçue pour ma sœur, aux jours de notre enfance, se réveilla plus ardente et plus vivace, et la mélancolie la plus profonde m'accabla de nouveau. Minée par une fièvre continuelle, je me consumais lentement; Dieu vint encore à mon secours en m'envoyant pour directeur un de ces hommes rares, qui prêchent la vertu par leur conduite autant que par leurs éloquentes paroles, et dont la vie est une bonne œuvre perpétuelle. Il descendit jusques dans les plus profonds renplis de ma conscience, et, après m'avoir fait envisager avec horreur les passions haineuses qui dévoraient mon ame, il me rattacha doucement à la vie, à l'espérance, à l'avenir, en versant dans mon cœur le baume de ses douces paroles, toutes empreintes d'une ineffable charité. C'est au pied de la croix que je me sentis renaître: j'abjurai toute animosité, et quand j'eus commencé à aimer et à pardonner, je me trouvai si heureuse, que je ne comprenais pas comment j'avais pu si long-temps me refuser ce facile bonheur.

« J'avais seize ans quand ma sœur fut atteinte de la petite-vérole, je la soignai avec zèle et tendresse; la maladie fut longue et la défigura entièrement. Pendant long-temps on lui cacha soigneusement ce malheur, et on lui refusa un miroir; mais, lorsqu'elle commença à se lever, il ne fut pas possible de l'empêcher de s'y regarder. Elle poussa un cri de désespoir dont l'expression fut telle, que je ne puis encore maintenant me le rappeler sans frémir. Quelques caresses qu'on lui prodiguât, rien ne put la consoler, elle mourut du chagrin d'avoir perdu sa beauté; et, si je m'étais dit d'abord que c'était un bien frivole et peu désirable que celui qui s'envolait si vite, j'avoue que je pensai alors qu'il fallait que sa possession fût bien douce, puisque sa perte faisait mourir.

« Mon père survécut peu de temps à sa fille bien-aimée, et je restai bientôt seule avec ma mère. Mon caractère sérieux

n'était point propre à la distraire de ses peines; elle avait besoin de voir autour d'elle un peu de mouvement et de vie, elle me tourmentait pour me marier, et j'étais assez riche, pour choisir ; mais, habituée à l'éloquence de quelques auteurs chéris, je trouvais la conversation des hommes si insignifiante, que je ne pouvais m'accoutumer à la pensée de faire ma société habituelle d'êtres si frivoles et si peu en harmonie avec moi. Enfin, pour céder aux sollicitations de ma mère, je me déterminai à accorder ma main à un avocat nommé Léopold, auquel ses études avaient donné un peu de cette gravité qui me plaisait tant alors. Je le croyais capable d'apprécier tout ce que je sentais en moi de dévouement et d'affection à répandre, et si je me donnais à lui sans passion, c'était aussi sans répugnance.

« Déjà le jour de notre mariage était fixé, lorsque Léopold vint un soir avec un de ses amis qui avait demandé à nous être présenté. Ma mère était sortie pour quelques emplettes, j'avais chargé le domestique de prier ces messieurs d'attendre notre retour dans le salon : ils se coyaient seuls et se mirent à causer de notre mariage. S'ils eussent entamé toute autre conservation, j'aurais quitté ma chambre, d'où je les entendais parfaitement, mais on parlait de moi et j'étais curieuse de savoir ce qu'en pensait celui avec lequel j'allais passer ma vie.

— Tu dis donc que ta future est laide?

— Fort laide, mon ami.

— Et tu pourras l'aimer?

— Il ne s'agit pas d'amour, ici : mais de mariage. Je n'a plus ces besoins du cœur qui te tourmentent encore, j'ai tant vécu ! Ce que j'aime maintenant par-dessus tout, c'est le luxe, le plaisir ; or, je suis ruiné, tu le sais ; et ce mariage est pour moi une chance des plus heureuses.

« Ma mère, qui rentra en ce moment, interrompit brusquement leur entretien.

— Et mademoiselle Pauline?... demandèrent ces messieurs avec empressement.

— La voilà, répondis-je en sortant de ma chambre ; et me tournant vers l'ami de Léopold : Vous voyez, lui dis-je, que monsieur ne vous a pas trompé, je suis bien laide. Quant à vous, ajoutai-je, monsieur l'avocat, je vous remercie de la

leçon, elle me sera profitable, soyez-en sûr. Vous pouvez vous retirer maintenant. »

« En vain ma mère me représenta-t-elle que cet homme m'aurait donné une position, un nom, un appui.

— Je trouve, lui dis-je, ma position fort belle, le nom de mon père infiniment honorable; et, puisque le mariage ne donne rien de plus, je ne chercherai pas d'autre appui que celui de Dieu.

« Je tins parole; et quand, trois ans plus tard, ma pauvre mère mourut, je me retirai ici avec Claudine, qui m'avait élevée et qui m'aimait, et je rompis entièrement avec le monde pour me livrer sans obstacle à mes goûts d'étude et de retraite.

» Mais peut-être n'est-il pas dans notre nature, dans celle de la femme surtout, de vivre dans une solitude absolue. Le cœur demande impérieusement des affections sur la terre; celles qui le lient au ciel sont trop vagues et trop mystérieuses pour lui suffire. J'éprouvai bientôt un intolérable ennui. La maison me semblait un immense cercueil, surtout les jours où le soleil ne l'illuminait pas de ses rayons bienfaisans. Je lisais tout haut pour entendre une voix humaine, et cette voix unique, renvoyée par l'écho de ces murs déserts, était d'une monotonie attristante. Claudine n'était que pour bien peu d'instans une ressource contre la tristesse à laquelle je ne pouvais plus résister. D'un autre côté, je frissonnais à l'idée de rentrer dans le monde dont le contact m'avait toujours si cruellement froissée, et où le sentiment de ma laideur me ferait encore souffrir. Dans ce moment d'angoisses, je regardai comme une inspiration du ciel l'idée qui me vint un jour de demander Frédéric à sa mère pour faire son éducation; elle me le céda.

« Il avait alors huit ans; c'était bien le plus joli enfant qu'on pût voir; blond, frais, bouclé, riant et rose; quand il joignait ses petites mains pour prier, en levant au ciel ses grands yeux d'un bleu pâle, on eût dit un ange prêt à reprendre son vol vers les cieux. Je m'attachai à lui avec une tendresse dont je ne me serais jamais crue capable; et, pendant dix ans, je lui prodiguai tous mes soins, auxquels il répondait d'une manière admirable, quand la conscription l'appela. Tourmenté de la fièvre guerroyante, qui agitait toute la jeunesse de cette époque, il refusa obstinément le remplaçant que je lui offrais, et partit malgré mes prières et les larmes de sa mère.

« Je n'ai point de paroles pour t'exprimer ce que j'ai souffert de cette séparation. Plus heureuse que moi, sa mère en mourut; moi, qui devais mourir par lui, je restai. Je ne te parle pas de mes angoisses à chaque nouveau combat, de mes tortures quand j'appris qu'il était prisonnier, et que je cessai tout-à-fait de recevoir de ses nouvelles. J'errais dans ce jardin, tout plein de lui, avec de telles douleurs, que je ne puis comprendre comment elles ne m'ont pas tuée. Et pas une larme pour les soulager! pas une seule! Je te l'ai dit souvent : ce matin encore, je n'avais pas encore pleuré.

« Lorsque ton père me demanda si voulais me charger de ton éducation, je fus tentée de lui sauter au cou. J'acceptai avec une joie qui tenait du délire; et je te dois tout ce qu'il y a eu de bonheur dans ma vie depuis deux ans, chère enfant! Si je pouvais rester encore sur la terre, je voudrais vivre pour toi seule; je voudrais te guider à l'âge qui voit éclore les passions, et te prémunir contre leur terrible influence; mais la vie m'échappe et s'éteint, les secondes me sont comptées, il faut que je me hâte de t'achever ma confession.

« Tu as vu sans doute mon bonheur et ma joie au retour de Frédéric; mais ce qui a dû échapper à ton observation, c'est la folle passion dont je me suis éprise pour ce jeune homme, qui ne pouvait voir en moi qu'une mère. Si j'eusse, dès les premiers jours, combattu cette passion insensée, si j'eusse apporté ma faiblesse aux pieds de Dieu, en le priant de me défendre, j'aurais triomphé avec son secours; l'orgueil m'a perdue. Je me croyais si forte de mes quarante ans d'indifférence, que je me suis aveuglément livrée à un sentiment nouveau pour moi. Depuis vingt ans que je vis dans la solitude, je n'entends plus parler de ma laideur; Claudine ne s'en est, je crois, jamais aperçue, et tu me souris avec tant de grace, que je l'avais oubliée. Habituée que je suis à le traiter en ami, je ne pensais pas non plus à l'énorme différence d'âge qui me sépare de Frédéric, et quand je lui ai follement offert de l'épouser, j'ai pris son trouble pour l'expression de sa joie.

« Oh! s'il m'eût dit avec douceur, et par degrés, ce qui pouvait détruire mon erreur, je me serais vaincue, et j'aurais mis plus de désintéressement dans mon affection; mais il s'en

est moqué, il l'a tournée en dérision ; il a été faux et ingrat, c'est là ce qui me tue.

Hier, quand tu m'as raconté ce que tu avais entendu, et que je t'ai brusquement quittée, j'ai été prise d'un vomissement de sang, qui a reparu abondamment depuis dix heures du soir. Déjà, deux fois, j'avais éprouvé ce cruel accident : la première fois, lorsque Frédéric me quitta pour suivre l'armée ; la seconde, lorsque j'appris qu'il avait été fait prisonnier : on a toujours eu beaucoup de peine à l'arrêter, quoiqu'il ne se soit jamais manifesté avec autant de violence qu'aujourd'hui. Je me sens affaiblir si rapidement, qu'il me semble impossible de vivre jusqu'au jour. Peut-être devrais-je appeler du secours ; mais je sens que je suis blessée mortellement, et je n'ai pas le courage de prolonger de quelques heures, de quelques jours, peut-être, des souffrances inutiles à tous. Je ne me donnerais pas la mort, mais je la vois approcher sans terreur ; j'ai besoin de repos.

« Quand tu parcourras ces lignes, ne te livre pas au regret de m'avoir naïvement conté les cruels discours qui me tuent ; songe, pour te consoler, aux douleurs qui m'attendaient dans cette folle union, douleurs que tu m'as épargnées. Ma mort est un bonheur pour Frédéric. Ne pleure pas ma vie ; ne maudis pas celui que je bénis et que j'aime.

« Que mon exemple ne soit pas perdu pour toi, ma bien-aimée. Tu auras plus besoin qu'une autre de t'armer de bonne heure de ta raison : tu seras belle, spirituelle et riche, par conséquent entourée de tous les hommages. Ne te laisse pas enivrer par l'encens si doux de la flatterie ; défie-toi des louanges et des paroles d'amour ; ne les écoute pas, ô mon Inez ! les hommes ne savent pas aimer. S'ils étaient capables d'apprécier cette union mystérieuse des cœurs, qu'ils peignent dans leurs romans, et que les femmes seules comprennent, attacheraient-ils tant d'importance à de frivoles avantages extérieurs ? Nous les aimons avec toute notre ame, mais eux !... Les meilleurs, vois-tu, ce sont encore ceux qui se laissent aimer. Élevés dans un profond mépris pour notre sexe, ils nous regardent comme des fleurs semées par la Providence sur leur passage, et qu'ils peuvent, à leur gré, respirer ou cueillir, puis rejeter loin d'eux, lorsqu'ils les ont flétries de leur brûlante haleine.

« Si ta beauté, qu'ils vanteront, n'est pas, comme celle de ma sœur, emportée par une maladie de quelques jours, tu la verras passer avec ta jeunesse, et l'amour qu'elle aura fait naître aura passé plus vite encore ; et tu te trouveras, à quarante ans, triste et désolée comme moi; car ton cœur aimant éprouvera toujours ce besoin d'affection qui nous dévore, faibles créatures que nous sommes.

« Oh ! si je n'avais pas compris qu'il fallait te préserver de bonne heure des maux que te prépare ton excessive sensibilité, j'aurais aimé à prolonger long-temps chez toi cette douce incurie de l'enfance insouciante et rieuse. Mais tu portais dans ton sein l'ennemi qu'il faudra combattre, c'est pourquoi je t'ai attachée toute jeune à la glèbe de la science, cette rude maîtresse qui exige impérieusement l'emploi de tous nos instans.

« Écoute-moi bien, mon Inez, je vais mourir, et je ne veux pas te tromper. Ne t'attends pas à trouver dans l'étude de quoi te satisfaire entièrement. Non, non : plus tu avanceras dans la science, plus tu seras mécontente de ton savoir. A mesure qu'on monte cette route escarpée et laborieuse, l'horizon s'étend et s'agrandit; nul homme encore n'a pu en atteindre les limites. Mais, au lieu de te décourager en promenant au loin tes regards dans l'espace, lève la tête, et tu comprendras le but de tes travaux : ils t'auront rapprochée de Dieu.

« Ne te méprends pas sur ce besoin d'aimer qui dévore ton cœur de femme; répands-le largement sur tout ce qui souffre et pleure, et ne le concentre jamais sur un homme qui ne saurait le mériter. L'individu n'est rien, l'humanité est tout. L'amour est étroit, borné; la charité immense, comme Dieu dont elle émane.

« Oui, je voudrais vivre encore pour goûter la joie indicible que procure le bonheur de faire éclore le sourire sur un visage attristé ; et, si je laisse l'existence m'échapper ainsi sans chercher à la retenir, c'est que Dieu, pour humilier mon orgueil qui me faisait regarder en pitié les faiblesses humaines, après avoir désolé mon enfance par les tourmens de l'envie, flétrit mon âge mûr en le livrant à une passion bien autrement ardente et destructive.

« Je viens de t'embrasser une fois encore, ma fille bien-aimée;

que tu es belle ainsi, doucement endormie ! Oh ! si dans l'autre vie il est permis de revoir ceux qu'on chérit et qu'on laisse à la terre, bientôt je t'apporterai quelque message céleste. Je demanderai à l'ange qui te berce sur ses ailes dorées de me confier sa douce fonction, et ce sera moi qui t'enverrai les beaux songes qui font sourire...

« Je souffre. Je souffre beaucoup. C'est avec de pénibles efforts que ma poitrine oppressée vomit le sang qui me suffoque; et, quand le vomissement est passé, j'ai froid, et je vois, dans un jour douteux, voltiger mille fantômes. Ceux de ma mère et de ma sœur passent et repassent en me montrant du doigt, tandis qu'à genoux près de mon lit tu fonds en larmes, et que Frédéric me jette de loin un sourire moqueur; puis tout s'évanouit, et je retrouve encore ma pensée lucide et dévorante. Oh ! que la nuit est longue. . . . .

« Je viens de couper mes cheveux que je dépose dans la cassette que tu aimes, et où tu les trouveras un jour avec ces dernières lignes.....

« Je crois pouvoir, sans orgueil, te dire : Pardonne, à mon exemple. L'oubli des injures leur sert de baume. Il est doux de prier pour qui fait mourir. Il semble que la prière doive monter plus vite à Dieu quand elle s'échappe d'un cœur brisé par l'offense et qui se ranime pour aimer encore et bénir.....

« Adieu ! chère enfant. Adieu ! Je sens que mes forces s'affaiblissent. Encore une crise, et je reposerai pour jamais dans le sein de Dieu. Que ses bénédictions descendent sur ta vie ! Puisses-tu ne jamais souffrir les douleurs qui brûlent la mienne !... N'oublie pas mes dernières paroles... Aime Dieu... aime ton prochain... cultive l'étude... fais du bien... sèche des larmes... choisis un saint directeur... une amie qui te ressemble...et point d'amour... il tue ! »

CALIXTE.

UNE VISITE

CHEZ

BERNARDIN DE S^{T}-PIERRE.

J'annonce un événement dont les Parisiens n'auront officiellement connaissance que lorsqu'il ne sera plus; eux qui sont cependant au courant de tout ce que le monde voit éclore d'un pôle à l'autre, qui sont instruits des choses les plus éloignées de leur quartier, de la santé du roi de la Chine, et des mœurs établies dans la lune; cet événement si simple et si commun, si vite connu des gens de la campagne, eux privés cependant de journaux, de revues et de télégraphes, c'est, tout simplement, — je vous demande pardon d'avoir commencé mon récit par un logogriphe, — c'est le printemps.

Le Parisien connaît tout, excepté le printemps. Et pourtant aucune ville civilisée ne s'occupe autant du printemps que Paris. Il y a encore un tapis de neige sur les toits inclinés d'ardoise, et sur ces toits d'ardoise s'élèvent encore bien de pâles jets de fumée, que Paris songe sérieusement au printemps. Vous croyez peut-être que le Parisien ouvre la terre comme le veut Virgile au premier chant des Géorgiques, qu'il taille ses arbres, ménage des abris de paille et de jonc à ses abeilles, qu'il va visiter ses couches de melons; erreur. Il s'occupe du printemps à

sa manière. D'abord il enlève ses tuiles d'ardoise amincies par les brouillards, cassées par la chute des pluies ; et il les rem place, au grand danger des passans, par de nouvelles tuiles pareillement destinées à être brisées et remplacées l'année suivante. La tuile est sa première couronne de printemps ; il pave ensuite ses rues ; peint le vitrage de ses cafés ; dore ses devantures de boutiques ; tandis que ses journaux annoncent des étoffes, des draps, des modes de printemps ; et quand il s'est ainsi arrangé un printemps de papier, de pierre, d'étoffes, d'ardoises, il achète deux voies de bois supplémentaires et il recommence à se chauffer. Voilà comment les Parisiens et le printemps vivent ensemble depuis qu'il y a un printemps et des Parisiens.

Je puis donc annoncer aux Parisiens, comme un événement réel, que j'ai vu pour eux le printemps de 1836. Je leur apporte la bonne nouvelle parfumée, l'évangile odorant de nos plaines. A cette heure, les arbres sont des bouquets. Au lieu de l'exécrable lilas, cette fleur violacée et poivrée, qui croît sur le fumier de Romainville pour aller parer le sein des grisettes du faubourg du Temple, j'agite dans ma main la branche fleurie du pommier. Saluons la branche du pommier. Pourquoi la colombe rapporta-t-elle de son voyage sur les eaux du déluge le rameau d'olivier, de cet arbre amer et sale ? pourquoi pas une branche de pommier ? évidemment, il y a erreur dans la traduction des Saintes Écritures ; la colombe revint dans l'arche avec une branche de pommier à son bec.

Le pommier devance toutes les floraisons du printemps, ainsi que le retour de tous les oiseaux ; les rivières sont encore vaseuses des neiges fondues de l'hiver, le blé n'est pas plus long que la chevelure d'un enfant, que déjà le pommier remplit l'air de son odeur, la terre de ses feuilles roses et blanches.

Ce début ressemble beaucoup à une églogue. Pourquoi n'y a-t-il plus d'églogue ? Après avoir presque aboli la peine de mort, on a conservé le poème épique ; ce mensonge de trois ou quatre mille vers, sur un personnage menteur, sur un héros ! on chante des héros. De plus fameux raffinent sur le poème ! et le font précéder de préface ! on a donc des poèmes et plus d'églogues. Cependant il y a encore peut-être de belles fermes, de gras pâturages, des vaches fécondes dans les prairies, de charmantes laitières, des couchers de soleil, comme au temps de Virgile,

des lézards verts et des voyageurs fatigués? Où est la poésie qui reproduise cette nature particulière? Le drame et le roman envahissent tout. Le drame sans doute interprète les passions bourgeoises, comme le roman les dit: mais toute la vie sociale n'est pas là. On n'écrit trop que pour ceux dont on copie les mœurs. La littérature fait des portraits et va en ville. Inconnus lui sont les champs aussi bien que les vingt mille communes de France. Négligée par la poésie, l'églogue est allée vers la peinture, et elle s'est reposée sur elle du soin de ne pas la laisser tout-à-fait périr dans l'oubli. Un grand poète viendra qui, reprenant la nature où Virgile l'a laissée, la remettra en honneur dans les vers. Ce n'est pas que j'aie foi à l'âge d'or des champs ni aux torrens de lait, ce qui serait fort peu agréable à voir, aux pommes d'or, ni aux vertus des villageois; mais je crois que la littérature est trop urbaine et pas assez communale, trop parisienne surtout.

Mais y aura-t-il encore long-temps des mœurs villageoises dans les villages, demandera-t-on, des usages rustiques aux champs? Hélas! j'ai peur de répondre. La civilisation suit les cours d'eau comme le choléra; l'industrie grimpe aux arbres; le gazon s'écarte déjà pour laisser un passage aux chemins de fer.

Je me disais cela en me mettant en marche pour mon pèlerinage à la maison de campagne de Bernardin de Saint-Pierre, où devait avoir lieu une vente mobilière par suite de décès. En route, j'espérais trouver l'églogue; mais j'ai peur de n'avoir rencontré que le printemps dont je me suis fait le messager, un printemps sans plumes encore et bien loin de la ville pour y voler de sitôt.

J'avais sous mes yeux de belles plaines de verdure à traverser, émaillées de larges bandes de fleurs, de celles qu'on arrache plus tard parce qu'elles étouffent, dit-on, le développement des luzernes, du sainfoin et du sarrasin. Tout ce qui ne tombe pas sous la dent de l'homme ou du cheval est arraché. Enfin, j'allais devant moi dans l'espoir de saluer, comme le bon docteur Margaritus, chacune de ces petites fleurs, quand ma vue s'éclaircissant, je vis que les lignes colorées que j'avais prises pour des bandes de fleurs étaient des toiles peintes couvrant un espace de plusieurs lieues! ô nature des toiles peintes! Vir-

gile n'a pas chanté celle-là. La prairie de Saint-Jean-en-l'Isle, cette mer de gazon est un séchoir de toiles. C'étaient bien des fleurs que j'avais vues; mais des fleurs comme il en croît à Mulhouse dans les jardins de MM. Oberkampf; des fleurs peintes à l'indigo. Des chiffons de trois quarts de lieue d'étendue cachent les plus belles plaines de la Brie. Ce n'est pas là que je devais découvrir l'églogue aux longs cheveux verts, soupirant dans les roseaux.

Je gémis en longeant cette prairie artificielle, s'il en fut jamais, me hâtant d'arriver le plus promptement possible à la Mecque poétique où je me reposerais de ma déception. Mon églogue était bien malade.

Quand je fus arrivé sur une petite hauteur, phénomène assez rare en Brie, pour qu'on s'y arrête, je me plus un instant à voir verdir autour de moi huit ou dix lieues d'horizon dans tous les sens. La Brie est une mer, moins l'eau. Tout y est de niveau. Le moulin qu'on a vu en passant, on le verra une heure, deux heures, trois heures après. L'implacable moulin ne vous quittera plus. On dirait un immense hanneton acharné à vous poursuivre. Sur cette mer sans îles ni promontoires, flottent à des distances perdues, des fermes qu'on prend pour des villages, tant elles sont grandes, et des villages qu'on prend pour des fermes, par la raison contraire. Rien n'est affligeant comme ces trois accidens monotones semés à des distances infinies sur votre chemin; des fermes, des villages, des moulins.

Une ferme est à la fois une nation, un pays, une civilisation, mot qu'il ne faut pas prendre ici dans son acception la plus avantageuse. La poule résume la ferme; vous en voyez des nuées manger sans relâche sur les toits et dans la cour d'une ferme. Vous entrez, des poules; vous pénétrez dans les écuries, sous les hangars, dans la maison du maître, des poules! des poules! Une ferme n'est qu'une grosse paille sur laquelle est juchée une poule.

Ces milliers de fermes d'où ne part aucun cri, que ne trahit aucun mouvement de vie, si ce n'est une rare fumée à midi et le soir, n'ont aucune relation entre elles. On peut gager qu'elles ont leur accent particulier, et des espèces d'idées qui leur sont propres.

Par un ou deux envois annuels, de poules, d'œufs ou de foin, les fermes savent à dix lieues près à quelle distance elles sont de Melun ou de Meaux; je ne dis pas de Paris, Paris étant Chine pour l'habitant de la Brie; tandis qu'un village de la même circonscription que ces fermes n'a pas la conscience de sa topographie particulière. Un village de la Brie n'imagine pas où il est situé. Ainsi informez-vous, auprès des habitans, du temps de marche qui vous sépare de tel ou de tel autre point; l'un vous dira un quart d'heure, l'autre deux heures, l'autre un jour. J'entends d'ici les économistes s'écrier : C'est qu'ils manquent de grandes routes pour voyager, se déplacer, pour connaître du pays. Je demande pardon aux économistes. Il y a de magnifiques routes en Brie et bien entretenues, mais personne n'y passe. En attente sur celle de Meaux, depuis trois heures jusqu'à cinq, sait-on combien j'ai vu passer de voyageurs et de voitures? — Aucun, aucune.

Comme je n'étais pas précisément en pleine Brie, là où je m'étais reposé pour jouir du majestueux coup d'œil d'une des vallées arrosées par l'Étampe, la riche vallée de Vaux, je fus assez heureux pour n'avoir pas devant moi le fantôme persécuteur d'un moulin; mais deux opulentes propriétés qui couvrent une étendue de terrain embelli de la plus belle végétation. De l'eau, de l'ombre, des peupliers dégagés, se penchant l'un sur l'autre, comme des musiciens cherchant à mettre d'accord leurs instrumens; voilà les moindres avantages des deux palais bourgeois assis au fond de la vallée où je les admirais. Là est peut-être l'églogue, exilée des chaumières, murmurai-je; car après tout, les paysans sont les gens les moins propres à sentir le charme de la campagne dont ils ne parlent jamais. Or, si l'églogue est chez eux, sans être pour eux, elle est, par le droit des contrastes, aux habitans des villes, nés pour la comprendre et l'aimer. Si Virgile fût toujours resté fermier à Mantoue, il n'eût pas écrit ses Géorgiques. A la cour d'Auguste il aima la campagne.

Je me dis donc, heureux ceux dont ces deux toits abritent la famille, le repos et l'existence. Allons, voilà décidément la véritable églogue, la seule possible, elle est enfin trouvée! C'est la fortune à la campagne; c'est vingt mille livres de rente avec des goûts simples.

Un villageois vint à passer. Apprenez-moi, brave homme, lui dis-je, le nom des heureux propriétaires de ces deux belles maisons.

— Le nom des deux propriétaires? Mais l'un d'eux s'appelle le gouvernement d'abord.

— Comment donc?

— Mais oui. Dans cette maison on fabrique de la poudre à canon et dans cette autre du papier.

Mon paysage s'évanouit tout à coup; l'églogue s'évapora.

Une fabrique de poudre à canon! au fond de cette vallée fraîche et ombreuse, entre ces buissons de roses, au pied de ces tapis de gazon, sous le chant du rossignol, dans la demeure des lézards verts chantés par Virgile! Une fabrique de papier, tout auprès, dans un site où le lierre s'unit à l'ormeau comme dans les pastorales. De là à là de quoi bouleverser le monde et ses idées! Echacion fabrique de la poudre à canon et du papier. Je n'en voulus pas savoir davantage. Je craignis en questionnant le villageois officieux, d'apprendre que le pays avait aussi son journal. Certes ce n'est pas ce que je venais chercher à la campagne. Je commençais à douter de l'églogue.

Le lecteur ne me pardonnera pas sans doute de lui faire prendre un chemin si détourné pour arriver, si j'y arrive, à la maison de Bernardin de Saint-Pierre, où je me suis engagé à le conduire; surtout le lecteur qui ne sait pas que, sous une main inhabile, un article est un passeport, par lequel on s'oblige à aller au Havre et avec lequel on va à Batavia.

C'est que j'avais singulièrement à cœur d'arriver à mon églogue, fût-ce par les chemins les moins connus et les plus difficiles. Jusqu'ici, on en conviendra, je n'avais pas lieu de me croire au terme du voyage. Je n'avais pas même trouvé la parodie des bergers langoureux, des bergères malades d'amour au bord des claires fontaines, des agneaux blancs prenant part aux douleurs de leurs maîtresses. La parodie du mensonge champêtre de Florian n'existe même plus. Ainsi plus même de grossiers bergers sauvages juchés sur la crête de quelque colline, enveloppés dans leur manteau de drap gris; plus de grasse fermière, Estelle en bas de laine, préparant la soupe à quelque agreste Némorin. Un champ, une ferme, un troupeau, un moulin, sont des propriétés parisiennes régies par des hommes de confiance envoyés de Paris, mandataires pro-

saïques des intérêts de leur patron. Ordinairement les fermiers sont des hommes d'affaires ruinés, agissant pour le compte de quelque marquis, de quelque député, seigneur terrien en Brie ou en Beauce. La nature est mise en commandite comme toute autre chose. Némorin et Colas, la fiction et la parodie, ont également disparu de la terre pour faire place à l'homme d'affaires. Mettez l'homme d'affaires en églogue.

Cependant je crus avoir surpris un écho de l'églogue, son dernier soupir au fond du bois, à l'aspect d'un groupe de petites villageoises, déjeûnant au bord d'un embranchement de l'Etampe, à l'ombre d'un sycomore, vert parasol de midi. Guide, le grand peintre, aurait supérieurement rendu cette ronde de jeunes filles, empourprées de jeunesse, causant de rien, mangeant avec un appétit de chèvre. J'allai doucement vers elles, bien doucement, de peur de voir mon églogue s'envoler, et j'en approchai de si près, que lorsqu'elles m'aperçurent, je faisais partie de la ronde. J'etais assis à côté d'elles. J'avais l'églogue!

Et je demandai à la première si elle élevait des tourterelles ou des ramiers; à la seconde si elle durcissait le lait en fromages blancs; à la troisième si elle allait les vendre au marché dans des cages d'osier; à la quatrième si elle tressait l'osier pour en former ces cages; à la cinquième si elle filait le lin à la veillée; à la sixième si elle ramassait du bois dans la forêt; et aux autres si elles savaient remplir quelques fonctions rurales analogues.

A mes questions elles se prirent à rire comme des folles. J'eus l'air d'une pastorale tombée à minuit au milieu des bougies d'un salon de la Chaussée-d'Antin. Je me vis couvert de faveurs roses et de ridicules.

Qu'avaient donc mes questions de si étrange? c'était bien à des villageoises, à des paysannes, que je parlais. Je me fâchai sérieusement.

— Ah çà, mesdemoiselles, me serais-je trompé, seriez-vous de petites duchesses déguisées en villageoises, ou des divinités descendues sur la terre pour jouer avec les Faunes, les Égypans et les Satyres?

Quoiqu'elles n'eussent compris que la moitié de mon ironie, elles rirent de plus belle sans pitié.

Je me levai pour partir, quand l'une d'elles m'arrêtant, me dit avec un naturel désespérant :

— Nous ne faisons, monsieur, ni fromages blancs, ni cages d'osier, ni fagots dans la forêt, ni ne filons à la veillée; mais nous imprimons les romans de M. Frédéric Soulié, de Mme d'Abrantès et de M. Alphonse Karr; nous mettrons en page aujourd'hui le premier volume d'un roman de Mme Gay.

La surprise était trop accablante pour qu'elle ne m'attérât pas. Je me tus pour me recueillir.

— Répétez, je vous prie.

— Oui, monsieur, nous imprimons des romans; nous sommes typographes. C'est l'heure du déjeûner, et voilà pourquoi vous nous avez trouvées ici. Nous allons partir pour l'imprimerie à l'instant même, si vous le permettez.

— Quoi! c'est là votre état, imprimeur?

— Pas d'autre. Nous allions autrefois les unes aux champs, les autres à la filature de coton, les autres à la fabrique de papier; mais nous ne gagnions pas de quoi nous nourrir. L'imprimeur de Corbeil a eu l'idée de nous employer, après nous avoir patiemment enseigné lui-même à lire et à écrire.

— Et vous gagnez maintenant?

— Quarante sous, trois francs par jour.

— Vous êtes donc bien heureuses?

— Très heureuses, à l'écriture près de M. Frédéric Soulié, que nous avons beaucoup de peine à lire; mais que voulez-vous? chaque état a ses inconvéniens.

Voilà l'églogue que je heurtai enfin; des jeunes filles qui sont imprimeurs! O nature! ô églogue! ô Virgile! Là, des prairies peintes à la colle, là des fabriques de poudre à canon et de papier cachées dans les buissons; qu'allais-je voir chez Bernardin de saint-Pierre? lui, l'amant chaste et lyrique des prairies, des villageoises, de la nature et de Virgile.

Et les jeunes filles me dirent adieu en parlant entre elles de *deleatur*, de *bas de casse*, de *petit-romain*, de *coquille*, de *cicéro*, d'*italique* et d'*alinéa*. Et les pommiers étaient en fleurs!

L'industrie a transformé les femmes de la campagne en typographes! qu'il y ait une fonderie dans le pays, elles seront forgerons, en attendant qu'elles fassent partie de la garde nationale, ou mieux encore en attendant qu'on en fasse des hommes. C'est pourtant logique; quand les bourgeoises écrivent, il faut bien que les paysannes impriment.

Au bout de quelques minutes, j'arrivai enfin à la grille de la maison de campagne de Bernardin de Saint-Pierre; mais dépoétisé, ne croyant plus à rien, découragé de trouver des imprimeurs dans les champs, moi qui ai le privilége d'en voir tous les jours à Paris. Ce n'est donc qu'au ciel qu'il n'y a pas d'épreuves à corriger.

Douze ou quinze Auvergnats sonnaient à la grille.

Ici, j'invite une troisième ou une quatrième fois de lecteur à me quitter, s'il espère que je vais lui parler enfin de Bernardin de Saint-Pierre. J'ai encore un à-travers-champs indispensable à jeter au milieu de mon récit. Je n'écris pas, cela se voit assez, je cause en marchant; me suive et m'écoute qui voudra.

Napoléon disait, avec un sens qu'on a eu quelque intérêt à croire profond : « L'Europe est destinée à être cosaque ou républicaine. » Elle ne sera ni l'une, ni l'autre; elle n'appartiendra ni aux républicains, ni aux Cosaques; elle appartiendra, savez-vous à qui? aux Auvergnats. Voici pourquoi. Le monde ne tourne ni à la guerre civile, ni à l'invasion; mais au commerce. Depuis mille ans et plus, on ne se bat que pour établir le commerce, qu'on s'étonne de voir primer, comme s'il usurpait le trône où on l'a élu. C'est le commerce qui faisait combattre, il y a quatre cents ans, les Portugais dans les deux Indes; c'est le commerce qui met aux prises, dans les steppes glacées, Pierre-le Grand et Charles XII, les rois les plus sauvages et les moins négocians de l'Europe; c'est le commerce qui conseille à Napoléon les guerres éternelles dont il enflamme son règne; la gloire réelle de ses conquêtes a seule donné le change sur les causes qui l'avaient armé contre l'Angleterre et contre la Russie. Mais il s'agissait bien de lauriers et de guerriers, de gloire et de victoire, pour Napoléon, il s'agissait pour lui, d'empêcher les marchandises anglaises d'entrer à Anvers et à Dantzick, tout bonnement. Le blocus continental, idée fixe de Napoléon, est une grande affaire de bourse manquée.

Le commerce l'a enfin emporté sur la guerre qui ne se faisait que pour le commerce. Entre tous ceux qui l'exercent, le monde doit rester aux plus habiles; les plus habiles sont les Auvergnats.

Quelque décidé que soit un homme à s'ouvrir un chemin à travers la vie, il lui faut toujours quelque chose pour se faire

jour. Gilblas a quelques réaux dans la poche ; l'un a sa plume, l'autre son épée. L'Auvergnat n'a rien. Sa mère ne lui donne ni plume, ni épée, ni réaux. Je me trompe, il apporte à Paris, à Londres, dans toutes les villes où il va se faire citoyen pendant quinze ou vingt ans, des épaules carrées, des ongles longs, des genoux calleux. Il commence à ramper dans la boue des rues pour tâcher d'arriver jusqu'aux genoux des passans, dont il débarbouille la chaussure ; quand il a rampé pendant cinq ans, il se relève à demi comme le chameau, et il devient commissionnaire de décrotteur qu'il était ; puis, il se relève encore et il grimpe dans les tuyaux de cheminées, s'il n'est pas trop gros, s'il est trop gros, il vend des peaux de lapin. Une fois au sommet de la cheminée, la maison est à lui. Il a vu la terre ! Le Colomb de la suie a découvert l'Amérique à ses pieds. Si la terre lui manque, il aura l'eau. La Seine est aussi sa fortune ; l'Auvergnat puise des seaux d'argent là où nous autres ne prenons que des poissons infects et des noyés. La Seine, disent les géographes, se jette dans l'Océan ; elle se jette dans l'Auvergne.

Ainsi, la boue fétide qui s'attache aux bottes, l'eau pourrie que nous buvons, la fumée malsaine qui plane sur nos yeux et enveloppe nos poitrines, sont les trois sources de richesse des Auvergnats. Il doivent rire comme des anges lorsqu'ils voient le mal que se donne l'industrie pour obtenir du sucre avec des betteraves. Et pourquoi obtenir du sucre? se demande l'Auvergnat. Pour avoir de l'or sans doute ! l'or, ils l'ont sans planter des betteraves, eux !

Une fois qu'ils ont de l'or, ils achètent des maisons, des rues entières, des quartiers, pour les revendre au bout de dix ans, car ils ne s'inféodent pas là où ils s'enrichissent. Les Auvergnats ne nous emportent rien, rien excepté notre or ; ils ne nous emportent ni nos arts, ni nos métiers, ni nos plaisirs, pas même nos Parisiennes. Il y a peu d'exemples d'un enfant né d'un Auvergnat et d'une Parisienne ; pas deux exemples d'un Auvergnat mort volontairement à Paris. S'il y en a quelques douzaines au Père-Lachaise, c'est sans doute pour y faire les commissions des morts, et pas autre. Or, que devient cet or ? c'est ce qu'on ignore. Ce qu'on sait, c'est qu'il sort de Paris, non pas en billets de banque, ni en inscriptions de rentes, mais en napoléons et en

quadruples. Je ne gagerais pas qu'il n'y eût en Auvergne, une ville bâtie tout en pièces de 20 francs.

Or, ces hommes, la plus expressive signification du type commercial incarné, le symbole de ce que deviendront les peuples, rongés au cœur par la lèpre du commerce, habitent une rue de Paris qu'on appelle la rue de Lappe. En général, ils sont chaudronniers. Mais la chaudronnerie n'est chez eux qu'un prétexte pour avoir un magasin, ou plutôt une bourse, où traiter des affaires avec les compatriotes. Cette rue de Lappe est oxidée comme une vieille casserole; on y respire le vert-de-gris et la poussière de la rouille. Dans l'intérieur des magasins on voit des enfans qui dansent au fond des chaudrons, de jeunes femmes assises sur des tas de clous, et des ouvriers qui déjeûnent sur des enclumes. Le cuivre est là; l'or est en Auvergne. Chaudronniers sur l'enseigne, ils sont, en réalité, acheteurs et revendeurs d'habits, de livres, de vieux meubles, de maisons branlantes, de bateaux pourris, de vieux fers. Ils flairent du coin de leur porte toutes les ventes par suite de décès. Ils sentent les morts comme les sentent, dit-on, les requins en pleine mer. Tel quartier, ils le savent, aura bientôt trois grands morts : un notaire, un astronome, un peintre. — Et quand mourra le peintre ? s'informent-ils l'un l'autre. — Dam ! il n'ira pas loin. Et à quand l'astronome ? — On ne sait pas : l'astronome vit long-temps. — Vous avez donc toujours espoir pour son télescope? — Et vous ? — Si nous faisions une affaire ? — Je veux bien. — Si nous poussions tous deux ce télescope à la prochaine vente ? Si nous nous entendions. — Cela va, à charge de revanche. — Et l'astronome et le peintre ignorent que leurs minutes sont comptées par des Auvergnats intéressés à leur mort. Vienne leur mort, les Auvergnats rôderont autour du quartier, en attendant la levée des scellés, ils tâcheront de se dépister réciproquement pour arriver les premiers à la curée; et les lots du mobilier n'auront pas encore été classés par le commissaire-priseur, qu'ils seront assis autour d'une table, le catalogue de vente à la main. Ne vous fiez pas à leur figure de terre, à leurs grosses vestes qui sentent encore la brebis ; ils connaissent la valeur des livres mieux que MM. Nodier et Leber. Ils vendraient dix fois M. Nodier en une minute. A un sou près, ils connaissent le prix des éditions, le prix

moindre de celles qu'une contrefaçon fait confondre quelquefois; et non-seulement les livres sont de leur infaillible ressort, mais les médailles, mais les instrumens les plus subtils d'astronomie. Oui, les médailles. Seulement il ne se les laisseraient pas voler.

Enfin j'entrai dans la propriété de Bernardin de Saint-Pierre; une tente était dressée devant le perron de la maison, entravé dans tous les sens par des tonneaux, sur lesquels étaient posées des planches. Cette tente abritait de la chaleur du jour une trentaine d'Auvergnats assis sur ces planches portées par ces tonneaux. A huit lieues de distance, ils avaient flairé une vente par suite de décès.

J'ignorais complètement les vicissitudes de cette charmante propriété, et si quelque parent du poétique naturaliste avait, par sa mort, nécessité cette chose douloureuse qu'on appelle une vente. Cette mort avait peut-être créé d'autres héritiers moins respectueux envers des reliques sacrées. Ainsi tout s'avilit dans ce monde périssable : le portrait qui a réjoui jusqu'au fond de l'ame une femme aimée, qui est devenu plus tard, en se sanctifiant, une image du père; plus tard encore, l'image moins chérie mais aussi vénérée de l'aïeul; plus tard, l'image indifférente du grand-oncle; plus tard, le portrait d'un honorable inconnu, finit par être un paravent de cheminée! Ah! n'outragez jamais un portrait, tel vieux qu'il soit; vous ne savez pas les larmes de joie et de douleur qui ont coulé devant lui!

Mes Auvergnats étaient tout à la chose qui les occupait. Le Puy-de-Dôme se fût écroulé à côté d'eux, qu'ils n'auraient pas cessé de pousser les objets désignés, et mis à prix par le commissaire priseur, qui cria, comme j'arrivais :

— Un arrosoir, dix sous!

— Dix sous, messieurs, voyez! Quoique bossué, il a encore une anse en assez bon état. Dix sous, messieurs!

Un grand silence couvrait la criée du commissaire. — Personne ne dit mot. Dix sous, un superbe arrosoir!

Bernardin de Saint-Pierre s'en est sans doute servi, me disais-je. Quand le soir venait, le beau vieillard, à la blanche chevelure, l'ami de Rousseau, prenait cet arrosoir pour rafraîchir quelque arbuste venu avec lui de par-delà l'Océan Atlantique.

Tout s'évanouit : l'arbuste indien est mort, le poète aussi ; l'arrosoir est là, et personne, selon le langage du commissaire-priseur, ne dit mot. Ah ! si j'avais un jardin, comme je l'achèterais ! non pas dix sous, mais dix francs, cet arrosoir du poète. Que faire d'un énorme arrosoir à Paris ?

— Vingt sous, s'écrie tout à coup un Auvergnat.

— Trente sous, riposte un autre Auvergnat.

Les autres Auvergnats se regardent. Il y a peut-être une mine d'or, pensent-ils, dans cet arrosoir. On en offre trente sous !

Et les deux concurrens de continuer.

— Quarante sous.

— Cinquante sous.

— Trois francs, proclame le commissaire-priseur.

Moi j'aurais sauté au cou du dernier enchérisseur. Brave homme ! Enfin le cœur lui a battu au souvenir de Bernardin de Saint-Pierre ; il a eu honte de voir à terre, et poussé du pied, ce meuble vénérable. Allons, tous les Auvergnats ne sont pas à condamner ; réparation.

— Une fois, deux fois, trois francs l'arrosoir ! Personne ne dit mot ; pas de regrets !...... pas de remords !..... Deux fois, trois francs ; deux fois, trois fois : adjugé l'arrosoir !

Mon Auvergnat saute sur son arrosoir, et le heurtant avec une clef. — Tout cuivre, messieurs ! écoutez le son. Cuivre peint en vert. Vous avez cru que c'était du ferblanc. Tout cuivre ! A moi l'arrosoir ; adjugé !

Et moi qui imaginais que le souvenir de Bernardin avait déterminé l'Auvergnat à devenir acquéreur de l'arrosoir ; c'était le poids spécifique du cuivre !

Je m'éloignai, avec douleur, de ce lieu de dégoûtant négoce pour visiter la maison bâtie et jadis occupée par l'auteur de *la Chaumière indienne*. C'est une maison rustique ; les murs n'ont jamais été recrépis ; ils sont frustes comme du rocher uni avec de la terre. On dirait un châlet et une chaumière. Sous un toit aigu, comme deux tuiles rapprochées, s'avance un balcon, autrefois soutenu par des piliers de bois, plus avantageusement, sinon plus pittoresquement remplacés aujourd'hui par des potences en fer. L'édifice est couronné par une campanille, sorte de belvéder.

Dans sa construction, le poète n'avait oublié ni la salle à manger, ni les cuisines, ni les armoires, ni aucune des facilités mobilières de la bonne vie domestique. L'ex-ingénieur n'avait pas nui à l'harmonieux écrivain pour dresser le plan de sa chaumière. Le peintre de Virginie, cette jeune fille que nous avons tous aimée et tant pleurée, avec laquelle nous nous sommes promenés dans le bois de Pamplemousse, par la pluie, sous un jupon arrondi; que nous aurions voulu sauver du naufrage, si le capitaine du *Saint-Géran* nous eût appelés à son aide, et si nous fussions nés; Virginie, la seule jeune fille qui nous soit restée fidèle, et à laquelle nous soyons restés fidèles, malgré Atala, sa sœur cadette, et bien cadette; le peintre de Virginie, disons nous, a construit une cave, un cellier, un poulailler d'une exacte utilité. Tout cela est encore en bon état, et révèle l'amour du positif chez le peintre suave des *Amours de Paul et Virginie.*

Du haut de la petite chambre carrée où Bernardin de Saint-Pierre avait établi sa bibliothèque, je vis toute l'étendue de sa propriété et le paysage qui l'entoure, ainsi que de larges feuilles entourent, en septembre, un panier de pêches et de raisins. Elle est au fond de la vallée de Vaux; l'eau de la Juine et de l'Etampe la cerne de tous les côtés. C'est ici, le coude appuyé sur cette fenêtre, les cheveux agités par les vents, qui entrent et ne laissent en passant que la lumière et des parfums, qu'il écrivit *les Harmonies de la Nature,* ouvrage où se réunissent toutes les images, toutes les pensées ondoyantes et douces dont il se servit pour colorer ses premiers ouvrages, car Bernardin de Saint-Pierre avait trop d'attachement à ses idées pour consentir sans douleur à les renouveler souvent. Son imagination ne fut pas une forêt sauvage comme l'imagination de Shakespeare, ni un parc bien aligné, comme celle de Buffon; elle fut un seul arbre. Il tira tout de cet arbre; de même que les Indiens tirent presque leur existence entière du cocotier; avec le lait du cocotier, les Indiens se rafraîchissent et s'enivrent, avec ses fruits ils se nourrissent, avec l'écorce de ses fruits ils se façonnent des coupes, avec son bois ils construisent des barques, avec son écorce ils tressent des cordages pour leurs barques, avec ses feuilles ils s'habillent.

Dans *les Harmonies de la Nature,* Bernardin relève l'ar-

bre sur lequel il a cueilli tous les fruits de son style. L'idée en est poétique, si l'exécution souvent l'est trop. Entre la relation admise des phénomènes de la nature, et la personnification, la consanguinité mythologique des anciens, la distance est si petite que Bernardin la franchit souvent et que, sans y songer, il se sent entraîné à chanter les Néréïdes à propos de la pente des fleuves et des eaux pluviales. Sauf ces défauts, il faut louer, dans *les Harmonies de la Nature*, un amour sans borne pour la création, une sagacité exquise à en suivre l'ame répandue partout, unie à tout, expliquée partout. Depuis la plus haute chaîne des montagnes jusqu'au lichen qui croît sur la pente du toit des chaumières, il trace la chaîne des alliances établies par Dieu entre tous les êtres.

Il montre comment Dieu a donné des glaces lumineuses aux peuples privés du soleil, et les vents alisés à ceux qui ont toute l'année le soleil sur leurs têtes. Il explique Dieu par l'union aimante de ses œuvres; raisonnement banal et indifférent dans la bouche des théologiens, raisonnement nouveau sous sa plume. Ses plus belles pages ne sont que le développement de ce système d'association pythagoricienne né de la nature de son esprit. En allant au Jardin des Plantes, il rencontre un jour, au coin de la rue Saint-Victor, deux enfans qui, surpris par une forte ondée, s'étaient cachés sous le même abri; cet abri était le jupon de la petite fille arrondi en voûte sur sa tête et sur celle du petit garçon qui marchait avec elle. Vous vous rappelez le parti qu'il a tiré de ce jupon et de ces deux enfans de la rue de Saint-Victor dans *Paul et Virginie;* vous vous souvenez des deux jeunes enfans indiens égarés dans la forêt au milieu de l'orage, marchant nus pieds, loin de leur habitation. Le poète ramènera cette ingénieuse association du besoin et de l'humanité partout dans ses tableaux. Il voudra que les papillons, les oiseaux, les plantes, les arbres, les hommes, marchent ainsi deux à deux sous le ciel, soutenus l'un par l'autre. A côté d'une faiblesse, il mettra toujours l'appui d'une ressource providentielle; et il étendra d'un bout du pôle à l'autre, par un développement poétique, cette image qu'il ramassa un jour de pluie au coin d'une rue boueuse de Paris. — Ainsi de tout pour les hommes de génie. Dieu fait tomber quelques gouttes d'eau; de ces gouttes d'eau liquides Bernardin fait un poème;

et de ces gouttes d'eau congelées, Haüy sa cristallographie.

Dans cette même chambre où le lecteur a bien voulu monter avec moi, afin d'échapper à la vente mobilière et aux Auvergnats, j'ai oublié de lui offrir un siége, pour qu'il se reposât un instant de mes courses et de mes descriptions. S'il veut, maintenant qu'il s'est assis, me prêter son imagination, je lui rendrai en vérité ce qu'il m'aura donné en poésie, en lui rapportant le récit d'une entrevue dont cette chambre a gardé le souvenir.

Un matin, Bernardin de Saint-Pierre admirait, par ces quatre croisées ouvertes autour de nous, les accidens de lumière du jour naissant. Le ciel avait le doré d'une orange; l'air en répandait le parfum. Peut-être cherchait-il en ce moment de quelle couleur est la vertu des hommes politiques, dans la crise des révolutions, afin de mentionner ce miraculeux phénomène dans les *harmonies* de l'air, lorsqu'un étranger entra à pas silencieux, s'inclina avec respect devant le poète, et ne s'assit près de lui qu'après plusieurs invitations.

Ce jeune homme était brun et pâle comme les belles têtes du midi; une cascade de cheveux noirs roulait en longues ondes sur le collet de son habit militaire, largement rabattu. Son regard était fier, triste et modeste. La longue coupe de son costume, les hautes bottes qu'il portait, les gants blancs effilés qui cachaient ses mains nerveuses, caractérisaient en lui l'officier de la république française au retour de la campagne d'Italie. Il faisait en effet partie de la valeureuse armée de ce nom; ce qu'il eut soin d'apprendre à Bernardin de Saint-Pierre, dès que l'impression dont il avait été saisi à la vue de l'écrivain fut un peu calmée.

— Je vous félicite, monsieur, lui dit Bernardin de Saint-Pierre, d'avoir servi sous le grand capitaine qui a si glorieusement accompli cette campagne. Je comprends sa gloire. J'ai été soldat aussi.

— Je ne voudrais plus l'être, moi, monsieur. La guerre m'est odieuse. Je n'ai ni ambition ni haine. Que me fait le vainqueur? Quel bien puis-je faire au vaincu? J'ai tué; voilà tout. Le superbe métier! On m'a brodé des lauriers sur les manches de cet habit; je ne vois que le sang dont ces bottes ont été rougies.

Le poète tendit la main au soldat. Le soldat pressa cette main.

— Voilà, dit-il dans son expression brève, la véritable gloire! celle qu'a su vous valoir cette éloquente main qui traça *Paul et Virginie*, noms éternels dans la mémoire des hommes, et dans leurs cœurs. Ah! monsieur, ce jour est le plus doux de ma vie. Je demandais au sort de vivre assez pour vous voir, pour vous dire, devenu homme, les momens délicieux que vous doit mon adolescence; mon rêve s'est réalisé. Le voilà ce trésor de mon enfance, lu dans la poudre du collége, toujours avec moi dans ma vie de jeune homme, avec moi, près de moi, sur les champs de Montenotte et de Lodi.

L'étranger sortit de sa poche un exemplaire usé de *Paul et Virginie*; les feuilles en lambeaux étaient à peine réunies par de vieux fils.

Quelque modeste que fût Bernardin de Saint-Pierre, il fut profondément touché de l'enthousiasme du jeune officier; à l'époque de guerre civile et de guerre étrangère où l'on vivait, il était peu ordinaire de voir un soldat se préoccuper si chaudement d'une idylle indienne et d'un poète retiré entre un peu d'eau, quelques peupliers et quelques moulins.

— Vous me plaisez, dit Bernardin de Saint-Pierre, non à cause de votre admiration trop indulgente pour l'œuvre d'un jour, mais parce qu'une communauté d'amour nous unit pour l'humanité dont mon œuvre n'est qu'une faible inspiration; et pour la nature qui m'en a fourni les couleurs. Il faut se cacher dans ce moment, jeune hommme, pour avouer qu'on aime Dieu, le ciel, les fleurs et la paix sur la terre. La discorde règne toujours, n'est-ce pas, à Paris?

Le jeune officier leva au ciel ses yeux noirs pleins de mélancolie.

— Changeons de conversation, monsieur, si vous le voulez. Celle-ci vous est trop pénible. Travaillez-vous à quelque bel ouvrage. En sont-ce là les premières feuilles?

Bernardin sourit.

— Ce sont de vieilles pétitions au comité directeur de Paris. J'ai été le secrétaire, l'homme de lettres du club révolutionnaire d'Essonne. Les républicains d'Essonne, ayant plus de patriotisme que de style, m'avaient imposé la rédaction de leurs dé-

libérations ; il fallut accepter l'emploi. C'est ainsi que je sauvai ma tête.

— L'auteur de *Paul et Virginie* rédigeant les procès-verbaux d'un club révolutionnaire de village !

— Oui, mon ami, c'est peu poétique, mais c'est ainsi. Depuis j'ai eu cependant quelques loisirs que j'ai consacrés à un ouvrage rêvé toute ma vie, dont j'ai promené l'idée dans les glaces de la Suède et sur les pitons de l'Ile de France. Je tâche d'y révéler la raison divine à la raison humaine, par la parenté universelle de tous les êtres. De l'ordre physique je fais résulter le bien; du bien, le moral ; et du moral, Dieu. Ce livre s'appellera *les Harmonies de la Nature* (1).

Quand vous êtes entré, j'y travaillais, je songeais à la sage prévoyance de la nature, qui n'ayant pas dû donner à des êtres différens les mêmes organes, a suppléé à cette inégalité d'avantages par les qualités particulières dont il les a doués. Le merle voit la cerise que n'aperçoit pas le bœuf; le rouge éclate pour le merle, le vert pour le mouton. Si d'autres animaux n'atteignent pas à la subtilité de ces consonnances, ils se conduisent aussi sûrement par l'ouïe et par l'odorat. Au bruit du genipa dont la chute ressemble à un coup de pistolet, accourent les crabes voyageuses de la nuit. La poule examine le grain, le cheval sent le foin. « Et un docteur, avec la meilleure loupe, ne voit qu'une espèce de prune dans tous les pruniers du monde; mais un enfant, fût-il aveugle, en différencie toutes les espèces avec son palais. » C'est ce soleil qui se lève sur nos têtes, qui répand les couleurs, le goût, les odeurs, et les distribue du haut du ciel sous le doigt de Dieu. Mais pardon, j'abuse de votre attention en vous arrêtant ainsi sur un livre que vos critiques ne serviront point, car j'en ignore la lointaine publication.

— Je vous en prie, parlez, monsieur, parlez toujours. Je vous écoute comme on n'a jamais écouté. Dans vos *Harmonies*, je le vois, vous exprimerez tout ce que nous avons senti de beau dans le spectacle général de la création sans en

(1) On n'apprendra pas au lecteur que la meilleure édition des œuvres de Bernardin de Saint-Pierre est celle qui a été publiée en 1833, par M. Lefèvre et qui a été mise en ordre avec tant de science et de goût par M. L Aimé Martin.

deviner le lien. Vous vous mettrez entre Dieu et nous, et vous chanterez.

Les regards pensifs du soldat ne se détachaient pas de la tête ondoyante de cheveux blancs du naturaliste, illuminée par les épanouissemens de la lumière du matin.

— Je parlerai aussi des harmonies des astres. Que voulez-vous, ma faible science, je la dois à mon expérience, à mes malheurs. Les aurores boréales dont j'explique les causes se lient dans ma mémoire à des années d'infortune passées en Russie, où je débarquai avec un petit écu et un plan de république, — cela ne faisait pas deux petits écus ; le mirage des nuées de l'Inde m'a été révélé avec la perte de mes plus belles illusions ; mais je n'ose me plaindre, les nuits de France sont encore si belles !

— Et les nuits d'Italie, monsieur ; chaque étoile y est un témoignage vivant d'amitié ou d'amour. Deux amis dans l'exil se promettent de regarder la même étoile à la même heure, et le rayon qu'ils se partagent est le lien qui les unit. Les jeunes filles baptisent de leur nom et de celui de leurs amans les belles étoiles des nuits d'été. Le firmament est plein d'*Antonietta* et de *Cipriano*, de *Lucia* et de *Giacomo*. Si une de ces associations se désunit par la mort, le survivant est consolé dans sa tristesse en voyant luire le souvenir de l'objet aimé au bord de l'horizon celeste où il est attendu.

—Tendre harmonie du midi, reprit Bernardin de Saint-Pierre, heureux de se voir compris, tendre harmonie qui contraste avec une harmonie semblable du nord, différente dans l'expression. Dans le midi, les arbres vivent peu ; le cœur ne leur confie pas ses emblèmes et ses chiffres aimés ; mais dans le nord, patrie des arbres éternels, on plante deux chênes à chaque union qui se fait de deux ames. Les étoiles au midi, les chênes au nord, l'amour partout.

Parlez de la nature ainsi que nous le faisons aux astronomes de l'Observatoire de Paris, et ils riront, les athées. Savez-vous que M. Cabanis a donné sa parole d'honneur, en plein Institut, que Dieu n'existait pas ; ce qui a été inséré au procès-verbal de la séance.

Une amère ironie courut sur les lèvres du vieillard.

Changeons encore une fois de conversation, vous demande-

rai-je à mon tour. Écrivez-vous? pourquoi, avec une ame énergique comme la vôtre, ne jetteriez-vous pas sur ce siècle remué par le fer et le feu quelque idée utile, ne dût-elle germer que dans cent ans. Tous les soldats écrivent bien.

— J'écris, répondit en rougissant le jeune officier, et puisque vos encouragemens vont au-devant de ma timidité, je vous prierai de parcourir ce manuscrit tracé dans mes insomnies de guerre; c'est l'œuvre d'un soldat et presque d'un étranger.

—Je vous remercie de votre confiance, répondit Bernardin de Saint-Pierre. J'espère que l'ami n'aura pas besoin d'intéresser le juge dans l'opinion que vous attendez de son impartialité.

Le jeune officier se leva, et, après avoir retiré brusquement son gant, il serra dans sa main émue celle de Bernardin.

— Vous me permettez, n'est-ce pas, de faire partager à tout le monde mon admiration pour vos vertus, et de venir quelquefois respirer avec vous l'air matinal des champs ?

— Je ne vous donne que cette dernière permission, répondit en souriant le solitaire d'Essonne.

La grille du jardin se ferma entre lui et son hôte.

Et Bernardin de Saint-Pierre attacha long-temps son regard sur le nuage de poussière derrière lequel avaient disparu le jeune officier de l'armée d'Italie et le cheval qui l'emportait vers Paris.

Allons, pensa le philosophe d'Essonne en rentrant dans sa chaumière, il existe encore des ames d'élite que ne dévore pas la fièvre régnante de l'ambition. Je ne me serais jamais attendu toutefois à la visite d'un ami de la nature, en épaulettes républicaines. Il y a de la simplicité antique dans ce jeune homme: avec quelle modestie il a parlé de lui, avec quelle douleur vraie il a gémi sur la guerre, et comme il a paru jouir, en sage et en poète, de cette belle matinée. Le manuscrit qu'il m'a laissé est sans doute quelque savant traité du métier, que sa position l'oblige à faire. L'art de la guerre! ironie; — l'art de tuer les arts!

Bernardin de Saint-Pierre se trompait : le manuscrit était un roman pastoral.

Nouvel enchantement! qu'il sera heureux d'exprimer à ce brave officier, quand il le reverra, l'étonnement où l'a jeté le choix du sujet de son livre. Un roman pastoral! Il a donc

une affection vraie comme lui, pour la nature et ses tableaux consolans ? Les nobles ames, pensa-t-il, ont besoin de se réfugier dans la fiction d'une littérature douce, lorsque la société se corrompt.

Mais à son inexprimable regret, les jours s'écoulaient et il ne voyait pas revenir l'officier de la république.

A quelques mois de là, assis auprès d'une table couverte de fleurs qu'il avait cueillies, pour servir à quelque description, il goûtait le calme des dernières heures du jour, sous les arbres plantés de sa main.

On vint lui annoncer la visite d'un officier.

— Un officier! c'est celui que j'attends, sans doute, celui que je n'ai plus revu depuis trois mois; qu'il vienne. Accompagnez-le jusqu'ici.

La surprise fut étourdissante pour Bernardin de Saint-Pierre. Il avait bien devant lui la figure de l'officier qu'il attendait, ses cheveux sombres et lisses, ses yeux noirs incrustés, son teint africain, la mélancolie de sa bouche ironique, mais ce n'était pourtant pas le même homme. Dix ans de différence existaient, au moins, entre l'âge du premier et l'âge de celui-ci.

— Je suis le frère, monsieur, d'un officier de l'armée d'Italie; il eut l'honneur d'être accueilli chez vous, il y a quelques mois.

— Je m'en souviens parfaitement, monsieur.

— Je suis son aîné.

— Il revenait de l'armée.

— Comme moi.

— Il me confia le manuscrit d'un roman que je suis prêt à vous rendre en vous priant de lui dire combien je suis touché des sentimens qui l'animent pour les merveilles de la création, et surtout de son éloquente indignation contre les tyrans et les ambitieux. Son livre sera long-temps de circonstance. Parlez-lui encore, en mon nom, des qualités distinguées de son style, riche d'images et de formes.....

— Assez d'éloges, monsieur, je vous en prie; il ne me serait bientôt plus permis de vous avouer que je suis l'auteur de ce livre; n'osant vous le soumettre moi-même, mon jeune frère eut ce courage pour moi; il s'estimait trop heureux d'avoir

une occasion dans sa vie, d'arriver jusqu'à votre retraite. Vous nous pardonnerez la ruse.

Après d'autres paroles gracieuses échangées entre l'officier républicain et Bernardin de Saint-Pierre, celui-ci, en lui montrant les bouquets de fleurs amoncelés sur sa table d'étude, lui dit :

— Je pensais à votre frère, monsieur, au moment où l'on est venu vous annoncer. Quand il me visita, il y a trois mois, je travaillais aux harmonies de la lumière ; de propos en propos, il m'apprit qu'en Italie on appliquait aux astres les noms affectueux des personnes aimées. Je trouve la coutume poétique, et je ne comprends pas que les fleurs soient encore restées sous le joug des vieilles nomenclatures. Avec le plus grand sang-froid du monde, un botaniste vide sous vos yeux des sacs de graines de toutes les formes, et il vous dit : « Ceci est le roi des œillets; ceci est la reine des fleurs. » Que vous voulez-vous attendre d'une science livrée à des grainetiers? On la fait détester.

— Vous enseignerez à l'aimer, monsieur. Déjà vos *Études de la nature* en ont popularisé le goût en Europe. Ravi des charmantes leçons que vous en donnez dans votre ouvrage, j'avais établi une horloge botanique dans une villa de Florence, où j'étais logé avec mon régiment. A chaque heure du jour et de la nuit, j'avais une fleur qui s'ouvrait ; car je suis passionné pour les fleurs, et je comprends le Hollandais, qui prodigue sa fortune à acheter des tulipes, et consume sa vie à les nuancer de couleurs nouvelles.

Famille de cœurs simples, pensait Bernardin de Saint-Pierre, en écoutant son visiteur. Un frère adore les magnificences sidérales, et l'autre passe ses loisirs de garnison à cultiver des fleurs, pour en voir épanouir une à chaque heure de la journée. Et ces deux jeunes gens sont soldats ; une révolution les a enveloppés de ses replis ; la guerre aurait pu les durcir dans la fatigue des siéges, et la conquête les achever par l'orgueil.

— Puisque vous aimez sincèrement les fleurs, voulez-vous, monsieur, que je vous montre celles que je cultive dans mon petit jardin. Ah ! ce ne sont pas les fleurs de votre conquête, de la féconde Italie. Mais je les ai plantées, et leur parfum est doux au vieillard.

S'appuyant sur le bras de son nouvel ami, le philosophe sortit du bosquet pour le conduire dans les allées de ses parterres.

La soirée était paisible dans la vallée, l'Étampe riait en mouillant les barbes de nymphea élargies sur ses eaux; du fond de l'horizon le soleil diamantait la cime des herbes en s'enfonçant dans le gazon.

Et tout en marchant à petits pas, le vieillard disait dans ses préoccupations de belle latinité :

« Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
« Atque metus omnes et inexorabile fatum
« Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari! »

L'officier continua à voix basse : « Oui, heureux le sage qui pénètre les secrets de la Nature, et foule aux pieds les préjugés du monde. Il ajouta en cueillant une marguerite: qui adore les divinités champêtres et voit sans envie la pompe consulaire et l'éclat du diadème.

— Ah! monsieur, vous aimez aussi Virgile; c'est mon poète, savez-vous!

Et de fleur en fleur, et de vers en vers, le soldat et le poète récitèrent presque tout le second livre des *Géorgiques* en se promenant.

Encouragé par l'attention de son disciple, Bernardin lui montra les trésors botaniques de ses serres, de belles fleurs dentelées comme avec des ciseaux, d'autres qui regardent toujours le soleil dont elles sont l'image, d'autres prêtes à s'envoler du bout de la tige où elles se balancent.

Après avoir demandé la permission d'emporter quelques fleurs comme un témoignage de sa visite, l'officier républicain prit congé de Bernardin de Saint-Pierre.

— Vos commissions pour Paris, monsieur, je vous prie.

— Portez mes vœux à cette ville désolée, portez-y mes souhaits les plus sincères pour la concorde, et qu'on y trouve bientôt moins d'ambitieux et plus d'hommes comme vous.

— Que désirez-vous de Paris? Je veux avoir un prétexte pour me présenter de nouveau chez vous.

— Ramenez-moi votre frère.

— Nous reviendrons ensemble, puisque vous le permettez.

Et l'officier monta dans la voiture qui l'attendait à la grille.

En rentrant dans sa chaumière, Bernardin s'arrêta sur le perron pour donner un dernier regard tout de respect, de religion et d'amour à l'horizon enflammé du soir.

« Si tous les républicains étaient comme ces deux frères, mon Dieu, la république serait le ciel et l'on ne voudrait plus mourir. »

Bernardin avait raison de se réjouir, car il avait trouvé l'églogue, lui, et quarante ans avant moi, à cette même place où je n'avais heurté que des Auvergnats.

Mais tandis que j'étais dans la bibliothèque de Bernardin de Saint-Pierre, le vent ayant changé de direction, le bruit odieux de la vente monta directement à moi avec ses intonations, ses répétitions et ses prix.

Et ce furent alors des cris tels que :

Des instrumens de mathématiques à 20 fr., messieurs.

Six rames de papier à lettres, 12 fr.

Des cartes de géographie à 6 fr.

Six paires de pantoufles vertes à 3 fr.

C'était à fendre la tête par le bruit, et le cœur par l'indignation. Jusqu'aux pantoufles des poètes qu'on vend après leur mort! qu'on vend dix sous la paire. Il est vrai que beaucoup d'entre eux, prenant leurs précautions, meurent sans laisser de souliers sur la terre. Ceci console.

Je fermai les fenêtres pour ne plus rien entendre de cette infâme criée.

Je profiterai de l'isolement pour achever dans le silence et l'obscurité, ainsi qu'elle se dénoua, l'hisoitre des deux officiers de l'armée d'Italie.

Dans cette bibliothèque, une faible lumière rayonnait un soir sur des feuillets épars et sur la tête baissée et immobile d'un vieillard. Bernardin travaillait en ce moment à la dernière division de son grand ouvrage des *Harmonies de la Nature* : il en était aux *harmonies humaines*.

On frappe à la porte du cabinet, il se lève pour ouvrir; il ouvre, et il croit apercevoir la figure de l'un des deux officiers de l'armée d'Italie. Comme il ne les avait plus revus depuis la visite

que chacun à part lui avait faite, il ne distingua pas tout de suite si c'était le plus jeune ou le plus âgé qu'il avait devant lui. En examinant de plus près, il fut confondu, car ce n'était ni l'un ni l'autre. Ce troisième officier de l'armée d'Italie, car il avait un costume à peu près semblable à celui des deux autres, était aussi pâle qu'eux; aussi pensif, aussi triste sous ses cheveux noirs, que les deux frères; peut-être était-il plus âgé que le premier et plus jeune que le second. L'étrangeté de cette triple ressemblance ne frappa pas moins Bernardin de Saint-Pierre qui invita l'étranger à s'asseoir.

Il ne fit pas attendre Bernardin de Saint-Pierre pour lui dire qu'il était le frère des deux officiers de l'armée d'Italie venus successivement à Essonne. Encouragé par la bonté avec laquelle ils avaient été accueillis, il se présentait à son tour pour saluer l'ami de Jean-Jacques Rousseau, le pompeux auteur des *Études de la Nature*, s'excusant de n'apporter dans la retraite du sage que l'admiration brusque d'un soldat.

Malgré lui le philosophe fut entraîné à considérer avec plus de réflexion ce dernier des trois frères que les deux autres, soit par suite de l'irrésistible effet dont sa voix sourde, son regard aigu étaient déjà doués, soit que son immense réputation de capitaine lui méritât ce respect particulier.

Entre ce troisième frère et le poète il ne fut question ni de paysages, ni d'étoiles, ni de soleil, ni d'eau, ni de fleurs. L'entretien fut sévère, sans être dépourvu d'onction; ils parlèrent de l'humanité, de la philosophie et des malheurs du temps; le vieillard avec quelque peu d'amertume et beaucoup d'indulgence, le jeune homme avec des espérances hardies comme ses conquêtes. Il exposa l'avenir avec une lucidité prophétique, indiquant l'anéantissement de tous les partis les uns par les autres, et le prochain retour de la paix.

— Dieu vous entende! s'écria Bernardin de Saint-Pierre.

— Dieu, monsieur, entend toujours ceux qui veulent fermement.

Beaucoup de silences expressifs marquaient les intervalles de cette conversation, qui était moins un échange de mots que de pensées. Vainement Bernardin essaya-t-il plusieurs fois de l'amener sur les campagnes d'Italie, afin d'avoir un prétexte naturel pour louer le courage, le sang-froid, la rare intelli-

gence de son visiteur, celui-ci éloigna constamment ce sujet, autant sans doute par modestie que par l'exquise convenance dont il accompagna toute sa vie ses moindres actions. Sa raison lui avait appris de bonne heure qu'un homme de guerre est une forteresse; quand il ne foudroie pas il doit être de pierre. Il savait d'ailleurs combien l'ame du sage est affligée d'applaudir au triomphe de l'épée, même lorsqu'elle n'est point tirée pour servir l'ambition des conquérans.

— L'Italie en feu proclame votre nom.

— J'ai fondé des chaires de philosophie, d'histoire et d'éloquence dans la plupart des villes conquises.

— Montenotte sera une des plus glorieuses victoires de l'armée française.

— J'ai fait pensionner tous les savans de Bologne, de Florence et de Milan.

— Vous avez égalé la renommée des immortels capitaines de l'antiquité.

— Toutes les fois que j'ai pris une ville, mon premier soin a été de commander le respect pour les femmes, les monumens et les propriétés particulières. Avant de faire placer des gardes à ma porte, j'ai toujours ordonné qu'on en mît à l'entrée des temples et des hôpitaux.

— Vous devez avoir de beaux rêves d'avenir, à votre âge?

— Je me suis retiré dans un petit appartement pour continuer, sans distraction, mes études favorites de mathématiques et d'histoire.

Bernardin ne contint plus son admiration pour cette belle pureté de mœurs; et, cessant de louer à contre-cœur les succès militaires de son visiteur spartiate, il s'étendit avec effusion sur ses nobles qualités de législateur et d'homme. Il s'établit aussitôt entre ces deux ames une union si parfaite, que Bernardin ne crut pouvoir mieux prouver sa confiance à son hôte qu'en lui lisant quelques pages de ses Harmonies humaines, dernier tableau de ses *Harmonies de la Nature*. A l'un des trois frères il avait montré le ciel, à l'autre les fleurs; au dernier, plus grave, il avait révélé les pages graves de son livre.

— Combien je dois de remerciemens au sort, disait en lui-même Bernardin de Saint-Pierre, d'avoir connu, au déclin de ma vie, au moment de tout désenchantement, trois hommes

comme je n'eusse jamais osé en imaginer. Celui-là digne de comprendre la majesté calme de l'empire céleste ; celui-là tendre comme Rousseau ; celui-ci sage comme Marc-Aurèle, plus sage que lui, car il ne consentirait jamais à être empereur. Et tous trois soldats !

J'en étais là des événemens que je ressuscitais en imagination, dans la chambre de Bernardin de Saint-Pierre, et que je rapporte ici avec tant de négligence, lorsque j'entendis la voix enrouée du commissaire-priseur mettre à prix un buste.

— Un buste, trois francs.

— Le buste de Bernardin de Saint-Pierre trois francs. — Quelle profanation !

— Cinquante francs, m'écriai-je en ouvrant la fenêtre, cinquante francs !

— Êtes-vous fou ? me dit le commissaire-priseur en relevant la tête.

— C'est un buste en mauvais plâtre.

— Qu'importe ! si c'est celui de Bernardin de Saint-Pierre ?

— De Bernardin de Saint-Pierre ! Mais c'est le buste du locataire de cette maison, de celui dont nous vendons les meubles, un honnête fabricant de papier.

— Comment, ces meubles, l'arrosoir, le buste, tout cela ne provient pas de la succession de M. de Saint-Pierre ?

— Pas le moins du monde. Depuis vingt-trois ans cette maison était occupée par le marchand de papier qui remplaça Bernardin.

— J'ai donc été dupe d'un faux renseignement ?

— C'est possible. Cependant ne vous y trompez pas. La maison de Bernardin de Saint-Pierre, qui est aujourd'hui à vendre, n'a pas changé de forme ; le jardin et les cours d'eau sont tels qu'il les a laissés. Au mobilier près, vous n'avez pas commis d'erreur.

Et le commissaire-priseur continua :

— A trois francs le buste.

J'achèverai l'histoire des trois officiers de l'armée d'Italie.

Le premier officier, qui aimait les étoiles et les rayons du soleil, et qui n'était pas ambitieux, fut plus tard Louis Bonaparte, roi de Hollande.

Le second officier, qui chérissait les fleurs et les horloges

botaniques, et qui n'était pas ambitieux, fut plus tard Joseph Bonaparte, roi des Espagnes et des Indes.

Le troisième officier de la république, frère des deux autres, qui adorait l'humanité, la paix et la philosophie, et qui n'était pas ambitieux, fut plus tard Napoléon Bonaparte, empereur des Français et roi d'Italie.

Voilà l'églogue que Bernardin de Saint-Pierre trouva : deux rois et un empereur !

Je n'osai plus me plaindre d'avoir rencontré, en cherchant aussi l'églogue de mon côté, des prairies peintes à l'indigo, des fabriques de poudre à canon sous les rosiers, et de jeunes paysannes qui sont imprimeurs.

LÉON GOZLAN.

STATISTIQUE MORALE.

LA CHAINE DES CONDAMNÉS AUX TRAVAUX FORCÉS.

Le législateur pense avoir assez fait pour la réforme des mœurs, en amendant quelques articles du Code pénal, et en le purgeant des derniers vestiges de torture que la tradition y avait déposés. La mutilation, la marque, le carcan, l'exposition, dans certains cas, ont été abrogés; l'échafaud n'apparaît plus qu'à de rares intervalles sur nos places publiques, et comme un spectacle que la justice a honte de donner; les degrés de la pénalité se sont abaissés avec ceux du crime; on a voté des fonds pendant quinze ans pour agrandir et assainir les prisons. Ainsi nous avons nettoyé les abords de la peine; mais, le châtiment une fois prononcé et le condamné livré au bras séculier, d'où vient que la loi l'abandonne, comme s'il était retranché de la société?

C'est une amère contradiction, quand on établit des garanties contre l'arbitraire de la loi et contre l'arbitraire du juge, de n'en prévoir aucune contre l'arbitraire du pouvoir administratif dans l'exécution du jugement. Si la position d'un condamné inspire moins d'intérêt que celle d'un prévenu, on ne lui doit pas moins de protection. Il a perdu la capacité civile; la personnalité morale s'est éteinte ou affaiblie en lui, dans la

pratique du mal; il n'a guère plus que les instincts animaux pour se défendre de l'oppression. N'est-ce pas une raison pour que l'autorité publique, étendant sa tutelle sur cette individualité à demi anéantie, la protége dans tous les instans ?

Si l'administration pouvait abréger ou prolonger à son gré la durée des condamnations, il n'y aurait plus de liberté ni de sécurité pour personne. Que faisions-nous cependant, quand nous lui abandonnons la faculté d'aggraver ou d'alléger les peines, de modifier, selon ses convenances, la discipline des bagnes et des prisons ? Ajouter une rigueur au châtiment légal, n'est-ce pas la même chose que si l'on y ajoutait une semaine, un mois, une année ? Quel effroyable régime que celui qui permet de convertir l'emprisonnement en *carcere duro*, et où les gardiens des prisonniers en sont les maîtres absolus !

S'il n'y a plus de torture légale, il n'y a que trop de tortures administratives. Suivez les condamnés dans les bagnes et dans les prisons. Quiconque franchit le seuil de ces repaires, laisse la loi, sinon l'espérance, à l'entrée. Point d'intermédiaire qui prononce entre l'autorité du lieu et les sujets. Le droit de punir appartient au dernier guichetier. Le directeur, délégué de l'administration, remplit les fonctions d'un magistrat, sans en avoir la position désintéressée. La plainte, arrêtée au passage, ne perce point les murs. L'espionnage est le ressort qui fait mouvoir ce gouvernement.

Les réglemens ne sont point uniformes. Ils émanent, ici du ministre de la marine, et là du ministre de l'intérieur ou des préfets. Les uns portent l'empreinte des institutions militaires, jusqu'à prononcer la peine de mort contre un détenu qui aurait frappé un gardien ; les autres, pour les délits les plus graves, comme le vol et les violences, ne contiennent que des peines disciplinaires ; les uns et les autres instituent tout un code de droits et de devoirs pour les détenus, et, à la place des tribunaux, une autorité despotique qui administre à peu près sans contrôle, comme elle juge sans appel. Tout est d'exception, le système, la forme des réglemens et l'exécution. Il n'y a vraiment que la révolte et la révolte la plus infime, qui limite un pouvoir aussi exorbitant.

Parmi ces rigueurs extralégales, je n'en connais pas qui soient plus inutiles et plus odieuses que les précautions adop-

tées pour transférer les condamnés aux travaux forcés, de Paris à Brest et à Toulon. Il y a là tout ensemble la barbarie des temps anciens et le matérialisme des temps modernes. Aucune peine ne dégrade davantage celui qui la subit, et ne trahit un plus profond mépris de la nature humaine dans le pouvoir qui la prescrit.

La prison de Bicêtre, située à une lieue de Paris, est le centre de réunion sur lequel on dirige les condamnés des départemens voisins. La chaîne part de là trois fois par an, dans les mois d'avril et d'octobre pour Toulon, où elle conduit les condamnés à dix ans de travaux forcés et au-dessous; dans les premiers jours de juillet, pour la bagne de Brest qui reçoit les condamnés à plus de dix ans et à perpétuité.

Les détenus, à mesure qu'ils arrivent, sont répartis entre les divers ateliers de Bicêtre, où la plus sévère discipline peut seule contenir cette population flottante, disposée par sa mobilité même aux tentatives de révolte et d'évasion. La veille du départ, les travaux cessent; les condamnés aux fers sont séparés des habitans ordinaires de la maison; l'infirmerie se peuple des retardataires, les plus indomptables sont confinés dans les cachots; les employés vont et viennent d'un bâtiment à l'autre; les cours se remplissent d'armes et de soldats; à la porte murmure une foule impatiente, qui se presse et qui fait queue comme à l'entrée des théâtres : car ce spectacle est populaire, surtout depuis que l'on a supprimé l'échafaud.

A midi, tous les préparatifs étant terminés, l'horrible fête commence. Le ferrement se compose de plusieurs opérations; d'abord le médecin, accompagné de l'état-major administratif, passe dans les rangs, tâte les membres, les poitrines, et s'assure que les condamnés auront la force de supporter ce triste voyage. Il ne sonde pas les plaies morales; mais les jeunes internes qui l'assistent, et que leur service met journellement en rapport avec les condamnés, affirment qu'il y a dans leurs antécédens encore plus de malheur que de crime. Qu'importe à la loi? Elle punit les actes; elle ne distingue pas entre les causes et les motifs.

Après la visite du médecin, vient l'inspection de sûreté. Les condamnés valides descendent des chambres de force, et sont parqués dans une arrière cour où les gardes qui doivent les

escorter recherchent, sur leurs personnes et jusque dans les endroits les plus secrets, s'ils ne cachent pas quelque arme offensive, une lime, un couteau, un bout de fleuret. Les recherches sont presque toujours provoquées par une dénonciation ; mais malheur au dénonciateur ! Il faudra l'isoler de ses compagnons, qu'il a trahis dans l'espoir d'obtenir une commutation de peine ; à la première halte, ceux-ci l'assommeraient avec leurs fers.

Levez les yeux maintenant et considérez un moment l'horizon de cette scène. Une centaine de spectateurs (1), et, dans le nombre, des enfans, des jeunes gens, des femmes même dont la pudeur est mal garantie derrière des croisées entrebâillées, forment le parterre. La grande cour de Bicêtre étale les instrumens du supplice : plusieurs rangées de chaînes avec leurs carcans. Les *artoupans* (chefs des gardes), forgerons temporaires, disposent l'enclume et le marteau. A la grille du chemin de ronde sont collées toutes ces têtes d'une expression morne ou hardie, et que l'opérateur va river. Plus haut, à tous les étages de la prison, l'on aperçoit des jambes et des bras pendans à travers les barreaux des cabanons, figurant un bazar de chair humaine ; ce sont les détenus qui viennent assister à la toilette de leurs camarades de la veille, et que l'on prendrait pour des spectateurs désintéressées, à voir la parfaite liberté d'esprit avec laquelle ils commentent chaque coup de marteau par d'atroces plaisanteries. Quelle décoration infernale, pour ce drame où toute honte est immolée ! Que voilà bien la nature morale à l'état de cadavre et de pourriture ! Le cœur se serre ; on a besoin de se recueillir et de se retremper dans une émotion de douleur.

Cependant le greffier fait l'appel des condamnés. On les range le long du mur, par escouades de vingt-deux ; puis, sur un signe du capitaine de l'escorte, ceux qui ont reçu des effets de la maison à leur arrivée s'en dépouillent pour endosser la casaque et les vêtemens de route qu'ils ne quittent plus que pour

(1) Depuis le mois d'octobre dernier, les admissions sont limitées à un très petit nombre de fonctionnaires spéciaux et d'observateurs. On a sagement, quoique tardivement, écarté les curieux.

la livrée du bagne. Cette obligation de dévoiler ainsi sa nudité à tous les regards, par une pluie d'équinoxe comme par un soleil de juillet, est pénible, même aux plus endurcis. J'ai vu rougir des adolescens, et des vieillards trembler d'indignation. Les gardes riaient et faisaient remarquer les poitrines velues. Comment tout bon sentiment ne sècherait-il pas à ce hâle des prisons, quand la brutalité des geôliers se joint à la corruption des détenus ?

Ces préliminaires ont pourtant quelque chose de logique; avant de traiter des hommes comme de vils troupeaux, il faut bien rayer de leur front tout ce qui pourrait y rester de dignité, énerver le sentiment avant de le flétrir.

Les voici dans l'attitude du sacrifice. Ils sont assis par terre, accouplés au hasard et selon la taille; ces fers, dont chacun d'eux doit porter huit livres pour sa part, pèsent sur leurs genoux. L'opérateur les passe en revue, prenant la mesure des têtes et adaptant les énormes colliers, d'un pouce d'épaisseur. Pour river un carcan, le concours de trois bourreaux est nécessaire : l'un supporte l'enclume, l'autre tient réunies les deux branches du collier de fer, et préserve de ses deux bras étendus la tête du patient; le troisième frappe à coups redoublés et aplatit le boulon sous son marteau massif. Chaque coup ébranle la tête et le corps; chaque coup emporte une espérance avec un repentir. Ces physionomies, sombres avant l'opération, contractées pendant qu'elle s'accomplit, annoncent bientôt après l'insouciance et presque la gaieté. Au reste, on ne songe pas au danger que la victime pourrait courir si le marteau déviait; cette impression est nulle, ou plutôt elle s'efface devant l'impression profonde d'horreur que l'on éprouve à contempler la créature de Dieu dans un tel abaissement.

Maintenant, quand vous ferez tomber ces fers, la conscience du condamné va-t-elle remonter du fond de l'indifférence où vous l'avez précipitée ? Lui rendrez-vous en même temps ses craintes, ses remords et ses bonnes pensées pour l'avenir ? Hélas ! non. Les chaînes les plus solidement rivées cèdent à une forte pression; une tête d'homme rivée au crime et à la honte ne peut plus se relever. Le ferrement, cet épicode douloureux de notre système pénal, en est l'emblème le

plus significatif et le plus réel. Là le premier degré conduit invinciblement au dernier. La loi est comme une fatalité terrible que l'homme a forgée, une contagion qui devient mortelle, avec le temps, pour tous ceux qu'elle atteint.

Après le ferrement, les condamnés prennent place sur les bancs adossés aux murs, où ils soutiennent les regards ainsi que les questions des visiteurs. C'est le moment de l'observation. Tous les criminels ont un masque et un langage d'emprunt dont ils se servent pour déguiser en public leurs sentimens secrets ; mais bien peu ont la force de dissimuler long-temps, et le naturel éclate à la fin à travers ce rôle étudié.

Toutes les chaînes ne présentent pas le même caractère. Au premier coup d'œil on distingue deux races de condamnés, deux types différens, les gens de la ville et ceux de la campagne ; le crime un peu précoce qui germe dans les manufactures comme dans une serre chaude, et le crime qui grandit en plein air dans la liberté des champs, crime spontané, encore enfant, et qui attend, pour se développer, l'éducation des prisons.

La population urbaine forme le noyau des chaînes d'avril et d'octobre; la population rurale alimente la chaîne de juillet. A quelques exceptions près, ce n'est pas dans celle-ci que l'on rencontrera les grands coupables. Le vice est habile aujourd'hui; il sait calculer ses chances, et ne s'expose guère à un sinistre décisif. Il ne se commet pas au vol sur un chemin public, au meurtre ni à l'assassinat, pâture des simples et des apprentis; il trouve plus de profit à vivre aux dépens de la société, en risquant, au *maximum*, quelques années de bagne, et au *minimum* quelques mois de prison. Il est devenu moins brutal, mais plus corrompu.

Si l'on pouvait mettre en regard les deux races de condamnés, ce serait un curieux contraste. D'un côté domineraient la violence, les passions brutales, l'ignorance, je dirais même la simplicité de cœur; de l'autre, la ruse, la débauche, l'audace fanfaronne, une horrible intelligence du mal : ceux-ci sont les criminels d'habitude, ceux-là les criminels par occasion; car, pour parler leur langue, les uns ont eu des *malheurs*, les autres ont fait un *mauvais coup*.

La chaîne, en juillet, est communément peu bruyante; les condamnés ont encore quelque chose d'humain; ils n'affrontent

pas les spectateurs du regard ni du geste; ils tiennent à la société par la religion, sinon par la morale, car la plupart portent des scapulaires ou des chapelets; ils ont une famille dont le souvenir les attendrit; ils peuvent encore pleurer; l'expression des physionomies est plus voisine du crétinisme que de la férocité. Cette chaîne compte un grand nombre de vieillards et fort peu de jeunes gens; la foule se recrute dans les âges moyens; elle a trente à quarante ans.

La chaîne destinée pour Toulon semble relativement une troupe d'enfans, la majorité a vingt à trente ans; un grand nombre sont au-dessous de cet âge. Les jeunes gens de vingt ans paraissent n'en avoir que quinze; mais ils ont déjà vieilli hors de la famille et dans la fange des rues. Les physionomies sont aussi variées que les costumes: ici, une tête majestueuse, comme les figures de Murillo; là un visage osseux encadré par d'épais sourcils, qui annonce une énergie de scélérat déterminé; plus loin, on croirait voir le mauvais apprenti d'Hogarth; une tête d'Arabe se dessine sur un corps de gamin: voici des traits féminins et suaves, ce sont les complices; regardez ces figures lustrées de débauche, ce sont les précepteurs.

Les *Pantinois* (condamnés de Paris) se sont *parés pour la cérémonie :* ils accourent au-devant des fers, le bouquet à la main; des rubans ou des glands de paille décorent leur bonnet, et les plus adroits ont tressé des casques à cimier. Des souliers de velours sont remis à neuf avec des morceaux de cuir; d'autres portent des bas à jour dans des sabots, ou un gilet à la mode sous une blouse de manœuvre. Les batteurs d'estrade, les enfans du pavé, pasquins de la bande, dépensent leur vanité en quolibets, et parlent du déshonneur avec d'ironiques éclats de rire. Les escrocs, figures équivoques, tiennent à prouver qu'ils savent leur monde. Si vous engagez la conversation, ils vous reconnaîtront pour vous avoir rencontré dans les salons ou bien au foyer de l'Opéra; si vous leur prêchez la morale, ils se diront tout aussi révoltés que vous de l'effronterie de leurs voisins. Ne touchez pas les sentimens; tel pourrait vous montrer une mèche de cheveux qu'il vient de recevoir entre deux pièces de 5 francs, attention délicate d'un amour pur et partagé.

Ces condamnés, objet d'admiration pour leurs compagnons

d'infortune, sont la terreur des gardiens, qui ont soin de les disséminer dans les cordons. Tribu nomade, dont le quartier-général est au cœur de la civilisation, eux seuls ne changent point avec les mœurs. Cette race, toujours distincte, a le privilége de peupler les bagnes et les prisons; il n'est pas un d'entre eux, peut-être, qui n'ait son père à Melun ou à Poissy, sa mère à Saint-Lazare ou à Clermont.

Partout ailleurs, avant d'être voleur ou assassin, l'on était quelque chose; on avait un métier, bien ou mal appris. Eux, leur industrie, c'est le vol; ils l'exercent, ils le professent, ils en portent les insignes, soit une guillotine tatouée sur le bras gauche, ou, sur la poitrine, un poignard enfoncé dans un cœur sanglant. Dépositaires de l'argot et des traditions de la truanderie, le châtiment qui les réunit est encore pour eux un jour de triomphe et d'orgueil.

La chaîne de Toulon et la chaîne de Brest sont l'écume de deux civilisations différentes; celle-ci est plus vieille d'une génération; car, là aussi, l'on retrouve les deux degrés de toute société, le présent et le passé. Voici, du reste, les différences exprimées en chiffres; je prends deux résultats de la même année. La chaîne qui partit de Bicêtre pour Toulon, le 9 avril 1835, se composait de 118 condamnés; Paris en avait fourni 43, ou 36 sur 100 : on comptait dans le nombre 6 condamnés âgés de plus de 50 ans, 14 jeunes gens âgés de moins de vingt ans, et 6 ayant moins de dix-huit ans. La chaîne qui fut dirigée sur Brest, au mois de juillet de la même année, réunissait 149 condamnés, dont 56 à perpétuité; le contingent de Paris n'y entrait que pour 19 criminels, ou 12 sur 100. 9 condamnés seulement étaient âgés de moins de vingt ans; en revanche, 13 avaient plus de soixante ans.

C'est une salutaire inspiration que celle qui a fait intervenir la religion au dénouement de cette longue torture. Après le ferrement, les rangs se reforment, les têtes se découvrent, et le vénérable abbé Montès adresse à ceux qu'il appelle ses enfans une touchante allocution. Par malheur, ce sont des enfans qui n'entendent guère plus la langue de leur père; car le scepticisme a maintenant envahi les prisons comme le reste de la société. Un condamné qui pourrait prier serait déjà consolé; un forçat qui pourrait croire, aurait pour lui l'avenir; mais

les malheureux ne croient qu'aux gendarmes, aux verroux et au canon du bagne, le signe le plus matériel, et par conséquent le plus sensible de l'autorité. Ils écoutent donc avec curiosité, mais sans recueillement. Ces paroles de pitié ne sonnent à leurs oreilles que comme une voix humaine : ce n'est pas la grâce qui foudroie le pêcheur avant de le relever.

Si les images religieuses ne s'étaient point affaiblies avec la foi, je comparerais cette scène de la prédication à Bicêtre aux visions redoutables, par lesquelles les pères de l'église figuraient les combats intérieurs de l'ame dans le désert. Le prêtre qui rappelle aux condamnés chargés de chaînes que le malheur expie le crime, et que le repentir est une seconde innocence, n'est-ce pas le bon ange qui les prend par la main en leur montrant le ciel? Les signes et les cris des détenus derrière leurs grilles, leurs railleries diaboliques, leurs chants obscènes et impies, pendant que le prêtre parle, n'est-ce pas le démon qui les tente et les effraie par ses rugissemens? Et quel lieu de la terre représenterait mieux que les cabanons de Bicêtre un soupirail de l'enfer?

Ce n'est ni le ciel ni l'enfer ; les condamnés ont une religion plus prosaïque, celle qui gouverne le monde aujourd'hui, le travail. Hors des prisons, ils trouvent plus commode de lever des contributions sur le labeur commun que d'en partager le fardeau; dans les prisons, ils travaillent avec une sorte d'ardeur, parce qu'ils n'ont plus d'autre moyen d'alléger leur sort.

La paie, voilà ce qui émeut ces natures de bronze et de boue; il faut voir avec quel empressement ils entourent le greffier, qui remet à chacun le produit de son travail dans la prison. Plusieurs n'ont pas moins de 100 francs en réserve; un grand nombre, arrivés depuis peu de jours, sont dans le dénuement le plus complet: on leur distribue les aumônes des assistans.

Une heure encore, après que la foule des visiteurs s'est écoulée, les condamnés circulent autour de la cour, au pas militaire, faisant retentir l'air de leurs chants. Il n'y a pas longtemps que cet exercice nécessaire, à la suite d'une telle contrainte, dégénérait chaque fois en orgie. Les cordons se donnaient la main, et tous ensemble dansaient, dans un galop frénétique, la ronde du sabbat. Tant pis pour les faibles: il

fallait suivre ou être foulé aux pieds. Gare aux surveillans : si la chaîne les rencontrait, elle les enveloppait et les broyait dans ses anneaux. A peine enchaînés, les forçats restaient maîtres du champ de bataille jusqu'à la chute du jour. Maintenant on tient la chaîne plus courte ; un poste de soldats fortifie la surveillance, et le moindre écart est réprimé avec sévérité.

Les chants se prolongent, pendant toute la nuit, dans les corridors, où les condamnés sont étendus sur la paille ; ne pouvant pas dormir, ils étourdissent du moins la réflexion à force de bruit. Les imaginations s'exaltent, et les uns donnant la rime, les autres l'idée, il sort de cette foule qui fermente une poésie immonde. Ce sera le chant du lendemain, le refrain du départ. Le dernier qu'a cité la *Gazette des Tribunaux* signale, dans la population des prisons, une certaine décence de langage qui pourrait bien être la lassitude du crime.

AIR : *la Marseillaise.*

Allons, enfans, levons la tête,
Et portons nos fers sans trembler.
Pour nous voir la foule s'apprête ;
Parmi nous que vient-elle chercher ? (*bis.*)
Est-ce des pleurs ? Ah ! quel outrage !
Nous sommes enfans de Paris.
Entendez-vous nos derniers cris ?
Ils attestent notre courage !
Chantons, forçats, en chœur le chant que nous aimons ;
Chantons, chantons ;
Libres et gaillards, un jour nous reviendrons.

Que nous veut ce peuple imbécile ?
Vient-il insulter au malheur ?
Il nous voit d'un regard tranquille,
Nos bourreaux ne lui font pas horreur. (*bis.*)
Quoi ! parmi vous pas une larme ?
Que faut-il pour vous attendrir ?
Voyez si nous savons souffrir.
La gaîté nous conduit et nous charme.
Chantons, forçats, etc.

Chantons, berceau de notre enfance ;
Adieu, femmes que nous aimons ;
Adieu, loin de votre présence,
A vous parfois nous penserons. (*bis.*)
Si dans vos cœurs est gravée notre image,
Gardez-nous un tendre souvenir ;
Donnez-nous parfois un soupir ;
Nous vous promettons d'être sages.
Chantons, forçats, etc.

Il y a loin de ce chant anacréontique au refrain positif de 1836 :

Oh ! si jamais je reviens des galères,
Je veux, mes amis, revenir millionnaire.

Ce n'est pas davantage une bravade ni un cri de triomphe, tel que le refrain de 1833, où les condamnés se représentaient allant au bagne comme on marche à la victoire. Étrange phénomène des temps d'effervescence politique, où les malfaiteurs eux-mêmes ont leurs hymnes et s'enivrent de l'exaltation de la société.

Les préparatifs du départ sont formidables. Dès cinq heures du matin, une forte brigade de gendarmerie entoure les longues charrettes destinées au transport. L'escorte ordinaire, composée de vingt-cinq gardes à pied, occupe les avenues de la prison. Les armes sont chargées en présence des condamnés. On ne prendrait pas d'autres précautions pour transporter un convoi de poudre en pays ennemi.

Ces précautions sont les mêmes depuis vingt ans. Dans les premières années, une partie des forçats faisait la route à pied et recevait une légère indemnité ; c'étaient les *marcheurs*. Ceux qui préféraient les voitures grossières de l'entreprise étaient désignés, dans leur langage incisif, par le sobriquet de *rentiers*. Maintenant ils n'ont plus le choix. On les range indistinctement de chaque côté de la charette découverte, les jambes pendantes et le corps à peine fixé par une corde tendue à hauteur d'appui. Une charrette porte un cordon. De Paris à Toulon, le trajet, ou plutôt le supplice, doit durer trente jours, et vingt-cinq de Paris à Brest.

On a interdit au public l'entrée de Bicêtre pendant le ferrement. Mais comment empêcher que la foule ne vienne attendre les condamnés au passage et se rassasier du spectacle qu'on lui a préparé? Quand le cortége débouche dans l'avenue de Bicêtre, cinq à six mille personnes y sont déjà rassemblées. Bien avant le jour, la population du faubourg Saint-Marceau a fait une descente en masse sur le terrain; les enfans couronnent les arbres, les hommes et les femmes garnissent les tertres, ainsi que les fossés.

Ce peuple béant aux portes de la prison est d'un aspect hideux. On ne voit que figures sinistres et que regards d'oiseaux de proie. Pas un front qui respire les émotions douces et les habitudes honnêtes. On dirait que la population des bagnes s'est donné rendez-vous, et qu'elle a pris ses vêtemens du dimanche pour faire fête aux nouvelles recrues. Je me trompe, il y a quelque chose au-dessous du crime, c'est la lâcheté qui l'insulte après qu'il est terrassé.

A l'apparition des condamnés commence un affreux dialogue. La foule les poursuit de ses cris; ils répondent par des injures. On en viendrait aux coups, si les gardes ne menaçaient tout à la fois la foule et les condamnés. Et penser que cette lutte ignoble se renouvelle trois fois par an! Voilà l'éducation que l'on donne au peuple de la capitale! Cela ne vaut-il pas les jeux du Cirque pour développer les appétits brutaux ?

En vérité, il nous sied bien de reléguer pudiquement l'échafaud dans quelque coin inhabité de nos villes, de trembler et de gémir en signant l'ordre d'une exécution, de prendre soin de la pudeur publique, au point de lui épargner la vue d'un condamné attaché au poteau dans un carrefour, quand nous faisons du transport des forçats une exposition permanente à travers les villes et les campagnes, et quand ces malheureux sont conduits, le carcan au cou, entre deux haies de peuple, comme une ménagerie que l'on promènerait de marchés en marchés pour le plaisir des passans!

Ce traitement n'est pas seulement barbare et immoral, il est contraire au vœu de la loi. Le Code pénal, certes assez prodigue de supplices, permet d'accoupler deux condamnés à la même chaîne; il ne dit pas que l'on pourra les enchaîner par troupes de vingt à vingt-deux. Ce n'est pas le législateur qui a inventé

cet épouvantable raffinement de peine, plus dur mille fois que le plus long séjour au bagne; qui a voulu que vingt-deux hommes fussent attachés, pendant un mois de route et de fatigues, aux mêmes vicissitudes du corps et de la pensée, à une seule volonté et à un seul mouvement; ce n'est pas la loi qui a donné le droit à un entrepreneur de transport d'alléger sa propre responsabilité, en aggravant à ce point la situation des détenus (1).

La chaîne est un de ces nombreux abus qui résistent aux changemens du pouvoir et de la législation; tout le monde les censure, personne n'ose les défendre, mais la force de la routine les soutient. On a trouvé la tradition établie, on la continue pour se dispenser des embarras que toute réforme amène avec soi. Il n'en coûte que la peine de renouveler un marché expiré, et, pour peu que l'on parvienne à rogner quelques centimes par tête d'homme sur l'allocation, l'on se félicite comme d'un service rendu à l'état.

Le traité, qui est maintenant en cours d'exécution, alloue à l'entrepreneur 87 francs 75 centimes par condamné, quel que soit le point de départ. Car la chaîne se grossit, sur la route, du contingent des départemens qu'elle traverse; et la même somme représente les frais du trajet, qu'il commence pour le condamné à Paris ou dans quelque ville intermédiaire, aux environs de Brest et de Toulon. Ce marché, conclu en 1826, expire avec l'année (2).

Je n'examinerai point s'il y a économie pour l'état dans le mode actuel de transport. La question d'ordre domine ici la question d'argent. Peu importe assurément que l'on dépense 100,000 ou 200,000 francs, pour acheminer 1200 condamnés vers le lieu de la détention; ce qui importe, c'est d'éviter tout spectacle qui pourrait affaiblir le sentiment moral parmi les détenus eux mêmes et dans la population. La peine aujourd'hui ne

(1) L'entrepreneur est obligé de payer une amende de 3,000 francs pour chaque condamné qui s'évade dans le trajet.

(2) Les dépenses de la chaîne n'entraient que pour 102,401 francs dans le budget de 1835; elles sont portées pour 118,000 francs au budget de 1837. Une note, annexée à l'article, est ainsi conçue: « Le marché sera *probablement* modifié dans plusieurs de ses départemens lors du renouvellement, et il *se peut* que ces modifications augmentent la dépense. »

se propose pas uniquement de frapper les coupables et d'intimider par l'exemple. Nous ne sommes plus au temps où l'on suspendait les cadavres des suppliciés aux arbres des grandes routes, et où les forçats étaient employés, la chaîne au cou, à la réparation des chemins. La religion se chargeait alors de combler les lacunes de la loi; elle réformait, quand celle-ci punissait. Maintenant la loi doit faire l'office de la religion qui nous manque; elle est mauvaise, si le châtiment ne réforme pas, elle est odieuse, si le châtiment déprave au lieu de corriger.

Tout cet appareil de fers n'ajoute même pas aux garanties de sûreté. Les chaînes ne dispensent point de la surveillance; il faut que l'escorte marche, les armes chargées, et qu'elle soit attentive. On a beau renouveler les fers et les carcans; la *faïence* la plus neuve, pour nous servir de la langue du bagne, après quelques coups de lime, est bientôt dispersée en éclats. L'adresse des condamnés se joue de ces entraves qu'on leur impose et qui ne servent qu'à les humilier.

A Paris et dans le ressort, l'administration emploie des voitures fermées pour transférer les détenus des maisons d'arrêt aux maisons de détention. Pourquoi n'organiserait-on pas un service du même genre pour le transport des condamnés aux travaux forcés? Les détenus des maisons centrales ne sont pas certes moins redoutables ni d'une moralité qui mérite plus de ménagemens, et il suffit que le mode nouveau n'ait pas accru les chances d'évasion.

En modifiant le régime des transports, il importe surtout de les diviser. La chaîne, outre qu'elle démoralise les condamnés, est une cause de désordre dans les prisons. Rien ne fait obstacle à la discipline intérieure comme ces populations flottantes que l'on est obligé de contenir, et que l'on ne peut occuper. Des détenus de passage ne sauraient être soumis avec succès à un traitement de réforme; ils ne se mêlent un moment au reste des condamnés que pour faire échange avec eux de ruses et de corruption. Arrivant au bagne par masses, ils en troublent nécessairement l'économie; ils opposent à la discipline, non des résistances individuelles, mais la force d'une association. Les progrès du crime en France tiennent peut-être uniquement à ce qu'au lieu d'isoler les malfaiteurs, on les réunit. En les at-

tachant à la même chaîne, on les habitue à identifier leurs intérêts. Les bandes les plus dangereuses se forment dans les bagnes et dans les maisons de détention.

Le régime des prisons se ressent des habitudes militaires de l'empire. Nos maisons de détention sont de véritables casernes, où l'on entasse par vastes chambrées douze ou quinze cents détenus; le bagne de Toulon renferme plus de trois mille forçats. Les recrues sont organisées par compagnies et par régimens que l'on dirige vers le lieu de garnison dès qu'ils sont au complet. Ce sont des prisonniers de guerre, et des canons à mitraille répondent de leur docilité.

Isoler les détenus, diviser les convois, réduire l'étendue des prisons, voilà le principe de la réforme. Du moment où l'on cesse de considérer les prisonniers comme des nombres, pour voir en eux des hommes, le régime actuel est condamné. Au reste, la partie principale de l'édifice, minée par l'action du temps et des mœurs, menace ruine. Les bagnes se détruisent eux-mêmes pendant que l'on délibère sur leur conservation.

Les bagnes ont renfermé jusqu'à 11,000 forçats; leur population ne s'élève aujourd'hui qu'à 7,000. Le tableau suivant montre comment s'est accomplie cette diminution progressive, dans une période de huit années, de 1826 à 1834. Les comptes de la justice criminelle ne nous permettent pas d'étendre, avec quelque certitude, l'échelle de ces rapprochemens.

Années.	Condamnés à temps.		Condamnés à perpétuité.	
1826.	1,139	Moyenne des quatre premières années, 1,094	281	Moyenne des quatre premières années, 284.
1827.	1,061		317	
1128.	1,142		268	
1829.	1,022		273	
1830.	973	Moyenne des quatre dernières années, 906.	268	Moyenne des quatre dernières années, 214.
1831.	901		238	
1832.	949		211	
1833.	802		141	

En comparant les moyennes des deux périodes quadriennales, on trouve que le nombre des condamnés *à temps* a diminué de 188 par année dans la seconde période, ou de 17 pour cent, et celui des condamnés à perpétuité de 70 par année ou de 24 pour cent. La diminution totale est de 1032 condamnés

pour les quatre dernières années. Si quelque circonstance imprévue ne vient pas ralentir ou détourner le mouvement, la destruction du bagne sera l'affaire d'une génération.

En même temps que cette population se réduit, elle perd peu à peu son exaltation et sa célébrité. Elle n'est pas encore abattue, mais elle n'a plus la même hauteur d'impudence, et ne danse plus en triomphe sur ses fers. C'est une corruption qui hésite et qui doute d'elle-même ; un foyer éteint où le crime vit encore, mais d'où il ne rayonne plus. La race des condamnés est énervée. On ne va plus au bagne pour commencer sa carrière de malfaiteur; le crime y prend sa retraite; et, pour ainsi dire, les invalides. C'est l'hôpital, où les criminels épuisés d'audace et d'énergie vont mourir.

Le régime des bagnes s'est modifié avec le caractère des condamnés. Il diffère aujourd'hui fort peu de celui des maisons centrales. Ces établissemens, le type de la détention en France, attirent la foule des malfaiteurs. Leur population s'élève déjà à 17,000 détenus; et l'on a grandit chaque année les bâtimens, dans la prévision d'un accroissement qui ne s'arrête point. Ce déplacement de niveau dans nos institutions pénales est un fait de la plus haute gravité. Le législateur les avait construites comme une digue puissante contre le débordement des grands crimes; et voilà qu'elles ne peuvent rien pour la répression des délits communs dont la société est maintenant inondée. Nous ressemblons à un propriétaire qui aurait semé les abords de sa maison de piéges à loups, et qui la laisserait dévorer par des légions d'insectes. Le crime s'est fait petit; mais il pullule, et va bientôt remplir l'espace, si l'on ne se hâte de le disputer.

LÉON FAUCHER.

NICE.

BALLADE.

Engagez qui vous plaira ,
Pour danser la tarentelle !
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

Quand ma sœur court sur la plage ,
Les pêcheurs suivent ses pas.
Moi, je cours toute seule, et l'on ne me suit pas ;
Mais bientôt j'aurai son âge ,
Et pour d'autres baisers que pour ceux du soleil,
Bientôt le hâle vermeil
Fleurira sur mon visage.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!
Je suis une enfant, dit-elle ,
Mais cette enfant grandira.

Je ne me plains de personne;
Jamais, dans notre verger,
Je ne vois les essaims sur la fleur voltiger
Si le bouton l'emprisonne.
Mais au soleil d'avril, lorsque des myrtes verts
Les boutons blancs sont ouverts,
Autour d'eux l'essaim bourdonne.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

Quand sous son écorce tendre,
La grenade jeune encor
Ne tente pas les mains par sa couronne d'or,
A l'arbre on la laisse attendre;
Mais, sur ses grains vermeils appelant le larcin,
Quand l'été gonfle son sein,
C'est à qui voudra la prendre.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

J'ai rompu sur les rocailles
Un filet ces jours derniers,
Et Beppo, le pêcheur, n'a de ses prisonniers
Retrouvé que les écailles;
Patience! a-t-il dit, quand l'automne viendra
Nice en baisers me paîra
Ce qu'elle a rompu de mailles.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

Seule, hier j'étais venue
Me baigner à Nisita ;
D'une herbe qu'à mes pieds le flot des mers jeta
J'entourai ma jambe nue.
L'an passé, sans effort, l'herbe eût suffi, je crois,
Pour se joindre sous mes doigts ;
Hier, elle s'est rompue.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

J'ai de ma coupe d'ébène
Couvert mon sein l'autre jour ;
Il n'a pu, je l'avoue, en remplir le contour,
Mais il s'en fallait à peine :
Laissez au Vomero les orangers grandir,
Leurs fruits dorés s'arrondir,
Et la coupe sera pleine.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle !
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

Je sais que j'ai les dents blanches,
Les pieds mignons et l'œil noir,
J'ai les bras si jolis, que ma sœur pour les voir
Relève souvent mes manches :
Vienne la Saint-Janvier et j'aurai, si je veux,
Sur mes pas plus d'amoureux
Que les ans n'ont de dimanches.

Engagez qui vous plaira,
Pour danser la tarentelle!
Je suis une enfant, dit-elle,
Mais cette enfant grandira.

CASIMIR DELAVIGNE.

UN DERNIER MOT

A

M. DE BALZAC.

Notre procès avec M. Balzac est terminé. La *Revue de Paris*, après tout, a obtenu ce qu'elle tenait à obtenir : M. Balzac est connu à fond du public ; les avances de la *Revue* lui seront rendues ; elle gagne à ce débat 2,100 francs et la fin du *Lys dans la Vallée* que M. Balzac ne lui livrera pas. Nous devons dire que si, en cette occasion, la *Revue de Paris* a eu un tort, elle a eu le grand tort de se fier à la parole de M. Balzac, sans conventions écrites ; de prendre au sérieux un romancier aux abois qui se confond en promesses, d'attendre une œuvre complète du *grand* écrivain qui n'a jamais rien terminé. En fait de loyauté et de probité littéraire, nous pouvons marcher la tête haute ; aucun des faits de notre récit de dimanche ne saurait être contesté. Or, en ces sortes de débats, c'est le public qui est le véritable juge, c'est lui qui dit avec son mépris : « Vous n'êtes qu'un homme d'argent, vous qui ne devriez être qu'un homme de lettres. »

Cependant à cette très véridique histoire de ses tristes procédés envers nous, M. Balzac a répondu, dans son journal, par un très long *factum*, qui est pour le moins aussi *original* que

ses *Contes drôlatiques, l'œuvre la plus originalement conçue de cette époque*, comme dit M. Balzac lui même, en parlant de son livre (1). Pour l'édification de nos lectéurs, nous leur dirons en peu de mots ce que contient ce *mémoire à consulter* de M. Balzac.

M. Balzac commence par annoncer que jusqu'ici la *pudeur de son ame* l'a empêché de répondre à la critique. Il aime mieux *faire envie que pitié*, et il ne voudrait pas de la gloire de Jean-Jacques Rousseau à ce prix. Que M. Balzac se rassure : il nous ferait encore pitié cent fois plus, que nul ne songerait à l'affliger de la gloire de Jean-Jacques Rousseau!

(1) M. Balzac a la naïveté de nous accuser d'avoir *tué* ses *Contes drôlatiques* par *quatre lignes foudroyantes*. On sera peut-être curieux de lire ces lignes foudroyantes, que nous imprimions en 1832.

« Si M. de Balzac avait pu faire accroire que le premier dizain de ses *Contes drôlatiques* n'était pas de lui, peut-être eût-il obtenu les honneurs d'une enquête; peut-être se fût-il rencontré un érudit de la force et de la conscience du docteur Blair, capable d'écrire une dissertation in-4° sur la date probable et l'authenticité présumée de l'auteur imaginaire. Mais la première condition d'un pareil charlatanisme, c'était la connaisance du XVIe siècle et de son langage. Or, M. de Balzac ne paraît pas avoir étudié quinze jours le style de Marguerite, de Marot, de Rabelais et de Montaigne. Il ne sait pas même l'orthographe des mots de la vieille langue. En trois lignes, j'ai compté une douzaine d'erreurs grossières. De toutes façons, Chatterton avait plus beau jeu; il se fût bien gardé de confondre le style artificiellement antique de Spenser, avec la versification anglo-normande des *Contes de Canterbury*. Il n'eût pas pris l'érudition laborieuse des courtisans d'Élisabeth pour la langue usitée à la cour de Richard II. M. de Balzac ne s'est pas mis en mesure de retrouver, à deux siècles de distance, la syntaxe et la phraséologie française. Il ne paraît pas très familier avec les monumens de notre vieille littérature. Mais il a signé ses contes, il les avoue et les revendique comme son patrimoine, comme sa part de génie et de gloire en ce monde. La question d'érudition peut se vider en deux mots : il ne sait pas, il n'a pas étudié. Reste la question littéraire placée en dehors de l'exactitude littérale du langage. Au lieu de *la mye du roi*, lisez *la maîtresse du roi*, au lieu d'une *dague*, une épée, et la discussion se simplifie.

« Les *contes drôlatiques* sont-ils amusans? Vraiment non.

M. Balzac professe un grand mépris pour la presse; il obéit en ceci à l'exemple de ses *confrères* indignes lord Byron, Schiller, et Voltaire, qui a si bien dit son fait à Fréron. Il faut voir comme M. Balzac traite cavalièrement *trente journaux*, qui ont osé parler, sans respect, de sa canne, de sa robe de chambre et de son boudoir !

Ils sont obscènes et ne sont pas lascifs. Parmi les innombrables héroïnes qui figurent dans les pages du nouveau volume, j'ai compté bien des prostituées et pas une courtisane. Les *joyeusetés* que l'auteur leur attribue peuvent convenir aux portefaix de Rome, dans la sixième satire de Juvénal, ou bien aux pages de Rétif de la Bretonne; mais je n'en sais pas une qui puisse s'appeler Aspasie, Phryné, Laïs, Ninon, Louison d'Arquien ou Henriette Wilson.

« C'est partout et à tous propos une débauche réfléchie, froide, calculée, et qui n'a rien de libertin, parfaitement étrangère à la troisième ame que Platon nous donne, à l'ame *concupiscible*. Rien d'ardent ni de spontané, rien qui rappelle l'impudeur naïve de Venise ou de Madrid, l'innocente effronterie des femmes *folles de leur corps*. Au lieu de cela, que trouvons-nous ? Rien autre que l'impuissante lubricité d'un vieillard. »

Quelques mois auparavant, nous disions à propos des *Contes bruns* (M. Balzac était un des auteurs de ces contes) :

« A vrai dire, le talent de l'auteur de *Sarrazine* sent l'opium, le punch et le café; rarement son imagination ressemble à la poésie. Il ne soupçonne pas les plus simples secrets du style, mais il sait son métier. Il sait faire un conte comme on sait faire un habit ou une maison. Quand il rencontre une donnée, il la mène à bout et l'épuise, comme font les cochers de fiacre ou de cabriolet d'un cheval qu'ils achètent pour l'achever. Son art, que je ne veux pas nier, n'a peut-être pas d'existence littéraire; jusqu'à présent le succès l'absout. »

M. Balzac, qui nous reproche de nous être brouillés avec M. Gustave Planche; M. Balzac, qui s'est brouillé une première fois avec nous pour avoir publié ces lignes, ignore-t-il donc encore de qui sont ces lignes *foudroyantes?* En ce cas, nous aurions la charité de le lui apprendre, *et ceci, M. Planche l'attesterait au besoin.*

Il résulte assez clairement de toutes les plaintes de M. Balzac, que, quelles que fussent les sollicitations qu'on nous fît, bien que prêts à le satisfaire *sincèrement*, comme il le déclare, *sous les rapports pécuniaires*, nous n'avons jamais fait fléchir les devoirs de la critique à son égard, soit par des louanges convenues, soit même par le silence.

Mais enfin, M. Balzac, forcé dans son mépris pour les journaux, s'est souvenu de l'abbé Maury qui répondait, par un seul mot, à la multitude ameutée. M. Balzac s'est décidé, lui aussi, à dire son mot pour sa défense; ce mot-là fait un volume au bout duquel on peut répéter, sans peur, le mot de l'abbé Maury : *Y voyez-vous plus clair?*

Donc parmi la *grande quantité d'œuvres* de M. Balzac se trouve ce trop fameux *Lys dans la Vallée* qu'il avait vendu à la *Revue de Paris;* plante humble et inodore, ognon mal venu sur le terrain de ce grand génie que notre argent n'avait pu féconder. C'était le moment solennel choisi par M. Balzac, pour rassembler les *mille petites pierres de sa mosaïque, pour aborder la grande question du paysage.* Cette œuvre, *belle de pensée, sinon parfaite d'exécution*, s'écrie M. Balzac avec sa modestie ordinaire, *exigeait une grande tranquillité d'existence,* quand soudain l'auteur se sentit attaqué de toutes parts. Les trente journaux le traitaient comme ils avaient traité M. de Villèle, pendant qu'il se conduisait comme M. de Châteaubriand ; on l'accusait comme M. Thiers ou M. Guizot, pendant qu'il agissait comme M. de Lamartine! Voyez l'injustice de la critique! on osait dire que M. Balzac avait un riche boudoir, de longs cheveux bouclés à l'enfant, et une grosse canne à gros pommeau d'or! cruelles injures! Mais le grand Frédéric n'a-t-il pas été, lui aussi, exposé aux brocards? Il est vrai, se répond à lui-même M. Balzac; mais il était *roi et il avait cinquante mille hommes pour faire adorer ses vices et ses vertus.* M. Balzac a tort, dans cette adoration de vices et de vertus, il ne compte pas ses lecteurs.

Ainsi de *caricatures en portraits*, de *petits journaux en mensonges*, M. Balzac en est venu à voir attaquer même son nom propre. On lui conteste la célèbre particule *de;* on lui demande pourquoi il s'appelait Balzac, Balzac-Saint-Aubin, quand il était imprimeur-romancier, et pourquoi il s'appelle *de Balzac* depuis qu'il a jeté dans le monde cette *grande quantité d'œuvres!* A quoi M. Balzac-Saint-Aubin vous répond qu'il s'appelle de Balzac comme M. de Fitz-James s'appelle M. le duc de Fitz-James; qu'il *est d'une vieille famille gauloise* (vous l'entendez, gauloise! pair de Charlemagne! famille française, qu'est-ce cela? gauloise!). *Ce n'est pas sa faute* à lui, pauvre homme!

Bien plus, M. de Balzac va vous prouver que les Bourbons et les Montmorency, et autres gentilshommes français doivent baisser armoiries devant lui qui est Gaulois, et un vieux Gaulois encore ! En effet, ce nom de Balzac est un nom patronymique (*patronymiquement* ridicule et gaulois) ; il a toujours été *de Balzac*, rien que cela ! pendant que les Montmorency, ces malheureux Montmorency, se sont appelés autrefois Bouchard; pendant que les Bourbons, famille secondaire et qui n'est ni patronymique ni gauloise (vieille Gaule s'entend), se sont appelés Capet. M. de Balzac est donc plus noble que le roi. Cependant il est bon fils, il consent à n'être qu'un simple gentilhomme, comme MM. de Châteaubriand et de Talleyrand. Quant à s'être appelé Balzac autrefois, il vous répond que M. le baron Trouvé mettait sur son enseigne : *Imprimerie de Trouvé.* D'ailleurs M. Balzac tient si fort à sa particule *de*, qu'il prétend même que si au lieu d'avoir en naissant le nom patronymique et vieux gaulois de *de Balzac*, il s'était appelé *Manchot*, il aurait mieux aimé s'appeler de Voltaire. Mais en ceci que M. Balzac se rassure encore : les chefs de journaux et les éditeurs qui ont eu des relations avec lui sont là pour affirmer qu'*il n'est pas Manchot.*

Nous ne rentrerons pas à la suite de M. Balzac, qui ne s'appelle pas d'Entragues (il l'avoue à regret pour les d'Entragues), dans les détails de ce procès; Me Chaix-d'Est-Ange, un de ces hommes d'honneur dont la conviction vaut cause gagnée, en a dit plus que nous ne saurions dire ; nous ne voulons pas d'ailleurs prolonger des débats toujours inconvenans pour l'honneur et la dignité des lettres. Qu'il nous suffise de maintenir dans son entier le récit de nos *malversations* envers M. Balzac. Nous aurions trop beau jeu à lui répondre encore cette fois : il n'est pas vrai que nous ayons jamais accepté *le Lys* en la place des *Mémoires d'une jeune Mariée;* il n'est pas vrai que vous nous ayez jamais livré tout *Séraphita;* il n'est pas vrai qu'un de nos juges soit un des propriétaires de la *Revue de Paris ;* il n'est pas vrai que nous ayons jamais ameuté les journaux contre M. Balzac; il n'y a que M. Balzac dans le monde qui soit assez puissant pour soulever cette indignation universelle; il n'est pas vrai que nous ayons fait annoncer un jugement par défaut contre M. Balzac (ceci était le jugement du public qui

se trompait); il n'est pas vrai que la direction actuelle ait jamais sollicité M. Balzac; elle le connaissait trop bien, comme aussi on connaît trop bien M. Balzac pour qu'on puisse croire qu'il ait jamais imploré le silence de l'admiration sur les chefs-d'œuvre qu'il proclame lui-même des chefs-d'œuvre, témoin *le Livre mystique*, vendu avec prime d'un article anticipé. Il n'est pas vrai non plus que nous ayons jamais perdu les épreuves d'un volume in-8° intitulé *l'Absolution* (nous ne sommes pas assez riches pour nous exposer à des pertes semblables)! D'abord, nous n'avons jamais eu, M. Balzac pas plus que nous! un volume de M. Balzac intitulé *l'Absolution*. Cette *Absolution*, dans laquelle M. Balzac, c'était son expression, *voulait absorber Mérimée et Janin*, se composait, non plus cette fois d'une tête sans queue, ou d'une queue sans tête, selon l'usage de l'écrivain patronymique, mais d'un pauvre petit milieu qui attendait sa fin et qui désirait son commencement. Vain espoir! *L'Absolution* est restée à son *meâ culpâ*, et après avoir langui toute une année dans un coin de l'imprimerie, l'imprimeur rendit tel quel cet illustre fœtus à son père, qui depuis ce temps ne l'a pas encore tiré de son bocal!

Quant à la façon leste et pédante avec laquelle M. Balzac traite des hommes de talent et de cœur qui valent mieux que lui, nous croirions faire injure à ces hommes en prenant leur défense : leur vie et leurs œuvres les défendent assez. MM. Eugène Sue, Alex. Dumas, Jules Janin, Loève-Veimars, Nisard, L. Gozlan, Ph. Chasles, Paul Lacroix, F. Soulié, Méry, Roger de Beauvoir, sont à l'abri des insinuations de M. Balzac. Nous souhaitons au vieux Gaulois le style et la probité littéraire de ces hommes, qui ne sont que des écrivains français. Et pour ce qui regarde M. Pichot, comment M. Balzac a-t-il osé se permettre ces plaisanteries de mauvais goût envers un homme qui lui a rendu (comme nous, au reste) de si grands services dans tant d'occasions pressantes où il s'agissait d'éteindre ces touchantes dettes que vous savez?

Mais quelle est la voix qui ne s'élèvera pour répondre à notre terrible ennemi? M. Capo de Feuillide, qu'il *épargne*, dit-il, est là pour lui répondre et pour le remettre dans la question, M. Forfellier, au besoin, ne fera pas attendre son blâme. Cette consultation de la littérature et de la critique contemporaines,

toute en notre faveur, M. Balzac veut en atténuer l'effet en disant qu'elle n'est pas signée de tous les noms contemporains. M. Balzac veut-il que nous la lui envoyions, franc de port, chargée de signatures ? Il sait bien que pas un nom de quelque poids ne manquera ! Il le sait, car en lui-même il s'est dit plus d'une fois que c'était une méchante action que de tromper des lecteurs confians pour lesquels on ne saurait avoir trop de respect et de dévouement ; que c'était une méchante action de mettre à profit les anciennes amitiés pour les tourner en fiel et en haine. M. Balzac sait tout cela mieux que nous, et aussi que c'est chose déloyale de dénaturer traîtreusement tout un procès littéraire, la pire espèce de procès et les plus difficiles à juger.

Mais encore une fois, assez de reproches. Il y a arrêt, un arrêt qui décide que M. Balzac est plus blanc que son *Lys dans la Vallée*. Donc que M. Balzac aille en paix ! Qu'il se repose à côté de ses illustres amis lord Byron, Walter-Scott, Schiller ; qu'il chante comme Rossini ; qu'il corrige ses épreuves plus souvent que Meyerbeer ; qu'il soit plus gentilhomme que M. Châteaubriand ou M. de Talleyrand ; qu'il se console des injures des journaux comme Voltaire ; qu'il donne bénévolement la main aux Montmorency et aux Bourbons, qui pourtant n'ont pas de noms patronymiques ; il est son maître, il est quitte envers nous, ses *bienfaiteurs !* A l'heure qu'il est, M. Balzac, qui a voulu refaire les Mémoires de Beaumarchais, cherche dans son affaire une comédie à la Beaumarchais. Cherchez-la, monsieur, avec tout l'esprit d'observation qui vous distingue ; mais nous avons bien peur que vous ne la cherchiez long-temps.

Allez donc, emportez loin d'ici cette *immense quantité d'œuvres* dont vous dérobiez la plus belle moitié à l'admiration de l'Europe sous le manteau troué de Saint-Aubin ; ce pauvre feu Saint-Aubin, que vous avez voué au ridicule, et qui, nous en avons peur, vous le rendra bientôt. Allez, *décidez la grande question du paysage ;* achevez, si vous pouvez, ce monument de géant, *construit avec tant de petites pierres*, comme vous dites. Allez *accomplir avec votre plume ce que Napoléon n'a pu accomplir avec son épée !!!* Allez, grand homme ! allez, Rétif de la Bretonne ! allez, Balzac ! allez, Saint-Aubin !

allez, de Balzac ! allez, Crébillon fils, quand vous écrivez le français et non le gaulois ! allez ! Seulement gardez-vous de parler à l'avenir de honte ou de mépris, car nous vous répondrions comme ce Beaumarchais que vous devez faire oublier : *Vous prenez-vous pour un écho ?*

MLLE DE PALÉZANE.

Les Désormeaux avaient toujours possédé dans leur province quelqu'une de ces charges qui donnaient autrefois le privilége de s'appeler des gens du roi ; privilége qui ne permettait pas, il est vrai, de marcher tout-à-fait de front avec la noblesse, mais qui laissait la faculté de se croire fort au-dessus de la bourgeoisie. Malgré cette précieuse origine, M. Charles-Jules-Richard Désormeaux ne se croyait au-dessus de rien. Seulement, par une habitude de famille, il avait sollicité et obtenu un assez bel emploi ; mais la preuve que ce n'était ni par intérêt ni par vanité qu'il l'avait désiré, c'est qu'à la mort de sa femme il s'était hâté de s'en défaire pour aller habiter une terre qu'il possédait aux environs d'Angers. Là, après avoir placé sa fille dans un couvent, et envoyé son fils au collége de Vendôme, il se livrait à l'indolence de son caractère qu'il décorait du nom de philosophie. Il lisait peu, se promenait, faisait quelques visites et s'ennuyait beaucoup ; mais comme on s'ennuie à la campagne, à son aise, ce qui était bien quelque chose pour lui.

« Je n'ai que deux enfans, se disait-il ; en se mariant ils trouveront chacun dans la famille où ils entreront une fortune égale à celle que je leur laisserai ; cela doit leur suffire s'ils sont raisonnables, s'ils ne le sont pas, je ne vois pas pourquoi je me gênerais pour eux La modération seule assure le bonheur. »

Et cependant, quoique très modéré, M. Désormeaux n'était pas heureux. Des regrets vagues, augmentés par la solitude où il vivait, lui faisaient penser que les fonctions qu'il avait quittées n'étaient pas bien fatigantes; qu'en les conservant encore quelque temps, c'eût été un établissement honorable pour son fils, ou une dot qui aurait pu faciliter le mariage de sa fille. D'autres idées venaient encore se jeter à la traverse. Il craignait d'avoir trop compté sur ses forces; il n'avait que quarante-deux ans; le veuvage commençait à lui sembler pénible. Mais comment en sortir avec le genre de vie qu'il avait adopté; et quelle femme voudrait s'associer au sort d'un ermite?

A l'extrémité de ses domaines se trouvait une assez jolie maison d'habitation qui lui appartenait. Une famille d'Angers l'avait louée fort long-temps; mais depuis un an elle était vacante, et le notaire de M. Désormeaux pensait à la faire annoncer par des affiches, quand il reçut de Paris une lettre dans laquelle on le priait de chercher, aux environs d'Angers, une retraite décente pour une personne à qui l'air de ce pays avait été recommandé. On devine bien que la retraite décente fut tout de suite indiquée au correspondant de Paris, et voici de quelle manière il répondit à plusieurs questions que M. Désormeaux avait chargé son notaire de lui adresser :

« Mlle Olympe de Palézane doit avoir de vingt-six à vingt-huit ans. Je ne l'ai vue qu'une fois chez un de ses parens; elle m'a paru fort aimable. Les soins qu'elle a donnés à ce parent dans la dernière maladie qu'il a faite; le chagrin de le voir dépérir chaque jour; sa mort, enfin, dont elle a été le triste témoin, ont attaqué la santé déjà fort délicate de Mlle de Palézane, et ce motif, joint à la modicité de sa fortune, l'a déterminée à se retirer dans votre pays qu'on lui a beaucoup vanté. Ce sera pour le propriétaire un voisinage très précieux, en ce que cette demoiselle n'entraîne aucune suite avec elle. »

Ce dernier mot fut celui qui résonna le plus agréablement à l'oreille de M. Désormeaux. Une demoiselle sans suite! et une demoiselle de vingt-six à vingt-huit ans, et qu'on dit aimable, pour un reclus quel événement!

Des réparations sont ordonnées aussitôt, afin de rendre la maison digne d'une pareille hôtesse; Bazile, un vieux domes-

tique, en a la surveillance. Après les réparations viennent les embellissemens; tout, jusqu'au jardin, prend un nouvel aspect. Dieu sait le mouvement que se donna M. Désormeaux ; aussi, les paysans étonnés concevaient-ils la plus haute idée d'une personne pour laquelle il sortait si visiblement de son caractère. Au bout de trois semaines d'attente une voiture s'arrête dans la cour du château ; une femme en descend; c'est Mlle Olympe de Palézane. Aux yeux d'observateurs un peu fins, cette première vue ne lui aurait pas été bien favorable ; mais les gens simples, que la curiosité a rassemblés autour d'elle, ne peuvent pas s'apercevoir de ce qu'il y a d'apprêté dans son maintien et dans sa démarche.

Tandis que le châtelain, pris au dépourvu, se hâte de mettre un peu d'ensemble dans sa toilette, Bazile, qui fait les honneurs du salon à la nouvelle arrivée, ne néglige rien pour lui vanter la résidence dont elle vient prendre possession. « Les paysans sont doux; l'eau est excellente; il ne pleut juste que ce qu'il faut, et le soleil n'est jamais incommode. » Certes, il était impossible au zèle de ce brave homme d'aller plus loin; aussi, Mlle de Palézane en parut-elle touchée; on assure même qu'un léger sourire vient effleurer ses lèvres.

Dans ce moment, M. Désormeaux fit son entrée. Tout en s'habillant, il avait préparé un compliment sur le patron de ceux qu'on faisait autrefois à une jolie femme; mais l'air imposant dont on le reçut glaça tout à coup sa galanterie, les formules de respect prirent la place des fadeurs, et il ne s'en serait jamais tiré si Mlle Olympe, contente de l'effet qu'elle avait produit, ne fût venue à son secours avec cet air d'aisance que donne toujours la vanité satisfaite.

— Monsieur, lui dit-elle du ton le plus gracieux, s'il faut en croire votre valet de chambre, ce pays doit être un paradis terrestre.

— Il le deviendra indubitablement, mademoiselle, si vous nous faites l'honneur de l'habiter.

Cette heureuse repartie fut suivie de quelques momens de silence; après quoi, M. Désormeaux, sentant bien qu'il lui serait difficile de soutenir la conversation sur un ton aussi élevé, offrit à la noble étrangère de la conduire à la maison qu'elle venait voir; ce qui fut accepté avec empressement.

Quoique le trajet eût à peine duré un quart d'heure, M. Désormeaux savait déjà que le monde et ses illusions n'avaient plus aucun attrait pour Mlle de Palézane, elle avait sondé les profondeurs de la vie, sa seule ambition désormais était le calme et le repos. Il savait aussi que son ame se plaisait aux impressions douces, et que son cœur était compatissant. Tant de confiance enchantait le cher homme; il n'avait plus qu'une crainte, celle de ne pouvoir fixer près de lui une femme aussi parfaite.

Ils avaient parcouru la maison dans le plus grand détail; tout avait été examiné avec la plus scrupuleuse attention; mais Mlle de Palézane avait gardé un sang-froid désespérant. Quelle anxiété! M. Désormeaux n'osait plus interroger cette figure qu'il avait trouvée tant de fois immobile, et cependant il lui fallait connaître son sort.

Son sort! dira-t-on. De quoi s'agit-il donc? Du loyer d'une chétive maison! Si M. Désormeaux ne la loue pas à Mlle de Palézane, il la louera à un autre, sans doute; mais le mouvement était venu le chercher; depuis un mois il n'était occupé que de Mlle de Palézane; c'est pour elle, sur l'idée qu'il s'en était faite, qu'il s'est donné tant de soins; la voilà; elle est sous ses yeux; la réalité surpasse de beaucoup les rêves de son imagination. Faudra-t-il renoncer tout à coup aux agrémens qu'il s'était promis d'un si doux voisinage?

L'ennui a improvisé plus de passions qu'on ne croit. Non pas que Mlle Olympe fût entièrement dépourvue d'attraits; sa figure, au contraire, ne manquait pas d'une certaine régularité; sans le travail qu'elle lui faisait subir pour lui donner l'air imposant, on aurait même pu la trouver agréable; mais ce travail trop visible gâtait tout. Doué de cette heureuse faculté qui fait prendre les gens pour ce qu'ils se donnent, M. Désormeaux n'hésita pas à traiter la superbe étrangère comme une reine déchue, ou quelque divinité exilée des cieux, qui devait couvrir de gloire la contrée où elle daignerait fixer son séjour. Le moyen pour Mlle de Palézane de ne pas se laisser fléchir à cet air de soumission.

— Monsieur Désormeaux, dit-elle enfin, à la peine que vous avez prise pour arranger cette maison, vous devez la trouver admirable; c'est tout simple. Malheureusement je viens de quit-

ter à Paris un logement qui était une perfection. Je vous avouerai que, sans m'attendre à rencontrer ici la même élégance, je m'étais figuré les choses un peu plus complètes.

— Que vous étiez-vous donc figuré, mademoiselle?

— Je m'étais figuré, par exemple, qu'il y aurait des persiennes à toutes les croisées, ou pour le moins à celles qui sont du côté du midi.

— Il est facile d'en faire mettre.

— Je m'étais figuré aussi que le salon et la chambre à coucher seraient en parquet

— On peut les faire planchéier.

— Planchéier! c'est mettre les planches les unes à côté des autres, je crois; ce n'est pas cela que je m'étais figuré; c'était du parquet, du vrai parquet. Vous savez bien ce que c'est que du parquet?

— Parfaitement, mademoiselle.

— Je ne vous en demande que dans deux pièces; à Paris, j'en avais partout; je ne suis pas exigeante, comme vous voyez. Une chose encore que je devais tout naturellement me figurer, c'était des chambranles de cheminées plus modernes. Je suis sûre que vous n'y avez pas pensé; mais à présent que je vous en ai fait l'observation, cela doit vous sauter aux yeux, n'est-il pas vrai? Cependant, monsieur Désormeaux, si vous trouvez que je demande trop de choses, il faut me le dire; je vous en prie en grâce. »

Tout cela était accompagné de minauderies si majestueuses, que le pauvre M. Désormeaux se serait regardé comme le plus grossier des hommes, s'il eût fait la moindre objection. Il aurait pu penser cependant que Mlle de Palézane était descendue dans son château, qui n'avait ni parquet, ni chambranles très modernes; où les poutres se montraient dans leur nudité native; château enfin comme on en trouve encore beaucoup en France, et auxquels il ne manque qu'un peu d'étendue et d'élévation, pour avoir l'air d'une maison bourgeoise. Mais cette idée ne lui vint pas, tout occupé qu'il était de savoir où logerait Mlle Olympe, en attendant que la maison fût dans l'état où elle s'était figuré la trouver, et qu'elle eût écrit pour faire venir son mobilier. Lui proposer de passer ce temps-là chez lui, chez un

homme seul, c'était s'exposer à un refus; mais la laisser retourner à Angers!

Pour elle, toujours princesse, il semblait que de pareils détails ne la regardaient pas; c'était à M. Désormeaux à s'en occuper. Un éventail à la main, elle mesurait nonchalamment le salon, pour décider la place de ses meubles, quand la Providence dont la mission spéciale, comme chacun sait, est de protéger les hauts personnages, suscita tout à coup Mme Berger, sœur du curé de l'endroit.

Mme Berger, veuve d'un huissier-priseur s'était retirée auprès de son frère, aussitôt après la mort de M. Berger. C'était la meilleure personne du monde, d'une grande activité, d'une grande obligeance; se mêlant de tout, et, contre l'ordinaire des gens qui se mêlent de tout, finissant par arranger à peu près tout. On pense bien qu'elle ne fut pas avertie la dernière de l'arrivée de Mlle de Palézane; et un peu par curiosité, beaucoup par cet instinct de bonté qui lui faisait prévoir que sa visite pourrait bien être utile à une femme en voyage, elle se mit en chemin pour aller la trouver.

— Bonjour, monsieur Désormeaux, s'écria-t-elle en entrant. J'ai bien l'honneur d'être votre servante, mademoiselle. Mon frère, qui est le curé d'ici, est allé visiter un pauvre homme qui demeure assez loin et qui est bien malade; sans cela je l'aurais amené avec moi pour lui faire connaître plus tôt l'aimable paroissienne dont vraisemblablement nous allons faire l'acquisition.

— J'ai affaire à un propriétaire si complaisant.

— A qui le dites-vous? Monsieur Désormeaux est le roi des hommes. Vous verrez aussi ses enfans; ce sont les plus jolis petits anges qu'on puisse connaître. Ah ça! mademoiselle, est-ce que vous allez tout de suite rester ici?

— Je n'en sais vraiment rien. Monsieur Désormeaux, madame me demande si je vais rester tout de suite ici.

— Mais, balbutia M. Désormeaux, si j'osais vous l'offrir, mademoiselle, ma maison est à vos ordres jusqu'à ce que tout soit prêt dans la vôtre.

— Cette proposition me touche infiniment; mais, entre nous, monsieur Désormeaux, elle me semble inadmissible; je m'en rapporte à madame.

— Ah! reprit Mme Berger, à la rigueur, oui, j'entends bien ; mais M. Désormeaux est un papa.

M. Désormeaux ne fut pas très content de la remarque.

— Faisons mieux, continua-t-elle, venez au presbytère ; vous y resterez tant que vous voudrez; ça ne nous gênera pas; ça nous fera plaisir. Mon frère a beaucoup d'instruction; vous pourrez causer avec lui; nous avons trois chambres qui ne font rien; si vous n'acceptez pas, vous aurez tort.

En présence de tant de bonhomie, il n'y a pas de dignité qui puisse tenir; Mlle de Palézane était vaincue. Elle essaya bien encore de donner l'air d'une faveur à son consentement d'aller loger chez le curé; ce fut peine perdue; la bonne Berger n'y vit que le plaisir d'avoir pu rendre un service. Elle emmena Mlle de Palézane au presbytère où M. Désormeaux dîna avec elles; et le soir, quand il fallut s'en retourner, le pauvre homme s'imagina être triste, et se trouva plus seul qu'à l'ordinaire.

Ce fut Louison qui vint ouvrir à son maître. Louison était une grosse fille au service de M. Désormeaux; on n'en a jamais su davantage; seulement on avait remarqué que quand elle était de mauvaise humeur, M. Désormeaux ne lui imposait pas plus qu'un autre. Ce soir-là elle était de mauvaise humeur de l'avoir attendu plus tard qu'à l'ordinaire.

— J'ai fait coucher le père Bazile, lui dit-elle; il ne faut pas non plus tuer les gens. Il a eu assez de mal, Dieu merci! depuis un mois; et on dit que cette demoiselle n'est pas contente, et qu'elle trouve qu'on n'en a pas encore assez fait. Qu'est-ce que c'est donc que cette demoiselle-là? Faut croire qu'elle descend du paradis puisqu'elle est si difficile; elle aurait bien dû en amener une servante au moins. Qu'est-ce que ça veut dire de faire des embarras comme ça, quand on n'a seulement pas une servante? Grâce au ciel! vous n'avez plus de maison à louer; car c'est un fier travail.

— Qu'est-ce que cela te fait à toi? Je te demande un peu la peine que cela t'a donnée.

— Quand je pense qu'il y a plus de six mois que je vous parle de faire recarreler la laiterie; et, pour cette demoiselle, rien ne vous coûte. Elle a déjà dit à Bazile que son jardin n'était pas assez grand. Il paraît que c'est de ces demoiselles qui demandent toujours.

— De quoi te mêles-tu?

— Si vous allez dépenser plus d'argent que ça ne vous rapportera, autant laisser la maison comme elle était.

Souvent des observations grossières, auxquelles on n'a pas l'air de prêter attention, vous font plus d'effet qu'on ne voudrait se l'avouer à soi-même. M. Désormeaux était un homme d'ordre, c'est peut-être pour cela qu'il s'ennuyait; car à quoi sert l'ordre quand on ne sait que faire de son temps? Ce qu'il avait accordé d'enthousiasme le matin, il le calculait de sang-froid à cette heure, et il ne pouvait s'empêcher de se trouver bien magnifique. Il n'avait pas encore de bail; Mlle de Palézane pouvait se dédire; d'ailleurs, qu'est-ce que c'était au juste que Mlle de Palézane? Il n'y avait pas jusqu'à la remarque de Louison, sur ce qu'elle n'avait pas amené de femme de chambre avec elle, qui ne trouvât aussi sa place dans les réflexions qu'il faisait.

Ces idées l'occupaient encore le lendemain, en accompagnant au presbytère une petite voiture chargée des effets que sa nouvelle hôtesse, à son arrivée, avait déposés chez lui. Il avait pensé qu'après un voyage aussi long elle serait trop fatiguée pour se lever de bonne heure, et qu'il aurait tout le temps de sonder Mme Berger sur les observations qu'elle aurait faites de son côté.

Mme Berger était sous le charme le plus complet; elle ne parlait de sa belle étrangère qu'avec admiration. Dans un long entretien qu'elles avaient eu ensemble, tout ce que celle-ci avait laissé entrevoir de modestie, de simplicité, de résignation aux ordres de la Providence, avait jeté la bonne dame dans des ravissemens dont elle avait peine à se r'avoir.

— Ah! monsieur Désormeaux, s'écriait-elle, quel bonheur pour nous que Dieu lui ait suggéré l'idée de venir habiter notre pays! C'est un trésor pour nos pauvres! Elle a perdu de grands avantages de fortune, à ce qu'il paraît; mais son bon cœur trouvera moyen de suppléer à tout. Quand on a renoncé au luxe et aux vanités du monde...

— Cependant, permettez-moi un peu, madame Berger, dans les arrangemens qu'elles m'a demandés hier, il y en a beaucoup qui ne sont guère de première nécessité.

— Je voulais vous en parler. Nous nous sommes occupées de

vous ; elle vous trouve trop facile; elle serait au désespoir d'avoir abusé de votre complaisance; elle doit même s'expliquer avec vous à ce sujet. Elle ne sait pas le prix des choses ; mais si elle a été trop loin, vous pouvez le lui dire; rien ne fait difficulté avec elle. Croiriez-vous qu'elle avait une femme de chambre....

— Elle avait une femme de chambre? répéta M. Désormeaux.

— Qu'elle avait, pour ainsi dire, élevée; qu'elle avait comblée de bienfaits. Au moment de partir avec sa maîtresse, cette fille lui a déclaré tout sèchement qu'elle ne pouvait pas quitter Paris. C'était une contrariété épouvantable, vous m'avouerez. Eh bien ! Mlle de Palézane, sans lui faire la moindre objection, lui a réglé ses comptes sur-le-champ, et, pour ne pas lui donner la satisfaction d'avoir retardé son voyage, elle s'est mise en route, comme si de rien n'était, et nous est arrivée toute seule. Je trouve cela parfait.

M. Désormeaux ne pouvait pas supposer que Mme Berger eût deviné une partie des préventions qui lui étaient passées par la tête; il se sentit donc soulagé d'un grand poids en l'entendant parler ainsi. Mais que fut-ce quand Mlle de Palézane, bien belle, bien reposée, dans un négligé charmant, vint elle-même lui demander pardon de ses exigences de la vieille. Elle ne voulait plus rien que ce qui était; elle s'étonnait d'avoir montré tant de frivolité, elle dont le caractère était tout-à-fait opposé à ce défaut. Elle suppliait M. Désormeaux d'oublier ses enfantillages, et pour preuve que la maison lui convenait sans autres arrangemens, elle espérait qu'il voudrait bien lui prêter quelques meubles pour qu'elle pût s'y établir tout de suite; ne voulant pas, ajouta-t-elle en prenant affectueusement la main de Mme Berger, être à charge plus long-temps à l'excellente amie qui lui avait donné l'hospitalité de si bonne grâce.

A ce nom d'excellente amie, Mme Berger, les yeux pleins de larmes, ne put s'empêcher de faire la révérence.

— Ah ! restez, restez avec nous, ma chère demoiselle, tout le temps que vous voudrez. Si vous croyez que nous n'avons que notre curé, vous vous trompez; la Providence, grâces lui soient rendues, nous a mis en état de pouvoir être agréables de temps en temps aux personnes qui veulent bien nous honorer de leur amitié.

M. Désormeaux, comme par un acquit de conscience, insistait à son tour pour remplir tous les engagemens qu'il avait pris.

— Soyez de bonne foi; vous ne saviez pas ce que vous faisiez, lui répondit-on d'un son de voix tout particulier.

— On perdrait la tête à moins, mademoiselle.

Au pincement de lèvres de Mlle de Palézane, il put craindre un instant que le trait n'eût paru un peu fort; mais ce ne fut qu'un nuage qui disparut presque aussitôt. On s'humanisa même jusqu'à accepter le dîner que le galant propriétaire offrait pour ce jour-là, à la condition cependant qu'il ferait tout son possible pour mettre la maison en état d'être habitée le surlendemain au plus tard.

Cette journée fut une véritable journée d'enchantement. Le curé ayant annoncé qu'il ne pourrait venir qu'au moment de se mettre à table, on eut toute la matinée pour parcourir les environs. Dans cette promenade champêtre, à l'aspect de ces terres si fertiles qu'on savait appartenir à M. Désormeaux, Mlle Olympe ne crut pas devoir cacher plus long-temps la passion qu'elle avait toujours eue pour ce qu'elle appelait la vie primitive; c'était sa vocation, son rêve habituel. Elle comptait sur Mme Berger pour être initiée à tous les secrets de la véritable existence de campagne. Elle voulait une vache; elle voulait des poules; elle voulait se lever matin; et pour donner une idée de la manière dont elle s'affublerait pour aller visiter sa basse-cour, elle se couvrait la tête d'un superbe châle qu'elle ramenait sur sa poitrine, en croisant ses deux bras, comme une nymphe qui veut se garantir du froid. M. Désormeaux ne se lassait pas de l'admirer dans cette attitude.

Mais il fallut se retrouver le soir en présence de l'impitoyable Louison.

— Jésus, Maria! lui dit-elle, que la figure de cette demoiselle-là doit être fatiguée à la fin de la journée! Elle ne la laisse pas un instant tranquille. Qu'est-ce que je suis restée dans la salle à manger? Rien que le temps d'aider Bazile à mettre les plats sur la table; eh bien! il ne m'en a pas fallu davantage pour m'apercevoir que M. le curé la trouve drôle. Je parierais qu'elle s'en doute bien, et que c'est pour cela qu'elle ne se soucie pas de rester plus long-temps au presbytère.

— Louison, je vous prierai de garder, à l'avenir, vos réflexions pour vous.

— Il n'y a pas de réflexions là-dedans ; ça n'ôte rien à cette demoiselle. Je vous ai entendu plus de cent fois gronder votre fille pour ses grimaces ; comment c'est-il mal pour mamzelle Marie et que c'est bien pour c'te demoiselle ?

— C'te demoiselle, c'te demoiselle ne vous regarde pas. Laissez-moi.

Il faut que je prenne garde à Louison, continua-t-il quand il fut seul ; je l'ai laissée s'émanciper ; j'ai eu tort ; mais je n'avais qu'elle pour parler. Elle veut que le curé, qui ne connaît Mlle de Palézane que d'hier, ait déjà des préventions contre elle ; à peine a-t-il eu le temps de la voir. D'ailleurs, le curé ne serait pas une autorité pour moi. Est-ce qu'il se connaît en femme du grand monde? Je ne trouve rien de plus piquant, au contraire, que ce mélange de manières distinguées avec les goûts simples dont elle nous a fait tantôt un aveu si naïf. Ce qu'il y avait à craindre, c'est qu'elle ne pût pas prendre nos habitudes ; elle en avait le germe ! C'est fort heureux pour elle et pour nous.

Malgré une sympathie aussi prononcée, quinze jours au moins se passèrent pendant lesquels M. Désormeaux ne vit que très rarement Mlle de Palézane. Elle lui avait fait entendre, par Mme Berger, qu'une femme de son âge ne pouvait guère s'exposer à recevoir de trop fréquentes visites d'un homme encore loin d'être sans conséquence. Pour le consoler, ces dames promettaient d'aller le surprendre quelquefois chez lui. Petit à petit on se relâcha de cette sévérité ; on trouva plus simple de se donner rendez-vous à moitié chemin ; puis vinrent les correspondances pour convenir de ces rendez-vous ; puis les fleurs que M. Désormeaux envoyait à Mlle de Palézane ; puis les fruits ; puis mille autres bagatelles. D'abord on avait voulu se fâcher ; mais on avait fini par laisser faire, et bientôt il parut plaisant de se parer le soir du bouquet qu'on avait reçu le matin.

Quelque insignifiant que fût ce badinage, Mlle de Palézane mettait cependant la plus grande importance à ce qu'il ne fût connu que du seul M. Désormeaux ; ce devait être un secret entre deux. De la part de tout autre, il y avait à craindre de malignes interprétations ; avec lui, elle était tranquille, bien

tranquille. Il fallait voir de quel air de candeur ce digne homme écoutait cela, et avec quelle bonne foi il promettait une discrétion à toute épreuve; il jurait par son ame de ne parler, sous quelque prétexte que ce fût, ni des bouquets, ni d'un gilet qu'on avait promis de lui broder, ni d'aucune autre confidence qu'on jugerait à propos de lui faire. Rassurée à cet égard, Mlle Olympe ajoutait chaque jour quelque recommandation nouvelle, si bien que la plus grande peine de M. Désormeaux était de se souvenir de tout ce qu'il devait oublier.

Et quand on pense que ces précautions excessives n'étaient prises que contre Mme Berger, la personne la plus disposée à rire de tout ce qu'on lui aurait dit en riant, on s'étonne que M. Désormeaux, malgré son ingénuité, n'ait pas été tenté de comparer cette discrétion dont on lui faisait une loi si rigoureuse avec la futilité des secrets qu'on lui donnait à garder. Ces secrets étaient-ils plus sérieux qu'on ne voulait l'avouer? En se parant des fleurs qu'il lui donnait, Mlle de Palézane était-elle tout-à-fait innocente?

M. Désormeaux n'avait jamais été curieux; le bonheur dont il jouissait lui paraissait suffisant; d'ailleurs, sans prendre plus de souci, il arrivait au même résultat. Sa conduite, pour un séducteur de profession, aurait été un chef-d'œuvre; elle forçait la fière Olympe, si elle désirait être devinée, de faire elle-même toutes les avances; que peut-on de mieux? Un jour on laissait entrevoir que si on était encore fille, ce n'était pas faute d'avoir eu de nombreux soupirans; mais on avait toujours été très difficile. Plus tard, on esquissait le portrait du mari qu'on aimerait; doux, point avantageux, d'un âge rassurant; on aurait fui au bout du monde plutôt que d'épouser un de ces jeunes gens comme ils sont presque tous, fats, tranchans, beaux esprits, voulant toujours qu'on les admire. Pour le coup, ces aveux étaient si clairs, que M. Désormeaux s'imagina que Mlle de Palézane n'en sentait pas toute la portée. Il en était embarrassé pour elle.

Les meubles étaient arrivés de Paris; c'était l'époque que Mlle de Palézane avait toujours fixée pour l'inauguration de sa maison. Le curé, sa sœur, M. Désormeaux, et deux ou trois de ces voisins qu'on néglige rarement, parce qu'ils font nombre

et qu'on est toujours assuré de leur admiration, avaient été invités à une collation solennelle. Mlle Olympe, invisible depuis plusieurs jours, préparait ses magnificences ; il lui fallait pour cela faire subir bien des répétitions à la servante que lui avait donnée Mme Berger. Rose était très novice ; pour lui rendre son rôle plus facile, on commença par lui en donner le costume. Une robe de Mlle de Palézane, recouverte d'un élégant tablier, ses cheveux coupés et frisés de la main de sa maîtresse elle-même, en avaient déjà fait une tout autre personne. Mais savoir donner à propos et ôter des assiettes ; remplacer les gâteaux et les fruits par un énorme plateau chargé de tasses ; sans écouter ce que diraient les convives, n'être occupée qu'à obéir aux moindres signes de Mlle Olympe, c'était la grande affaire. On mit et on ôta tant de fois des assiettes, on plaça tant de fois le plateau sur la table, on étudia si sérieusement les différens signes qui servent à diriger un service, que Rose enfin crut pouvoir répondre d'elle.

La fête fut alors indiquée pour le dimanche suivant. Pour ajouter à la satisfaction que Mlle de Palézane s'en promettait, il se trouva que ce jour-là était justement celui où Paul et Marie, les deux enfans de M. Désormeaux, entraient en vacances. Dès midi, au sortir de la messe, le père les lui amena. Malgré les éloges réitérés que Mme Berger en avait faits, la surprise fut extrême de les trouver aussi accomplis. Marie surtout paraissait un prodige de graces et de beauté ; l'attrait qu'on se sentait pour elle était indicible, et malgré la disproportion d'âge, on parlait déjà de s'en faire une amie. M. Désormeaux, tout glorieux, ne trouvait pas d'expressions assez fortes pour faire valoir à sa fille les avantages immenses d'une si précieuse conquête ; il lui recommandait de s'en rendre toujours digne, et lorsque Mlle Olympe détacha une brillante écharpe qu'elle portait pour la passer au cou de Marie, peu s'en fallut qu'il ne fût attendri jusqu'aux larmes.

Cependant les paysans, en habits de fête, arrivaient de tous côtés. Le bruit répandu qu'à tel jour on devait danser devant la maison de Mlle de Palézane avait suffi pour les mettre tous en mouvement. Dans les pays de domaines, où, en général, les habitations sont assez éloignées les unes des autres, une réunion, quel qu'en soit le but, est toujours un grand sujet de

plaisir. Qu'on juge des transports qu'ils firent éclater à l'aspect de quelques bancs rangés sur une place bien battue, bien préparée pour la danse, d'un orchestre composé de deux tonneaux supportant une planche recouverte d'un tapis, et de cette quantité de boules et de quilles, et d'autres divertissemens qu'ils n'avaient jamais vus rassemblés en si grande profusion. On voulait se servir de tout à la fois ; tous les jeux étaient essayés en même temps, et cette première fureur était à peine épuisée, que le ménétrier parut. Alors, oh ! alors, il est impossible de décrire l'enthousiasme qui s'empara de tous ces bonnes gens ; et Mlle de Palézane en choisissant ce moment pour se montrer à une croisée, sembla vouloir leur donner le coup de grace.

Reines qui vous étudiez à recevoir dignement les hommages de vos peuples, que n'étiez-vous là pour contempler la savante pantomime de la noble étrangère ! Quelle admirable pose ! Que de calcul dans son émotion ! Comme la majesté se décèle dans ses moindres mouvemens ! Faut-il que tant de talent se déploie devant des spectateurs incapables de les apprécier ! Les mal appris ! ils se demandaient ce qu'elle avait voulu dire en portant la main sur son cœur ; ils la croyaient malade. C'était tant pis pour elle ; ils ne s'en amuseraient pas moins pour cela.

Le beau monde arriva à son tour ; ce fut pour Mlle Olympe une occasion de revêtir des formes nouvelles. La souveraine avait fait place à une maîtresse de maison de bonne compagnie, accueillant avec reconnaissance les personnes qui avaient bien voulu se déranger pour venir la voir, et n'ayant qu'une crainte, celle de ne pas les recevoir aussi bien qu'elle l'aurait désiré. Cette dernière phrase était de trop ; elle était démentie par l'impatience qu'on montrait d'introduire les convives dans un salon qui devait les ébahir. Une fois introduits et ébahis, il n'aurait pas fallu non plus leur répéter sans cesse que tout cela n'était rien, qu'on n'avait fait venir de Paris que ce qu'on avait de plus simple, et qu'on s'était défait du reste, parce que, à la campagne, le luxe était inutile. Que signifiait ce dédain en présence d'un étalage de très beaux bronzes, de riches porcelaines et d'une foule de ces colifichets qu'on appelle curiosités et qui ne sont que des joujoux ? Sans doute Mlle de

Palézane se figurait donner par là une haute idée de sa grandeur passée; elle se trompait, car les gens à qui elle avait affaire, de peur d'être pris pour des oies qui n'avaient jamais rien vu, cessèrent d'admirer des objets qu'ils croyaient sans valeur. La vanité manque souvent son but.

Pour réparer cet échec, Mlle de Palézane essaya bien de ramener l'attention sur des instrumens de musique dont, pour le coup, elle fit l'éloge le plus pompeux. C'étaient les meilleurs qu'on pût trouver; il n'y en avait pas de pareils en Europe. Peine inutile! Les facultés admiratives étaient épuisées, et les yeux se tournaient involontairement du côté de la porte par laquelle devait entrer le curé, qui seul retardait le moment de passer à la collation.

Une table, étincelante de cristaux et de fleurs, était chargée de tout ce que la saison offrait de plus beaux fruits et de ce qu'on avait pu trouver de meilleur chez les confiseurs et les pâtissiers de la ville. Cette fois, rien n'avait besoin d'être vanté; les choses parlaient d'elles-mêmes; leur mérite était à la portée de tout le monde. Aussi, laissant de côté toute fausse modestie, la belle Olympe ne pensa plus qu'à être jeune, aimable, ravissante. Son orgueil satisfait lui laissait le loisir de s'occuper uniquement de ses convives, et d'avoir pour chacun d'eux des prévenances particulières. Doucement respectueuse avec le curé, elle riait le plus naturellement possible des saillies de la bonne Mme Berger, sa sœur. Quant à M. Désormeaux, les cajoleries qu'elle faisait à ses enfans semblaient devoir l'acquitter envers lui; et, pour que les voisins qu'elle avait invités de surplus ne se regardassent pas comme étrangers à cette fête de famille, elle les engageait à mettre au pillage les friandises qu'ils avaient devant eux.

On sait toutes les ressources que possède une belle dame de Paris qui veut s'établir une réputation d'amabilité; Mlle de Palézane n'oublia rien. C'était plaisir de la voir aussi gaie, aussi sans façon; les plus timides étaient presque familiers avec elle. On parla d'aller se mêler à la danse des paysans; elle y consentit tout de suite. Mais on voulait auparavant l'entendre sur le piano; et comme elle n'était pas assez musicienne pour savoir combien elle l'était peu, elle se mit à chanter avec une assurance et des prodigalités de voix si incroyables,

qu'à l'exception du curé, tout l'auditoire tomba en extase.

— Eh bien! mon frère, s'écria Mme Berger, dites-nous un peu ce que vous pensez de cela? Voilà de la musique, j'espère.

Le curé, sans répondre, fit un de ces signes que chacun peut interpréter comme il veut. Mais craignant sans doute une seconde épreuve, il salua la société et s'en alla. Pour dissimuler le dépit qu'elle ressentait de cette fuite, Mlle de Palézane crut devoir redoubler encore de folie et d'abandon; elle dansa avec qui voulut et tant qu'on voulut, même une ronde autour du feu de joie, pêle-mêle avec les paysans, qui trouvaient qu'elle en faisait beaucoup. Néanmoins chacun se retira très satisfait, et M. Désormeaux persuadé qu'il ne s'était jamais autant amusé.

Il fallut cette fois que Louison l'écoutât sans l'interrompre. Debout devant lui, les bras croisés, cette bonne fille le regardait avec inquiétude, comme pour deviner si, par hasard, Mlle Olympe ne lui aurait pas jeté un sort. Elle en avait rêvé toute la nuit; et le matin, en faisant son ouvrage, elle ne pouvait s'empêcher de dire tout bas : — Si cette demoiselle n'est pas sorcière, à coup sûr elle est fièrement adroite.

Ce fut bien autre chose quand Paul et Marie vinrent lui continuer les récits de leur père, Marie surtout, qui manquait à chaque instant d'expressions assez fortes pour rendre le plaisir qu'elle avait eu la veille, et qui ne connaissait personne qu'on pût comparer à Mlle de Palézane. Louison était au supplice.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle; taisez-vous donc, mademoiselle Marie; taisez-vous donc. Vous verrez où ça vous conduira. Rappelez-vous ce que je vous dis; allez allez, je vois de loin. Sainte-Vierge! est-il permis? Je ne m'en dédis pas; si cette demoiselle n'est pas sorcière, elle est fièrement adroite; mais elle est sorcière, bien sûr, elle est sorcière, ajouta-t-elle en s'enfuyant.

Paul avait coutume d'aller passer une partie de ses vacances à Tours, chez monsieur Dupuis, son oncle maternel. Il partit bientôt pour ce voyage, Marie resta auprès de son père, c'est-à-dire avec Mlle de Palézane, qui ne pouvait plus se passer d'elle. On dessinait, on faisait de la musique ensemble, ce qui

n'empêchait pas les leçons de grâces d'aller leur train. Les progrès de la jeune fille étaient d'une rapidité étonnante ; en très peu de temps elle avais mis de côté tout ce qu'elle avait appris si consciencieusement dans sa pension, pour y substituer ce que Mlle Olympe appelait les nouvelles méthodes. Déjà elle chantait presque ausi faux que sa maîtresse de goût ; elle était devenue aussi maniérée et perdait des heures entières à se friser et à s'ajuster comme elle. Mme Berger la trouvait moins bien ; M. Désormeaux, au contraire, ne se sentait pas de joie de lui voir autant d'intelligence.

— Ma seule crainte, disait-il, c'est que Mlle de Palézane ne se lasse des soins qu'elle donne à Marie. Qüel dommage ce serait pour cette enfant, à présent qu'elle est en si bon chemin !

— Si bon chemin, mon bon monsieur, si bon chemin, tant que vous voudrez ; mais si c'était ma fille, je ne voudrais pas qu'elle allât plus loin. C'est déjà bien assez comme cela, si ce n'est pas trop.

Pour toute réponse, monsieur Désormeaux, qui avait un grand fonds d'amitié pour Mme Berger, se contentait de sourire ; mais il se dédommageait avec Marie ; entre eux deux, les perfections de Mlle de Palézane étaient un sujet d'admiration continuelle. Marie, que le couvent ennuyait beaucoup, avait assez de finesse pour prévoir que c'était un moyen de n'y plus retourner. Dans cette idée, elle ne se faisait aucun scrupule d'exagérer auprès de son père l'opinion qu'elle avait de sa nouvelle institutrice. Cette tactique eut sa récompense. Mlle de Palézane, touchée d'un dévouement si sincère, promit solennellement de se consacrer tout entière à Marie ; elle n'y mit qu'une condition, ce fut que Marie désormais ne l'appellerait plus que sa petite maman.

Quand on est dans un ébranlement de niaiseries, une niaiserie de plus suffit pour jeter hors des gonds ; M. Désormeaux en était là. Ce sobriquet de petite maman lui avait tourné les tête ; il voulait que Marie le regardât comme le plus grand bienfait qui eût jamais été octroyé. Marie ne demandait pas mieux. Être débarrassée du couvent ; au lieu de surveillantes incommodes, ne dépendre que d'une personne qu'elle était sûre de captiver autant de temps que cela lui serait utile : voilà pour

elle ce que petite maman voulait dire. La lettre suivante, qu'elle écrivit à son frère, qui était chez l'oncle de Tours, est la preuve qu'elle connaissait déjà la petite maman, comme les jeunes filles connaissent toujours les personnes auxquelles elles ont affaire.

« Je ne retournerai plus à mon couvent, mon cher Paul ; c'est chose convenue entre papa et Mlle de Palézane. Il ne m'en coûtera que d'appeler Mlle de Palézane ma petite maman. Si tu voulais faire comme moi, tu pourrais peut-être aussi ne plus retourner au collége; penses-y. Il est vrai que Mlle de Palézane, qui se charge de continuer mon éducation, ne serait peut-être pas en état de continuer la tienne ; mais tu ferais comme moi, tu dirais que tu profites beaucoup, et papa le croirait, parce qu'il croit tout de Mlle de Palézane. Je passe mes journées avec elle. Elle est quelquefois drôle à voir de près. Tantôt elle me traite comme si j'étais encore un enfant, tantôt elle me parle comme à une personne de son âge ; et c'est pour me dire que Mme Berger, qu'elle n'appelle pourtant que l'excellente Mme Berger, a l'esprit bien borné, ou que M. le curé est un homme inexplicable. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont fait tous les deux ; mais il est clair qu'elle ne les aime pas autant qu'elle voudrait le faire croire. Pour papa, c'est autre chose, elle ne se dément jamais ; et j'ai dans l'idée que, s'il était plus jeune, elle le prendrait bien pour son amoureux.

« Ce qu'elle a de bon, c'est qu'elle est généreuse. Elle m'a donné dernièrement un collier de grenat qui est fort joli, et à Louison une croix d'or et un fichu, à cause des meubles que papa lui avait prêtés avant qu'elle eût reçu les siens de Paris, ce qui rend Louison toute sotte. Tu sais comme elle se gênait peu sur le compte de la belle locataire ; mais il n'y a plus moyen de continuer, à présent qu'elle a accepté la croix d'or et le fichu. Je ne serais pas étonnée qu'un beau jour elle ne les lui renvoyât, pour pouvoir reprendre son franc-parler.

« Adieu. Quand tu reviendras, tu me trouveras coiffée tout autrement. Je t'embrasse, ainsi que mon oncle, auquel tu présenteras mes respects.

« Ta sœur Marie. »

L'attachement de M. Dupuis pour les deux enfans de sa sœur était extrême. Connaissant le caractère faible de leur père, le peu qu'il avait entendu parler de Mlle de Palézane lui avait donné un commencement d'inquiétude, que Paul, sans s'en douter, avait encore accrue, et que la lettre de Marie confirma tout-à-fait. La petite maman ne lui parut plus qu'une adroite aventurière qui visait à remplacer la première Mme Désormeaux.

Sans rien dire à Paul de ses soupçons, il lui annonça qu'il avait l'intention de le reconduire lui-même chez son père. Mlle de Palézane fut troublée à cette nouvelle. Elle n'ignorait pas que M. Dupuis avait vécu dans le monde, et qu'avec beaucoup de franchise et de bonté, il passait cependant pour un homme fin et spirituel; de plus, il était grand ami de ce curé qu'on trouvait inexplicable.

Pour parer à tant d'inconvéniens, ne doutant pas que, pendant son séjour dans le pays, elle ne pourrait pas éviter de le recevoir, elle s'appliqua à faire disparaître tout ce qu'il y avait de trop mondain dans son entourage. Une grande partie des colifichets fut mise à l'ombre; les siéges se couvrirent de housses, et sur ces housses on voyait du linge bien plié, bien rangé, et qui semblait n'attendre que l'inspection de la maîtresse de la maison pour prendre place dans les armoires; des clayons chargés de fruits séchés au four, des plantes destinées à faire partie d'un herbier, et sur un superbe guéridon un filtre où s'épurait une liqueur souveraine pour les maux d'estomac.

Au milieu d'un théâtre aussi bien préparé, Mlle Olympe n'était pas embarrassée d'elle; mais Marie, dont elle avait fait un patron de modes, ne laissait pas que de l'inquiéter beaucoup. Au point où la jeune fille en était venue, lui conseiller plus de simplicité dans sa toilette pendant le séjour de son oncle, n'était-ce pas lui indiquer qu'on redoutait cet oncle? On prit un biais : ce fut d'aller trouver Mme Berger et de s'affliger avec elle de l'essor que la petite Désormeaux avait donné à sa coquetterie.

Mme Berger ouvrit de grands yeux.

— Quoi! ma chère demoiselle, ce n'est donc pas vous qui la poussez à cela?

— Vraiment non, madame Berger; j'en gémis tous les jours.

Vous avez dû vous apercevoir que, faute d'autres moyens de la corriger, j'ai renoncé moi-même à me mettre comme j'avais l'habitude de le faire. Vous le voyez, je me suis réduite à la plus grande simplicité; rien n'y fait.

— Voulez-vous que je lui parle, mademoiselle Olympe? Elle m'écoute assez volontiers.

— Vous me ferez le plus grand plaisir, madame Berger, pourvu qu'elle ne se doute pas que je suis pour quelque chose là-dedans.

— N'ayez pas peur.

— J'ai un si grand faible pour elle.

— Et moi donc, à qui sa pauvre mère, en mourant, l'avait tant recommandée! Il ne faut pas en faire une poupée, mademoiselle de Palézane; et, puisque nous sommes là-dessus, quoique ça enchante M. Désormeaux, ne la jetez pas à corps perdu dans la musique. En province, les filles trop habiles effarouchent les épouseurs. Moi, qui ne savais rien, je me suis mariée aussitôt que je l'ai voulu. Je chante faux, j'écris comme un chat, et bien! ça enchantait M. Berger; mais il faut tout dire, d'un autre côté j'avais des qualités qui avaient bien leur mérite. Et puis, il faut penser à une chose, voici l'oncle qui va arriver; je suis sûre qu'il ne serait pas content de la voir aussi pimpante.

— Faites-lui entendre cela, si vous voulez; mais que l'oncle la trouve bien ou mal, pour moi c'est la moindre considération.

— Vous devez désirer pourtant que M. Dupuis, qui aime beaucoup Marie, n'ait pas de reproches à lui faire.

— Vous pensez à tout, madame Berger; vous êtes parfaite, c'est vrai. Oui, oui, vous avez raison; il est très-essentiel de conserver à cette petite l'amitié d'un oncle riche et célibataire. Parlez-lui; tâchez qu'elle vous obéisse. Si, malgré cela, monsieur Dupuis découvrait encore quelques imperfections dans sa nièce, vous pourriez bien attester qu'il n'y a pas de ma faute.

— Elle n'était pas mal au couvent.

— Jusqu'ici, à la bonne heure; mais elle a quinze ans, il faut qu'elle commence à connaître le monde. Croyez-vous qu'à nous deux nous ne valions pas mieux que des religieuses.

— Il y en a de bonnes dans le nombre.

— Bien peu, madame Berger, extrêmement peu. Je suis autorisée à parler comme cela ; car tout ce que j'ai de ridicule, je l'ai pris au couvent.

Mme Berger sourit.

— Je suis née simple et naturelle, et on croirait par moment que je suis la fierté même. C'est dans les couvens qu'on vous donne ces airs-là; Marie en a déjà quelque chose.

— En vérité je croyais que c'était vous qu'elle voulait imiter.

— Juste ciel!

— Je vous parle franchement, comme vous voyez.

— Madame Berger, si vous saviez comme je suis en garde sur cela pour moi-même...

— Vous avez raison, mademoiselle de Palézane. Il est certain que quand on ne vous connaît pas, vous faites un singulier effet.

— Avertissez-moi; c'est un service que vous me rendrez.

— Je n'oserai jamais.

— Pourquoi pas? j'ai toute confiance en vous.

— Il faut convenir que vous êtes bien aimable quand vous voulez. Je vous promets de voir Marie aujourd'hui même, et d'avoir avec elle une conversation dont vous serez contente.

Mlle Olympe s'en retourna ravie d'un succès qu'elle s'imaginait devoir tout entier à la supériorité de son esprit, et qu'elle ne devait réellement qu'à l'excellent caractère de madame Berger. Il en serait de même de beaucoup de mystifications dont la gloire se réduirait à bien peu de chose, si celui qu'on croit dupe voulait dire toute sa pensée.

Marie joua bien son rôle, elle ne parut devant son oncle qu'avec le costume et le maintien le plus modeste; c'était une autre espèce de coquetterie; elle en faisait l'essai avec plaisir. Mais quand vint le tour de la petite maman, c'est alors qu'elle put mesurer l'énorme distance qui la séparait encore d'un modèle aussi parfait; les institutrices les plus sévères qu'elle avait pu avoir dans son couvent n'étaient que des évaporées en comparaison de Mlle de Palézane de ce jour-là. Il est vrai qu'une migraine qu'elle avait inventée le matin pouvait servir à la justifier vis-à-vis des personnes qui ne lui avaient jamais connu tant de réserve, tant de sérieux dans la conversation. Aucun mot jeté au hasard, rien de brillant; de la pure et bonne raison

à la portée du tout le monde. Mme Berger était presque confuse qu'une première entrevue avec M. Dupuis ne fût pas plus saillante ; elle cherchait sous-main à exciter la verve de mademoiselle Olympe : soins inutiles ! Un certain tic à l'usage des femmes qui prétendent avoir la migraine ou des maux de nerfs, était tout ce qu'elle obtenait pour réponse.

On n'aime pas les observateurs et on a raison. Supposez un autre homme que M. Dupuis, quelle idée n'aurait-il pas emportée d'une personne assez courageuse pour paraître encore aussi aimable malgré les douleurs atroces qu'elle souffrait? Mais M. Dupuis avait déjà vu souffrir tant de femmes bien portantes, qu'il s'était fait des signes de reconnaissance pour ne pas prodiguer en vain sa sensibilité. Il rendait justice au talent qu'avait déployé mademoiselle Olympe ; c'était la perfection du genre ; on paie tous les jours à la comédie pour voir moins bien jouer que cela ; malheureusement il pensait à sa nièce, et il voyait tout le danger qu'il y avait pour elle, avec les dispositions qu'il lui reconnaissait déjà, à être tombée dans de pareilles mains.

Le jour de cette visite, il n'y eut que quelques mots échangés entre les deux beaux-frères, au sujet de Mlle de Palézane ; ils craignaient également de se parler ; M. Désormeaux, parce qu'il redoutait ce qu'il appelait l'esprit caustique de M. Dupuis, et celui-ci parce qu'il avait la certitude de ne rien obtenir de M. Désormeaux. Ce dernier cependant, las de cette apparence de froideur sans cause, après s'être armé de pied en cap, vint le lendemain provoquer M. Dupuis.

— Vous ne m'avez pas encore dit au juste ce que vous pensiez de mademoiselle de Palézane, mon cher monsieur Dupuis.

— Si ma sœur vivait encore, M. Désormeaux, je vous dirais de cette demoiselle tout le bien que vous voudriez.

— Pourquoi, si votre sœur vivait encore?

— Parce que Marie aurait sa mère.

— Ne parlons pas par énigme, je vous prie.

— Ma sœur avait l'esprit juste, et, dans l'âge où le caractère se forme, Marie n'aurait eu auprès d'elle que de bons modèles ; elle n'aurait reçu que de bons conseils.

— Vous croyez donc que Mlle de Palézane lui en donne de mauvais. On voit bien que vous ne la connaissez pas.

— Vous la connaissez moins que moi.

— Celui-là est fort.

— Vous n'avez pas écrit à Paris, comme je l'ai fait, et probablement vous n'avez pas reçu une lettre comme celle que je puis vous montrer.

— Vous avez une lettre, balbutia M. Désormeaux en pâlissant.

— La voici, et si vous le désirez, je vais vous la lire.

— D'abord; si elle vient d'une personne mal intentionnée...

— Je n'ai pas de correspondance avec des personnes mal intentionnées.

— Mlle de Palézane a tant de qualités, qu'elle doit porter ombrage à bien de gens. Ici même cela commence à percer.

— Alors, ne parlons plus de rien.

— Non, non; lisez, lisez. J'ai assez de bon sens pour savoir à quoi m'en tenir.

— Prenez garde, M. Désormeaux; vous avez l'air de me supposer un singulier caractère.

— Si vous écoutez le curé, et sa bavarde sœur....

Il s'arrêta avec effroi. Jamais il ne lui était arrivé de se prononcer aussi vivement contre personne, et, dans cette circonstance, il s'aperçut tout à coup que c'était moins son sentiment que celui de Mlle de Palézane qu'il venait de trahir. M. Dupuis n'eut pas l'air d'y faire attention.

— Entre parens, lui dit-il du plus grand sang-froid, on ne doit jamais supposer que de bonnes intentions. En apprenant que vous vouliez retirer Marie du couvent, parce que vous aviez dans votre voisinage une dame qui offrait de lui donner des soins, quoique persuadé que vous aviez trouvé pour Marie un grand avantage dans cet arrangement, je n'ai pas cru outrepasser la sollicitude d'un oncle, en demandant quelques renseignemens sur cette dame. On me les a envoyés; j'offre de vous en faire part; il n'y a rien là que de fort simple.

— Aussi vous en suis-je fort obligé, M. Dupuis. Il serait si difficile de dire du mal de cette demoiselle.

— Ce n'est pas non plus du mal qu'on m'en a écrit. Ecoutez:

« Mon cher ami, Mlle de Palézane est bien réellement Mlle de Palézane, née en légitime mariage d'un M. de Palézane et d'une Mme de Palézane. »

— Est-ce que vous en doutiez?

— Je ne me rappelle plus ce que j'avais écrit là-dessus; mais enfin, avant ce que je viens de vous dire, auriez-vous pu jurer que ce ne fût pas un nom d'emprunt?

— A propos de quoi un nom d'emprunt? Vraiment, le monde où vous avez vécu est un monde particulier; je ne me figurerais jamais pareille chose, moi. Après.

« Au commencement de la révolution, quand il n'était encore que du bel air d'émigrer, M. et Mme de Palézane, qui végétaient dans un coin du Languedoc, pour se donner quelque éclat et vieillir, en quinze jours que devait durer l'émigration, une noblesse d'assez fraîche date.... »

— D'assez fraiche date! c'est une des plus anciennes familles de France!

— Cela ne vaut pas la peine d'interrompre.

« Prirent le parti d'abandonner leur domaine, comme faisaient les grands seigneurs de l'endroit, et d'aller à Coblentz ou à Bruxelles avec leur fille, très jeune alors, et le peu d'argent dont ils avaient pu disposer. L'émigration dura plus de quinze jours, comme vous savez; le domaine fut vendu nationalement, et les pauvres Palézane, après avoir vécu plus ou moins de temps fort misérablement, moururent à très peu de distance l'un de l'autre. Ici s'élèvent des brouillards au milieu desquels se perd la jeune orpheline; mais en se dissipant, ils la laissent reparaître installée à Paris chez un oncle ou parent à un autre degré, dont elle dirige la maison avec la dernière élégance. »

— Je savais cela; vous n'aviez qu'à me le demander, je vous aurais aussi bien répondu que votre ami. Est-ce tout?

— Non, et ce qui reste est plus rassurant.

— Voyons donc le plus rassurant.

« Ce parent lui a laissé par testament, outre un très beau mobilier, une rente viagère de mille écus à peu près. Et comme il lui avait fait retrouver sur des biens non vendus en Languedoc à peu près la valeur de cinquante mille francs qu'il a placés pour elle, vous voyez que vous pouvez être à peu près tranquille sur ses moyens d'existence. »

— Est-ce que vous étiez inquiet, vraiment? demanda M. Désormeaux avec une charmante bonhomie; je vous en sais gré; mais j'aurais pu vous tranquilliser là-dessus comme sur le reste.

Au surplus, je ne suis pas mécontent de cette lettre; à quelques mauvaises plaisanteries près, elle dit assez la vérité. Je ne conçois pas, d'après cela, que vous prétendiez ne pas connaître Mlle de Palézane.

— Je le prétends encore. Quand il n'y aurait que ces brouillards dont on parle.

— Ce sont des brouillards comme il y en a dans la vie de tout le monde. On ne peut pas suivre un enfant comme un personnage historique. D'ailleurs, ce que votre ami ne sait pas, une autre personne doit le savoir, et si j'avais la moindre inquiétude à cet égard, je m'adresserais à Mlle Olympe elle-même; elle ne m'en ferait pas mystère; elle est plutôt indiscrète qu'autre chose.

M. Dupuis regarda fixement son beau-frère, comme pour chercher s'il n'avait pas voulu plaisanter en parlant ainsi. Mais n'apercevant sur sa figure que la plus stupide confiance:

— Accordez-moi du moins, lui dit-il, de laisser Marie sept ou huit mois de plus dans la maison où elle était.

— Et cela à cause des brouillards, reprit M. Désormeaux avec ce sourire moqueur dont les sots ont seuls le secret.

— Mais oui, monsieur Désormeaux, à cause des brouillards, et pour d'autres raisons encore.

— Par exemple, dans la crainte que Marie ne devienne plus savante qu'il ne convient à une demoiselle de province?

— Positivement.

— Et pourquoi n'avez-vous pas la même crainte pour son frère, que vous faites travailler en six semaines de vacances qu'il passe chez vous plus qu'il ne travaille tout le reste de l'année à son collége?

— Les leçons que je donne à Paul ne sont pas dangereuses pour lui; je ne pourrais pas dire la même chose de celles que reçoit votre fille. Écoutez, monsieur Désormeaux, la prudence permet toutes les suppositions; sans deviner la cause première qui a pu déterminer Mlle de Palézane à venir s'établir ici, serait-il hors de vraisemblance de penser que, seule, isolée dans le monde, et voyant l'intérêt que prend à elle un homme riche, d'un caractère facile, l'idée lui soit venue de se faire épouser par cet homme?

— Où serait le crime?

— Le crime serait de vouloir amener un pareil mariage par des ruses, des fascinations, des attachemens simulés pour les enfans de cet homme.

— Marie n'est-elle pas assez aimable pour qu'on puisse l'aimer réellement?

— Laissez-moi poursuivre ma supposition. Admettons un instant que Mlle de Palézane n'ait attiré Marie que comme auxiliaire pour le plan qu'elle aurait formé, ne voyez-vous pas tout de suite l'indulgence qu'elle serait obligée d'avoir pour elle, toutes les flatteries dont elle l'accablerait; combien elle éviterait de la reprendre sur ses défauts, combien elle seconderait tous ses caprices? Que deviendrait alors cette éducation sur laquelle vous comptez?

— A quoi bon prendre tant de détours? Il me semble que si Mlle de Palézane avait les intentions que vous lui croyez, et que je ne lui crois pas, elle est dans une position à ne pas craindre d'être refusée.

— Vous ne la refuseriez donc pas, vous?

— Est-il bien nécessaire que je vous dise mon dernier mot là-dessus?

— Non; car vous ne diriez jamais ce dernier mot avant d'avoir éclairci ce qu'il y a de douteux dans l'existence d'une femme à laquelle vous voudriez donner votre nom.

— Nous connaissons sa naissance, nous connaissons sa fortune, il ne faut que la voir pour connaître ses agrémens; je ne sais pas ce qu'on peut demander de plus?

— De plus! s'écria M. Dupuis perdant patience; eh! monsieur, quand ce ne serait que de savoir le degré de parenté qui existe entre elle et cet homme chez lequel elle a demeuré si long-temps, et où étaient situés les biens qu'on lui a retrouvés si à propos.

— Monsieur Dupuis, monsieur Dupuis, finissons cette conversation, je vous en prie en grâce; c'est trop fort. Je ne vous accuse pas, vous; mais je puis vous dire que vous êtes sous une influence dont vous ne soupçonnez pas la perfidie. Il n'y a rien de sacré pour ces gens-là; Mlle de Palézane ne les avait que trop bien devinés. Qu'a-t-elle donc fait à ce prêtre? que lui veut-il?

L'exaltation de M. Désormeaux était si vive, que M. Dupuis

crut nécessaire de la calmer par le ton le plus affectueux.

—En vérité, je ne vous reconnais pas, monsieur Désormeaux. Que signifie un prêtre dans tout ceci? Défaites-vous donc de l'habitude où vous êtes de croire qu'on ne parle jamais que d'après quelqu'un. Sans avoir écouté de prêtres, tout homme raisonnable fera la réflexion que je viens de faire.

—Cela se trame depuis long-temps, soyez-en sûr. Le fait est qu'il y a ici des gens qui s'imaginent que je leur appartiens; que je ne dois pas faire la moindre démarche sans leur permission; que je me suis émancipé en montrant à une nouvelle venue plus d'égards qu'ils n'auraient voulu peut-être. On n'ose pas s'en prendre ouvertement à moi; mais on se venge par des voies détournées sur Mlle de Palézane; on sème de mauvais bruits; on élève des doutes sur les choses les plus innocentes; on tracasse; on calomnie. Au surplus, je ne suis pas le seul qui me sois aperçu de cette manœuvre.

—Je vais plus loin, dit M. Dupuis en riant; soyez sûr que vous ne vous en seriez jamais aperçu si quelqu'un n'avait pas eu intérêt à vous en faire apercevoir.

—J'en remercie ce quelqu'un-là; c'est un service, un très grand service qu'on m'a rendu. Que diable! il me semble que je ne suis plus d'âge à être mené comme un enfant.

— Quand on a du caractère, il n'y a jamais d'âge pour cela.

— Vous voilà donc enfin de mon parti?

— Si vous voulez. Mais j'aimerais à voir Marie rester quelque temps encore dans son couvent.

— Prenez donc garde que j'aurais l'air de leur céder. Et puis, mettez-vous à ma place, que pourrais-je dire à Mlle de Palézane? ce n'est pas une personne qu'on puisse traiter légèrement. Je suis fâché que vous ne l'ayez vue que malade; non pas qu'elle ne fût encore très bien; mais si elle eût été comme elle est quand elle ne souffre pas, vous conviendriez qu'il n'y a pas deux femmes comme elle. Savez-vous d'où vient ce déchaînement? c'est qu'au lieu de se confesser au curé, elle préfère prendre ma voiture, et aller à Angers pour cela: elle arrange ses petites emplettes pour le même temps; cela fait d'une pierre deux coups; et du moins, de cette façon, votre bon ami le curé en est réduit aux conjectures. D'ailleurs, monsieur Dupuis, quoique votre bon ami le curé soit très respectable, il n'en a

pas moins fait son serment ; c'est un prêtre constitutionnel ; il y a beaucoup de personnes qui prennent garde à cela.

Et là-dessus il sortit en levant fièrement la tête en héros de tragédie. M. Dupuis retourna à Tours.

Comme tous les gens d'un caractère faible qui se sont armés malgré eux pour combattre, M. Désormeaux se trouva épuisé par la lutte qu'il venait de soutenir contre son beau-frère. Il s'étonnait surtout de s'être laissé entraîner jusqu'à déclarer la résolution où il était de prendre une seconde femme, résolution qu'il n'avait jamais osé s'avouer à lui-même, et qui, vraisemblablement, ne serait venue de long-temps à terme, si M. Dupuis ne l'avait pas mis dans la nécessité de se prononcer. Selon lui, un homme loyal comme son beau-frère n'aurait pas dû pousser les choses jusque-là, ou du moins devait-il lui donner le temps de revenir sur la déclaration qu'il lui avait faite. Par bonheur, cette déclaration n'avait pas eu de témoins ; il pouvait conserver l'espoir qu'elle ne serait pas divulguée. Et pour ne pas courir le risque d'une nouvelle indiscrétion, il évitait, autant que possible, de se trouver seul avec Mlle de Palézane.

Le curé et les autres voisins avaient cessé de le voir ; il n'y avait plus que cette bonne Mme Berger qui ne pût pas prendre sur elle de le délaisser tout-à-fait. Elle le plaignait intérieurement d'être tombé sous une maligne influence ; c'était une épreuve par laquelle Dieu avait trouvé à propos de le faire passer ; il devait en sortir victorieux, et revenir à ses amis avec plus d'abandon que jamais. M. Désormeaux devinait ce qu'il y avait de touchant dans cette confiance, et pour peu que Mme Berger l'eût mis sur la voie, il lui aurait fait probablement bon marché de l'engagement qu'il avait contracté devant son beau-frère.

Voilà donc un pauvre homme, au milieu de ses domaines, réduit à la triste existence d'un prisonnier d'état ; ne pouvant communiquer que de loin à loin avec Mme Berger, et le reste du temps, gardé à vue par Mlle de Palézane, qui avait juré de ne lui laisser ni paix ni trêve qu'elle ne fût instruite de ce qui s'était passé entre lui et M. Dupuis. C'était de cette fatale conversation que datait le refroidissement qu'elle avait cru remarquer dans M. Désormeaux ; on juge quel intérêt elle devait mettre à le faire parler. Après s'y être essayée de toutes les

façons, voyant qu'elle n'aboutissait à rien, elle imagina d'employer Marie pour savoir de Louison si son maître ne lui aurait pas fait quelques confidences. Soit ignorance, soit discrétion, Louison restant muette, Marie fut chargée de s'adresser directement à son père. Cette fois, M. Désormeaux, sombre et silencieux depuis si long-temps, donna enfin carrière à sa mauvaise humeur; et Marie, pour toute réponse, ne reçut qu'une leçon pleine d'amertume. Cette nouveauté fut pénible à la jeune fille; il ne lui en fallut pas davantage pour prendre Mlle de Palézane en déplaisance, et afin de se venger de la fausse démarche dans laquelle elle l'avait engagée, elle s'amusa à composer un récit tellement perfide, qu'il ne laissa à la petite maman d'autre ressource que de tomber malade.

— C'est comme un fait exprès, s'écria ingénument M. Désormeaux à la première nouvelle de cet événement. Jamais rien n'est arrivé aussi mal à propos.

Les visites qu'il allait être obligé de faire lui paraissaient fort embarrassantes. « Dans la disposition où je suis, pensait-il, je dois craindre de lui témoigner un intérêt trop vif. D'un autre côté, je me connais; si elle m'accable de ses souffrances, je suis homme à m'engager plus que je ne voudrais. » Il passe ainsi tout un jour à peser le pour et le contre, et quoique les nouvelles devinssent de plus en plus alarmantes, il réfléchissait toujours, c'est-à-dire qu'il hésitait encore; car pour M. Désormeaux, réfléchir, c'était hésiter. Mais un nouveau bruit courait que le médecin de l'endroit ne suffisant plus, Mlle de Palézane venait d'envoyer un exprès à Angers pour en faire venir un plus habile.

Pour le coup, Louison n'y tint pas; toute paysanne qu'elle était, par le seul instinct de son antipathie, elle ne s'était jamais trompée sur le compte de Mlle Olympe. Tant qu'elle avait vu les choses n'aller que jusqu'à donner un peu plus de mouvement à son maître, elle s'était contentée de prendre son mal en patience; ce dernier jeu lui parut trop fort, et au risque de déplaire à M. Désormeaux, elle crut de son devoir de chercher à le désabuser.

— De bonne foi, monsieur, lui dit-elle, pouvez-vous donner dans ces simagrées-là? Vraiment ça me fait de la peine pour vous. Est-ce qu'une maladie n'a pas toujours un commence-

ment? Où celle-ci a-t-elle commencé? Pas plus tard qu'avant-hier au soir, cette belle demoiselle piaillait encore à son piano qu'on l'entendait quasi d'ici, et le lendemain matin la v'là qui se meurt. Ça tombe-t-il sous le sens, là, je vous demande un peu? Sainte Vierge! Si j'avais voulu vous tourmenter aussi, dans le temps! mais j'avais mon ouvrage qui était plus pressé. Il faut n'avoir rien à faire pour qu'il vous vienne des idées comme ça dans la tête, et surtout il ne faut pas aimer les gens.

A cette déclaration naïve, M. Désormeaux ne put s'empêcher de sourire; ce qui mit Louison encore plus à son aise.

— Qu'est-ce qui vous embarrasse donc tant, continua-t-elle, de savoir si vous irez là, ou si vous resterez ici? Je vais vous donner un bon moyen; faites-vous malade comme elle, ce n'est pas dangereux, je vous en réponds. Vous enverrez savoir de ses nouvelles, elle enverra savoir des vôtres, vous serez quittes.

— Me faire malade! objecta faiblement M. Désormeaux, qui ne trouvait pas le conseil aussi mauvais qu'il voulait le faire croire, est-ce que cela convient à un homme?

— Ce n'est pas l'embarras, je crois bien que vous n'y seriez guère habile. Mais mieux que ça, allez la voir comme si de rien n'était; vous avez de l'esprit; dans la conversation donnez-lui à entendre que vous n'aimez que les femmes qui ont une bonne santé. Essayez. Je parie que vous la guérissez à vue d'œil. Elle n'a fait cette frime de maladie que pour voir ce qu'il en serait, rendez-lui frime pour frime, c'est permis; on ne va pas en enfer pour ça.

— Oui, mais enfin tu peux te tromper; si ce n'est pas une frime?

— Ah! ben, dame, il est certain que si elle en meurt j'aurai eu tort. Mais, allez, allez, elle n'en mourra pas, c'est moi qui vous le dis.

Il faut croire qu'il y avait du bon dans ce discours, car M. Désormeaux prit tout à coup une autre physionomie. Il était clair qu'une révolution se préparait, car il prit le parti d'affronter cette redoutable visite.

Une décision, quelle qu'elle fût, était pour lui une chose si inusitée, qu'il en devint tout fier, et à mesure qu'il marchait, cette fierté, sans qu'il s'en doutât, avait presque tourné à l'arrogance. « Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle de Palézane,

se demandait-il à lui-même? Une étrangère à laquelle j'ai loué une maison. Si j'avais huit ou dix locataires comme elle, et qu'il leur prît à toutes la fantaisie d'être malades en même temps, je serais donc condamné à ne faire que courir de l'une à l'autre? En bonne santé Mlle de Palézane m'a déjà donné assez de tourmens. N'est-ce pas elle qui m'a éloigné de toutes mes connaissances, et récemment d'un beau-frère dont je n'avais pas à me plaindre? »

Il entretenait ainsi son courage, dans la crainte de le laisser refroidir; ce qui aurait bien pu arriver sans un miracle que le ciel accorda sans doute aux ferventes prières de Mme Berger.

Au moment d'entrer dans la maison, il crut reconnaître la voix de Mlle Olympe qui grondait sa femme de chambre. Les paroles ne venaient pas jusqu'à lui, mais la voix était des plus vigoureuses et ne ressemblait nullement à celle d'une personne qui va mourir; en un mot, c'était une voix très rassurante. Il attendit quelque temps avant de frapper, dans la crainte de ne pas être entendu au milieu de ce tapage, et lorsque Rose vint lui ouvrir, il s'aperçut que ses yeux étaient remplis de larmes.

Pour la première fois depuis qu'il était au monde, le bonhomme voulut essayer s'il ne pourrait pas jouer la comédie. Le conseil de Louison, de rendre frime pour frime, avait germé en route.

— Vous êtes donc bien souffrante, ma chère demoiselle? lui dit-il du ton le plus touchant; votre servante m'a paru tout affligée.

— Ah! monsieur, bien souffrante et bien malheureuse, personne ne s'intéresse plus à moi.

M. Désormeaux, qui venait d'entendre la voix de tout-à-l'heure, trouva par trop ridicule l'air d'épuisement qu'elle affecta après avoir prononcé ce peu de paroles; il baissait les yeux et se repentait dans le fond de son ame d'avoir provoqué cette pantomime. S'il avait su comment s'y prendre, il n'y a pas de doute qu'il ne l'eût avertie de ne pas continuer.

La conversation languissait comme toute conversation entre deux interlocuteurs qui ont chacun une pensée différente; Mlle Olympe revenait toujours à l'état d'isolement dans lequel elle végétait; M. Désormeaux, tout en la plaignant, se félicitait du bonheur d'avoir des enfans; et lorsque pour se rendre plus

intelligible, elle lui demanda s'il ne souffrait pas de la solitudité où il était lui-même, il répondit avec un sang-froid imperturbable, qu'on n'était jamais seul par la pensée, quand on avait des enfans.

Ces éternels enfans, dont évidemment M. Désormeaux voulait se faire un rempart, ne lui laissèrent pas douter que son esclave ne lui eût échappé. Combien alors elle dut trouver gênante cette maladie qu'elle avait inventée comme un chef-d'œuvre, et qui la privait d'une scène de dignité dont elle sentait si vivement le besoin ! Mais le moyen de faire de la dignité dans un lit ! Pour en finir, M. Désormeaux lui annonça qu'il était forcé d'aller à Tours, appelé par son beau-frère, qui réclamait ses conseils.

— Sans doute, dans l'intérêt de vos enfans? car votre beaux frère et vos enfans, vos enfans et votre beau-frère, semblent être aujourd'hui les seules personnes que vous ayez jamais connues.

M. Désormeaux se leva sans paraître avoir compris ce qu'il y avait de trop direct dans le reproche qu'elle venait de lui faire, et profitant de la verve où il était ce jour-là, il la pria de la meilleure grâce possible de vouloir bien user, pendant qu'il serait absent, et de sa maison, et de ses gens, et de sa voiture, et de tout ce qui pourrait lui être agréable ou nécessaire. Puis il se retira après une légère inclination de tête qu'il reçut pour tout remercîment.

Débarrassé de ce terrible adversaire, restait une autre difficulté; c'était de décider Marie à retourner dans son couvent, au moins pour le temps que son père serait en voyage. Les hautes considérations qui avaient porté M. Désormeaux à agir envers Mlle de Palézane comme il venait de le faire, ne lui semblaient pas de nature à pouvoir être confiées à une jeune personne. Alors quelles raisons employer pour déterminer sa fille à se séparer d'un mentor, d'un guide, d'une amie, d'une petite maman dont il lui avait fait si souvent un éloge emphatique? Marie fut d'une soumission parfaite. Elle connaissait tellement la petite maman; elle en était si lasse, que la proposition de son père lui parut une délivrance. M. Désormeaux se mit en route, émerveillé de voir comme tout lui devenait facile à mesure qu'il prenait du caractère.

Un amant qui va rejoindre sa maîtresse n'a pas plus d'impatience qu'il n'en éprouvait en se rendant auprès de M. Dupuis ; il jouissait d'avance de sa surprise en apprenant l'éclatante victoire qu'il allait lui annoncer, et cherchait même à se prémunir contre les éloges dont il ne manquerait pas d'être accablé pour la fermeté qu'il avait déployée dans cette circonstance. M. Dupuis, qui n'était pas dans le secret des nouvelles prétentions de son beau-frère, au lieu de paraître étonné, trouva sa conduite toute naturelle et n'en fit honneur qu'au bon sens de M. Désormeaux.

— Mon bon sens, s'écria ce dernier; c'est, parbleu, une grande force de résolution qu'il m'a fallu, une volonté bien déterminée.

— Vous n'aviez rien promis à cette demoiselle ?

— Positivement promis, non; mais il est certain que j'avais reçu des confidences qu'un homme moins ferme que moi aurait pu prendre pour des engagemens.

— Des confidences ne sont pas toujours des vérités, et quand elles seraient des vérités, elles n'engageraient encore qu'à la plus sévère discrétion. Mais, soyons francs, vous a-t-elle avoué ce dont j'ai acquis la certitude depuis notre dernière entrevue, qu'elle n'était pas la parente de l'homme dont elle a tenu si long-temps la maison.

— Vous en avez acquis la certitude! Là, voyez un peu.

— Vous a-t-elle dit tout le mal qu'elle s'était donné pour éloigner la famille de cet homme, dans l'espoir de s'en faire épouser, mariage qu'elle a manqué par l'excès des moyens qu'elle avait employés pour le faire réussir.

— C'est donc comme avec moi? Il paraît que cet homme avait aussi de la tête. Je ne serais pas étonné qu'elle s'imaginât encore qu'un de ces jours je reviendrai à elle, j'aimerais mieux ne jamais remettre les pieds chez moi.

— Vous ne demeurez pas ensemble.

— C'est égal. Tant qu'elle restera dans le pays....

— Voulez-vous qu'elle le quitte? vous en avez un moyen bien simple, voyez souvent le curé, sa sœur et tous ceux dont elle vous a éloigné.

— Et son bail?

— Vous le casserez loyalement; je prendrai la maison à mon

compte, cela nous rapprochera quelques mois tous les ans.

— Mais les meubles qu'elle a fait venir?

— Si cela lui convient, je les achèterai au prix qu'elle voudra y mettre.

— Vous ne trouvez de difficultés à rien.

— A rien de ce qui est juste et qui peut s'arranger avec de l'argent.

M. Désormeaux n'avait pas grand'chose à objecter; il était convaincu et content, cependant il ne pressait pas son retour. Il serait difficile de dire comment les délais qu'il prenait se trouvaient d'accord avec le courage dont il continuait à faire parade; ce qu'il y a de certain, c'est que Mlle de Palézane en profitait pour se faire conduire fort souvent à la ville dans la voiture qu'il avait mise à ses ordres. Chaque fois, l'infatigable Louison s'y rendait de son côté dans l'intention d'épier ses démarches, persuadée que cet excès de zèle faisait partie du dévouement qu'elle devait à M. Désormeaux. Elle ne perdit pas ses peines. A l'arrivée de son maître, elle était en mesure de lui donner la preuve que Mlle Olympe n'était pas sans connaissances à Angers; et comme elle avait toujours dit le contraire, Louison en concluait que ce n'était pas sans dessein et par hasard que la prévoyante étrangère avait choisi une retraite où pourraient s'exercer ses moyens de séduction. Louison savait encore que cette demoiselle s'était occupée de voir des logemens.

En effet, peu de temps après le retour de M. Désormeaux, il fut décidé que l'air de la campagne, loin de faire à Mlle de Palézane le bien qu'elle en avait espéré, était tout-à-fait contraire à sa constitution. Les médecins, d'après les détails qu'elle leur donna, furent tous d'avis que jamais personne n'avait eu une complication de maux pareils à ceux dont elle se plaignait, d'où ils conclurent qu'elle seule pouvait en connaître le remède.

Elle vint donc s'établir à Angers au grand regret de M. Désormeaux, qui se confina plus que jamais dans sa terre pour éviter de prolonger à la ville le scandale qu'avait fait naître une liaison pourtant bien innocente.

Dans les premiers jours de la restauration, Mlle de Palézane reprit la route de Paris avec le titre de comtesse, les opinions et les vertus qu'on exigeait alors, et tira bon parti des malheurs

qu'elle avait éprouvés pendant l'émigration. Avec tous ces avantages, comme elle n'avait jamais compris que le mariage fût la chose du monde la plus banale, elle ne put amener à bien aucune des alliances qu'elle essaya de contracter, moins par la hauteur de ses prétentions que par les combinaisons qu'elle employait pour les réaliser. Elle se fit chanoinesse.

THÉODORE LECLERCQ.

UN CHEMIN DE FER

DE PARIS A ROUEN.

Au mois de septembre 1835, deux ingénieurs du corps des ponts-et-chaussées, qui s'étaient chargés, pour le compte d'une compagnie particulière, de préparer les avant-projets d'une grande ligne de chemin de fer de Paris à Rouen, au Havre et à Dieppe, m'invitèrent à prendre place auprès d'eux dans leur berline et à suivre, pour mon amusement, les études qu'ils allaient faire en voyageant à petites journées et souvent à pied, sur la première partie de leur ligne générale, sur tout le terrain compris entre Paris et Rouen, dans la vallée de la Seine. Je ne pouvais qu'être vivement flatté de la confiance qu'ils me témoignaient, en m'admettant comme unique compagnon de leur voyage et comme unique témoin de la conception encore incomplète de leurs plans, qui, déjà étudiés sur les cartes de Cassini et du dépôt de la guerre, et déjà bien avancés par un voyage précédent, devaient achever de se rectifier par une observation plus attentive du terrain. Il n'y avait pour moi qu'à gagner en idées vraiment pratiques et en idées nouvelles, dans la compagnie intime de deux hommes qui sont au premier rang de leur corporation par le talent et par la renommée, et qui n'ont pas dédaigné de chercher, en dehors d'elle, dans les en-

treprises de l'industrie privée, un aliment à leur activité infatigable. Ils ne sont pas de ceux qui, n'ayant à exécuter pour le gouvernement qu'une série fastidieuse de travaux vulgaires dans le service monotone des départemens, se résignent à ce rôle d'action subalterne, et faisant peu de chose, s'occupent de nuire à qui veut faire.

Pour quiconque a l'habitude de suivre les opérations des travaux en France depuis quelques années, j'ai bien assez clairement désigné les deux ingénieurs avec lesquels j'ai fait le voyage que je m'en vais vous raconter. Mais l'un des deux sera, pour tout le monde, comme si je l'avais nommé, lorsque j'aurai dit simplement que c'est le grand artiste, qui, après avoir eu sa part glorieuse dans l'établissement de la route du Simplon, après avoir creusé la gare de Saint-Ouen, avoir jeté sur la Seine, à Maisons, devant le parc du maréchal Lannes et de M. Laffitte, un élégant pont de fer digne de cette élégante demeure, est venu enfin, dans Paris même, sous les regards de vous tous, ô Athéniens, si difficiles et si tristement blasés sur toutes les merveilles de l'art, poser avec une légèreté, une hardiesse et une originalité admirables, un pont de fer, auquel les uns donnent le nom des Saints-Pères, les autres celui du Carrousel, et que le plus grand nombre finira par décorer plus justement du nom de l'ingénieur lui-même.

Il y avait toutefois quelque chose, dans la société de mes chers compagnons de voyage, qui devait, plus sûrement que leur habileté et leur réputation d'ingénieurs, me décider à faire avec eux une promenade de trente lieues à petites journées, soit à pied, soit en voiture; tantôt au sortir du lit, tantôt au sortir de la table; quelquefois à peine éveillés, quelquefois sans prendre pour déjeuner plus de temps que n'en accorde le conducteur d'une diligence, dans toutes les positions en un mot et avec toutes les chances, bonnes ou mauvaises, à travers lesquelles l'ennui et la fatigue auraient pu se glisser. L'ennui et la fatigue ne se glissèrent nulle part : puisse-t-il en être de même pour ceux qui liront ceci! Mais c'est que mes compagnons, je dois le dire, n'étaient pas seulement des ingénieurs en tournée et en exercice, ils étaient, avant tout, gens d'esprit et de bonne humeur, sachant vivre, sachant causer, sachant trouver à bien dîner dans les plus humbles hôtelleries (ce qui

est un chef-d'œuvre de l'art qui en vaut bien un autre), et ne me parlant chemin de fer, wagons, machines à vapeur, qu'autant que je le désirais. Je savais tout cela de mes compagnons avant de me mettre en route avec eux, et quand je ne l'aurais pas su, je l'aurais deviné; car le véritable talent ne va guère sans beaucoup d'esprit, et de cet esprit qui saute aux yeux, qui éclate dans la conversation, qui impose des limites à la science et lui prête mille attraits imprévus.

On peut ne pas s'attendre à trouver ici la relation d'un voyage exclusivement industriel : ce n'est pas une course en wagon que je prétends faire faire par anticipation sur une ligne encore imaginaire de *rail-way*, à ceux qui voudront me suivre. Il y a plus : comme c'est un très vif plaisir quelquefois de contredire les personnes avec lesquelles on est le plus disposé à tomber d'accord sur beaucoup de choses, il m'arrivait bien souvent, en présence de ces maîtres et de ces guides de la grande industrie en France, de faire opposition moi seul au mouvement de rénovation matérielle où, depuis quelque temps, on veut précipiter notre pays, qui n'y est peut-être pas tout-à-fait préparé, et qui ne sait pas bien parfaitement ce qu'on lui demande; il m'arrivait de jeter un coup d'œil, sinon de regret, au moins de respect, sur les vieilles habitudes françaises qui imposaient autrefois à nos pères une activité régulière et calme, un travail continu, mais réservé, un légitime amour de l'aisance pour eux et leurs enfans, mais sans cette fièvre de gain qui nous consume, sans cet élan furieux qui nous emporte tous vers la richesse et nous conduit, la plupart, à n'embrasser qu'un fantôme. En cheminant sur les simples voies pavées qui suffirent aux communications lentes et modestes des siècles précédens, je reconnaissais volontiers la supériorité des routes en fer qu'il est question d'inaugurer dans toutes les parties de notre territoire, pour la vélocité extrême des échanges entre les produits, les personnes et les idées; mais je me disais aussi: « Quand la vie physique circulera plus abondante et plus active dans tous les membres, et, en quelque sorte, sous l'épiderme de cette société que nous avons sous les yeux, est-il bien certain que le cœur restera aussi sain et aussi robuste qu'il l'était autrefois, alors qu'il n'était pas forcé de répondre à tant de mouvemens convulsifs et d'agitations tumultueuses ? Où trouvera-t-on la moralité assez forte pour faire le

contre-poids d'une telle effervescence matérielle? Il doit y avoir autre chose dans le monde que la fureur de beaucoup produire et le grossier enivrement de beaucoup consommer; il doit y avoir autre chose, et je ne vois à peu près rien à l'heure qu'il est. On ira vite sur les chemins de fer, mais ils pourront bien servir, entre autres utilités palpables qu'on en retirera, à transporter plus rapidement à la frontière, hors de la vindicte des lois sociales, un plus grand nombre d'agens de change et de notaires qui, pressés de jouir, eux aussi, des progrès de l'aisance universelle, voudront emporter avec eux les épargnes et les secrets des familles, et l'honneur de leurs corporations. »

Ce n'était là, je l'avouerai, qu'une boutade, et je n'ignore pas qu'aucune objection ne prévaudra contre l'impulsion de vitesse accélérée qui est aujourd'hui imprimée au monde. Celui-là même qui s'en étonne et s'en effraie comme de l'inconnu, et qui semble se rejeter en arrière, à l'instant du départ, sera le premier peut-être à prendre place dans le convoi et à le pousser en avant de tous ses vœux et de tout son faible pouvoir. Mais, certes, au moment où l'on entre dans une ère nouvelle qui menace de diviniser la matière aux dépens quelquefois de ce qu'il y a de plus saint dans la conscience, de plus pur et de plus idéal dans la pensée humaine, il est bien permis de s'écrier : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais encore de toute parole qui sort de la bouche de l'homme. »

Au moment d'abandonner son corps et son ame à ces machines qui ont des ailes, de la chaleur et presque la vie, presque l'intelligence, et qui doivent mener l'humanité à des destinées que nul ne saurait prévoir, il est permis d'être ému, de donner une larme et un soupir aux jouissances plus paisibles du passé; et dût-on, comme Mazeppa, enchaîné sur un cheval sauvage, trouver, au bout d'une course aventureuse, la royauté des régions inexplorées de l'Ukraine, il est douloureux de faire le premier pas vers un but lointain, et de savoir qu'on aura longtemps à courir sans trève ni repos, toujours, toujours, *away, away !*

Nous disputions donc quelquefois, mes compagnons de voyage et moi. Je me cramponais un peu plus au passé, à ses monumens, à tous les principes enfin sur lesquels il avait été si fortement établi, et dont quelques débris, encore vivaces

maintenant, soutiennent l'organisation sociale mal étayée, en attendant qu'on lui ait trouvé une autre base pour l'asseoir. Ils se montraient, quant à eux, plus enclins naturellement à s'élancer vers l'avenir avec une confiance pleine de séduction, ils voyaient avec plus d'assurance s'approcher l'avenir de paix, de travail sans relâche et d'immense industrie qu'ils ont mission, plus que personne, de préparer.

On ne les aurait pas trop étonnés si on leur eût dit que les casernes qui s'offraient parfois à nos regards sur la route, et, par exemple, la magnifique caserne de Vernon, occupée par des soldats du train, doivent être transformées, dans quelques années d'ici, en filature de coton. De là, sans doute, il n'y aura qu'un pas à la transformation des églises catholiques en écoles d'enseignement primaire, ou en écoles de dessin pour les adultes. Et ainsi les deux principes fondamentaux de la société ancienne qui s'est perpétuée jusqu'à nous, la prépondérance de l'armée et l'influence des idées religieuses, auraient fait leur temps. C'est moi, je dois le dire, qui tire cette conclusion logique de certaines espérances, et non pas mes compagnons de voyage, qui n'étaient pas, au bout du compte, d'aussi terribles niveleurs.

Je crois le moment d'une pareille révolution encore fort éloigné, mais j'honorais la foi sincère de mes savans amis au succès prochain de la rénovation matérielle dont ils seront les plus nécessaires instrumens. Il ne se peut rien faire de grand sans la foi et sans un peu d'enthousiasme. Nous autres, les esprits éminemment critiques, qui voulons voir le fort et le faible de toute chose et réduire l'exagération partout où elle se montre, nous ne produirons rien. Laissons donc les autres produire comme ils l'entendront avec leur fougue, leur entraînement dans une direction exclusive ; c'est de cette manière seulement qu'ils peuvent concentrer leurs forces en un point unique et les rendre plus fécondes.

Les ingénieurs avec lesquels je voyageais croyaient au mouvement et le prouvaient. Nous ne commencions à établir une lutte amicale entre nos espérances ou nos doutes que vers le soir, quand il devenait impossible d'observer les divers accidens du terrain. Tout le reste de la journée était employé à suivre et à étudier la trace du futur *rail-way*, sur la carte ou par monts

et par vaux, dans la berline ou dans une laborieuse promenade.

Plus d'une fois, en voyant dans la berline ces cartes topographiques étalées sur nos genoux et ces plans déjà dressés, dont la consultation assidue révélait à l'œil exercé des deux habiles ingénieurs toutes les inflexions nécessaires de leur projet de chemin, je m'imaginais volontiers que j'étais en présence d'un général d'armée et de son lieutenant, qui, à la veille de livrer une bataille, parcouraient en voiture le champ où elle allait s'engager, arrêtaient leurs positions, distribuaient leurs masses sur le papier et disposaient toutes leurs combinaisons pour n'avoir plus qu'un signal à donner. Et, en effet, il s'agissait là de choisir les situations favorables pour livrer une grande et décisive bataille, on peut le dire, mais une bataille au profit de l'industrie, sur un espace d'environ soixante lieues de Paris à la mer, contre toutes les difficultés du terrain; contre les coteaux qui, par leurs caps avancés, ont donné une courbure forcée au lit de la Seine et qui présentent le même obstacle à la rigueur d'un tracé en ligne droite; contre les sinuosités des petites gorges et des ravins qu'il s'agit de traverser souvent, mais dans lesquelles il ne faudrait pas témérairement engager un *rail-way*; contre les habitations enfin, obstacles bâtis de main d'homme et plus redoutables que les obstacles jetés au hasard par la nature dans la direction d'un chemin, car ceux-là savent se plaindre, élever la voix, marchander et exiger impérieusement, en un seul bloc, un péage ruineux sous le nom d'indemnité pour expropriation. La loi de 1833, qui stipule des conditions nouvelles d'expropriation moins désavantageuses pour les vastes entreprises d'utilité publique, la loi d'Argout, on peut l'appeler ainsi, car elle honnore son auteur, n'a pas encore tout fait pour affranchir des prétentions exagérées de la propriété et de mille lenteurs malveillantes les plus légitimes opérations de la grande industrie.

Le problème à résoudre pour l'établissement d'un bon tracé de *rail-way*, se complique d'une foule de données diverses dont on ne saurait obtenir l'appréciation exacte, à moins d'avoir vu travailler, je ne dis pas à son exécution, mais à ses premières bases sur le papier, et d'avoir assisté, pour ainsi dire, à la lente élaboration de toutes les idées successives d'où il doit procéder. On connaît ce que c'est vraiment qu'un che-

min de fer, et ce qu'il vaut, et de quel avantage il peut être en raison des difficultés qu'il surmonte, non pas lorsqu'on a eu la fantaisie de se faire porter sur ce genre de voies perfectionnées avec une vitesse de 8 ou 10 lieues à l'heure, la seule vitesse raisonnable, régulière et continue (tout commis-voyageur a pu se donner un tel plaisir entre Saint-Étienne et Lyon), mais lorsqu'on a eu l'occasion d'explorer pas à pas, jour par jour, heure par heure, toute la ligne que le tracé devra et pourra parcourir.

C'est ce que j'ai fait pour le chemin de fer qu'on se propose d'établir entre Paris et Rouen, dans la vallée de la Seine. Cette direction, il faut le dire, est la meilleure et la mieux choisie; on a bien parlé d'un *rail-way*, qui serait dirigé de Paris vers le même point par Pierrelaye, Vaux, Valmondois, Chaumont, Gisors, Estrepagny, Charleval, Vascœuil, Blainville, et descendrait de là à Rouen par la tortueuse vallée de Robec, c'est-à-dire d'un *rail-way* qui aurait, par des pentes et contre-pentes successives, emportant une dépense de temps et de forces en pure perte, à s'élever tour à tour sur deux plateaux, et à s'abaisser dans trois vallées profondes, savoir : le plateau de Pontoise à Gisors, celui de Gisors à Charleval, et les trois vallées de l'Oise, de l'Epte, de l'Andelle, qui viennent transversalement déboucher sur la rive droite de la Seine. Mais le tracé par la belle et majestueuse vallée de la Seine offre des avantages incontestables et qui sont de nature à frapper vivement toutes les intelligences.

D'abord, il y a un fait que personne ne peut nier, c'est que les populations les plus nombreuses et les plus actives se sont toujours agglomérées par une loi nécessaire, non sur les plateaux, mais au fond des grandes vallées, baignées par les grands fleuves. C'est là que sont les industries florissantes, c'est là que s'est accumulée la richesse par le long travail des siècles. Les chemins de fer sont des spéculations dispendieuses qui ne peuvent dédaigner, sans imprudence, d'aller prendre ou solliciter la richesse dans les lieux où déjà elle se trouve produite par les labeurs des générations qui nous ont précédés. Sous ce rapport, connaît-on beaucoup de lignes de trente lieues, qui puissent entrer en comparaison avec cette magnifique vallée de la Seine, si anciennement habitée, cultivée, explorée dans ses moindres

détails, couverte d'usines et de manufactures que la main du temps multiplie insensiblement chaque jour, et transforme en de véritables cités industrielles?

Et puis, remarquez bien qu'en s'abandonnant au cours naturel de la vallée, le chemin de fer trouve une pente générale toute préparée qui le conduit facilement au but, sauf un petit nombre de légères contre-pentes, déterminées çà et là par des accidens de terrain. Mais il n'y a pas là ces énormes barrières à franchir, ces plateaux que rencontre la ligne qui a dédaigné de servir les intérêts et de recueillir les tributs du bassin de la Seine.

Il est vrai que, si l'on voulait avoir constamment, pour le tracé que nous préférons et que nous avons suivi avec tant de plaisir, la pente régulière et douce de la Seine, il faudrait faire avec elle tous les détours que lui imposent les sinuosités du lit où elle est forcée de couler. Mais on comprend tout d'abord qu'il ne faut pas penser à acheter à ce prix l'avantage, qui serait si désirable pourtant, d'aller de Paris à Rouen, et de là jusqu'à la mer, par une inclinaison presque insensible et presque uniforme. La perfection n'appartient pas aux œuvres de l'homme, et vouloir à toute force la rechercher sur un seul point par préférence, c'est nécessairement s'exposer, sur tous les autres points, à rester beaucoup au-dessous du degré de supériorité qu'on avait l'espoir légitime d'atteindre. Tout ce qu'il est possible et sage de désirer pour la perfection relative d'un chemin de fer, c'est la combinaison de toutes ses diverses conditions d'établissement dans une juste mesure et dans une certaine égalité proportionnelle, de telle sorte qu'aucune ne domine exclusivement et ne fasse tort aux autres. Ainsi, il vaut se contenter parfois d'une pente moins modérée et plus variable que celle de la Seine, et se préserver de quelques-unes des inflexions auxquelles elle s'abandonne en trop d'endroit, et sur de trop grands développemens de terrain; il vaut mieux tendre vers une ligne plus directe, en acceptant la nécessité de gravir de temps à autre ou de franchir en tunnels quelques collines qui, par leurs caps avancés, ont fait dévier dans les temps primitifs le lit du fleuve, et qui donneraient au parcours établi sur ses rives un prolongement démesuré et inadmissible.

Certes, il serait à désirer que le lit des fleuves eût peut-être,

dans l'origine, creusé selon des lois plus régulières et une ligne plus directe par les grandes révolutions du globe qui ont précédé l'avénement de l'espèce humaine à la surface de la terre. Mais il n'en a pas été ainsi, et cela ne pouvait pas être; la nature des choses s'y opposait. Tout le monde sait comment se sont formés les lits des fleuves. Les grands courans qui, avant l'ère des événemens historiques, ont couvert et parcouru et sillonné en tous sens notre terre, sont les agens puissans que la nature a employés pour creuser le lit des fleuves et des rivières dans la partie inférieure des vallées : la direction de tous ces cours d'eau naturels, de tous ces canaux imparfaits qu'il a fallu depuis ou qu'il faudra rectifier, n'a pas été tracée par d'autres ingénieurs. Toutefois, les immenses volumes d'eau des époques primitives n'auraient rien laissé à faire à l'art humain, et auraient affecté d'eux-mêmes la ligne la plus droite et le plus court moyen d'écoulement vers la mer, s'ils avaient rencontré partout dans leur course un sol homogène. Mais telle n'a pas été la carrière qu'ils avaient à parcourir, à labourer et à creuser. Ils trouvaient sous leurs flots tumultueux des terrains qui opposaient une résistance inégale, et tantôt ils les fouillaient et les balayaient victorieusement; tantôt ils cédaient à des obstacles invincibles, et allaient porter ailleurs, par de longs détours, leur prodigieuse puissance d'affouillement sur des matières moins tenaces et moins compactes. Après les grands courans qui se sont retirés peu à peu et ont laissé à sec la majeure partie des terres occupées par eux pendant si long-temps, après ce gigantesque travail qu'ils avaient accompli, sont venus les filets d'eau que nous appelons aujourd'hui nos fleuves; et nos fleuves nos rivières, ont été contraints de s'emprisonner dans les bassins qui leur avaient été préparés, ils n'auraient pas eu la force de s'en creuser d'autres, et encore maintenant il est constaté qu'ils changent à peine leur régime, bien loin de pouvoir changer leur cours d'une manière appréciable dans une longue suite d'années.

Ce qu'ils ne peuvent pas faire, ce qui a été interdit même à l'action des grands courans, l'homme entreprend de le faire pour les convenances du commerce, pour l'amélioration de ses transports, et il y réussit : il n'a besoin pour cela que d'y mettre du temps et du travail. Il doit prendre à sa charge cette double dépense toutes les fois que son intérêt bien entendu lui

commande de redresser ou de remplacer le cours des fleuves : son intérêt bien entendu, voilà la seule limite qu'il soit tenu de poser à l'exercice de sa puissance qui va toujours en s'accroissant avec les siècles, pendant que la force de résistance ou d'inertie qu'oppose la nature demeure stationnaire. Il redresse donc pour son usage le cours des fleuves, et profite de leurs eaux sans vouloir s'embarrasser dans leurs sinuosités, c'est le résultat de la canalisation des rivières et des ouvrages de canalisation latérale ; ou bien il les remplace et, sans s'abandonner à leur cours ni emprunter leurs eaux, il trace à côté d'eux des voies solides, en se conformant à leur direction générale, pour recueillir les richesses qui sont toujours attirées sur leurs bords, et c'est ainsi que s'est formé un grand nombre des routes que nous connaissons ; c'est ainsi que pourront naître et se soutenir la plupart des chemins de fer qui nous sont promis.

Pour ces deux variétés de voies terrestres, conduites dans le sens des cours d'eau naturels, le génie de l'homme fait jusqu'à un certain degré et dans les limites qu'il juge convenables, ce que n'ont poiut fait les grands courans primitifs ; il abrége le tracé en se dirigeant à travers les promontoires qui ont détourné le lit des fleuves ; et il a deux moyens pour dépasser ces promontoires : il perce, ou il s'élève sur leurs flancs dans la partie la moins abrupte, pour redescendre avec aisance les versans opposés.

Jusqu'à quel point les chemins de fer, les seuls procédés de communication dont l'attention publique soit vivement préoccupée aujourd'hui, auront-ils avantage à se rapprocher de la ligne droite, et quelle est la raison dominante qui pourra les y déterminer ? Il est clair que c'est surtout la considération de la vitesse possible qui devra influer sur la rigidité du tracé de ces voies qui sont principalement imaginées pour aller vite. Si, comme plusieurs feuilles publiques se sont amusées récemment à le conter à leurs lecteurs bénévoles, il y avait réellement espoir d'atteindre un jour à une vitesse de vingt ou vingt-quatre lieues à l'heure, sans crainte d'une dislocation générale des *rails* et des machines, et sans danger pour les voyageurs, il faudrait dès ce moment prendre nos précautions, et subir volontairement toutes les dépenses de premier établissement nécessaires pour installer des *rail-ways* aussi rapprochés que

possible de la ligne droite et du plan horizontal ; car les extrêmes vitesses sont entravées et deviennent périlleuses par les courbes, et notamment par les courbes de petit rayon que les wagons ont à décrire, non moins que par les pentes trop sensibles qu'ils ont à monter et à descendre. La vitesse qu'on peut espérer aujourd'hui, la seule vitesse qui ne soit pas une promesse chimérique des gascons de l'industrie, s'accommode encore, dans certains cas et avec une certaine modération, de quelques pentes et quelques courbes bien ménagées, qu'il est sage de préférer, selon les circonstances, à l'obligation ruineuse de traverser des montagnes en souterrain pour serrer de plus près la ligne droite et l'horizontalité du plan.

La balance est difficile à établir entre tant d'avantages variés et de difficultés correspondantes qui se combattent mutuellement ; le choix à faire exige beaucoup de tact, d'observation et d'expérience. Les intérêts sociaux viennent, d'ailleurs, compliquer la situation et rendre plus épineuse la tâche de l'ingénieur qui entreprend d'arrêter le meilleur, et en même temps le plus économique tracé d'un *rail-way*. Par exemple, s'il rencontre dans le chemin de ses idées un village, une importante fabrique, une de ces habitations presque royales de l'ancien régime, qui sont encore maintenant des obstacles plus redoutables aux nivellemens des travaux industriels que les existences royales elles-mêmes n'ont pu l'être sous le terrible niveau de notre esprit démocratique, c'est à lui de voir et décider promptement ce qu'il convient mieux de faire, soit une courbe pour tourner la difficulté au prix d'une imperfection de plus dans le tracé, soit un *tunnel*, autre imperfection qui a surtout l'inconvénient d'être dispendieuse, soit une trouée hardiment conduite à travers les cabanes des paysans, les bâtimens de l'usine, ou les arbres séculaires du parc seigneurial, la loi d'Argout d'une main, et de l'autre tout un trésor pour payer une licence qui doublera peut-être la valeur du sol traversé et les ressources de tout le voisinage.

Cependant le coup d'œil, cette qualité si rare même chez les hommes privilégiés, le coup d'œil, cette manifestation extérieure de ce qu'il y a de divinatoire dans l'intelligence humaine, suppléait quelquefois, dans cette nature de travaux, comme cela s'est vu pour beaucoup d'autres, la comparaison lente des

données du terrain, la pénible élaboration du tracé sur la carte et toute une longue série de calculs. J'eus bien des fois l'occasion d'observer que le coup d'œil n'est pas d'usage seulement à la guerre. Combien de fois mes compagnons se trouvèrent arrêtés et un moment indécis devant un obstacle prévu, une montagne à franchir, un village à tourner ! Je les voyais alors descendre de voiture, promener des regards plus attentifs autour d'eux, et deviner presque toujours à coup sûr, par l'inspection de tous les mouvemens du terrain dont leur vue pouvait embrarasser l'ensemble, quels devaient être les mouvemens et les accidens généraux du terrain ultérieur qui se dérobait encore à leurs yeux derrière un coteau élevé ou à l'extrémité d'une gorge sinueuse.

Mes chers ingénieurs paraissaient grandir à mes yeux ; et comme j'avais la mémoire remplie de ces mots pompeux de bataille *industrielle* que j'ai déjà employés (pardonnez-moi !), de ces comparaisons sans doute déjà banales entre l'ère militaire qui expire, dit-on (je ne le crois pas), et l'ère de travail pacifique qui commence, il me semblait, toute proportion gardée entre les personnes et les positions, que mes compagnons allaient me répéter cette parole enthousiaste de la veille d'Austerlitz : « Monsieur, étudiez bien ce terrain; il y aura là une affaire décisive. »

Il est bien certain que partout ou nous conduisaient les nécessités du tracé, soit dans un parc seigneurial, soit dans l'enclos de quelque riche bourgeois, ou dans le modeste jardinet du petit marchand retiré des affaires, nous entrions avec une allure décidée et presque conquérante, la tête haute, comme des gens qui n'ignoraient pas qu'on ne saurait les empêcher de prendre les positions à leur convenance ; car nous n'avions qu'à nous rappeler pour cela quelle puissance irrésistible nous servions; cette puissance nouvelle de l'industrie qui est en voie de triomphes et qui, disposée à être juste et même généreuse au milieu de ses succès, commence toujours par payer, à beaux deniers comptans, tous les terrains qu'elle envahit.

La plupart du temps, trouvant les portes ouvertes ou les faisant céder, s'il fallait, sous une faible pression, nous nous présentions familièrement, sans nous inquiéter bien sérieusement ni du concierge, ni du jardinier, et comme des promeneurs désœuvrés qui viennent parcourir une maison de cam-

pagne, la visiter et en jouir, sous prétexte de la marchander. Quelquefois le propriétaire accourait vers nous avec une certaine surprise mêlée d'inquiétude : il avait aperçu, sans doute, notre voiture qui stationnait en dehors, et sur notre voiture, des faisceaux de mires, de niveaux et d'autres instrumens qui lui révélaient nos projets hostiles, nos affreux projets de *niveleurs*. Alors nous coupions court, pour un moment, à ses questions par quelques paroles réservées mais polies : — « Voulez-vous nous permettre, monsieur, de continuer chez vous une reconnaissance que nous faisons de tous les environs ? »

Comment refuser sa porte à des gens qui sont déjà entrés chez vous et qui peuvent d'ailleurs, si cela accommode le moins du monde la direction de leur tracé, vous prier de déloger, non pas toutefois sans une loyale indemnité ? Je me souviens d'un de ces honnêtes propriétaires que nous venions ainsi déranger dans leurs habitudes de repos et leurs doux rêves d'embellissement. Il se comporta en homme d'esprit, et après nous avoir dit : « Tenez, messieurs, convenez que vous êtes de ces *tranche-montagnes* qui nous menacent d'un chemin de fer ! » il vit tout de suite où devait être la difficulté entre lui et nous et sur quel point il y aurait possibilité d'établir un débat, de disputer pied à pied le terrain. Il se mit à nous raconter, sans trop avoir l'air d'y attacher d'importance, en vrai Normand qu'il était, tout ce que l'amélioration de sa maison de plaisance lui avait coûté de soins, de travail et surtout d'argent, depuis plusieurs années. Il avait relevé des murs, planté des espaliers, creusé des puits ; enfin, et c'était là son plus fort retranchement, où il espérait bien faire une belle défense pour obtenir une belle indemnité, il avait employé deux ans à remuer des terres et à les entasser au milieu de son jardin, à une élévation de quarante pieds, afin de masquer par cette espèce de montagne factice la clôture du domaine et de déguiser d'un certain point de vue sa médiocre étendue. Ce qu'il y a de plaisant c'est que les conditions du tracé que nous suivions pouvaient exiger l'ouverture d'une tranchée tout au travers de son enclos et au beau milieu de cet amas de terres rapportées que le digne homme nous montrait, avec orgueil, comme le chef-d'œuvre de son industrie et de sa patience : il avait fait à grands frais

tout juste ce qu'il fallait pour donner un peu plus de peine à ceux qui allaient défaire son ouvrage. Mais du moins, il comprenait sa position, et il avait mis le doigt du premier coup sur la seule question derrière laquelle il lui fût possible de se défendre, je veux dire la question d'argent; il était fin, spirituel et poli. Nous décidâmes, après l'avoir quitté, qu'une fois tous les arrangemens conclus, et par-dessus le marché, il fallait lui accorder une sorte de prime pour le récompenser d'avoir été sage et de n'avoir pas crié avant de se voir écorché. Il aura donc, il peut y compter[1], si on lui coupe son jardin, un joli pont chinois sur la tranchée pour pouvoir passer et circuler, comme autrefois, d'un bout à l'autre de son petit domaine : il lui sera loisible ainsi de venir s'asseoir au-dessus du *rail-way*, d'y fumer sa pipe, d'en confondre la fumée avec la vapeur des locomotives et d'en secouer la cendre sur la tête des voyageurs, s'il ne leur fait pas d'autres espiégleries. C'est un passe-temps de propriétaire oisif qui vaudra bien celui du grand flandrin de vicomte qu'on voyait, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds.

C'est de cette manière récréative, devisant parfois en toute liberté d'esprit quand le terrain devenait régulier, et riant des choses et des gens quand il y avait matière à rire, et de nous-mêmes au besoin, que nous avons cheminé de Paris à Rouen; et pendant ce temps, le tracé se faisait, ou plutôt il achevait de se rectifier, car il était déjà, nous l'avons dit, grandement ébauché.

Il était même complètement étudié et arrêté sur toute une première partie, par malheur pour moi qui ai vu abréger d'autant notre intéressante promenade industrielle. Ce tracé a son point de départ dans Paris, rue Saint-Lazare. Il passe la Seine au-dessous de Clichi, la traverse de nouveau un peu au-dessus d'Argenteuil, se dirige vers le hameau de Houilles et ensuite vers Maisons. Là, il jette un troisième pont pour entrer dans la forêt de Saint-Germain et se porter sur la rive gauche de la Seine, où il se maintient dès-lors, dans presque toute l'étendue de son parcours, jusqu'à Rouen. En quittant Maisons, il s'approche à deux cents toises à peu près de Poissy et débouche de la forêt de Saint-Germain par la porte qu'on nomme de Chambourcy. C'est toute cette première section du chemin dont les

études se trouvaient faites, avant notre voyage, de manière à n'avoir plus besoin d'être revisées et retouchées; c'est donc à la porte de Chambourcy que commence véritablement l'exploration à laquelle j'ai assisté. Mais, à partir de ce point, je puis presque dire que je n'ai pas perdu de vue un seul instant le *rail-way* encore imaginaire qui courait à nos côtés, tantôt à gauche, tantôt à droite. Il ne franchissait pas une seule fois la route pavée, soit en dessous, soit par-dessus; il ne traversait pas un seul chemin vicinal de niveau et en quelque sorte de plain-pied, comme il convient à un superbe *rail-way* d'en agir avec de simples chemins vicinaux; il ne gravissait pas une colline et ne descendait pas un vallon, que je n'en fusse averti aussitôt par mes excellens compagnons, qui lui commandaient, la carte en main, toutes ses évolutions. Le plus souvent, je m'en souviens, il se développait avec une parfaite régularité à notre gauche sur une longue rangée de coteaux mollement inclinés, qui semblaient placés tout exprès pour lui permettre de s'établir à mi-côte, un peu plus haut ou un peu plus bas selon sa convenance, et de se ménager la pente la plus favorable.

La route où nous cheminâmes d'abord, et à laquelle se rapportaient toutes nos observations, sur laquelle nous revenions toujours nous rallier et reprendre notre voiture, après nos excursions à pied dans les terrains de gauche ou de droite, n'était pas la voie royale qu'on appelle la *route d'en bas*, mais une voie départementale plus au midi, qui est bien connue sous le nom de *route de quarante sous*. Elle est ainsi nommée, nous disait on, parce que les ouvriers qui y travaillèrent obtenaient tous ce prix fixe pour salaire de leur journée. Elle conduit de Saint-Germain à Mantes, où elle se réunit à la grande route dite *d'en bas*, que suivent la plupart des messageries. Ce sobriquet de *quarante sous* nous avertissait clairement que nous allions entrer sur le territoire de l'ancienne province de Normandie, car il n'y a pas de pays au monde où l'on attache plus d'importance à la valeur des choses, où on apprécie mieux et où l'on s'en serve plus souvent pour donner aux choses elles-mêmes une désignation particulière. Plus tard, au bout de notre voyage, à Rouen même, nous avons bien vu une flèche de cathédrale, que le peuple persiste à appeler *la tour de beurre*, parce qui

le Normand, éminemment liardeur et plein d'une rancune vivace contre tous ceux qui ont réussi à le rançonner, n'oubliera jamais que, pour ajouter ce complément nécessaire à la vieille église gothique, le marché au beurre fut frappé d'une taxe additionnelle.

Ces symptômes populaires de la lésinerie normande, et quelques autres signes aussi caractéristiques dans le même goût mesquin et trivial, ne nous étaient pas tout-à-fait inutiles pour nous faire pressentir à quel degré nous avancions, heure par heure, étape par étape, dans le cœur de la Normandie, riche province, comme on dit, mais qui sait trop le prix de la richesse pour n'être pas un peu ennuyeuse. Comme nous gardions la même voiture, les mêmes chevaux, le même cocher, pour aller à notre aise et lentement, nous n'avions pas, pour nous reconnaître, l'accent de plus en plus prononcé des postillons, cet indice infaillible, qui, dans les voyages ordinaires, vous annonce à chaque relais combien vous achevez de vous dépayser. Je me souviens avec quelle gradation mesurée et quelle certitude en même temps, dans une excursion que je fis à Bordeaux il y a quelques années, je sentais, à toutes les postes, la Gascogne se rapprocher de quelques lieues, et l'accent gascon me prendre à la gorge. Dès le Poitou, cette impression physique me parut opérer d'une manière sensible, et une fois arrivé dans l'Angoumois, je vis que tous les postillons s'appelaient *cadichons*, et toutes les servantes d'auberge *cadichonnes;* je les entendis les uns les autres tirer de leur gosier des paroles qui n'étaient déjà plus françaises, et je ne pus pas être surpris, en approchant de la Gironde, d'avoir l'oreille déchirée de plus en plus par le jargon mêlé de basque, d'espagnol et de je ne sais quoi encore parfaitement inintelligible, que parlaient ces deux variétés de l'espèce humaine, les *cadichons* et les *cadichonnes*.

A défaut des mêmes moyens de reconnaissance, à défaut de l'accent des populations, avec lesquelles nous avions peu de rapports dans nos explorations solitaires, qui leur apparaissaient d'ailleurs comme un peu mystérieuses et presque suspectes, il fallait bien que nous eussions d'autres points de ralliement, d'autres jalons et en quelque sorte d'autres *repères*, pour nous rendre compte moralement à nous-mêmes des progrès de notre voyage. C'est ce que nous faisions avec toute la sagacité dont

nous étions capables ; et cependant j'avoue, pour ma part, que faute d'avoir entendu jargonner assez de langue normande insensiblement sur mon chemin, je fus pris comme à l'improviste, lorsqu'à un certain jour et à une certaine heure, je me trouvai au milieu des champs de pommiers chargés de fruits, ayant sous les yeux des murs en *pisé* tout couverts d'herbes, et me sentant bercé fastidieusement par la voix traînante de quelques enfans normands, pauvres petits garçons flegmatiques et déjà avares, qui croyaient jouer avec toute la vivacité de leur âge, mais qui abandonnaient trop facilement leur jeu pour regarder passer des étrangers et gagner bêtement avec eux trois ou quatre sous, par quelques-uns de ces services qu'on peut rendre à des voyageurs.

Ce n'est qu'après Mantes qu'a pu commencer pour moi ce genre de surprise et cette sensation pénible ; car ce n'est qu'après avoir dépassé cette ville qu'on pénètre, à mon avis, en pleine et pure Normandie : jusque-là on n'est que sur la lisière de cette belle mais triste province ; Saint-Germain-en-Laye a la prétention d'être sur la lisière de la Normandie, malheureuse prétention que nous ne lui envierons pas !

Notre tracé, à la sortie de la forêt de Saint-Germain, nous conduisit à Mantes par le petit vallon d'Orgeval, par l'ancien château, aujourd'hui la ferme d'Ecquevilly, par Bouafle, par Flins, Épones, Mézières, et nous entrâmes dans Mantes par le pont qui existe déjà sur le ruisseau de Vaucouleurs. Le tracé en jettera un autre sur le même ruisseau, pour contourner la ville de Mantes de très près, et poursuivre sa direction au-delà.

A Mantes, je fus préoccupé invinciblement de toute autre chose que de la Normandie : les souvenirs de Rosny dominaient et absorbaient toutes mes idées. Il y a six ans, la ville de Mantes était comme une succursale du village et du château de Rosny. Depuis 1830, les choses sont rentrées dans leur ordre naturel et *légal*, comme on dit aujourd'hui ; l'espèce de prééminence temporaire donnée à un simple hameau sur le chef-lieu de sous-préfecture, par une royale prédilection, a cessé par le fait d'une révolution populaire, et les règles de la hiérarchie administrative ne sont plus interverties pour complaire aux volontés de la plus fantasque princesse qu'il y ait au

monde : le mot d'ordre ne remonte plus de Rosny à Mantes. Mais les habitans de Mantes conservent dans leur cœur la mémoire de ces temps irréguliers, dont ils tiraient presque tous quelque avantage, et dont plusieurs parmi eux ont su profiter pour faire leur fortune; ils ne se plaignaient pas de voir leur sous-préfet correspondre plus souvent avec le vieux château qu'avait habité le sage Sully, qu'avec l'hôtel de la rue de Grenelle, à Paris; ils se trouvaient bien d'être placés sous le servage capricieux, mais bienveillant, de la duchesse de Berry.

Il y a dans Mantes des vestiges nombreux de leurs bienfaits; je n'en veux citer qu'un exemple. Je demandai à quelqu'un de m'indiquer la demeure du sous-préfet, M. Armand Cassan, jeune homme d'esprit et d'érudition , qui recherche avec goût et avec succès les antiquités gauloises et romaines dans son arrondissement, qui a traduit et commenté Marc-Aurèle, et qui, chose assez rare , n'en administre que mieux les affaires de sa localité. Le passant inconnu auquel je m'étais adressé dans la rue étendit nonchalamment sa main dans la dicection des deux ou trois maisons qui sont à gauche, aux abords du pont de Mantes, puis il passa outre. A l'aide de cette désignation assez vague, j'allai droit à la maison qui me paraissait la plus belle, la plus élégante, et aussi la plus voisine du pont et du spectacle de la rivière. Je m'étais trompé : là demeurait le serrurier de la duchesse de Berry. La sous-préfecture était une vieille masure contiguë, et encore enlaidie par le voisinage de l'heureux artisan. Celui-ci méritait bien d'être appelé le serrurier de la duchesse de Berry; il devait au château de Rosny toute sa richesse. Chaque fois qu'il allait à Rosny planter un clou dans une porte, ou river une ferrure, c'était un clou d'or qu'il ajoutait à la roue changeante de la fortune, pour la fixer à son avantage. Cette roue a bien tourné, en peu de temps, pour d'autres existences plus grandes que la sienne; elle est restée invariable pour lui.

On m'offrit de me montrer les petits palais bourgeois que se sont bâtis, en ville, d'autres artisans également enrichis à travailler pour Rosny. Je ne doutais nullement des grandes et généreuses manières de la princesse et de ses dépenses pour le manoir qu'elle affectionnait plus qu'aucun autre. Je préférai

donc réserver toute mon attention pour le château même de Rosny, d'où avait coulé tout ce Pactole pendant plusieurs années; j'avais hâte de saluer encore une fois, ne fût-ce que de loin et sans y entrer, cette royale demeure, aujourd'hui plus veuve et plus désolée que ne le fut jamais la dernière de ses nobles habitantes à aucune époque d'une vie aventureuse et légère.

J'attendis, pour me tourner vers Rosny et pour le contempler, que nous eussions gravi le coteau qui le domine, et sur le penchant duquel notre *rail-way* avait à s'établir et à monter peu à peu pour se préparer à franchir des hauteurs encore plus redoutables dans cette partie du bassin de la Seine, savoir : la colline de Rolleboise et celle de Bonnières. Du haut de la colline de Rolleboise, j'aperçus encore mieux Rosny, son parc, ses eaux et son vieux château qui abrita jadis, dans les jours pénibles d'une longue disgrâce le plus sage ministre qu'ait eu la France. Aujourd'hui, une disgrâce plus éclatante n'a pu s'y ménager un refuge; elle a dû aller jusqu'à l'exil complet, un exil éternel sans doute, et dont les continuels déplacemens ne permettent pas même de trouver une ombre de patrie sur le sol européen.

Je dis adieu au manoir de Rosny, et je descendis le revers de la colline de Rolleboise pour retrouver notre *rail-way*, qui, après avoir traversé en galerie cette colline le plus près possible de son faîte pour avoir moins d'étendue souterraine à percer, devait se montrer au jour dans une gorge entre la hauteur de Rolleboise et celle de Bonnières, et courir quelque temps à son aise comme dans une plaine, avant de s'engager par une tranchée dans les couches de craie de ce dernier promontoire.

En quittant Bonnières, le tracé se dirige sur un long développement de terrain, selon la ligne du fleuve qui se redresse alors; il passe au-dessus de Jeufosse, de Port-Villez, de Vernon, à Saint-Pierre-d'Autils, au Goulet, et arrive sous Gaillon. Il n'entre pas dans Gaillon; mais nous y sommes entrés, nous, parce qu'avec la meilleure volonté du monde et l'imagination la plus complaisante, il est impossible, quand on voyage pour ainsi dire sur un projet de *rail-way* encore hypothétique, de ne pas s'apercevoir qu'on va lentement, et qu'il faut demander souvent un souper et un lit sur son chemin. Je n'ai pas à re-

gretter de m'être arrêté à Gaillon; j'ai vu là de près, j'ai touché de mes mains, j'ai presque fait saigner sous mes yeux pour en mieux constater la gravité, deux ulcères dévorans que l'esprit d'industrialisme menace d'étendre sans mesure, sans prévoyance, sur toute la surface du corps social : ces deux plaies sont le travail des condamnés et le travail des soldats, qui, appliqués à propos et avec réserve, peuvent être utiles et salutaires, mais qui, si l'on vient à en abuser (et de quoi n'abuse-t-on pas de nos jours et chez nous ?), frapperont un coup funeste sur le travail libre, sur le taux général des salaires, sur les ressources des ouvriers honnêtes, qui ne portent pas l'uniforme de nos régimens ni de nos prisons, mais qui nourrissent une femme, des enfans, ont une famille et un foyer domestique.

On sait quels sont les arrangemens pécuniaires des maisons de détention, et comment se répartit la valeur convenue des journées données au travail par les condamnés. Un tiers est employé immédiatement à leur nourriture et à toutes les dépenses diverses de leur entretien; un autre tiers est mis en réserve, au compte de chacun d'eux, pour composer un pécule qui leur est livré à leur sortie de la prison; le dernier tiers est dévolu au spéculateur qui s'est fait adjuger le droit d'utiliser, à ses risques et périls, la somme de travail que les prisonniers peuvent et doivent fournir : ce dernier tiers est censé représenter, entre autres charges, les frais d'atelier qu'il supporte et les soins qu'il donne à l'apprentissage de ses travailleurs.

Il est facile de voir que l'entrepreneur des travaux dans une maison centrale de détention, n'ayant à débourser que les deux tiers d'une journée de travail, évaluée d'ailleurs à un taux assez bas, peut faire une concurrence redoutable aux industriels qui, traitant de gré à gré avec des ouvriers libres, ne disposent pas de ces moyens économiques. Aussi, la plupart des soumissionnaires de travaux dans les maisons centrales font-ils à coup sûr fortune ; et ce sont les plus honnêtes gens du monde. On ne tarissait pas à Gaillon sur les louanges de celui qui a pris à ferme les travaux des détenus, et vous concevrez qu'il faut, pour cela, qu'il mérite cent fois plus de bénédictions qu'on ne lui en accorde. Mais la vertu lui porte bonheur, et l'on aperçoit des fenêtres de la prison la charmante maison de plaisance

où il jouit en paix de son heureuse spéculation. Le soldat vétéran, qui me la montrait du doigt, l'appelait sans périphrase *le château de l'entrepreneur :* les soldats sont toujours disposés à envier naïvement, et à vanter en termes pompeux le succès des bourgeois qui ont su faire ce qui leur est refusé à eux-mêmes, qui ont su s'enrichir. Il est certain que ce contraste si rapproché et si frappant de la prison et du château, rendait trop palpable à mon sens le plus clair résultat que produise, dans l'éclat actuel des choses, l'organisation du travail dans les maisons centrales de détention.

En descendant de la prison de Gaillon par un versant de la montagne, opposé à celui qui m'y avait amené, je vis des soldats du même corps de vétérans qui en forme la garnison, occupés à construire un bâtiment situé à mi-côté, dont je fus curieux de connaître la destination. Un factionnaire, auquel j'adressai la parole, me dit que c'était un bâtiment pour une usine, où un spéculateur, étranger à la maison centrale, voulait s'établir, et se proposait de faire donner la dernière façon aux produits, nécessairement incomplets, qui sortent des mains des détenus. Il ajouta, sans attendre de nouvelles questions : « Quant à moi, on ne me fera jamais travailler au prix auquel travaillent mes camarades. Ils sont bien bons de louer leurs bras à l'entrepreneur qui ne les paie pas comme des ouvriers ordinaires. Est-ce que nous ne valons pas tous ces Auvergnats qui traînent la brouette, et qui gagnent plus que nous, parce qu'ils ne sont pas soldats ? »

J'étais bien sûr que mon raisonneur en guérite essayait, par ces paroles, de masquer, sous un faux-semblant d'amour-propre et de ridicule esprit de corps, une invincible paresse. Je ne fus donc pas dupe de son indignation factice contre l'entrepreneur ; mais il me fallut pourtant convenir avec moi-même qu'il venait de signaler par ce peu de mots, sans le savoir, sans en avoir le mérite, la plus puissante objection qui puisse être faite contre l'emploi des troupes, sur une grande échelle, et en toute circonstance, aux travaux d'utilité publique entrepris par l'état ; il avait mis le doigt sur la plaie, en se plaignant de la différence des salaires entre les ouvriers qui vivent chez eux et ont une famille, et les ouvriers qui sont nourris dans le célibat des casernes, comme dans des espèces de couvens.

L'économie que l'état et les grands spéculateurs trouveraient à employer ceux de cette dernière catégorie, pourrait bien, si l'on n'y prenait garde, se résoudre en souffrances incalculables pour toutes les populations laborieuses, et mettre à la charge définitive du gouvernement et des riches capitalistes un fardeau qui ferait plus que compenser le triste avantage d'une aussi cruelle épargne; je veux dire le fardeau d'un immense paupérisme à nourrir et à surveiller.

Je quittai Gaillon avec un profond sentiment de tristesse : c'était trop pour moi et pour l'épouvante que me cause toujours la contemplation des classes vouées au travail, d'avoir vu réunis, presqu'en un même point, ces deux spectacles : en haut de la colline, la prison où une multitude de bras, temporairement esclaves, fonctionnent au rabais de par la loi; à quelques toises au-dessous, l'usine que des soldats élèvent, au rabais encore, pour faire l'emploi le plus économique de la matière préparée économiquement par les détenus. Et je ne parle même plus du *château de l'entrepreneur!*

Après Gaillon, et jusqu'à Rouen, je ne citerai guère que pour mémoire quelques-uns des noms de villes, de villages et de hameaux au travers ou dans le voisinage desquels le tracé nous conduisit : Venables, Lormay, Saint-Pierre, Saint-Étienne de Vaudreuil, près de la belle terre de Vaudreuil, au marquis de Praslin, où commence l'embranchement de Louviers; Pont-de-l'Arche, Criquebœuf, d'où part un embranchement sur Elbeuf, Tourville, Oissel, Saint-Étienne du Rouvray, Sotteville et enfin le faubourg de Saint-Sever, aux portes de Rouen.

Que vous dirai-je de Rouen? c'est toujours la même ville que vous savez, ville de travail sans repos, d'économie bourgeoise et de monotone existence; elle a toutes les qualités et tous les défauts de sa vocation industrieuse. Mais ce qu'elle a de vraiment beau et d'admirable, c'est dans les vallées dont elle est le centre qu'il faut l'aller chercher : là sont les miracles de ses manufactures, qui produisent au plus bas prix possible le vêtement du peuple, qui savent se mettre à la portée des plus humbles fortunes, et n'en sont que plus florissantes, qui font, en un mot, de la richesse avec des indiennes à vingt-deux sous l'aune. Rouen, placée au point d'intersection des quatre vallées de la Seine, de Déville, de Robec, de Darnetal, est comme une

araignée infatigable, occupée continuellement d'étendre et de refaire et d'améliorer sa trame dans toute la longueur de quatre grands fils principaux qui en marquent les dimensions, et constituent, pour ainsi dire, le cadre du métier. Elle n'a rien à demander à personne; elle tire de sa propre substance tout ce qui lui est nécessaire pour son ouvrage; elle tisse elle-même sa toile, et elle sait la colorer de mille nuances variées.

Toutefois, je le répète, c'est au dehors de la ville que se donne ce curieux spectacle. Au dedans, c'est comme un vaste comptoir où viennent s'entasser les étoffes, où elles se vendent en masse, se débitent, se marchandent, où les écus s'empilent pour la plus grande jouissance de l'avidité normande. Là domine plus particulièrement ce qu'il y a souvent d'étroit dans l'esprit commercial; là n'est pas selon moi, le plus beau côté de l'industrie. En toute circonstance, et dans tout pays, mais à Rouen plus qu'ailleurs, je mets l'usine beaucoup au-dessus du comptoir.

Pendant notre séjour à Rouen, qui fut employé par mes compagnons à pousser toujours plus avant le tracé de leur *railway*, à chercher le moyen de lui faire tourner la ville sans interruption, à faire enfin de la grande industrie, je continuais quelquefois de les suivre et de les interroger dans leurs études; mais, quelquefois aussi, je les quittais pour battre le pavé des rues, des quais et des places publiques; et alors, je dois le déclarer, un profond ennui s'emparait de moi, en voyant combien de choses peuvent être gâtées par l'industrialisme, je ne dis pas par l'industrie, puissance réelle et respectable devant laquelle je suis le premier à m'incliner.

Il n'est pas inutile de dire, pour justifier ma colère contre l'industrialisme, que nous étions à une époque de l'année où la Basse-Normandie rendait visite à cette Normandie plus civilisée, plus voisine de nous et plus française, dont Rouen est la capitale. Tous les éleveurs de chevaux, qui d'ordinaire arrivent de Caen et de ses environs, se trouvaient réunis dans Rouen, où venait de s'ouvrir une foire pour le placement de leurs élèves. Aussi les boulevarts et toute la ligne de quais de la partie inférieure de la ville, et les avenues qui conduisent à la barrière du côté de Déville et de Bapaume, étaient inondés d'une foule de vendeurs et d'acheteurs, qui se disputaient, d'une voix traînante et avec un air de bonhomie bien trompeur, sur les qualités

de chaque cheval bas-normand. La foule, trop pressée dans la boue de la voie publique, refluait dans les cabarets, les auberges et les cafés, et concluait lentement ses marchés au milieu des pots de cidre. Peut-être la vue de ces maquignons me rendit-elle injuste envers Rouen. Maquignon et Bas-Normand, c'est vraiment trop de ces deux titres assemblés sur un grand nombre de têtes pour dénaturer la physionomie de la population la mieux policée; il n'en faudrait pas plus pour donner à tout le commerce d'une ville, pendant quelques jours, le caractère apparent d'un maquignonnage universel.

Cependant il y a dans Rouen d'autres vestiges, et plus permanens, du funeste passage de l'industrialisme. Ainsi l'industrialisme, que je maudis parce qu'il fera tort à la vraie et pure industrie, l'industrialisme (je ne saurais trop le distinguer par son nom) est en train de gâter la cathédrale où dorment, dans leurs linceuls de pierre, le ducs de l'antique Neustrie. Cette fois l'idée est venue de Paris, et les Normands ne sont coupables que d'y avoir applaudi. On se rappelle cet orage qui détruisit, il y a plusieurs années, la flèche en pierre d'une des tours de la cathédrale. Un architecte eut la fantaisie de la remplacer par une flèche en fonte, et, depuis ce temps, on la reconstruit peu à peu avec une série de pièces rapportées qui s'ajoutent les unes aux autres et se prolongent en diminuant insensiblement de diamètre, à peu près comme les tubes d'une lorgnette. Quand on aura fini d'en poser les derniers compartimens, et il faudra pour cela de longues années encore, on s'imagine qu'on aura remplacé cette fine aiguille de pierre dentelée et festonnée, qui se mariait si bien avec l'ensemble du pieux édifice: on peindra, dit-on, en gris de pierre toute cette fonte, pour en faire un *trompe-l'œil* un peu plus vraisemblable. Mais espère-t-on déterrer quelque part, du jour au lendemain, ce vieux gris qui sent le salpêtre et la poussière, et dont les siècles seuls ont le secret? Non; et l'on ne découvrira pas davantage le moyen de donner à la fonte ces formes adoucies, ces contours moelleux qu'avait reçus, sous le ciseau de l'artiste religieux du moyen-âge, une pierre dont la porosité et la souplesse sont incomparables. Il y aura toujours dans les angles de la tour de fonte quelque chose de dur et de sec, des arêtes vives qui l'empêcheront de se fondre harmonieusement avec l'air et avec le reste

du monument gothique. La flèche, que le feu du ciel a consumée, se baignait mollement et se noyait, pour ainsi dire, dans l'atmosphère humide qui l'environnait ; la flèche de fonte s'élancera comme une épée levée vers le ciel, et prête à couper les nuages ; elle se détachera de l'atmosphère ambiante avec trop de crudité, on peut déjà en juger ; et, au lieu d'y paraître soutenue et équilibrée de toutes parts, on la croira toujours, malgré sa solidité, au moment de pencher vers la terre. Mais, que voulez-vous? il fallait bien faire, comme tant d'autres choses, les flèches de cathédrales en fonte : c'est notre métal par excellence aujourd'hui. Et qu'on ne dispute plus sur le mérite de notre siècle, et pour savoir si nous sommes dans l'âge de fer, ou si l'âge d'or va recommencer pour nous : nous sommes dans l'âge de la fonte, voilà ce qui est le plus près d'être vrai sur notre siècle.

La fonte sera merveilleusement à sa place dans le pont suspendu qu'établissent à Rouen les frères Séguin, les plus audacieux peut-être de nos ingénieurs français. Un arc en fonte, appuyé sur les deux piles du milieu, permettra aux plus forts navires qu'on reçoive à Rouen de passer à pleines voiles sous sa vaste courbure. Pour la circulation des piétons et des voitures, un tablier mobile s'élèvera et s'abaissera à volonté dans cette partie du pont. Les chaînes qui doivent supporter tout le poids du pont dans son ensemble et toute la masse de la circulation journalière s'appuieront sur le grand arc du milieu, si élevé et si léger : c'est là qu'est le trait le plus hardi de cette conception. Que nos antiquaires viennent donc nous parler maintenant du colosse de Rhodes, cette prétendue merveille, qui laissait le passage libre entre ses jambes aux prétendus vaisseaux des anciens, avec ce qu'ils appelaient leur voilure. Le colosse de Rhodes était inerte, inactif ; qu'importait dès-lors son élévation et l'écartement de ses bases ? Qu'y avait-il là d'admirable ? C'était un monument qui n'éprouvait aucune vibration, aucune fatigue ; c'était une sorte de cadavre qui n'avait rien à soutenir : on le ferait aujourd'hui en plâtre, si on descendait à faire de ces inutilités monstrueuses.

J'aurais, sur tout ce que j'ai vu à Rouen, beaucoup d'autres observations à faire; mais il ne faut point, parce que cette

intéressante capitale de la Haute-Normandie a eu le tort assez grave de ne pas m'apparaître comme le plus amusant séjour qu'il y ait sur la terre, m'en venger de la même manière sur les lecteurs bienveillans qui auront eu la patience de suivre jusqu'au bout ce récit de voyage, semi-industriel, semi-philosophique, et aussi quelque peu morose. Je demande la permission toutefois de vous raconter la petite histoire de ma visite dans une église de Rouen, et de la grande colère qui me saisit en voyant de quelle facon confuse et stérile l'on y prêche la jeune population qui est appelée à donner incessamment de nouveaux bras, de nouveaux moteurs animés et intelligens aux ateliers et aux usines du chef-lieu de la Seine-Inférieure.

C'était dans l'église Saint-Ouen. Je commence par déclarer qu'il n'y en a pas de mieux appropriée à l'usage d'une ville de manufacture, ni qui soit plus convenable, dans sa simplicité presque indigente, pour servir de paroisse à ces classes laborieuses, à ces races souffrantes et étiolées des établissemens de filature. Imaginez une nef d'une longueur extrême, deux bas-côtés aussi hauts que la nef, ce qui est contraire aux lois de proportion, qui font l'harmonie de toute nef avec ses bas-côtés dans les vaisseaux de l'architecture gothique. Tout cela est fermé à droite et à gauche par deux murs sombres et ternes, sans chapelles latérales, sans tableau, sans ornemens, deux longs murs plats, tout d'une seule venue, qui paraissent s'alonger encore davantage par leur nudité, qui fait peine et pitié. On ne leur ferait pas grand tort, ni grande injure, si l'on venait à aligner un jour dans ces bas côtés, si négligés, des rangées de métiers mécaniques à filer ou à tisser le coton; et du moins, dans leur destination actuelle, ils semblent faits surtout pour recevoir, au milieu de leur ombre et de leur poussière, ces immenses troupes d'ouvriers marchant par files, un jour d'enterrement solennel, à la suite du convoi de quelque fabricant respecté. Une telle église devrait être la cathédrale de Rouen.

J'y entrai un matin, et je vis une multitude d'enfans qui, avant d'aller à leur école chez les frères de la doctrine chrétienne, perdaient un quart d'heure à se donner l'air d'écouter une exhortation religieuse, qu'aucun d'eux, j'en suis assuré, n'a dû comprendre jusqu'à la fin. Le prédicateur était un gros

jeune prêtre, bien joufflu, parlant assez proprement, mais avec l'accent du Calvados, qui est, comme vous savez, la dernière dégénérescence du monotone accent de la Normandie. Il disait aux pauvres enfans de son auditoire qu'ils devaient, pour l'amour de Dieu, travailler avec ardeur, et ne pas perdre une minute; que c'était à Dieu qu'ils était tenus de rapporter tout leur travail et tous leurs succès. Jusque-là c'était convenable, et le sermon était assez intelligible. Mes bons amis les ingénieurs auraient bien désiré probablement quelque chose de plus, s'ils l'avaient entendu, et ils auraient regretté, par exemple, qu'en s'adressant à ces enfans de familles presque indigentes, on ne leur parlât pas un peu aussi de la nécessité du travail pour être heureux en ce monde, et pour préserver de la misère la vieillesse de leurs parens. L'amour de la famille, après l'amour de Dieu, est bien une espèce de religion, qui peut avoir aussi son caractère de divinité. Mais que dire à cela? Les prédicateurs de nos églises catholiques ne sont pas encore entrés dans cet ordre d'idées, qu'ils dédaignent apparemment, comme trop éloigné du goût des choses célestes.

Je le conçois, mais le goût des choses célestes ne dispense pas d'être clair et de se mettre à la portée des jeunes et faibles intelligences qu'on veut éclairer. Or, mon gros prêtre bas-normand y allait d'une singulière façon pour se faire comprendre. Après avoir dit à ces enfans qu'il leur serait demandé compte de leurs efforts et de leurs succès, dans la mesure des talens que chacun d'eux avait reçus en naissant, il se mit à leur raconter la parabole du seigneur qui, au moment de partir pour un pays éloigné, appela ses serviteurs et leur donna, à l'un cinq *talens*, à l'autre deux *talens*, pour les faire valoir. Vous connaissez le reste de la parabole, et vous savez la grande colère du seigneur contre celui de ses serviteurs qui, n'ayant reçu qu'un seul *talent*, n'avait pas cru que cela valût la peine d'en tirer parti *et l'avait tenu caché en terre*. Ne croyez pas que le maladroit catéchiste eût jugé nécessaire d'expliquer, ou du moins de rappeler à ses ignorans auditeurs ce que c'était autrefois qu'un *talent*, ni dans quel sens particulier il employait ce mot, après l'avoir employé d'abord dans l'acception vulgaire, ni de combien de drachmes se composait le *talent*, monnaie ancienne. Non, il n'y avait rien, dans son allusion parabolique,

qui pût faire entendre qu'il s'agissait d'une somme d'argent. Aussi, je voyais les pauvres enfans qui l'écoutaient, fort embarrassés de se rendre compte à eux-mêmes comment on pouvait, dans un trou creusé en terre, enfouir les talens qui étaient à leur connaissance, et, par exemple, le talent d'un filateur, d'un bon tisseur à la mécanique et d'un habile teinturier. La plupart, fatigués de leur attention inutile, tournaient machinalement leurs casquettes entre leurs maius pour avoir une contenance, ou se faisaient mutuellement des grimaces. Les plus intelligens ou les plus attentifs ouvraient de grands yeux sur le savant prédicateur, se passaient les mains dans les cheveux, et ridaient déjà leur jeune front par une contraction laborieuse pour s'efforcer de saisir le sens de la parabole.

Le prêtre, revenant ensuite à son idée qu'il faut offrir à Dieu les talens qu'on a reçus, finissait par exposer une formule de prière par laquelle devait se faire cette offrande, et il s'écriait: *voilà comment l'on s'y prend!* — J'aurais pensé, si je n'avais entendu tout le discours, qu'il venait de leur démontrer, comme un chef d'atelier aurait pu le faire, le maniement d'un outil nouveau ou l'emploi de la machine à imprimer trois couleurs. Hélas! me disais-je, quelle langue on parle aujourd'hui à ces jeunes et tendres ames destinées à une rude expérience de la vie, et en faveur desquelles ont été dites, il y a plus de dix-huit siècles, ces paroles d'une douceur incomparable : « Laissez les petits enfans venir à moi. » Comment veut-on que de telles leçons puissent les attirer et les former à la patience, à la modération, à toutes les vertus nécessaires dans leur malheureuse condition? L'obscurité est dans le fond des idées, et la trivialité dans les formes du langage. Ce n'est pas encore là, jusqu'à présent, que se trouve le souverain remède aux maux dont nous menace l'industrialisme.

Au sortir de cette église et de ce sermon, je me mis à la disposition de mes compagnons de voyage pour retourner à Paris. Nous avions renvoyé la berline, dès le premier jour de notre arrivée, prévoyant un plus long séjour à Rouen. Nous revînmes donc tout simplement par les messageries Laffitte et Caillard en une nuit. C'était singulièrement déchoir pour des gens qui venaient de rêver pendant plusieurs jours qu'ils voyageaient

sur un *rail-way* dont tout le tracé se déroulait sous leurs regards et à leur commandement. Plaise à Dieu que tant de chemins de fer qu'on nous promet de toutes parts n'aboutissent pas ainsi à la cour des messageries, et que ces beaux rêves de la grande industrie aient un réveil moins prosaïque!

VICTOR CHARLIER.

LE

Palais du Luxembourg.

Les débats parlementaires ont appelé l'attention du public sur le palais de la chambre des pairs. Quelques personnes ont manifesté le regret de voir apporter des changemens aux formes de ce bel édifice ; d'autres ont été jusqu'à craindre que son caractère architectural ne se trouvât dénaturé. Cette question d'art est si intéressante pour Paris et pour toute la France, que nous avons cru être agréables à nos lecteurs en exposant en peu de mots l'histoire des modifications successives qu'a subies ce monument, et de celles qui vont être très prochainement exécutées.

C'est sur un terrain autrefois consacré aux armées romaines que s'élève le palais du Luxembourg. Des découvertes faites dans des fouilles exécutées en 1801 et en 1811 pour l'embellissement des jardins, ont démontré de la manière la plus authentique que là était le camp retranché d'une légion. A ces deux époques, on a extrait du sol un grand nombre d'ustensiles et instrumens en usage parmi les soldats romains ; on y a trouvé des médailles, les unes celtiques, les autres consulaires, d'autres impériales, et formant une suite continue depuis Jules César jusqu'à Honorius. A ces souvenirs viennent se joindre des traces de ce culte religieux qui, dans l'antique institution romaine,

était toujours présent dans les lieux où devaient séjourner un certain temps les citoyens ou les soldats. Lorsqu'on jeta les fondemens du palais, on découvrit au milieu de plusieurs objets destinés au service des autels une figurine de Mercure en bronze, et plus tard le comte de Caylus recueillit, près de l'angle oriental de l'édifice, l'image d'une autre divinité également en bronze.

Sur ces beaux lieux, consacrés par la guerre, Marie de Médicis résolut, en 1612, à l'âge de trente-neuf ans, de faire construire un palais qui lui rappelât les souvenirs de son enfance. Elle acheta du duc d'Épinay-Luxembourg une grande maison qui y avait été élevée vers le milieu du XVIe siècle par Robert de Harlay-de-Sancy ; elle y réunit quelques enclos voisins, rasa toutes les constructions existantes, et chargea Jacques Desbrosses de la création du nouvel édifice. Celui-ci, tout en s'attachant à imiter le style d'architecture de la cour du palais Pitti où Médicis était née, sut s'inspirer des compositions de Perruzzi et de Bramante, et bientôt Paris vit s'élever un monument original, et tel qu'il n'en existe peut-être pas un seul en Europe, qui réunisse plus de grandeur à un ensemble plus achevé. (Voyez le plan de 1615.)

On a critiqué depuis long-temps les défauts de ce genre d'architecture; on a blâmé avec raison ces sinuosités des murs, ennemies de la simplicité et de la vraie grandeur ; on s'est élevé contre les bossages ; on a été choqué de voir les deux énormes pavillons de la façade du jardin s'avancer sur le corps du centre comme un souvenir des tours gothiques dont nos vieux châteaux étaient jadis flanqués ; mais on convient en même temps que ce monument rappelle le style d'une époque tout entière, et que, malgré toutes ses imperfections, il en est un des plus beaux résultats.

Marie de Médicis voulait y attacher son nom ; Gaston de France, duc d'Orléans, à qui la reine le légua, y fit mettre le sien ; on l'appela depuis palais du directoire, palais du consulat, palais du sénat conservateur, palais de la chambre des pairs ; mais, par suite d'une habitude populaire, ce fut le nom de l'ancien propriétaire qui prévalut, et le château prit et conserve encore le nom de Luxembourg.

Le château du Luxembourg fut conservé dans son intégrité

jusqu'en 1798. A cette époque, Chalgrin y fit des changemens considérables pour l'approprier à sa nouvelle destination de palais du sénat conservateur.

A la place du grand escalier et de la chapelle, situés au centre du principal corps du bâtiment, il construisit la salle des séances du sénat, composé de cent membres, et dont les délibérations devaient être secrètes. Près de là furent placés la salle du trône, les bureaux et les autres dépendances. L'escalier fut transporté dans l'aile située à l'ouest qu'il occupe presque tout entière, et à son extrémité supérieure on établit les salles des gardes, des huissiers, des messagers d'état et des conférences.

Pour rendre la salle des séances accessible aux voitures, on supprima une cour en terrasse qui s'élevait à la suite de la cour pavée, et à laquelle on arrivait par un escalier ; on la ramena au même niveau que la cour carrée qui la précédait, et l'on construisit de nouveaux escaliers pour monter de cette cour ainsi abaissée aux portes du rez-de-chaussée auquel on parvenait auparavant de plain-pied. Ce changement, nécessité par les convenances, détruisit la régularité de l'ancien édifice ; les deux pavillons du fond offrirent une saillie aujourd'hui sans motif, et les voûtes latérales de passage cessèrent d'être au milieu de la cour ainsi modifiée.

On fit du côté du jardin d'autres constructions plus notables peut-être sous le rapport de l'art, en ce qu'elles changent entièrement le caractère primitif de la façade. Il existait, dans toute la longueur de la partie la plus reculée de cette façade, un portique terminé supérieurement par une terrasse. Le premier fut fermé, et au-dessus de l'autre on éleva un étage où sont actuellement la salle des distributions et la bibliothèque. Alors le petit dôme qui existait au centre de la même façade ne se trouva plus en rapport avec la nouvelle forme, on le supprima, et l'on remplaça la décoration qui l'accompagnait par quatre statues et par un cadran solaire. (Voyez le plan de 1798.)

Bientôt après, vers 1811, on débarrassa le palais des maisons particulières dans lesquelles il était comme enclavé. On démolit d'abord les bâtimens contigus à ses façades latérales, puis une orangerie située à l'est, enfin, plusieurs bâtisses à l'ouest qui communiquaient au Petit-Luxembourg, et ce monument put

se montrer alors dans toute la régularité et la simplicité de son ensemble.

Après la chute de l'empire, la chambre des pairs siégea au Luxembourg, les séances devinrent publiques, et l'on fut obligé de pratiquer aux dépens de la salle des espèces de loges destinées aux journalistes et aux spectateurs. Le peu d'élévation du plafond empêcha de porter ces tribunes à une hauteur convenable, et il en résulte que le public peut lire ce que les pairs écrivent, ou entendre les paroles qu'ils échangent entre eux. En outre, ces tribunes ne peuvent recevoir qu'un très petit nombre de personnes, et l'on ne peut y parvenir qu'en passant par la salle des conférences et par celle du trône, dans lesquelles il a fallu élever des cloisons qui, en retranchant de leur étendue, les privent de leur majesté.

Quant à la partie destinée aux pairs, elle ne pourrait en contenir que cent cinquante ayant devant eux des bureaux ; mais la nécessité d'en placer un plus grand nombre a fait supprimer une partie de ces bureaux, d'où l'impossibilité pour une partie des membres de la chambre d'avoir devant eux l'encre et le papier nécessaires pour prendre des notes. Malgré cette suppression, il ne peut siéger que deux cents personnes assises à l'étroit dans l'enceinte ordinaire, et lorsque, dans une séance extraordinaire, il s'en présente un plus grand nombre, on est forcé de garnir de siéges les deux couloirs et la partie circulaire qui avoisine le bureau du président, ce qui produit une confusion et un encombrement contraires au bien du service et à la dignité des séances. Enfin, la salle ayant peu d'étendue et étant peu élevée, on y respire un air vicié et insalubre, et c'est sans succès, vu la disposition des lieux, qu'on a cherché à plusieurs reprises des moyens d'assainissement.

Lorsqu'en 1834, la cour des Pairs fut saisie du jugement du procès d'avril, on fut obligé, à cause de l'impossibilité de se servir de la salle ordinaire, de construire la salle provisoire actuelle (voir le plan de 1835), qu'on loua pour une année moyennant 300,000 francs. Sa construction souleva de nombreuses critiques : la plus grave était d'avoir dénaturé le caractère du palais, par la saillie du centre de la façade du jardin, où l'ancien effet des deux pavillons se trouve entièrement perdu.

Cette considération, les inconvéniens que présente la distribution intérieure de la salle, l'absence d'un grand nombre de piéces nécessaires au service de la chambre, le peu de solidité des constructions, les craintes d'un incendie, la nécessité de faire un bail nouveau avec les entrepreneurs si l'on conservait la salle provisoire, tout conduisait à des constructions définitives qui pussent satisfaire à toutes les convenances, soit pour les séances législatives, soit pour les séances judiciaires de la chambre des pairs. M. Delaborde avait déjà présenté à la chambre des députés un projet conçu dans cet esprit, où la façade du jardin était conservée et où les constructions nouvelles s'étendaient, sur la partie de la cour dont l'architecte Desbrosses avait fait autrefois une terrasse. Mais ce projet n'offre ni salle pour les délibérations secrètes dans les procès politiques, ni quelques autres pièces nécessaires dans le service journalier.

Le projet que le gouvernement et les chambres viennent d'adopter, a, sur celui de M. Delaborde, l'avantage de conserver sans altération toutes les façades du monument (voir le plan de 1836). Les constructions nouvelles ont lieu sur le jardin et l'on ne touche point à la façade de la cour. Celle du jardin conserve tout son aspect, l'on peut se faire une idée du changement projeté, en imaginant qu'elle avance parallèlement à elle-même d'un peu plus de la longueur de l'un des pavillons. Les façades longitudinales seules sont modifiées, mais comme on a le soin de ménager entre les pavillons nouveaux et ceux qui les avoisinent des enfoncemens égaux à ceux qui existent entre les anciens pavillons, ces façades, quoique plus étendues, ne changent point de caractère.

La nouvelle salle des séances contient pour les pairs trois cents places avec bureaux; elle présente des tribunes pour les députés, les membres du corps diplomatique, les journalistes et le public ; elle est en communication directe avec l'ancienne salle, convertie en salle du trône et servant aux délibérations dans les affaires judiciaires. De vastes couloirs conduisent aux bureaux, à la salle des conférences, à une bibliothèque exposée au midi, aux cabinets du président et du grand référendaire. Enfin au rez-de-chaussée une orangerie et une promenade d'hiver viennent compléter le jardin du palais pour l'agrément du public. En satisfaisant d'une manière aussi large aux besoins

du service, on a respecté avec un rare bonheur toutes les exigences de l'art, et ce projet est une nouvelle preuve de cette justesse d'esprit qu'on a eu plus d'une fois l'occasion de remarquer dans le ministre de l'intérieur, et qu'avaient développée en lui les fortes études de l'école polytechnique. Jamais la science n'avait été appliquée avec plus de goût.

Que les amis de l'art se rassurent donc! Leur monument, déjà modifié à des époques antérieures, reçoit aujourd'hui un développement nécessaire, il conserve tout son caractère artistique, satisfait à toutes les convenances et acquiert par là même une beauté nouvelle.

Quant à ceux qui s'attachent plus particulièrement aux beautés administratives, et qui veulent avant tout que les crédits ne soient point dépassés, ils nous trouveront tout disposés à nous unir à eux pour faire entendre d'utiles vérités. Nous rappellerons avec eux à M. de Montalivet, que le même architecte qui construit aujourd'hui la chambre des pairs construisait sous ses ordres, en 1831, lors de son premier ministère, les salles de la clinique de l'école de médecine; qu'alors, si nous sommes bien informés, non-seulement on ne dépassa pas les dépenses projetées, mais il y eut même de sages économies. Nous ajouterons que nous n'en attendons pas moins aujourd'hui, et que nous espérons que cette probité intelligente et sévère qui a illustré la longue carrière de M. de Montalivet père, si honorablement apprécié par Napoléon, continuera à former le caractère distinctif de l'administration de son fils.

L'ACADÉMIE
ROYALE
DE MUSIQUE.

SECONDE ÉPOQUE.

Thévenard et Mlle Prévost, les deux coryphées du chant et de la danse, les deux virtuoses favoris du public avaient quitté le théâtre en 1730. L'Opéra n'avait point encore réparé cette perte; le public, fatigué par les ouvrages de Lulli que l'on redisait depuis soixante ans, abandonnait peu à peu notre première scène lyrique, où les partitions de Destouches, de Monteclair et des autres imitateurs du maître italien ne le ramenaient qu'à des intervalles trop éloignés. Le succès des pièces nouvelles n'avait ni assez d'éclat ni assez de durée pour payer les frais de mise en scène; les amateurs désertaient le théâtre après avoir donné quelques applaudissemens à des ouvrages calqués sur tout ce qu'ils avaient entendu, et qui ne leur inspiraient qu'un intérêt de curiosité. Servandoni, l'un des architectes de l'église de Saint-Sulpice, Servandoni, qui a donné son nom à

l'une des rues voisines de ce temple chrétien, vint au secours des directeurs de l'Opéra, leur offrit ses talens pour réformer entièrement leur système de décoration, afin de prêter aux anciennes pièces un lustre qu'elles n'avaient jamais eu, afin de soutenir les productions nouvelles par l'attrait du spectacle. Il fallait éblouir les yeux, enchanter les regards, étonner, par le jeu de machines perfectionnées et d'un résultat plus hardi, les spectateurs que les vers et la musique de l'époque ne charmaient point; les prestiges du décor devaient rendre l'oreille moins exigeante.

Les directeurs de l'Académie de Musique accueillirent avec empressement les propositions de l'architecte italien, qui se mit à l'œuvre, et dota la *Proserpine* de Lulli de plusieurs décorations magnifiques, parmi lesquelles on distingua celle des Champs-Élysées. Le palais de Ninus, la chute du Nil avec des cascades mises en mouvement par un ingénieux mécanisme, ornèrent *Pyrame et Thisbé*, de Rebel et Francœur, représenté en 1726. La galerie de *Pyrrhus* fut admirée comme un chef-d'œuvre architectonique, et dans *Alcyone* on voyait la mer, agitée par une horrible tempête, engloutir deux vaiseaux qui long-temps avaient lutté contre la fureur des élémens. Une décoration plus riche, plus brillante que toutes les autres, devait avoir la palme, et le public ébahi cria au miracle lorsque le palais du soleil vint s'offrir à ses yeux, dans le *Phaëton*, de Lulli. Sept mille pierreries de toutes les couleurs, incrustées dans les colonnes de cet édifice, jetaient un éclat merveilleux.

Ces effets nouveaux produisirent le résultat prévu, le public revint en foule admirer les tableaux que l'on montrait à l'Opéra; mais son ardeur se ralentit encore : les recettes baissaient, les directeurs se voyaient entraînés à leur ruine. L'organiste Cambert avait fondé notre théâtre lyrique, un autre organiste devait le sauver dans ce péril imminent, dans cet état de langueur ou de crise dont le dénouement n'offrait aucune chance heureuse. La musique française de ce temps n'était qu'une lourde psalmodie, une sorte de plain-chant, il est tout naturel que les organistes l'aient prise sous leur protection. Avant de parler du début de cet autre organiste sur la scène de l'Opéra, je dois vous faire connaître quelques faits qui précédèrent l'exhibition de ses œuvres dramatiques.

Jean-Philippe Rameau, né à Dijon le 25 septembre 1683, avait appris la musique dès son enfance de Jean Rameau, son père, organiste. Un invincible attrait l'attacha à l'étude d'un art qu'il aimait avec passion. Lulli n'existait plus : des sonates, des trios apportés d'Italie faisaient connaître à la France un nouveau genre de musique, dont la mélodie, les accompagnemens, les formes, l'allure plus leste et plus brillante, mis en opposition avec les productions de Lulli et de ses imitateurs commençaient à refroidir l'admiration que l'on avait pour le genre national. La musique italienne comptait un grand nombre d'enthousiastes parmi les Français au commencement du XVIIIe siècle. En 1702, l'abbé Raguenet publia son *Parallèle des Italiens et des Français en ce qui regarde la musique et les opéras*. Cet opuscule fit grand bruit dans le monde musical, les partisans de la musique italienne l'accueillirent avec transport; Raguenet s'y montrait apologiste zélé des productions de l'Italie, et battait en ruines la psalmodie française. Freneuse de La Vieuville s'empressa de défendre la musique nationale, que l'on attaquait pour la première fois et d'une manière si scandaleuse, il fit imprimer un volume intitulé *Comparaison de la musique française et de la musique italienne*, panégyrique de Lulli, ouvrage mieux fait que celui de son adversaire. Freneuse donne de mauvaises raisons pour défendre une mauvaise cause; il parle en homme prévenu, décidé à périr sur la brèche en combattant pour l'honneur français, plutôt que de faire la moindre concession aux opéras italiens. Raguenet répondit; Freneuse répliqua, une troisième riposte prolongea une dispute qui eut beaucoup de retentissement au foyer de l'Opéra et dans les salons fashionables. Rameau, déjà fort instruit dans son art, rêvant aux moyens de marcher vers le progrès, trouva les esprits partagés sur le genre qui méritait la préférence.

Rameau voulut connaître la vérité, les partitions italiennes que l'on possédait en France ne pouvaient pas lui montrer l'art italien dans toute sa puissance; le style d'exécution était si différent dans l'un et l'autre pays, qu'il se décida à passer les Alpes. Rameau trouva l'opéra italien complet au théâtre de Milan, mais les préventions nationales contre les quelles il semblait vouloir se prémunir en quittant sa patrie, le suivaient

au-delà des monts. Il écouta les productions des maîtres italiens sans les goûter, fut insensible aux beautés d'invention et d'exécution, ne comprit pas cette musique, ou s'obstina dans le parti pris de ne pas la comprendre, et se hâta de rentrer en France pour se joindre aux vrais Français qui prônaient Lulli, et ne craignaient pas d'affirmer que nous possédions la vraie musique, la seule qui eût le pouvoir de charmer et d'exprimer les sentimens dramatiques.

Rameau vint à Paris, y tint avec honneur les orgues de plusieurs églises; son talent le fit demander par le chapitre de la cathédrale de Clermont en Auvergne; il accepta ce nouvel emploi et se rendit à Clermont vers 1720. Il ne tarda pas à se trouver à l'étroit dans cette ville, le sentiment de sa force lui faisait désirer de retourner à Paris. Il montre son *Traité d'harmonie* à messieurs les chanoines, et les engage à résilier l'engagement qu'il a signé avec eux, afin d'aller publier cette œuvre qui ne pouvait être mise au jour que dans la capitale. Si la noble ambition de paraître sur un terrain plus vaste portait l'organiste à réclamer sa liberté, la supériorité de son mérite rendait le chapitre insensible à ses prières. Cette résistance força Rameau à recourir à un moyen singulier, une ruse de guerre qui produisit l'effet qu'il en espérait.

Le samedi de l'octave de la Fête-Dieu, au salut du soir, il combina les jeux de l'orgue de la manière la plus désagréable, attaqua les dissonnances les plus dures, et suivit son thème en employant toujours des accords de cette espèce. Les chanoines, surpris et l'oreille déchirée par cette adroite cacophonie, lui donnèrent plusieurs fois le signal ordinaire pour le faire cesser; Rameau suivait toujours sa marche et continuait sa désespérante symphonie, sa musique d'enragé, sa ronde du sabbat. Un émissaire vint lui signifier l'ordre de mettre fin aux souffrances qu'il faisait éprouver aux fidèles. Rameau quitta le clavier et sortit de l'église. Le chapitre lui fit des reproches, il répondit qu'il ne jouerait jamais autrement si l'on persistait à lui refuser sa liberté. C'était un parti pris, on vit bien qu'il était inutile de retenir un organiste qui avait une vengeance toute prête sous ses doigts, le contrat fut déchiré. L'artiste indépendant témoigna sa reconnaissance et charma de nouveau, jusqu'à son départ, les oreilles qu'il avait si malicieusement outragées.

Rameau, de retour à Paris, publia plusieurs ouvrages de théorie dans lesquels beaucoup d'erreurs se rencontraient parmi de très bonnes choses. Ces ouvrages le firent connaître avec honneur; exaltés par des sectateurs qui adoptaient tout aveuglément et juraient sur la parole du maître; combattus, dénigrés même par de redoutables adversaires, les traités de Rameau devinrent un objet de controverse qui mit au jour le nom de leur auteur, et porta l'attention du public sur l'artiste.

Rameau s'était fait une brillante réputation comme théoricien; mais on se méfiait encore de son talent pour la scène lyrique; c'est là pourtant qu'il voulait faire ses preuves. Il avait quarante-quatre ans, et les portes de l'Académie royale de Musique étaient encore fermées pour lui. Il allait solliciter chez les paroliers de l'époque, demandant un livret d'opéra; le théoricien fameux n'obtenait que des refus. Aucun rimeur ne voulait tenter l'aventure, et, comme aujourd'hui, l'on exigeait que le musicien qui désirait se faire connaître se fût déjà signalé par un ouvrage d'éclat. Il fallait pourtant commencer, et Rameau ne pouvait parvenir à faire ce premier pas. Il avait asisté à une représentation du *Jephté* de Monteclair; l'organiste de Clermont, accoutumé à la musique d'église, trouvait que l'on psalmodiait assez bien à l'Opéra, l'organiste se sentit capable de faire manœuvrer les chantres de l'Académie royale de Musique aussi bien que les compositeurs ses rivaux le faisaient. Mais ces rivaux étaient en possession de la scène, ils en défendaient les abords, et le bienheureux privilége de produire un drame lyrique sur le theâtre ne s'obtenait pas plus facilement il y a cent ans qu'aujourd'hui.

Houdart de La Motte était alors le fabricateur de livrets le plus habile, Rameau l'avait sollicité plusieurs fois, mais en vain. Après avoir plaidé sa cause verbalement, ce musicien imagina qu'un petit mémoire écrit produirait plus d'effet auprès du rimeur insensible à ses prières; voici la lettre qu'il lui adressa le 25 octobre 1727. Cette lettre est un monument très curieux pour l'histoire de notre Opéra, et nos mœurs musicales ont si peu changé, que je crois rendre service aux jeunes compositeurs en leur offrant un modèle de placet. Il suffira de changer les noms et la désignation des ouvrages pour que la lettre puisse

être adressée par les Rameau de nos jours aux La Motte dont ils implorent la faveur.

« Quelques raisons que vous ayez, monsieur, pour ne pas attendre de ma musique théâtrale un succès aussi favorable que de celle d'un auteur plus expérimenté, en apparence, dans ce genre, permettez-moi de les combattre et de justifier en même temps les préventions où je suis en ma faveur, sans prétendre tirer de ma science d'autres avantages que ceux que vous sentirez, aussi bien que moi, devoir être égitimes.

« Qui dit un savant musicien, entend ordinairement par là un homme à qui rien n'échappe dans les différentes combinaisons de notes. Mais on le croit en même temps tellement absorbé dans ces combinaisons, qu'il y sacrifie tout : le bon sens, le sentiment, l'esprit et la raison. Or, ce n'est là qu'un musicien de l'école, école où il n'est question que de notes et de rien de plus; de sorte qu'on a raison pour lors de lui préférer un musicien qui se pique moins de science que de goût. Cependant celui-ci, dont le goût n'est formé que par des comparaisons à la portée de ses sensations, ne peut tout au plus exceller que dans de certains genres, je veux dire les genres relatifs à son tempérament. Est-il naturellement tendre, il exprime la tendresse. Son caractère est-il vif, enjoué, badin, sa musique y répond pour lors : mais sortez-le de ces caractères qui lui sont naturels, vous ne le reconnaissez plus. D'ailleurs, comme il tire tout de son imagination, sans aucun secours de l'art, par ses rapports avec les expressions, il s'use à la fin. Dans son premier feu il était tout brillant; mais ce feu se consume à mesure qu'il veut le rallumer, et l'on ne trouve plus chez lui que des redites et des platitudes. Il serait donc à souhaiter qu'il se trouvât pour le théâtre un musicien qui étudiât la nature avant de la peindre, et qui par sa science sût faire le choix des couleurs et des nuances dont son esprit et son goût lui auraient fait sentir le rapport avec les expressions nécessaires.

« Je suis bien éloigné de croire que je sois ce musicien; mais du moins j'ai au-dessus des autres la connaissance des couleurs et des nuances dont ils n'ont qu'un sentiment confus, et dont ils n'usent à propos que par hasard. Ils ont du goût et de l'imagination, mais le tout est borné dans le réservoir de leurs sen-

sations, où les différens objets se réunissent en une petite portion de couleurs, au-delà desquelles ils n'aperçoivent plus rien. La nature ne m'a pas tout-à-fait privé de ses dons, et je ne suis pas livré aux combinaisons des notes jusqu'au point d'oublier leur liaison intime avec le beau naturel qui suffit seul pour plaire; mais qu'on ne trouve pas facilement dans une terre qui manque de semences, et qui a fait ses derniers efforts.

« Informez-vous de l'idée que l'on a de deux cantates qu'on m'a prises depuis une douzaine d'années, et dont les manuscrits sont tellement répandus en France, que je n'ai pas cru devoir les faire graver puisque je pourrais en être pour les frais, à moins que je n'en joignisse d'autres aux premières, ce que je ne puis faire faute de paroles. L'une a pour titre *l'Enlèvement d'Orythie*; il y a du récitatif et des airs caractérisés; l'autre a pour titre *Thétis*, où vous pourrez remarquer le degré de colère que je donne à Neptune et à Jupiter, selon qu'il appartient de donner plus de sang-froid ou plus de possession à l'un qu'à l'autre, et selon qu'il convient que les ordres de l'un et de l'autre soient exécutés. Il ne tient qu'à vous de venir entendre comment j'ai caractérisé le chant et la danse des sauvages qui parurent sur le Théâtre-Italien, il y a un an ou deux; et comment j'ai rendu ces titres: *Les Soupirs, les Tendres plaintes, les Cyclopes, les Tourbillons* (c'est-à-dire les tourbillons de poussière excités par de grands vents), *l'Entretien des muses, une Musette, un Tambourin*, etc., dans une pièce de clacevin.

« Vous verrez pour lors que je ne suis pas novice dans l'art, et qu'il ne paraît pas surtout que je fasse grande dépense de ma science dans mes productions, où je tâche de cacher l'art par l'art même. Je n'y ai en vue que les gens de goût et nullement les savans, puisqu'il y en a beaucoup de ceux-là et presque point de ceux-ci. Je pourrais encore vous faire entendre des motets à grand chœur, où vous reconnaîtriez si je sens ce que je veux exprimer. Enfin, en voilà assez pour vous faire faire des réflexions. »

La Motte ne prit pas la peine de faire ces réflexions et persista dans ses refus. C'est l'opéra de *Jephté* qui avait inspiré à Rameau le désir de composer pour la scène lyrique; l'abbé Pel-

legrin était l'auteur du livret de *Jephté*, Rameau courut chez l'abbé,

> Qui dévot le matin et le soir idolâtre
> Déjeunait de l'autel et soupait du théâtre.

Pellegrin mangeait à deux râteliers, et pourtant il faisait maigre chère. Rameau déploya toute son éloquence pour endoctriner l'abbé fabricant de livrets : sa logique serrée n'amenant aucun résultat satisfaisant, il eut recours enfin à l'argument qu'il gardait pour assurer son triomphe. Le musicien présente à son poète un billet de cinq cents livres, c'était une ancre de salut qui devait préserver Pellegrin du naufrage qu'il redoutait et laissait le débutant exposé à toutes les infortunes, suite inévitable de son peu d'expérience. Rameau signe le contrat aléatoire, portant obligation de cinq cents livres tournois, le remet à Pellegrin qui se hâte de lui confectionner un livret d'opéra calqué sur la *Phèdre* de Racine, ayant pour titre *Hippolyte et Aricie.*

Le musicien reçut avec transport l'œuvre de son associé, le premier acte fut bientôt écrit, copié, mis sur les pupitres, et l'on en fit l'essai chez La Poplinière, fermier-général, qui affectionnait beaucoup Rameau. L'abbé Pellegrin assistait à cette répétition : frappé de la beauté de la musique, il ne se contente pas de témoigner son admiration en l'applaudissant avec l'auditoire brillant que l'on avait assemblé pour l'entendre, il court à l'auteur, l'embrasse, et déchire le billet en s'écriant qu'un pareil musicien n'a pas besoin de caution.

Hippolyte et Aricie parut sur la scène le 1er octobre 1733. Une violente opposition s'éleva contre le nouvel œuvre dont le succès fut contesté. « Que ne peut l'habitude sur nous ? dit un contemporain : si depuis long-temps nous n'avions été éclairés que par la faible lueur d'un flambeau, nous fermerions les yeux à la lumière du soleil, et la crainte d'être éblouis pendant quelques momens, nous ferait préférer l'horreur des ténèbres à l'éclat du plus beau jour. La nature nous inspire en vain le bon goût, l'habitude en forme souvent un factice, pour lequel les préjugés fortifient notre attachement ; et Rameau faillit en être la victime.

« Lulli avait accoutumé nos oreilles aux sons les plus doux, aux intonations les plus faciles; content d'intéresser le cœur, il n'avait que rarement cherché à captiver tous nos sens par la magie de l'harmonie; il s'était principalement attaché à la mélodie que le goût et le sentiment lui inspiraient; et quoique ce grand musicien n'eût pas saisi tout ce qui caractérisait le goût naturel, le Français, né sensible, toujours entraîné par le mouvement de son cœur, ne croyait pas qu'il pût y avoir d'autres beautés que celles qui brillaient dans les œuvres de ce créateur de la musique française. Le goût qui régnait dans ses opéras paraissait au public le bon goût par excellence. Tous les ouvrages de musique n'étaient appréciés que d'après les rapports qu'ils avaient avec ceux de Lulli.

« On entendait pour la première fois des airs dont l'accompagnement augmentait l'expression, des accords surprenans, des intonations qu'on avait crus impraticables, des chœurs, des symphonies dont les parties différentes, quoique très nombreuses, se mêlaient de façon à ne former qu'un tout. Les mouvemens étaient combinés avec un art inconnu jusqu'alors, appliqués aux différentes passions avec une justesse qui produisait les effets les plus merveilleux. Ce n'était plus au cœur seul que la musique parlait; les sens étaient émus, et l'harmonie enlevait les spectateurs à eux-mêmes, sans leur laisser le temps de réfléchir sur la cause de ces prodiges.

« Lulli avait charmé, séduit; Rameau étonnait, subjuguait, transportait. Était-il facile de reconnaître dans la musique de celui-ci le véritable langage de la nature, tandis qu'on était prévenu que l'autre avait su le rendre ?

« Aussi le rideau fut à peine levé, qu'il se forma dans le parterre un bruit sourd, qui, croissant de plus en plus, annonça bientôt à Rameau la chute la moins équivoque. Un revers si peu mérité l'étonna sans l'abattre : Je me suis trompé, disait-il; j'ai cru que mon goût réussirait; je n'en ai point d'autre; je ne ferai plus d'opéras. Peu à peu les représentations d' *Hippolyte et Aricie* furent plus suivies et moins tumultueuses; les applaudissemens couvrirent les cris d'une cabale qui s'affaiblissait chaque jour; et le succès le plus décidé couronnant les travaux de l'auteur, l'excita à de nouveaux efforts qui lui firent partager avec Lulli les honneurs de la scène lyrique; et

par la révolution la plus étonnante, lui méritèrent le titre de réformateur de la musique. »

Le nombre des admirateurs de Rameau s'accrut bientôt au point de former un parti redoutable pour les sectateurs de Lulli. Les lullistes et les ramistes se divisèrent en deux camps, et, pour la première fois, la guerre porta ses ravages dans notre Académie royale de Musique. On remit en scène plusieurs opéras de Lulli; Chassé, Tribou, Mlle Fel, nouvelle cantatrice que la ville de Bordeaux venait de céder à la capitale, prêtèrent l'appui de leur talent à ces anciens ouvrages, et Rameau soutint seul la rivalité de Lulli et des musiciens qui travaillaient dans le style de ce maître. Campra donne, en 1735, *Achille et Déidamie;* Mouret, *les Graces;* Rameau se signale par *les Indes galantes* où l'on remarque l'air de l'entrée des sauvages. Cet air, plein de vigueur et d'un beau caractère, fit fureur dans sa nouveauté. Les organistes, les clavecinistes, le savaient par cœur; ce morceau favori a figuré pendant quatre-vingts ans aux concerts donnés dans le jardin des Tuileries le jour de la fête du roi. Sa longue et brillante carrière ne s'est point arrêtée; et toutes les fois qu'on exécute *Azémia* sur un théâtre de province, l'air des sauvages fait encore son explosion dans l'ouverture de cet opéra-comique où Dalayrac l'a placé en l'ornant d'un contrepoint qui pourrait être meilleur et d'un tour moins vulgaire. Cette seconde victoire augmenta le crédit de Rameau, qui devint maître absolu de la scène lyrique, en 1737, après le succès prodigieux de *Castor et Pollux*, son chef-d'œuvre. Dans cet ouvrage, il se montra supérieur à lui-même, et les belles choses qu'il renferme seraient encore goûtées de nos jours. Le chœur *Que tout gémisse,* fort admiré de Gluck, a été placé dernièrement dans un mélodrame arrangé par M. Schneitzoëffer, où il a produit beaucoup d'effet. L'air *Tristes apprêts, pâles flambeaux,* est d'une mélodie solennelle et mélancolique; le menuet *Dans ce doux asile* est d'une allure pleine de franchise, et n'a pas plus vieilli que certains menuets de Gluck, tels que celui d' *Armide, On s'étonnerait moins.*

Scanderberg, opéra de La Motte, mis en musique par Rebel et Francœur, avait été reçu avec enthousiasme, en 1735; les costumes et les décors de cette pièce firent beaucoup de bruit

dans le monde qui fréquentait les théâtres. Rebel et Francœur composèrent presque toujours en société; on les appelait les *petits-violons*, parce qu'ils avaient débuté ensemble dans les concerts, encore enfans, jouant du violon d'une manière très remarquable. Ce premier succès obtenu de compagnie les attacha l'un à l'autre. *Les Voyages de l'Amour*, de La Bruère et Boismortier; *les Romans*, de Bonneval et Niel; *les Génies*, de Fleuri, mis en musique par Mlle Duval, actrice de l'Opéra; *le Triomphe de l'Harmonie*, de Pompignan et Grenet, avaient précédé *Castor et Pollux*. Ces quatre pièces étaient des opéra-ballets, composés de trois, quatre, cinq actes, qui n'avaient ensemble aucune liaison et formaient chacun une pièce entière.

En 1739, Rameau fait représenter *les Fêtes d'Hébé*, *Dardanus;* Mouret reparaît sur la scène, en 1742, et donne *Ragonde*, ballet burlesque; Mondonville se fait connaître par *Isbé*, opéra en trois actes. *Les Caractères de la Folie*, paroles de Duclos, musique de Bury; *Le Pouvoir de l'Amour*, de Saint-Marc et Royer; *l'École des amans* de Fuselier et Niel, précèdent *la Princesse de Navarre*, comédie en trois actes avec des intermèdes, jouée le 23 février 1745, devant le roi, sur le théâtre de la Grande-Écurie, à Versailles. Ce fut le début de Voltaire, il écrivit cette pièce pour le mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne, Rameau fit la musique des intermèdes. *Zélindor, roi des Sylphes*, paroles de Moncrif, musique de Rebel et Francœur; eut un succès prodigieux. L'opéra-bouffon s'aventura sur notre grande scène lyrique; *Platée*, d'Autreau, musique de Rameau, réussit à merveille à côté de *Jupiter vainqueur des Titans*, des *Génies tutélaires*, des *Génies élémentaires*, des génies de toutes les espèces que les faiseurs à la mode lançaient par volées au milieu de leurs intrigues mythologiques.

Deux nouveaux talens brillaient sur la scène de l'Opéra, Mlle Chevalier et Mlle de Metz, nièce de Mlle Antier. Ces deux virtuoses s'étaient signalées dans *Armide* dont elles remplirent tour à tour le rôle principal. Le 18 mars 1746, le maréchal de Saxe paraissait pour la première fois à l'Opéra après la bataille de Fontenoi, il y fut accueilli avec des tranports d'enthousiasme. Mlle de Metz, qui représentait le personnage de la Gloire

dans le prologue d'*Armide*, posa sa couronne de laurier sur la tête du vainqueur des Anglais. Le maréchal envoya le lendemain pour dix mille francs de diamans à Mlle de Metz. On a vu que la tante de cette actrice avait fait le même cadeau, dans une circonstance semblable, au maréchal de Villars après la victoire de Denain. Mlle de Metz était fort belle, et quitta le théâtre, en 1751, après avoir perdu la raison; elle vécut plus de trente ans encore dans le silence le plus profond, sans chanter une note, sans prononcer même une parole.

Lorsque Mme d'Etioles, ensuite marquise de Pompadour, fut annoncée pour maîtresse de Louis XV, avant même qu'elle fût déclarée, Voltaire s'empressa de lui faire sa cour. Il réussit aisément à lui plaire. Transplantée au château de Versailles, assez mal instruite du caractère et des goûts du roi, elle avait d'abord espéré l'amuser par ses talens; sur un théâtre particulier, elle jouait devant lui de petits actes d'opéra, dont quelques-uns étaient faits pour elle, et dans lesquels sa voix, son jeu, son chant, étaient justement applaudis. Voltaire, en faveur auprès d'elle, s'avisa de vouloir diriger ce spectacle. L'alarme en fut au camp des gentilshommes de la chambre et des intendans des Menus-Plaisirs. C'était empiéter sur leurs droits, et ce fut entre eux une ligue pour éloigner de là un homme qui les aurait dominés tous, s'il avait plu au roi autant qu'à sa maîtresse. Mais on savait que Louis XV ne l'aimait pas, et que son empressement à se produire ajoutait encore à ses préventions contre lui. Peu touché des louanges qu'il lui avait données dans son panégyrique, il ne voyait en lui qu'un philosophe impie et qu'un flatteur ambitieux. Voltaire avait, auprès du roi, des jaloux et des envieux de la faveur qu'on lui voyait briguer, ils s'empressaient de censurer tout ce qu'il faisait pour réussir. A leur gré le poëme de *Fontenoi* n'était qu'une froide gazette; le panégyrique du roi était inanimé, sans couleur, sans verve; les vers à Mme de Pompadour furent taxés d'indécence et d'indiscrétion, il y mettait le roi au niveau et de pair avec sa maîtresse en disant :

Soyez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes.

Au mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne, il fut aisé de relever l'inconvenance et le ridicule d'avoir donné pour spectacle à l'infante cette *Princesse de Navarre* qui véritablement n'était pas faite pour réussir. L'idée du *Temple de la Gloire* valait bien mieux, c'est la seule chose qui ait quelque mérite parmi tout ce fatras de vers que Voltaire a rimés pour notre Opéra. Le troisième acte, dont Trajan est le héros, présentait une allusion flatteuse pour Louis XV : c'était un monarque juste, humain, généreux, pacifique et digne de l'amour du monde, à qui le temple de la Gloire était ouvert. Voltaire n'avait pas douté que le roi ne se reconnût dans cet éloge à bout portant. Après le spectacle il se trouva sur son passage, et voyant que sa majesté passait sans lui dire un mot, il prit la licence de lui demander : « Trajan est-il content? » Trajan, surpris, indigné qu'on s'oubliât jusqu'à l'interroger, répondit par un silence dédaigneux, et toute la cour trouva mauvais que Voltaire eût osé questionner le roi.

Le Temple de la Gloire fut représenté à Versailles, le 27 novembre 1745. Rameau en avait composé la musique. Je ne parle point d'une infinité de pièces de circonstance qui parurent à la même époque, ni des reprises des opéras de Lulli dont tout le répertoire fut remis en scène. Les auteurs briguaient la faveur d'être admis à composer pour le théâtre des petits appartemens dont Mme de Pompadour était la *prima donna*. *Ismène*, *Églé*, *Almasis*, *Érigone*, *les Surprises de l'Amour*, et beaucoup d'autres opéras, sont représentés par la troupe chantante dirigée par la favorite. Mmes de Pompadour, de Marchais, de Brancas, Trusson, le duc d'Ayen, le marquis de La Salle, le chevalier de Clermont, le vicomte de Rohan, y tenaient les divers emplois tragiques et comiques. Un autre théâtre particulier attirait à Passy la foule des amateurs.

Le nom de La Poplinière doit figurer dans l'histoire de notre musique dramatique ; ce fermier-général faisait un noble usage de ses trésors, il aimait les arts avec passion, la musique surtout. Séparé de sa femme après l'aventure de la cheminée à plaque mobile, aventure que les mémoires du temps et les pièces de théâtre de notre époque ont rendue populaire, séparé de son infidèle moitié, La Poplinière ne songea plus qu'à vivre en homme libre, en *dilettante* prodiguant ses richesses pour

satisfaire ses goûts, ses fantaisies, ses caprices d'artiste. Sa maison de Passy redevint un séjour enchanteur avec un *crescendo* notable de brillantes folies. Cet heureux du siècle entretenait à ses frais le meilleur concert de France. Les symphonistes logeaient chez lui, et préparaient ensemble le matin les ouvrages qu'ils devaient exécuter le soir. Les premiers talens des théâtres, et principalement les cantatrices et les danseuses de l'Opéra, venaient embellir ses soupés. A ces festins splendides, après que de belles voix s'étaient réunies pour charmer l'oreille; lorsque Jéliotte et Mlle Fel avaient chanté les délices de l'amour heureux; lorsque Chassé, d'une voix éclatante et sonore, frappait la dernière cadence d'une chanson bachique, on était agréablement surpris de voir Lany, sa sœur, la jeune Puvigné quitter la table, et dans la même salle danser les airs que l'orchestre exécutait.

Tous les musiciens habiles qui venaient d'Italie, chanteurs, cantatrices, violonistes étaient reçus, logés, entretenus dans sa maison, et chacun s'empressait de contribuer à l'ornement de ses concerts. Rameau composait ses opéras dans cette harmonieuse retraite; il avait à sa disposition un théâtre, les acteurs de l'Académie-Royale, et d'excellens symphonistes pour en essayer sur-le-champ les scènes principales. Les jours de fête on chantait la messe à la chapelle domestique; l'orgue sonnait sous les doigts de Rameau, et l'auditoire était ravi de ces improvisations du maître de chapelle par excellence. Bourgeois, il vivait comme un prince, mieux encore, puisque les princes, les hauts dignitaires de la cour, sollicitaient avec empressement la faveur d'être admis chez La Poplinière, afin de prendre part à ses plaisirs.

Son théâtre était un premier degré qui a conduit plus d'un compositeur à notre grande scène lyrique. Protégé par ce généreux Mécène, un débutant pouvait faire entendre son œuvre avec tous les avantages désirables : les premiers sujets de l'Académie royale de Musique le chantaient, un excellent orchestre les accompagnait, La Poplinière payait tous les frais de cet essai; si l'épreuve était favorable au jeune musicien, les amateurs proclamaient le succès qu'il venait d'obtenir à Passy; le bruit en retentissait à Versailles, à Paris; de puissans protecteurs joignaient leur crédit à celui de La Poplinière, et le débu-

tant était bientôt admis à se produire sur un plus grand théâtre. On n'essayait sur celui de Passy que des fragmens de drame lyrique, on n'y représentait point d'opéras, et la raison en est toute simple, le maître de la maison ne faisait que des comédies. Des acteurs pris dans sa société les jouaient; ces ouvrages, quoique médiocres, étaient d'assez bon goût, assez bien écrits. Le succès ne pouvait en être douteux, le spectacle était suivi d'un soupé magnifique où l'élite des spectateurs figurait, où les ambassadeurs de l'Europe, la plus haute noblesse et les plus jolies femmes étaient invités.

Marmontel et Rameau vivaient ensemble chez La Poplinière; c'est là que le prévôt des marchands, Bernage, vint les trouver et leur proposer de faire un opéra relatif à la naissance du duc de Bourgogne, pièce de circonstance qui devait présenter un grand spectacle et beaucoup de luxe de mise en scène. Il fallait que, dans cet ouvrage, paroles et musique, tout fût écrit à la hâte et à jour nommé. De part et d'autre le travail n'était qu'une ébauche. Cependant, comme *Acante et Céphise* était une œuvre à grande machine, le mouvement de la scène, la beauté des décorations, quelques bons effets d'harmonie, peut-être aussi l'intéret des situations, le soutinrent. Il eut quatorze représentations, c'était beaucoup pour un ouvrage de commande. *Acante et Céphise* est un titre bien connu dans les fastes de l'Opéra; pendant plus de soixante ans, il a figuré en tête du catalogue alphabétique donné chaque année par l'Almanach des spectacles.

Marmontel s'était laissé charmer dans les concerts par des morceaux d'une mélodie après laquelle la musique française lui semblait lourde et monotone. Ces airs, ces duos, ces récitatifs mesurés dont les Italiens composaient leurs scènes lyriques, le touchaient vivement. Il en étudia les formes et voulut que Rameau s'appliquât avec lui à transporter sur notre théâtre ces richesses et ces beautés. Mais Rameau, déjà vieux, n'était pas disposé à changer sa manière et s'obstinait à mépriser celle des Italiens, bien qu'il fût assez homme de goût pour en apprécier les avantages. Le plus bel air de Léo, de Vinci, de Jomelli, de Pergolèse, le faisait fuir d'impatience.

On reprit *Thétis et Pélée* en 1750. Fontenelle, auteur des paroles de cet opéra, était dans la loge où il avait été soixante

ans auparavant quand on le représenta pour la première fois. Ce même jour, il eut pour convives à dîner deux de ses amis qui avaient dîné avec lui le jour de la première représentation de cette pièce en 1689. Fontenelle fut applaudi, fêté à cette reprise. Un pareil exemple de longévité peut se rencontrer parmi les hommes, trois amis se rencontreront encore à table après soixante ans; mais il est difficile qu'ils assistent au même opéra sérieux ou comique à des époques si éloignées. Les drames lyriques, bien que d'une plus forte constitution, n'ont plus maintenant des amateurs qui consentent à les entendre pendant un siècle.

Rameau s'était élevé au plus haut degré de sa gloire, il avait à peu près terrassé Lulli, dont la musique, trop simple, paraissait languissante après les airs emphatiques du nouveau maître français et les hurlemens de ses chœurs. Rameau régnait en souverain à l'Opéra, lorsque les directeurs de ce théâtre y firent exécuter des intermèdes italiens par quelques chanteurs médiocres recrutés dans le Piémont. Jamais révolution ne fut plus vive; la guerre est allumée pour la seconde fois. Les lullistes, déjà découragés, gardèrent le silence; le parti de Rameau fut accablé, et les enthousiastes du genre ultramontain s'emparèrent du champ de bataille. En vain quelques champions de la psalmodie française voulurent confier leurs réclamations et leurs plaintes aux feuilles périodiques, ou les hasarder en forme de brochures; les vainqueurs dédaignèrent de se mesurer avec d'aussi faibles adversaires. Ces vieux amateurs ne remportèrent de leur démarche inconsidérée que le ridicule de l'avoir entreprise.

La Serva padrona, de Pergolèse, eut un succès de fureur, de fanatisme; elle parut le 1er août 1752. Anna Tonelli et Manelli, un soprane et une basse comique, produisirent seuls cet effet merveilleux. Un duo, tel était le morceau le plus compliqué, l'ensemble harmonieux le plus riche que la musique italienne vînt opposer aux masses de l'opéra français, et pourtant du premier coup elle le battit en ruines. *Il Giocatore, il Maestro di musica, la Finta Cameriera, la Donna superba, la Zingare,* et six autres opéras, succédèrent à *la Serva padrona* avec des chances diverses. Catarina Tonelli, sœur de la *prima donna*, et trois autres acteurs subalternes, com-

posaient la troupe italienne; les intermèdes qu'elle jouait, tels que *il Giocatore*, *la Serva padrona*, n'avaient que deux personnages. Ces Italiens ne chantaient que l'*opéra buffa;* on les appela les *bouffons*, ce mot s'est conservé et l'on nomme encore aujourd'hui les *bouffes* nos acteurs italiens, bien qu'ils représentent plus souvent des tragédies que des pièces comiques.

J.-J. Rousseau parle avec beaucoup d'irrévérence du talent de Mlle Tonelli et de ses compagnons; mais son opinion en musique n'est pas exempte d'exagération; d'ailleurs, c'est à propos de son opérette qu'il arrive à conter les faits et gestes des Italiens; cette circonstance doit nous tenir en garde contre son jugement. Voici ce qu'il en dit :

« Quelque temps avant qu'on donnât *le Devin du village*, il était arrivé à Paris des bouffons italiens qu'on fit jouer sur le théâtre de l'Opéra, sans prévoir l'effet qu'ils y allaient faire. Quoiqu'ils fussent détestables, et que l'orchestre, alors très ignorant, estropiât à plaisir les pièces qu'ils donnèrent, elles ne laissèrent pas de faire à l'opéra français un tort qu'il n'a jamais réparé. La comparaison de ces deux musiques, entendues le même jour sur le même théâtre, déboucha les oreilles françaises; il n'y eut personne qui pût endurer la traînerie de leur musique après l'accent vif et marqué de l'italienne; sitôt que les bouffons avaient fini, tout s'en allait. On fut forcé de changer l'ordre et de mettre les bouffons à la fin. On donnait *Eglé*, *Pygmalion*, *le Sylphe;* rien ne tenait.

« Les bouffons firent à la musique italienne des sectateurs très ardens. Tout Paris se divisa en deux partis plus échauffés que s'il se fût agi d'une affaire d'état ou de religion. L'un, plus puissant, plus nombreux, composé des grands, des riches et des femmes, soutenait la musique française; l'autre, plus vif, plus fier, plus enthousiaste, était composé des vrais connaisseurs, des gens à talens, des hommes de génie. Son petit peloton se rassemblait à l'Opéra sous la loge de la reine. L'autre parti remplissait le reste du parterre et de la salle; mais son foyer principal était sous la loge du roi. Voilà d'où vinrent ces noms de partis célèbres en ce temps-là, de *coin du roi* et de *coin de la reine*. La dispute, en s'animant, produisit des brochures. Le coin du roi voulut plaisanter; il fut moqué par *le*

Petit prophète, il voulut se mêler de raisonner, il fut écrasé par la *Lettre sur la musique française*. Ces deux petits écrits, l'un de Grimm et l'autre de moi, sont les seuls qui survivent à cette querelle : tous les autres sont déjà morts.

« Mais *le Petit prophète*, qu'on s'obstina long-temps à m'attribuer malgré moi, fut pris en plaisanterie, et ne fit pas la moindre peine à son auteur ; au lieu que la *Lettre sur la musique française* fut prise au sérieux, et souleva contre moi toute la nation, qui se crut offensée dans sa musique. La description de l'incroyable effet de cette brochure serait digne de la plume de Tacite. C'était le temps de la grande querrelle du parlement et du clergé. Le parlement venait d'être exilé ; la fermentation était au comble : tout menaçait d'un prochain soulèvement. La brochure parut ; à l'instant toutes les autres querelles furent oubliées ; on ne songea qu'au péril de la musique française, et il n'y eut plus de soulèvement que contre moi. Il fut tel que la nation n'en est jamais bien revenue. A la cour, on ne balançait qu'entre la Bastille et l'exil, et la lettre de cachet allait être expédiée, si M. Le Voyer n'en eût fait sentir le ridicule. »

Je suis loin de partager l'avis de Rousseau relativement à l'importance politique de sa *Lettre sur la musique française*, mais je ne regarde pas moins cette pièce comme une œuvre très remarquable sous le rapport de la force de sa logique et de la finesse de sa plaisanterie. Les raisons qu'il donnait étaient assez bonnes pour qu'il n'eût pas besoin de recourir aux invectives qui déchaînèrent contre lui ramistes et lullistes. Les symphonistes de l'Opéra brûlèrent Rousseau en effigie. Le corps des musiciens, qui se croit le premier orchestre du monde et qui est seulement le premier orchestre de Paris, parce qu'il n'y en a pas d'autre, dit Grimm, s'est trouvé extrêmement offensé par les reproches d'ignorance et d'imbécillité. Cette lettre, tombant comme la foudre sur la psalmodie française au moment des triomphes de l'opéra italien, devait la terrasser, l'écraser. Point du tout, elle s'en releva plus traînante et plus lourde ; les Français, que l'on dit si légers dans leurs goûts, sont d'une opiniâtreté désespérante en fait de musique. L'intrigue agit à la sourdine, de puissantes cabales s'élevèrent en faveur de la musique nationale; on fit un succès pyramidal à *Titon et*

l'Aurore, opéra de Mondonville, on reprit *Castor et Pollux* avec pompe, et les Italiens furent congédiés après le succès de *I Viaggiatori*, opéra en trois actes qu'ils jouèrent depuis le 12 février 1754 jusqu'au 7 mars suivant.

Tous ces opéras furent traduits en français et représentés sur le théâtre de la foire Saint-Germain, berceau de l'Opéra-Comique. L'impulsion musicale que les partitions italiennes lui donnèrent, le fit marcher plus vite vers la réforme. Vingt ans plus tard, Gretry faisait chanter son Marsias dans le style des virtuoses du grand Opéra, style que l'on avait conservé religieusement, et que l'auteur du *Jugement de Midas* frappa d'un ridicule dont il ne s'est plus relevé.

Le 18 octobre 1752, trois mois après l'arrivée des Italiens, on représente à Fontainebleau *le Devin du village*, opéra en un acte, paroles et musique de J.-J. Rousseau. Mlle Fel, Jéliotte et Cuvillier remplissaient les rôles de Colette, Colin, le Devin. Voici ce qu'en dit l'auteur : « La pièce fut très mal jouée quant aux acteurs ; mais bien chantée et bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène, qui véritablement est d'une naïveté touchante, j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissement, jusqu'alors inouï dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée, et, pour parler à la Montesquieu, d'augmenter son effet par son effet même. A la scène des deux petites bonnes gens, cet effet fut à son comble. On ne claque point devant le roi ; cela fit qu'on entendit tout : la pièce et l'auteur y gagnèrent. J'entendis autour de moi un chuchotement de femmes qui me semblaient belles comme des anges, et qui s'entredisaient à demi-voix : Cela est charmant, cela est ravissant ; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes, et je ne les pus contenir au premier duo, en remarquant que je n'étais pas seul à pleurer.

« Le lendemain, Jéliotte m'écrivit un billet où il me détailla le succès de ma pièce et l'engouement où le roi lui-même en était. « Toute la journée, me marquait-il, sa majesté ne cesse » de chanter avec la voix la plus fausse du royaume : *J'ai* » *perdu mon serviteur, j'ai perdu tout mon bonheur.* »

Le Devin du village fut joué à Paris le 1er mars 1753, et n'eut pas moins de succès. Rousseau avait fait l'abandon de ses droits d'auteur. Le roi lui donna cent louis, Mme de Pompadour cinquante, après une représentation qui eut lieu à Bellevue, ou elle fit le rôle de Colin; il reçut encore cinquante louis de l'Opéra et cinq cents francs de son éditeur. *Le Devin du village* réussit complètement dans sa nouveauté; la grande réputation littéraire de son auteur vint ajouter ensuite à ce succès, et le prolongea bien au-delà des bornes assignées aux ouvrages de ce temps et de ce style. Rousseau voulut traiter le thème de deux façons; il refit la musique de son opéra. Cette partition authentique, et qu'on ne pouvait lui contester, car on avait élevé des doutes sur la première, fut remise par lui aux directeurs de l'Académie royale de Musique. Elle était si mauvaise, qu'on refusa de l'exécuter. Le nouvel œuvre fut déposé à la bibliothèque du théâtre, où il est encore. L'aspect seul de cette partition démontre que celui qui s'en avoue l'auteur ne peut pas avoir fait l'autre, bien que cette autre soit d'un style fort négligé et d'une facture inférieure à celle des compositeurs de l'époque. La musique du *Devin du village* a été attribuée à Grenet, auteur du *Triomphe de l'Harmonie*, opéra joué en 1737.

Mlle Le Maure, qui avait tenu d'une manière si brillante l'emploi de première cantatrice à l'Opéra, s'était retirée en 1743. Elle consentit pourtant à chanter dans les spectacles donnés en 1745, pour le mariage du dauphin, à condition qu'un carrosse du roi viendrait la prendre et la conduirait à Versailles, accompagnée d'un gentilhomme de la chambre. « Mon Dieu! s'écria-t-elle en traversant Paris, que je voudrais être à une fenêtre pour me voir passer! » Mlle Fel lui succéda.

« Mlle Fel, qui, avec le plus heureux organe du monde, avec une voix toujours égale, toujours franche, brillante et légère, connaissait encore l'art que nous appelons, en langage sacré, chanter, terme honteusement profané en France, et appliqué à une façon de pousser avec effort des sons hors du gosier, et de les fracasser sur les dents par un mouvement de menton convulsif. C'est ce qu'on appelle chez nous crier, et qu'on n'entend jamais sur nos théâtres, à la vérité, mais tant qu'on veut dans les marchés publics. Faut-il s'étonner si j'ai été charmé, séduit

par les grâces et la légèreté de cette voix unique, par le talent de Mlle Fel, qui a appris à sa nation que l'on pouvait chanter en français, et qui, avec la même hardiesse, a osé donner une expression originale à la musique italienne. » (Grimm, *Lettre sur Omphale.*)

Jéliotte était alors le ténor par excellence, et le sieur de Chassé, comédien d'un rare talent, doué d'une voix de baryton magnifique, avait fait oublier Thévenard.

Tribou, l'épicurien, disciple du père Porée et l'un de ses élèves les plus chéris, avait cédé sa place de première haute-contre à Jéliotte. Vivant libre et content de peu, Tribou devint charmant dans sa vieillesse, son humeur joyeuse ne l'abandonna jamais. Il prit congé gaiement des plaisirs du jeune âge, se laissant aller doucement au courant des années, et, dans leurs délices, conservant cette philosophie verte, gaie et naïve, que Montaigne lui-même n'attribuait qu'à la jeunesse.

Un caractère d'une autre trempe, et aussi aimable à sa manière, était celui de Jéliotte. Doux, riant, *amistous*, pour me servir d'un mot de son pays qui le peint admirablement, il portait sur son front la sérénité du bonheur; en le respirant lui-même, il l'inspirait. C'était un homme complètement heureux. Né dans l'obscurité, enfant de chœur dans une église de Toulouse, il était venu de plein vol débuter sur le théâtre de l'Opéra, et signaler sa première épreuve par un succès d'enthousiasme. Dès ce moment, il jouit de toute la faveur du public, et pendant vingt ans il en fut l'idole. On tressaillait de joie quand il paraissait sur la scène; on l'écoutait avec l'ivresse du plaisir, et toujours l'applaudissement marquait le repos de sa voix. Cette voix était admirable, pleine, ronde, sonore, d'un timbre flatteur, bien qu'elle eût un éclat argentin, arrivant sans effort aux notes les plus élevées de la haute-contre. C'était le Rubini de 1750 pour l'émission du son.

Jéliotte n'était ni beau ni bien fait; mais, pour s'embellir, il n'avait qu'à chanter. On eût dit qu'il charmait les yeux en même temps que l'oreille. Les femmes en étaient folles; on les voyait à demi-corps élancées de leurs loges, donner en spectacle l'excès de leur émotion; et plus d'une, des plus jolies, voulaient bien la lui témoigner. Bon musicien, son talent ne lui donnait aucune peine, et son état n'avait pour lui que des agré-

mens. Chéri, considéré parmi ses camarades, il vivait en homme du monde, accueilli, désiré partout. D'abord, c'était son chant que l'on voulait entendre; et pour en donner le plaisir, il était d'une complaisance dont on était charmé autant que de sa voix. Il s'était fait une étude particulière de choisir et d'apprendre nos plus jolies chansons; il les chantait à ravir, en s'accompagnant de la guitare. Mais bientôt on oubliait en lui le chanteur, pour jouir des agrémens de l'homme aimable; et son esprit, son caractère, lui faisaient dans la société autant d'amis qu'il avait eu d'admirateurs. Il en avait dans la bourgeoisie, il en avait dans le plus grand monde; et partout simple, doux, modeste, il n'était jamais déplacé. Il s'était fait, par son talent et par les grâces qu'il avait obtenues, une petite fortune, et s'en était servi d'abord pour mettre sa famille à l'aise. Il jouissait, dans les bureaux et les cabinets des ministres, d'un crédit très considérable, car c'était le crédit que donne le plaisir; il l'employait à rendre dans la province où il était né des services importans. Aussi y était-il adoré.

Tous les ans, il lui était permis, en été, d'y faire un voyage, et de Paris à Pau sa route était connue; le temps de son passage était marqué de ville en ville; partout des fêtes l'attendaient. A Toulouse, il avait deux amis à qui jamais il ne préféra personne : l'un était le tailleur chez lequel il avait logé, l'autre son maître de musique lorsqu'il était enfant de chœur. La noblesse, le parlement, se disputaient le second soupé que Jéliotte faisait à Toulouse; mais pour le premier, on savait qu'il était invariablement réservé à ses deux amis. Homme à bonnes fortunes, autant et plus qu'il n'aurait voulu l'être, il était renommé pour sa discrétion; et de ses nombreuses conquêtes, on n'a connu que celles qui ont voulu s'afficher. Enfin, parmi tant de prospérité, il n'a jamais excité l'envie, et l'on n'a jamais pu dire que Jéliotte eût un ennemi.

Jéliotte composa la musique de *Zélisca*, joué avec beaucoup de succès en 1745. Il quitta la scène dix ans après.

L'Académie royale de Musique fermait son théâtre pour trois semaines à Pâques; Philidor obtint le privilége de donner des concerts spirituels aux Tuileries pendant ce long entr'acte. La foule des amateurs de musique n'était point alors aussi nombreuse qu'elle l'est à présent, et le concert spirituel ne pouvait

satisfaire que les *dilettanti* les plus passionnés. Une grande partie du public restait oisive. Servandoni voulut l'occuper agréablement. Le roi, qui prescrivait la clôture des théâtres pendant le temps pascal, ne fit aucune difficulté de permettre à Servandoni, son peintre et architecte, chevalier de l'ordre du Christ, d'ouvrir un spectacle destiné à remplir l'interrègne des autres. Il lui prêta la salle des Tuileries, dite des Machines, construite en 1661, sur dessins de Vigarani, et l'on y représenta des spectacles dont les décorations étaient l'objet principal. Servandoni composait une suite de tableaux d'un bel effet, constrastés avec artifice, et groupait une foule d'acteurs habillés pour animer ses décors. Un drame bâti sur les fondations tracées par l'architecte était exécuté par des mimes, dont la musique accompagnait les gestes, et faisait parler le silence : c'était un opéra sans paroles et sans voix. Servandoni commença par un sujet chrétien en représentant d'abord l'église de Saint-Pierre de Rome. Il passa bientôt du sacré au profane ; et, dès la seconde année, Pandore ouvrit sa boîte devant les curieux, charmés de retrouver l'opéra, dont la fin du carême les privait. *Énée aux enfers, les Travaux d'Ulysse, Héro et Léandre, la Forêt enchantée, le Triomphe de l'Amour conjugal*, parurent successivement sur le théâtre des Tuileries. *La Forêt enchantée*, sujet pris de la *Jérusalem délivrée*, produisit le plus grand effet, ainsi que les *Conquêtes de Thamas-Kouli Kan.* Ces spectacles, qui, chaque année, étaient renouvelés, continuaient d'être offerts au public pendant plusieurs dimanches et fêtes après la réouverture des théâtres. L'entreprise de Servandoni réussit très bien tant qu'il la dirigea ; mais cet artiste, ayant été appelé par le roi de Pologne, en 1755, laissa son spectacle entre les mains de Quillet et Moulin, décorateurs de l'Opéra, qui firent de vains efforts pour le soutenir.

La Reine de Persépolis, et beaucoup d'autres pantomimes représentées en 1810 sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, étaient des spectacles dans le genre de Servandoni.

On se demande quelquefois d'où vient que l'Opéra est plus suivi le vendredi que les autres jours de la semaine, d'où vient que les personnes qui louent leurs loges pour un seul jour, choisissent le vendredi ? Cet usage est fort ancien et s'est con-

servé, quoique la raison qui l'a fait établir n'existe plus. Autrefois les noms des acteurs ne figuraient point sur l'affiche, le public savait bien qu'on lui donnerait une représentation de *Castor et Pollux*, mais il ignorait si les rôles principaux seraient chantés par les premiers sujets, par leurs remplaçans ou leurs doubles. En achetant une carte d'entrée, on prenait un billet de loterie; toute réclamation était inutile si l'on rencontrait les mauvais acteurs, on n'avait rien promis à cet égard. Mais par une convention tacite entre les directeurs de spectacle et le public, il était établi que les bons acteurs paraîtraient toujours le vendredi à l'Opéra; le lundi, mercredi et samedi à la Comédie-Française; le lundi, jeudi et samedi à la Comédie-Italienne. Les noms des acteurs ne furent inscrits pour la première fois sur l'affiche de l'Opéra que le 21 juin 1792. Depuis lors on sait qui doit remplir tel ou tel rôle, on connaît le prix réel du billet que l'on achète, tandis que autrefois les marchands de billets faisaient un commerce trop chanceux et qui mettait bien souvent leurs épaules à de rudes épreuves. « Est-ce que je savais qu'on lâcherait le Ponteuil? » disait un Savoyard pour échapper aux coups de canne qui le menaçaient. L'amateur désappointé avait payé fort cher un billet pour voir jouer Lekain, et c'est Ponteuil qu'il avait rencontré. Les acteurs subalternes étaient alors dans une position très désagréable vis-à-vis du public : rien n'avait annoncé leur venue, on les recevait toujours avec une bordée de sifflets.

Quarante soldats du régiment des gardes-françaises et trois caporaux commandés par trois sergens dont un sergent-major, étaient chargés de maintenir l'ordre et la tranquillité dans la salle de l'Opéra et ses entours. Un somme de 56 livres était payée chaque jour à cette garde par l'administration du théâtre; le sergent-major recevait à la fin de l'année une gratification de 500 livres. Ces soldats, choisis dans toutes les compagnies, formaient une troupe d'élite, prise parmi les plus sages, les plus braves et les mieux faits. La mission de cette garde n'était pas si facile à remplir qu'on se l'imagine, le public était alors d'une effroyable turbulence due en partie à la position des spectateurs debout dans le parterre. Il était de bon goût de troubler le spectacle par de bruyantes apostrophes, des colloques scandaleux, des disputes engagées à plaisir, des mystifi-

cations plaisantes qui portaient l'attention des spectateurs sur la loge où ce nouveau spectacle leur était présenté. Une volée de jeunes étourdis s'emparait d'une porte de communication, arrivait sur le théâtre, dispersait danseuses et cantatrices, les poursuivait dans les corridors, et les loges des actrices n'étaient pas une retraite sûre. Les seigneurs, les officiers en semestre, les mousquetaires, donnaient quelquefois l'exemple; mais les petits-maîtres plébéiens, les abbés surtout, se montraient au premier rang dans ces escarmouches. Des couplets satiriques, infâmes, sur telle ou telle actrice, jetés par milliers dans la salle, les seigneurs mettant l'épée à la main à chaque instant pour la moindre chose, quelquefois pour vider une querelle que leurs cochers venaient d'entamer à coups de fouet du haut de leur siége,

Pour disputer du pas le frivole avantage;

la porte de l'Opéra assiégée et forcée en plein jour, les armes à la main, par une foule de *dilettanti* qui voulaient absolument assister à la répétition; les convives qui s'échappaient des cabarets du Palais-Royal pour venir continuer leurs bruyantes orgies à l'Opéra, donnaient trop souvent de l'occupation à la garde. Les balcons, placés alors sur l'avant-scène (1), montraient de la tête aux pieds les élégans qui venaient s'y poster pour faire admirer leurs grâces et leur toilette. Ils s'établissaient sur le terrain des acteurs, ils se donnaient en spectacle; le public avait donc le droit de contrôler leur costume et leur

(1) Sur le plancher même du théâtre, à droite et à gauche des acteurs, étaient des banquettes destinées aux spectateurs; ces places coûtaient plus cher que les autres. Les petits-maîtres par excellence s'empressaient de les occuper; comme ils n'avaient pas toujours la tête libre à l'heure du spectacle, une rampe en fer les empêchait de tomber dans l'orchestre. De là viennent les noms de *rampe*, de *balcons* donnés à cette partie de l'avant scène. L'usage les a conservés, bien qu'il n'y ait plus aucun rapport entre un cordon lumineux de quinquets et une rampe. Lorsque l'on fit disparaître les balcons véritables, les balcons fermés avec une rampe, on appela *balcons* les deux extrémités de la galerie en fer-à-cheval qui touchent à l'avant-scène.

jeu scénique; il applaudissait les rubans rouges ou la veste d'or, sifflait le nez crochu ou les jambes en flûtes : c'était encore une source de plaisanteries que les loustics du parterre savaient exploiter. Les mémoires du temps, les almanachs des spectacles sont remplis d'anecdotes de ce genre; les curieux sauront les y trouver, je ne les reproduirai point ici. Mais je demanderai à nos lecteurs la permission de leur conter deux aventures inédites qui méritaient d'être mises au jour. Je les tiens de Grétry, de Solié, témoins oculaires.

La salle de l'Opéra était comble; le parterre, fort agité, attendait avec impatience le premier coup d'archet de l'ouverture, quand un personnage à figure tant soit peu grotesque, couvert d'un large surtout gris, portant des moustaches noires retroussées, vient s'asseoir au milieu de la troupe brillante et dorée qui se pavanait aux balcons. L'homme gris est à peine assis au premier rang, qu'un plaisant s'écrie : « A bas la moustache! » plus d'un écho répondit à l'appel, et peu à peu tout le parterre de crier : « A bas la moustache! » Les spectateurs des galeries, ceux des loges, se joignirent bientôt à la clameur publique, et toute la salle entonnait avec un ensemble parfait, une vigueur merveilleuse : « A bas la moustache! » L'homme gris regarde autour de lui, cherche la moustache que l'on frappait de proscription d'une voix unanime, et, ne la trouvant point, touche la sienne; du geste, interroge le public qui se hâte de lui faire connaître que c'est à lui qu'il en veut. L'homme gris se lève alors, salue respectueusement l'assemblée et se retire. « Bravo la moustache! » Ces cris mille fois répétés, un tonnerre d'applaudissemens accompagne cette honorable retraite. Le tumulte s'apaise, on avait presque oublié celui qui en était la cause, quand l'homme gris revient tranquillement reprendre sa place. Nouveaux cris, sabat infernal. « A bas la moustache! » L'homme gris ouvre alors sa redingote, qui cachait un tromblon, arme la batterie, se promène sur l'avant-scène, et dirige la gueule du canon à droite, à gauche, couchant en joue les groupes les plus bruyans. Le silence fut à l'instant rétabli, un calme parfait descendit sur cette mer agitée, et les dames des loges se permirent seulement d'applaudir et de crier en voix de soprane : « Bravo la moustache! » L'homme gris déposa son espingole dans la coulisse, et s'assit pour goûter les

plaisirs du spectacle, qui ne fut troublé par aucune clameur.

Un abbé galant, donnant la main à deux très jolies femmes superbement parées, se présente un soir au contrôle de l'Opéra, et demande la loge du maréchal de Noailles. « Passez, monsieur l'abbé, » disent les contrôleurs. « Entrez, monsieur l'abbé, » lui dit l'ouvreuse ; et l'abbé s'établit sur le devant de la loge, ayant à ses côtés ses deux sémillantes compagnes. La loge était au premier rang, et tous les yeux se portent sur ce trio; cependant un abbé figurant à l'Opéra au milieu de deux femmes charmantes et d'une tenue qui n'était pas du tout collet-monté, ne paraissait pas une chose assez peu ordinaire pour que le public criât au scandale. L'abbé faisait des jaloux, il est vrai ; mais le parterre semblait éprouver de la sympathie pour lui ; l'abbé n'eut que de l'agrément avant le lever du rideau. Le spectacle une fois commencé, le public le perdit de vue. Mais, vers le milieu uu premier acte, on entend le bruit d'une altercation assez violente; les yeux se portent vers le lieu d'où vient la rumeur, et rencontrent la loge de l'abbé. Jugez de l'intérêt qu'inspira la dispute! Le drame avait été trop bien préparé pour manquer son effet. Le maréchal de Noailles, arrivant avec sa société, furieux de trouver sa loge occupée, sommait le prestolet de vider les lieux incontinent et sans délai. L'abbé s'obstinait à rester, disant qu'il avait payé, et que nul ne pouvait le déposséder des places qu'il occupait avec ses deux compagnes. L'action était vivement engagée, le public criait : « A la porte! Paix-là! » Tous les regards étaient dirigés sur l'abbé, qui se posait en héros, et défendait sa propriété avec toutes les armes de la logique et la véhémence de l'homme éloquent. Le tumulte était au comble, quand l'abbé, se tournant vers le public, sollicite du geste un instant de silence ; tout se tait, et l'abbé dit : « Messieurs, je vous prends pour juges ; voilà M. le maréchal de Noailles qui n'a pris de place de sa vie, et qui veut aujourd'hui me prendre la mienne ; dois-je la lui céder? » « Non! non! » crie-t-on de toutes parts. Le maréchal veut persister, on le siffle ; l'abbé est applaudi avec fureur. Enfin le maréchal fait prudemment retraite pour mettre fin au scandale.

Voilà un bon mot mis en scène avec un soin tout particulier. Était-ce un véritable abbé? Le malin n'avait-il pas endossé la soutane pour donner plus de mordant à son trait satirique?

L'abbé resta-t-il jusqu'à la fin du spectacle pour jouir de son triomphe? L'histoire ne s'explique point sur ces questions.

« A bas, M. l'abbé! à bas! » criait le parterre en voyant un jeune prestolet assis sur le théâtre. L'abbé se leva, et s'adressant à ceux qui lançaient contre lui cet arrêt de proscription, leur dit : « Messieurs, depuis qu'on m'a volé ma belle montre d'or en votre compagnie, j'aime mieux payer une place au théâtre que de risquer encore ma tabatière que voilà.» L'abbé prit tranquillement du tabac dans sa boîte d'or, tandis que le parterre l'applaudissait.

CASTIL-BLAZE.

REVUE LITTÉRAIRE.

ROME AU SIÈCLE D'AUGUSTE, PAR M. L. CHARLES DÉZOBRY.

ESSAIS HISTORIQUES SUR LES BARDES, LES JONGLEURS ET LES TROUVÈRES NORMANDS, PAR M. L'ABBÉ DE LA RUE.

Il est convenu que l'époque où nous vivons est peu féconde en génies littéraires. C'est la plainte ordinaire de la critique : ainsi le veut son humeur chagrine. J'imagine que déjà, au siècle de Périclès, le génie grec s'en allait mourant; pour recueillir les *reliefs des festins d'Homère*, il n'avait alors en effet qu'Eschyle ou Pindare, et après eux Sophocle, Euripide, Aristophane et Platon. La critique contemporaine de Tite-Live et de Virgile ne croyait sans doute qu'aux harangues de Cicéron et aux vers de Lucrèce. Je ne suis pas bien sûr qu'au milieu des royautés littéraires du règne de Louis XIV, la critique ait juré par d'autres noms que ceux de Malherbe et de Racan. Un peu plus tard, Mme de Sévigné se plaint déjà qu'il n'y ait personne pour hériter du grand Corneille. Plus tard, il est vrai, quand Voltaire éblouissant la pensée de son siècle, ne laissera à Montesquieu qu'une étroite place dans le présent pour y méditer l'*Esprit des lois*, et à Rousseau quelques pieds d'ombre, sous les bois, pour rêver l'*Héloïse*, la critique alors découvrira qu'il a existé un Racine, un Molière, un Lafontaine; mais elle

n'aura si bonne mémoire qu'en haine du génie universel de Voltaire. Il nous sera facile, à nous, de rendre justice à Voltaire et à Montesquieu; mais notre âge, le dernier venu, sera nécessairement de tous le plus stérile, en attendant le jour où l'on confessera que ce pauvre siècle qui se meurt, comptait pourtant des poètes, tels que Lamartine, Victor Hugo et Béranger; des prosateurs, tels que Chateaubriand, Lamennais et George Sand.

La critique a souvent les petites façons grondeuses d'une vieille qui ne peut se résoudre à pardonner à la jeunesse. Comment croire d'ailleurs à des génies qui s'habillent comme vous et que l'on coudoie dans la rue? On ne croyait pas à l'immortalité de Racine quand on pouvait le rencontrer sur le chemin d'Auteuil, non plus qu'à celle de Lafontaine lorsqu'on pouvait le voir suivant les quais, en tournant le dos au palais Mazarin, pour se rendre à l'Académie.

Si nous quittons maintenant les hautes cimes de l'art pour descendre aux œuvres modestes de l'érudition, ce sera bien autre chose encore. Ah! c'est là que se montre à nu toute l'impuissance du siècle! On ne fait plus d'*in-folio*, ou tout au plus se borne-t-on à réimprimer quelques-uns de ceux des siècles passés, par les mains de l'Académie des inscriptions. Je vous demande si une érudition qui serait égale à celle de nos pères pourrait se faire assez petite pour tenir dans cet humble format de *l'in-octavo*. Vous direz que l'érudition d'autrefois était singulièrement discoureuse, et qu'elle savait difficilement résister aux séductions d'une sorte de flânerie littéraire. Vous ajouterez que chacun des volumes qu'elle a enfantés, réduit aux élémens naturels du sujet, courrait grandement risque de s'amoindrir; que d'ailleurs beaucoup de choses aujourd'hui ne valent plus la peine d'être dites, par la raison toute simple que des livres elles ont passé dans les idées. Que faire donc? Tout à l'heure nous avons cité des noms de grands poètes et de grands prosateurs. Voyons si l'érudition aura moins fait de nos jours que l'éloquence et la poésie.

On remplirait des pages entières de la seule énumération des travaux qui honorent l'érudition contemporaine. De grandes collections de mémoires et de témoignages de tout genre secouent la poussière des vieilles bibliothèques, et s'en viennent

toutes prêtes pour l'art et pour la science, s'étaler sur nos rayons. Trouvères du nord, troubadours du midi, rencontrent, parmi les jeunes gens, de sérieux interprètes qui étudient laborieusement leurs langues oubliées pour nous révéler leurs pensées. Pour nous, il n'est plus de *barbares ;* la civilisation du nord nous arrive par la double voie du commentaire et de la traduction.

Dans la ferveur de ces initiations nouvelles, la France n'est point ingrate envers l'antiquité, sa sainte mère. De plus en plus elle se pénètre de son génie, l'étudiant dans sa puissance et dans sa grâce; et c'est d'elles peut-être qu'elle apprend aujourd'hui à aspirer pour elle-même à l'originalité dans l'art. Platon et Homère ont été traduits comme autrefois on ne traduisait pas; voici enfin, sous les auspices d'un libraire digne de continuer les traditions des Etienne, l'une des grandes littératures du monde antique, qui nous parle sa langue, et qui pourrait au besoin nous apprendre la nôtre, si, par malheur, le nouveau dictionnaire de l'Académie eût eu le sort du saint Jean Chrisostôme.

Le livre de M. Dézobry est aussi une œuvre de vaste érudition, commentaire ingénieux de la civilisation romaine. Ce que l'abbé Barthélemy a fait pour la Grèce de Périclès, M. Dézobry, par une généreuse émulation, a voulu le faire pour la Rome d'Auguste. Afin d'atteindre ce but, aucun effort, aucun sacrifice ne paraît lui avoir coûté.

S'enfermer pendant seize ans dans une seule idée, avec quelques livres ; oublier les jours où l'on vit, les hommes avec qui l'on vit, s'oublier soi-même; évoquer tout un peuple et donner à ce peuple un historien de sa civilisation contemporain de cette civilisation même; c'est là ce qui, dans tous les temps, a été la gloire d'un bien petit nombre d'hommes, et il semblait que désormais de pareils hommes ne pouvaient plus se rencontrer parmi nous : il en est cependant.

On a beaucoup reproché à l'abbé Barthélemy la forme romanesque de son livre. Il fallait se borner à relever ce qu'en ses récits la couleur a de faux et de moderne. Quant au fond même de la question, je ne vois pas pourquoi on ferait un reproche à la science d'arriver à l'esprit par l'imagination. Nul doute que, présentées sous une forme plus sévère, les recherches de Barthélemy ne donnassent à la pensée une satisfaction plus haute.

Je ne sais cependant s'il eût atteint aussi vite et aussi long-temps conservé sa légitime popularité ; comment blâmer en un livre utile ce qui le rend accessible à un plus grand nombre d'intelligences?

Ces objections que, récemment encore, M. Villemain a renouvelées en Sorbonne, avec toute l'autorité qui appartient à sa parole, n'ont point arrêté M. Dézobry. Il a, lui aussi, donné à son livre la forme d'un voyage. Avant M. Dézobry, M. le baron de Théis avait eu déjà la pensée de nous présenter, dans un récit par lettres, une image de la vieille Rome. Polyclète est un jeune Athénien que Sylla envoie de Grèce en Italie, comme otage. Je ne veux point établir de parallèle entre deux ouvrages dignes d'estime. Je dois pourtant remarquer que, dans le choix de son héros, M. Dézobry semble avoir été plus heureusement inspiré. Rome avait dès-lors étendu, au loin, sur le monde, le niveau de sa conquête ; mais quoi qu'elle eût fait pour effacer toute trace des nationalités étrangères, toujours avait-il dû survivre une opposition plus vive de races, de croyances et d'habitudes, entre la Gaule et Rome, qu'entre Rome et la Grèce; d'où il suit qu'un Gaulois apportera au spectacle des mœurs romaines plus d'étonnement et de curiosité, et empreindra son récit d'une couleur plus tranchée. On dirait, au premier abord, qu'entre les deux voyageurs il y a seulement différence de langage ; mais, au fond, il y a diversité dans le point de vue, et les deux livres, qui semblent n'avoir le plus souvent qu'à se répéter l'un l'autre, se complètent l'un par l'autre.

L'érudition ne nous avait encore donné rien d'aussi complet que le livre de M. Dézobry, sur cette grande époque de Rome, et Rome entière est dans cette époque. Mais je regrette que l'auteur ne nous ait pas fait entrevoir à l'une des extrémités du monde le christianisme naissant. Pour cela, sans doute, il devenait nécessaire de faire quelque peu violence à l'histoire ; mais l'histoire même y gagnait en vérité philosophique. Il y a dans les œuvres de lord Byron un beau morceau qui a pour titre : *le Gladiateur mourant.* Le barbare, frappé à mort, se penche, comme pour écouter le pas sourd des nations germaniques qui arrivent. M. Dézobry ne pouvait-il, par quelque chose de semblable, nous aider à pressentir la venue du Christ? Il pouvait, par exemple, faire retentir, à travers cette société

romaine qui mourra bientôt, la voix qui disait : *Le grand Pan est mort.* Il nous semble que cette civilisation si savamment résumée avait besoin de cette conclusion. Le livre aurait plus d'unité, et la Rome impériale se détacherait plus grande, entre l'âge des guerres civiles qui s'éloigne et l'âge nouveau dont l'étoile levée à l'orient s'est arrêtée sur l'étable de Bethléem.

Je ne suivrai point M. Dézobry dans les détails de son immense travail. Ce qu'on a dit avant lui, il le répète d'une manière à la fois plus précise et plus complète; ce qu'on ne savait pas, il le trouve à demi par induction, ou il le laisse entrevoir par d'ingénieux rapprochemens. Rome politique, Rome civile, Rome conquérante, Rome littéraire, notre compatriote du siècle d'Auguste a tout vu, et a bien vu. Il a applaudi les poètes au théâtre, les orateurs au Forum, et je croirais volontiers qu'il a prolongé la vie de son héros sous Tibère, uniquement pour avoir le droit d'entendre l'admirable discours de l'historien Cremutius Cordus.

La civilisation romaine a enseveli avec elle dans la ruine du monde antique le secret de beaucoup de ses institutions. M. Dézobry a-t-il retrouvé ce secret dans les cendres de Rome? On n'oserait l'affirmer. Mais il a curieusement réuni tout ce qui peut aider à la solution de ces problèmes; il a interrogé tous les témoignages; des grandes questions de la vie publique il est descendu aux détails peu connus de la vie privée des Romains. Il n'est pas jusqu'aux voleurs qui n'aient là leur chapitre; et les voyageurs qui oublient leur bourse dans les ruines du Colysée, peuvent savoir si, à Rome, les voleurs ont dégénéré comme le reste.

Le style de ce livre est simple et n'est pas dépourvu de l'élégance sévère qui convenait au sujet. Mais on pourrait lui reprocher de manquer un peu d'éclat, et aussi de variété. Heureusement que c'est là un de ces bons et solides ouvrages qui, d'édition en édition, s'améliorent et se corrigent. Mais dût-il rester ce qu'il est, hâtons-nous de le proclamer comme une de ces compositions qui honorent la vie d'un homme, et qui bientôt appartiennent à toutes les littératures.

M. Dézobry a vu Rome dans les livres qu'elles nous a laissés : il lui reste à la contempler dans la majesté de ses ruines, et à recommencer par lui-même le voyage de son Gaulois. Son livre

y gagnera en couleur et en vérité; peut-être même était-ce par là qu'il eût fallu commencer. Mais *non licet omnibus adire Corinthum*, si, à propos de Rome, on veut bien nous permettre de citer un Romain.

Parmi les livres d'érudition historique que le suffrage de tous a mis, de nos jours, hors de ligne, je ne voudrais pas qu'on oubliât les belles études de M. Raynouard sur la poésie provençale. Ce n'est pas de lui toutefois qu'il s'agit maintenant, mais d'un autre travail qui, par l'analogie du sujet et par l'étendue des recherches, mérite bien de trouver place auprès de celui de M. Raynouard et qui le complète par opposition. Parlons des *Essais historiques* de M. l'abbé de La Rue, *sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands du moyen-âge*.

Les tempêtes de notre première révolution jetèrent l'abbé de La Rue sur la côte d'Angleterre. Plusieurs de ces émigrés que le malheur des temps dispersait alors dans l'Europe, se firent marchands pour ne pas avoir à tendre la main. Tout récemment encore, dans le dernier roman de George Sand, vous avez pu voir ce que c'était que le marquis de l'ancien régime, devenant d'abord épicier à Trieste par nécessité, et, après le retour, marchand de bestiaux par habitude. Tout autre fut l'industrie de l'abbé de La Rue. Il se mit à exploiter en Angleterre les bibliothèques de l'état et celles des particuliers. Il voulait savoir comment on chantait jadis les diverses fortunes de la vie dans cette chère Normandie où il ne lui était plus permis de vivre. Se souvenant que les Anglais ont coutume d'emporter chez eux tous les papiers qu'ils rencontrent dans les provinces conquises, les curés qui avaient été déportés avec l'abbé de La Rue le priaient de chercher, à la Tour de Londres et ailleurs, les titres perdus de leurs églises. Ces bonnes gens croyaient y trouver le secret de trésors ensevelis jadis dans leurs paroisses, à l'époque des invasions. Mais, s'écrie le docte abbé avec le généreux orgueil de l'intelligence, j'avais à chercher des trésors plus précieux pour moi; ajoutons et pour nous aussi : c'était l'histoire des bardes et des trouvères.

Cette histoire remplit trois volumes. Le premier, consacré aux bardes et aux jongleurs, s'ouvre par une introduction dans laquelle le savant antiquaire saisit avec une singulière pénétra-

tion, dans les altérations successives de la langue latine, les premiers élémens de nos modernes idiomes. A des conjectures fort plausibles sur les les anciens bardes de la race celtique succèdent de précieuses indications sur les jongleurs, leur talent, leur vie aventureuse, leur position dans la société d'alors, ce qui les rapproche des trouvères, ce qui les en distingue, puis enfin la biographie de quelques-uns, dont il nous est venu un souvenir plus distinct, parce qu'ils ont été poètes en même temps que rapsodes, et que leurs vers nous ont apporté leurs noms.

Le second et le troisième volume sont réservés aux trouvères. Ils contiennent un grand nombre de notices biographiques, plus ou moins intéressantes sous le rapport des aventures, mais toujours précieuses pour la critique, par les questions d'art et de langue qu'elles soulèvent.

L'abbé de La Rue a été constamment animé et soutenu dans ses investigations par cette idée profondément juste, savoir : que les poètes naïfs d'une civilisation qui commence en sont presque toujours aussi les historiens les plus vrais. Mais ce n'est pas là sa pensée la plus chère. Lorsque ses matériaux amassés, il a voulu résumer ses recherches, son but a été celui-ci : démontrer que la poésie des trouvères est, pour le moins, contemporaine de celle des troubadours, et que si les premiers ont emprunté quelque chose à ceux-ci, ceux-ci, à leur tour, ont plus souvent encore traduit les trouvères. A l'appui de cette assertion, il fallait des preuves. Les historiens de la poésie méridionale avaient leur Blacas, leur Bertrand de Born et tant d'autres. Pour repousser cette invasion des troubadours, l'abbé de La Rue a levé dans les bibliothèques de Londres toute une armée de trouvères. Plusieurs déjà nous étaient connus, Robert Wace, Marie de France, Benoît de Saint-Maur, etc.; mais que d'autres dont le nom apparait, pour la première fois, dans les chroniques de la poésie! Chacun d'eux nous arrive avec son poème que l'abbé de La Rue cite, traduit, et commente. Égaux aux troubadours, sinon par la grâce, du moins par la force du génie, les trouvères les accableraient par le nombre. De ce côté de la Loire, comme de l'autre, la poésie descend des princes aux simples chevaliers, et des lèvres du plus humble écuyer, elle remonte à celles des plus grands rois.

Ce livre d'ailleurs est un de ceux qu'il faut lire, ne fût-ce que pour comprendre tout ce que l'instinct de race peut, aujourd'hui encore, jeter de passion véhémente dans les œuvres ordinairement si paisibles de la critique littéraire. Aux yeux de l'abbé de La Rue, la Normandie n'est pas précisément la France, c'est la Normandie. Il reste homme du nord pour les hommes du midi, et je crains qu'il n'ait jamais bien sincèrement pardonné à Philippe-Auguste. On a beaucoup accusé M. Augustin Thierry d'avoir, en son beau livre, exagéré ce point de vue de la critique moderne. Qu'on lise l'abbé de La Rue, et on verra si le temps efface bien toutes les oppositions des nationalités primitives. Voici un livre écrit avec une bonne foi parfaite, un livre de simple érudition, qui donne raison, en plein jour, aux conjectures hardies de notre illustre contemporain.

L'abbé de La Rue n'est pas un homme d'imagination; peut-être même les défauts de son livre tiennent-ils chez lui à l'absence de cette faculté. Ces défauts sont de deux genres; les uns concernent plus particulièrement ses procédés d'exposition; les autres, les habitudes de sa critique. L'abbé de La Rue est un de ces hommes qui aiment l'érudition pour elle-même, et non par reconnaissance pour les sources de poésie qu'elle découvre, chemin faisant. Son style est simple, correct, et d'une élégance assez ferme; mais le sujet demandait peut-être quelque chose de plus. Par une sorte de contradiction qui n'est qu'apparente aujourd'hui, l'histoire littéraire recherche tout à la fois les idées générales et les petits détails. L'abbé de La Rue n'insiste pas assez sur les idées, et il écourte volontiers le détail. Il dit brièvement ce qu'il sait à merveille. Il y avait là mille aventures charmantes qui appelaient naturellement toutes les grâces du style; c'est à peine, si en passant, il y prend garde; il dit froidement comment Blondel allait de château en château, cherchant le roi Richard; comment Robert de Courte-Heuse, enfermé dans une tour, se fit peu à peu une inspiration du regret de la liberté perdue, et du souvenir de la patrie dont il entrevoyait les côtes à l'horizon. Cette fois cependant l'austère historien se sent ému, et il traduit avec bonheur l'une des élégies du pauvre Robert.

Le prince voyait du fond de sa prison un vieux chêne qui dominait le promontoire de Penarth, sur le canal de Bristol. Invo-

lontairement, à la vue de cet arbre battu des vents, sa pensée se reportait sur lui-même et sur son orageuse destinée. La mélancolie de son chant est sombre et désespérée.

« Chêne né sur ces hauteurs, théâtre de carnage où le sang a coulé en ruisseau;

« Malheur aux querelles de mots dans le vin!

« Chêne nourri au milieu de garçons couverts du sang de tant de morts;

« Malheur à l'homme qui est devenu un objet de haine!

« Chêne élevé sur un tapis de verdure arrosé du sang de ceux dont le fer a déchiré le cœur;

« Malheur à celui qui se complaît dans la discorde!

« Chêne qui a crû au milieu des trèfles et des plantes, qui, en t'environnant, ont arrêté l'essor de ta cime, et empêché ta tige de croître encore;

« Malheur à l'homme qui est au pouvoir de ses ennemis!

« Chêne placé au milieu des bois qui couvrent le promontoire d'où tu vois les flots de la Saverne lutter contre la mer;

« Malheur à celui qui voit ce qui n'est pas la mort!

« Chêne qui as vécu au sein des orages et des tempêtes, au milieu du tumulte de la guerre et des ravages de la mort;

« Malheur à l'homme qui n'est pas assez vieux pour mourir! »

Voilà pour l'exposition : je ferais un autre reproche à la critique de l'abbé de La Rue en parcourant ces annales obscures de la poésie normande, plus d'une fois, sans doute, il a pensé à la poésie française, sa noble fille. Plus d'une fois il a dû trouver dans les traits des deux Muses de singulières ressemblances. Il eût été à désirer qu'il indiquât d'abord d'une manière plus positive les traces de cette filiation, et qu'ensuite il étendît cette comparaison à toutes les poésies modernes.

Pour nous résumer, l'abbé de La Rue a fait un de ces livres qui fondent quelque chose, et autour desquels viennent se grouper d'eux-mêmes tous les faits d'un monde retrouvé. Il est entré courageusement dans ce poudreux dédale de la poésie normande, au moyen-âge, et il a tenu, d'une main toujours ferme, le fil qui devait le conduire au jour. D'autres, avec plus de persévérance et de sagacité, pourront aller plus loin que lui; mais qu'ils n'oublient jamais la noble voix qui s'est élevée sur le bord d'une tombe pour raconter à la France du nord l'histoire de ses vieux

poëtes. M. l'abbé de La Rue est mort au mois d'octobre de l'année dernière, âgé de plus de quatre-vingts ans. On serait tenté de le prendre pour le dernier de cette race ingénieuse des trouvères. Robert Wace fut aussi, en son temps, un bon chanoine de Bayeux.

ANTOINE DE LATOUR.

UN DOMESTIQUE

DE MONSIEUR

LE MARQUIS DE LOUVOIS.

HISTOIRE VÉRITABLE ET FANTASTIQUE.

Je commence par déclarer hautement que s'il fallait renoncer de toute nécessité à l'un de ces immortels chefs-d'œuvre d'Homère, l'*Iliade* et l'*Odyssée,* et qu'il y eût pour cela une ordonnance expresse du roi, ou une loi formelle des chambres, je tâcherais d'apprendre l'*Iliade* par cœur avant de la perdre, mais c'est l'*Odyssée* que je garderais. Je n'hésiterais pas un moment.

Et je conviens que ce début peut sembler trop magnifique pour une historiette. Il me met en état de rébellion manifeste contre la règle éternelle de l'exorde classique :

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem....

Il faut cependant le prendre comme il est, car je n'y changerai pas un mot. Les critiques en parlent bien à leur aise.

Ce qui me charme dans l'*Odyssée*, ce qui me pénètre à sa lecture d'un sentiment mêlé d'admiration et d'attendrissement, c'est la bonne foi sublime de ce poète qui récite ingénûment des contes d'enfans comme il les a entendu réciter, et qui les orne à plaisir des plus riches couleurs de l'imagination et du génie, parce qu'il n'a rien appris de mieux dans la conversation des vieillards, des héros et des sages. Ses histoires sont merveilleuses à la vérité, mais il est plus merveilleux qu'elle encore, lui qui a confiance dans ses histoires. Quand Alcinoüs roi des Phéaciens, laisse échapper quelques doutes sur la vraisemblance de tant d'événemens étranges observés en quelques années de navigation, Ulysse se garde bien de lui répondre par des raisonnemens; il se borne à continuer, et Alcinoüs n'insiste plus. C'est qu'il faut deux choses essentielles à la poésie le poète qui croit ce qu'il dit, et l'auditeur qui croit le poète. Cette rencontre est devenue fort rare et la poésie aussi.

Notre âge participe beaucoup de l'état de ces corps affaiblis que la mort a déjà saisis presque tout entiers. A ceux-là, une mélodie suave et tendre comme des chants anticipés du ciel, suffit pour bercer l'agonie, et le poète inspiré arrive à son temps. A ceux-ci, dont la sensibilité matérielle ne peut être réveillée que par des irritans caustiques et dévorans, il arrive un autre poète qui les déchire et qui les brûle pour leur arracher un cri de vie. Ce sont les deux dernières missions de l'art, et quand elles sont accomplies, tout est fini.

Il y a du génie dans ces derniers efforts de la poésie; il y en a autant peut-être que dans l'abondance naïve et crédule des compositions homériques; il faut lutter à la fois contre le *prosaïsme* d'une parole usée, contre la monotonie d'une création trop décrite où les savans ne voient plus que des aggrégations capricieuses de molécules élémentaires, contre la sécheresse de ce cœur de cendres que porte la société actuelle et qui ne palpite plus. Cela est difficile et admirable. Mais la poésie des choses, où est-elle maintenant sur la terre? où sont les anges d'Isaac et de Tobie, les tentes de Booz, et les lavoirs de Nausicaa? je ne vous en dirai pas de nouvelles.

Ce grand voyageur épique de l'antiquité, dont j'aime tant les récits, serait bien surpris aujourd'hui s'il avait à recommencer sa fable immortelle! On lui apprendrait que sa Circé

n'est tout au plus que la Narina de Levaillant ou l'Obérea de Bougainville. Ses syrènes, ce sont des phoques ou des veaux marins, Carybde et Scylla des rochers, Polyphême un Patagon borgne et anthropophage. Heureuse influence des découvertes et des progrès! ne redemandez pas ce sublime conteur aux siècles pour lesquels il était fait, et qui l'ont cependant méconnu. Vous seriez encore plus ingrats et plus injustes qu'eux. Vous ne lui donneriez pas l'aumône.

Un de mes amis s'écriait dernièrement à ce propos dans une boutade assez gaie :

> Mais ces trésors de goût, d'amour, de poésie,
> Qui les remplacera? — *L'idiosyncrasie!*

Hélas oui ! sous la baroque influence qui a fait de la rose un *phanérogame*, et du papillon un *lépidoptère;* il ne faut rien attendre de mieux de notre civilisation *anthropomorphe*. J'en suis aussi fâché que vous.

C'est pour cela que j'ai juré de ne plus lire d'ouvrages marqués au sceau du savoir et de l'esprit, et on ne saurait croire combien il est difficile d'en trouver qui n'aient pas ce cachet fatal, depuis que l'enseignement mutuel et la méthode Jacotot ont mis la littérature transcendante à la portée de toutes les intelligences. Oh! si j'avais été M. de Monthyon, avec toutes les agréables conditions qui lui ont permis de doter si richement ses héritiers, que j'aurais fondé de beaux prix en faveur des ignorans et des simples, et que je prendais de plaisir, du monde où il habite, à les voir distribuer, au jugement des mères de famille et des petits enfans! quelles bonnes primes j'aurais attachées à la publication d'un livre ingénu où la foi tient lieu de science, où l'expérience tient lieu d'étude, où le sentiment tient lieu d'habileté, où le naturel ferait oublier au besoin l'absence du talent, s'il était bien prouvé que le talent fût autre chose que le naturel! Avec quelle munificence, toutefois plus économique et plus facile que la sienne, j'aurais voulu reproduire en abondance tous les ans, pour l'instruction et le bonheur de la multitude, ces délicieuses compositions qui saisissent l'ame par des sympathies si vives, et qui la pénètrent d'enseignemens si utiles et si doux : l'*Odyssée*, les

Voyages de Pinto, les *Contes de Perrault*, les *Fables de Pilpay*, *d'Ésope, de La Fontaine, Télémaque, Robinson, D. Quichotte, les Hommes volans !* On sent bien qu'il n'est question ici que des livres de l'homme; mais quels hommes et quels livres, grand Dieu! que ceux dont je viens de parler! voilà de l'argent bien employé ! voilà une bibliothèque de véritable *progrès humanitaire !* et le peuple qui l'adoptera, voilà un peuple digne d'envie, un peuple qui mérite que l'on vive de l'air qu'il respire, et qu'on se réchauffe à son soleil! M. Herschell le trouvera peut-être dans la lune.

En attendant, je n'ai pas renoncé à raconter des histoires auxquelles je suis souvent le seul à croire, et je voudrais bien savoir pourquoi, mes histoires réunissant tous les motifs de créance qu'on peut chercher dansles histoires, la vraisemblance des faits et la loyauté du témoin désintéressé qui les rapporte. Je vous demande en effet quel intérêt j'aurais à imaginer que le loup a mangé le *Petit Chaperon*, s'il ne l'avait pas mangé ? et plût à Dieu que le loup n'eût pas mangé le *Petit Chaperon*, et qu'on pût me le prouver tout à l'heure, car cette peine compte encore parmi mes peines; bien que la foule y soit grande! Ces choses-là ne s'inventent pas et ne se disent qu'à regret quand on ne peut se dispenser de les dire pour en tirer de saines introductions morales et d'excellentes règles de conduite, comme celles qui sortent de la catastrophe du pauvre *Chaperon*, savoir : premièrement, qu'il ne faut jamais confier son secret aux méchans, et secondement, qu'il ne faut pas laisser sortir les petites filles toutes seules. Je voudrais qu'on me fît connaître un livre de haute philosophie ou de haute politique, solennellement couronné, qui ait porté dans les familles deux enseignemens plus utiles, et qui les ait accrédités d'une manière plus universelle par un symbole plus naïf et plus populaire! Je sais bien qu'un livre que je n'entends pas est au-dessus du *Petit Chaperon* de toute la hauteur insurmontable de son inintelligibilité; mais ce livre que je n'entends pas, ne fussions-nous qu'un cinquième ou un dixième de la nation à ne pas l'entendre (et cela n'est pas très-fier), est en dehors du but providentiel de l'instruction nécessaire qui appartient à tout le monde. Dans une bonne civilisation, les gens qui ne *progressent* pas, qui n'ont pas *progressé*, et qui ne *proges-*

seront probablement jamais, n'en méritent pas moins des égards.

Chacun est libre, d'ailleurs, d'occuper son imagination à sa manière, et « de s'approprier, » comme le dit admirablement un philosophe, « dans les mythes d'une intellectualité rationnelle, ce qui s'harmonie le plus identiquement avec les sympathies spontanées de son esthétisme individuel et intime. » Voilà qui est assez clair! Avez-vous plus de foi, par hasard, au saint-simonisme qu'aux *contes de fées ?* Allez au Père! — Est-ce au néo-christianisme? Allez à son pontife, qui est ressuscité le troisième jour. — Au Phalanstère? on va l'ouvrir. — A la loterie de M. Reiganum? on va la fermer. — A l'église française de M. Châtel? on sonne la messe; il y en a pour tous les goûts. A moi seulement, à moi, esprits indolens et crédules, mais tendres et gracieux, qui prendriez plus de plaisir à une fable intéressante qu'à toutes les vaines théories de l'orgueil, quand même ces mensonges superbes seraient destinés à devenir, par malheur, des vérités et des lois. Permettez aux petits de venir; car il n'y a point de danger pour eux à écouter mes récits, et vous me connaissez assez pour me croire. Celui-ci sera revêtu d'ailleurs d'une autorité qui vaut mieux que la mienne. Il m'a été communiqué par un homme dont j'aurais peut-être essayé de décrire les rares et parfaites qualités, s'il ne m'avait permis d'attacher son nom à ces pages fugitives. Maintenant qu'il est nommé, son éloge est fait.

Le 4 août 1834, M. le marquis de Louvois arrivait en calèche dans les Pyrénées. Sur le siége de sa voiture était assis un jeune domestique, dont l'histoire antérieure ne tiendra pas beaucoup de place. Paul est le fils d'un marchand de bestiaux très peu favorisé de la fortune, et le frère de neuf autres enfans qui décîment, chacun pour leur part, les fruits chanceux du petit commerce paternel. Paul s'était par conséquent trouvé trop heureux d'entrer au service de M. de Louvois, et cela se conçoit à merveille quand on connaît son maître.

La voiture suivait depuis quelque temps cette route inégale qui domine sur la droite la riante vallée d'Argelez, et d'où l'œil s'égare à plaisir en remontant le cours des eaux, à travers des massifs d'arbres touffus, parmi lesquels se dressent quelquefois les ruines d'une vieille tour féodale, aussi fameuse

par ses traditions que pittoresque par son aspect. Au loin, quelques espaces d'un blanc lisse et resplendissant se détachent çà et là sur le fond obscur et mobile de la plus magnifique végétation, une flèche pointue perce les cimes arrondies, et vous devinez un village, presque entièrement voilé de la richesse de ses ombrages, comme d'un rideau de verdure. Ainsi s'acheminait, sous le fouet retentissant du postillon, la calèche de M. le marquis de Louvois, quand elle dépassa pour la dernière fois un bon vieillard à cheval, qui semblait s'efforcer de l'accompagner, et dont l'émulation, hors de propos, inquiétait sans doute la sensibilité de notre noble voyageur. Enfin, c'en était fait : ni l'homme ni sa monture n'avaient reparu dès-lors jusqu'au relais de Pierrefitte; et M. de Louvois, délivré du souci de cette lutte inégale, s'empressa de demander des chevaux. Les chevaux manquent rarement au relais de Pierrefitte; mais la route y manque souvent, quand les eaux du gave de Cauterets, grossies par un violent orage, se débordent avec fureur dans la plaine; et le 4 août 1834 était un de ces jours-là. Il fallait coucher à la poste de Pierrefitte, ce qui est une des extrémités les plus fâcheuses auxquelles puisse être réduit le *touriste* des Pyrénées, depuis les rives du Tet jusqu'à celles de la Nivette. M. de Louvois se résigna, et porta aussi loin que possible le courage de sa position. Malgré la mauvaise apparence des mets, il se résolut à souper.

A l'extrémité de la longue table où il s'était placé, on vint apporter un second couvert, et un vieillard ne tarda pas à s'y asseoir après un salut modeste : c'était le cavalier présomptueux qui avait entrepris, une heure auparavant, de mettre son coursier fatigué au train d'un attelage fringant, circonstance dont l'attention de M. de Louvois avait été frappée, comme on s'en souvient. Il jeta sur lui les yeux, et c'était un simple mouvement de curiosité; il les y reporta plusieurs fois, et c'était l'effet d'un mouvement d'intérêt et de sympathie. Cet homme avait une figure noble et douce; des cheveux blancs, mais fournis, ombrageaient sa tête respectable; son regard, que M. de Louvois rencontrait souvent, paraissait animé d'une expression peu commune; et les larmes involontaires qu'il roulait quelquefois, trahissaient une peine intérieure qui demandait à se répandre. La conversation ne tarda pas de s'établir et d'en

amener l'occasion. Je ne changerai rien à ce récit, pas même les noms propres, que je sais ajuster, comme un autre, aux convenances d'une fiction, quand j'ai besoin de les inventer. J'ai promis en commençant une histoire authentique, où l'imagination du conteur ne serait pour rien, une histoire sans parure et sans déguisement, comme la nature et la société en donnent de temps en temps à ceux qui les cherchent, et c'est cette histoire que j'écris. Il y a peut-être quelque indiscrétion à désigner si ouvertement des personnes dont je n'ai ni reçu ni demandé l'aveu ; mais à quoi bon s'envelopper des mystères du roman dans une narration qui n'a rien d'offensant pour qui que ce soit, et qui, sous certains rapports, est honorable pour tout le monde ? Quoi qu'il en puisse être, et dans le cas même où l'on me condamnerait sur la forme, on m'absoudra sur l'intention. Je n'en demande pas davantage, car ce n'est pas ici une œuvre d'écrivain, mais une causerie de la veillée, destinée à ne pas sortir d'un petit cercle de bonnes gens dans lequel j'ai renfermé mon auditoire, mes prétentions littéraires et ma réputation.

— Vous avez dû vous étonner, monsieur, dit le vieillard, de me voir tout à l'heure si obstiné à vous suivre ; et cette ambition, si déplacée à mon âge, peut vous avoir donné une mauvaise opinion de mon jugement ?

— Non, en vérité, répondit M. de Louvois ; j'ai seulement supposé que ma rencontre, prévue ou non, ne vous était pas tout-à-fait indifférente, et que vous aviez quelque communication à me faire.

— Il le faut bien, si vous m'y autorisez, répliqua le vieux voyageur ; mais comment expliquer cela ? Mon seul dessein était d'attirer l'attention d'un jeune domestique assis devant votre voiture, et qui ne paraît pas me reconnaître. Il n'est que trop probable au reste, ajouta-t-il en étouffant un sanglot, et portant sa main sur ses yeux pour y contenir une larme, que nous nous sommes vus tous deux aujourd'hui pour la première fois. Oserais-je vous demander s'il est depuis longtemps à votre service ?

— Depuis deux ans, dit M. de Louvois, et je le connais depuis son enfance ; je l'ai reçu de sa famille.

— De sa famille ! répéta le vieillard. A ce mot, il éleva

ses yeux au ciel, et ses larmes s'échappèrent en abondance.

— Parlez, parlez! s'écria M. de Louvois. Je ne comprends rien encore à ce mystère; mais j'ai besoin de vous entendre et un désir profond de vous consoler; j'y parviendrai peut-être.

Un soupir qui exprimait le doute, une inclination de tête qui exprimait la reconnaissance, furent d'abord sa seule réponse.

— Vous le permettez donc? reprit-il enfin, et il ne me reste qu'à vous demander grâce pour ce qui pourra dans mes paroles révolter votre esprit et votre raison. Le trouble où m'ont jeté mes impressions d'aujourd'hui ne me laisse pas la force de me décider moi-même entre ce qu'il faut croire et ce qu'il faut nier.

— Je m'appelle Despin, je suis maire de la petite ville de Gaujac où M. le comte de Marcellus a un château. J'étais, il y a quatre mois tout au plus, aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre. Nous avons trois cent mille francs de fortune, ma femme et moi, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il n'en faut pour vivre dans une douce aisance, et pour faire un peu de bien autour de soi, quand on a des goûts simples et qu'on vit sans ambition. Toute la nôtre était de laisser, avec un nom honnête, l'agréable indépendance dont nous avions joui à un fils unique âgé de vingt-deux ans, qui récompensait nos soins par les meilleures qualités et la plus tendre affection. La mort nous l'a enlevé; là finit notre bonheur. Nous avions vécu trop longtemps!

Ici de nouvelles larmes interrompirent M. Despin. Après un moment de silence il continua:

— Une pierre surmontée d'une croix, voilà tout ce qui nous reste de lui! Par mon inconsolable douleur, monsieur, vous pouvez juger de celle d'une mère. Souvent, pendant les courts momens de sommeil que le ciel accordait à mes yeux fatigués, ma vieille femme se dérobait de mon lit pour aller pleurer au cimetière sur la tombe de son fils. Dernièrement, par une nuit froide et humide, je m'aperçus de son absence, et je me relevai pour la chercher, ou plutôt pour la trouver, car je savais bien où elle était. Cependant elle ne répondit point à ma voix, et j'arrivai jusqu'à la place où avait été creusée la fosse avant de l'apercevoir. Elle y était couchée, immobile, sans connais-

sance. Je crus un moment, hélas ! qu'elle était morte aussi. Le mouvement de mon départ avait réveillé quelques domestiques qui me suivaient de loin. Les uns la rapportèrent à la maison, un autre me soutint pour y revenir. Je n'avais pas encore tout perdu ; elle était rendue à la vie. On nous laissa.

La physionomie de ma femme était extrêmement animée. Ses yeux brillaient d'une lumière étrange que je n'y avais pas remarquée jusque-là.

— Notre fils n'est peut-être pas mort, dit-elle en me pressant la main. Peut-être sa fosse est vide.

Ce langage me remplit d'une nouvelle inquiétude, car je craignis que le désespoir n'eût altéré sa raison.

— Écoute, continua-t-elle du ton de voix assuré d'une personne qui veut qu'on la croie, tu connais ma dévotion à la sainte Vierge, et combien j'ai toujours redouté de l'offenser. Eh bien ! j'ai osé compter sur sa protection dans le malheur qui nous accable, et tout m'annonce que ses divines bontés ont répondu à mon espérance. Je l'ai déjà vue deux fois.

— Grand Dieu ! m'écriai-je ! qui penses-tu donc avoir vu ?

— Elle-même, reprit-elle avec calme, et c'est l'éclat dont elle est entourée qui m'avait privée de mes sens quand tu m'as retrouvée tout à l'heure au cimetière ; mais ses paroles sont aussi présentes à mon oreille que si je les entendais à l'instant. Tu m'as priée, m'a-t-elle dit, je viens à ceux qui me prient dans la sincérité de leur cœur. Envoie ton mari vers la montagne, il y reverra l'enfant que vous avez perdu. — Qu'auriez-vous fait à ma place, monsieur ?

J'hésitai cependant, car la fréquentation des gens éclairés et l'habitude de la lecture m'avaient guéri des préjugés du peuple. Est-ce là un grand bonheur? Il le faut bien, puisque les philosophes sont si impatiens de le faire goûter à tout le monde. Mais l'apparition se renouvela plusieurs fois au même lieu avec les mêmes circonstances. Je connaissais dans ma femme une simplicité de cœur et une austérité de conscience qui la rendaient incapable du moindre mensonge ; aucune autre illusion n'obscurcissait son intelligence ; car, à ma grande satisfaction, son désespoir, calmé par une promesse venue du ciel, laissait reprendre de jour en jour à ses esprits la sérénité qu'ils avaient perdue pendant trois mois. Son bon sens naturel s'était fortifié depuis qu'elle

avait foi à cette révélation étrange dans laquelle vous ne voyez sans doute qu'une folie. Que vous dirai-je ? Prestige ou vérité, il y avait du moins dans son rêve un sujet de consolation que ne pouvait lui fournir la vaine sagesse des hommes, et je me hâtai de souscrire à ses espérances, avec plus de confiance dans le pouvoir du temps qui guérit toutes les douleurs, que dans l'accomplissement du miracle; j'avais besoin du miracle aussi, et quel homme n'a pas eu besoin d'un miracle pour se réconcilier avec la vie! mais je n'y comptais pas. Je partis toutefois quand le terme annoncé dans la sainte apparition fut venu, et je quittai ma pauvre femme en lui témoignant une sécurité qui n'avait point gagné mon ame. Dès ce moment, je n'ai cessé d'errer inutilement dans la montagne, comme je m'y étais attendu, et je devais partir demain pour porter la mort, peut-être, à la plus malheureuse des mères, quand ce matin....

— Eh bien ! monsieur Despin, ce matin ?...

— Quand ce matin j'ai vu mon fils assis sur le siége de votre voiture, mais il ne m'a pas reconnu,

— Paul, votre fils, dites-vous?

— C'est bien le nom de mon fils, c'est bien mon fils aussi, mais il ne m'a pas reconnu. C'est mon fils, quoiqu'il ne me reconnaisse pas, et j'en ignore la raison. Je l'ai vu pendant toute la route. Je viens de le revoir et de lui parler quelque temps dans la cour de l'auberge. C'est mon fils. Je me suis informé de son âge. Il a exactement l'âge de mon fils. Il a ses traits. Il a le son de sa voix. Il a son accent. Mon fils a un signe à la joue. Il a un signe à la joue. S'il arrivait à Gaujac, tout le monde le reconnaîtrait. Je le reconnais si bien, moi, qui ne peux pas m'y tromper, moi, qui suis son père ! mais il ne me reconnaît point.

Les larmes de M. Despin recommencèrent à couler, et il resta plongé dans un morne silence, les bras accoudés, et la tête appuyée sur les mains.

M. de Louvois était profondément ému. — Croyez, dit-il au vieillard, croyez, monsieur, que je voudrais pouvoir prolonger l'erreur qui a suspendu un moment vos afflictions, s'il dépendait de moi de l'entretenir sans manquer à la vérité. Un incroyable hasard l'a produite, et je ne sais

s'il n'est pas plus propre à augmenter vos regrets qu'à les adoucir.

— Vous êtes plus capable que vous ne l'imaginez, monsieur, de donner à cette apparence une espèce de réalité, reprit M. Despin en relevant sur M. de Louvois un regard suppliant. Vous vous étonnez de mes paroles, et je le conçois, mais cette dernière espérance va s'expliquer. La famille de Paul n'est pas dans l'aisance, puisqu'il est obligé de vendre ses services à un maître. Il n'est pas mon fils, je le crois, mais sa ressemblance avec mon fils a trompé mon désespoir, et tromperait celui de sa mère. N'est-il pas le fils qu'une céleste protection lui a rendu? Je lui offre une mère, un père dévoués à son bonheur; je lui offre tout mon bien dont je suis prêt à signer la donation, et M. le comte de Marcellus ne refusera pas d'attester ce que je vous en ai dit; il n'appartiendra plus qu'à lui-même, il n'aura plus de devoirs que ceux qu'impose une affection facile à contenter, et qui ne demande que de l'affection; il était pauvre, il sera riche; il servait, il sera servi; votre bonté pourvoyait sans doute à son bonheur; nous y suppléerons par notre tendresse; nous en serons aimés j'en suis sûr, car nous l'avons aimé d'avance, nous l'avons aimé dans un autre, et on est toujours aimé quand on aime. C'était là, tout me l'annonce, le véritable sens d'une prédiction dont la vérité s'est manifestée hier à mes yeux. Le ciel ne fait pas inutilement de semblables miracles; il a voulu réparer envers votre Paul un tort du hasard, envers nous un tort de la nature qui nous a ravi le nôtre. L'indigent aura une fortune, et les parens en deuil auront un fils. Ne vous semble-t-il pas, monsieur, que cela soit ainsi? Oh! ne me refusez pas, je vous en conjure, votre intercession et votre appui! Les grands de la terre peuvent compatir sans déroger à une douleur qui a intéressé la reine du ciel! Je n'ai plus qu'à mourir si vous me rebutez.

En prononçant ces dernières paroles, M. Despin pressait les mains de M. de Louvois et les mouillait de ses pleurs.

La nuit s'était écoulée, en partie, dans cet entretien, et M. de Louvois ne pouvait douter que la résolution du vieillard ne fût invariable. Il entra de bonne heure dans la chambre où Paul, tout habillé, dormait paisiblement sur un des grabats de l'auberge, et il y retrouva M. Despin à genoux, les yeux

avidement fixés sur la vivante image de son enfant mort. M. Despin se leva, remit à M. de Louvois l'acte de donation dont il lui avait parlé, accompagné d'un dédit de la somme de *dix mille francs*, payable au cas où cette épreuve étrange ne réussirait pas à la satisfaction de toutes les parties, et se retira en lui recommandant pour la dernière fois la négociation dont paraissait dépendre sa vie, par une inclination respectueuse et par un regard suppliant. Le mouvement qui se faisait dans la chambre avait réveillé Paul; il voulut s'élancer à l'aspect de son maître, et s'excuser de n'avoir pas été plus diligent.

—Reste, lui dit M. de Louvois, et assieds-toi pour m'écouter avec tout le recueillement dont tu es capable. Tu n'as peut-être pas entendu raconter, continua-t-il en souriant, l'histoire de l'homme que la fortune vint surprendre dans son lit, et tu n'imaginerais peut-être pas que ce fût la tienne. Il n'y a cependant rien de plus vrai. Un mot, Paul, et tu vas échanger ma livrée contre le frac d'un gros bourgeois. Un mot, et tu seras riche!

— En vérité, monsieur, répondit Paul, je n'en serais pas surpris. On me prédit cette destinée depuis l'enfance, et il y a quelques jours qu'on me l'annonçait en Auvergne. Monsieur se rappelle sans doute qu'il s'arrêta pour déjeuner dans une misérable auberge des montagnes où des gendarmes arrivèrent presque en même temps avec une espèce de bohémienne qu'ils conduisaient à la prison du chef-lieu, et dont la physionomie le frappa. C'est que ce n'était pas une sorcière du commun, et on voyait bien à ses airs de dignité qu'elle croyait à son art. Je fus un moment si tenté d'y croire aussi, que je n'osai retirer ma main quand elle la saisit de sa main sèche et nerveuse, qu'elle me força par un dur regard de ses yeux noirs à la déployer devant elle. Quant à moi, je détournai les miens, tant elle me faisait peur à voir.

Oh! oh! voici du nouveau, dit-elle avec une voix rauque, et en grommelant entre ses dents; vous conviendrait-il, mon fils, d'avoir de bons champs en plein rapport, de bons prés qui verdoient au soleil, de bons troupeaux de moutons prêts à tondre, deux ou trois douzaines de bonnes vaches laitières, et autant de veaux qui bondissent à l'entour, une maison de campagne qui rit au midi, et d'où l'œil plonge avec peine dans

l'épaisseur d'un beau verger, ployant sous le poids des fruits mûrs? Vous plairait-il de vous délasser de temps en temps à la ville du soin de vos grasses métairies dans un bon fauteuil de velours d'Utrecht à larges raies, au premier étage d'une maison spacieuse et en bon état qui vous appartient, aussi près qu'il vous plaira d'un balcon chargé de fleurs qui donne sur la grande place, et d'y attendre indolemment l'heure d'un excellent repas en lisant votre journal, si le journal vous amuse?

Je ne pus me défendre de sourire, car le genre de vie qu'elle me proposait, était assez de mon goût. — Vous serez tout au plus entré dans les Pyrénées, ajouta-t-elle en repoussant ma main avec une méprisante colère, que cette fortune vous aura été offerte, et que vous l'aurez refusée. — Je ne compris pas trop comment cela pourrait se faire, mais j'attachais si peu d'importance à la prédiction de cette aventurière, que je n'y ai pas songé depuis.

La coïncidence de ces deux mystérieux événemens frappa M. de Louvois, car il n'est point d'esprit si aguerri contre la séduction des apparences, qu'il ne s'étonne d'être obligé d'accorder quelque chose à l'intelligence du hasard. Après un moment de réflexion, il fit part à Paul de ce qui s'était passé la veille entre lui et M. Despin, et ouvrit sous ses yeux l'acte formel qui n'attendait plus que sa signature. Il le quitta ensuite pour laisser un libre cours à ses réflexions. L'affaire en valait la peine.

Pendant que tout ceci se passait au méchant cabaret de Pierrefitte, le ciel s'était éclairci; les eaux turbulentes du gave étaient rentrées dans leur lit, et les mazettes du relai, délassées par un long loisir, piaffaient à la porte, sur les pavés de granit sonore, comme des chevaux de bataille; le maréchal du pays cherchait à dégager adroitement quelque vis de son écrou, pour avoir un prétexte à le resserrer, et M. de Louvois se préparait à partir. Un quart d'heure s'était à peine écoulé, quand Paul entra chez son maître d'un air modeste et cependant résolu. M. de Louvois le regarda fixement.

— Eh bien! dit-il en riant, est-ce à M. Despin fils que j'ai l'avantage de parler?

— Non, monsieur le marquis, répondit Paul; c'est à Paul qui était votre domestique hier, qui l'est aujourd'hui, et qui n'a d'autre ambition que de l'être toujours, si vous êtes content de ses services.

— As-tu bien réfléchi? reprit M. de Louvois étonné.

— Je réfléchirais dix ans sans changer de détermination. M. de Louvois paraissant disposé à lui accorder une attention sérieuse, il continua : Je suis extrêmement touché, dit-il, du malheur de cette famille, et je voudrais pouvoir lui procurer quelque soulagement. C'est un devoir que j'aimerais à acomplir, s'il s'accordait avec les miens, et je n'aurais pas besoin d'y être porté par mon intérêt; mais ce que demande ce bon vieillard, monsieur, je suis incapable de le lui donner : il cherche un fils, et j'ai un père. C'est à mon père que je dois la tendresse et les soins d'un fils, et le cœur d'un fils n'est pas à l'enchère. L'honnête homme qui a voulu m'enrichir a des droits à ma reconnaissance; je ne peux rien lui offrir de plus. Les sentimens qu'il réclame appartiennent à cet autre vieillard qui m'a nourri, qui m'a élevé du produit de son travail, qui m'a réchauffé sur son sein quand j'avais froid, qui a pleuré sur mon berceau quand j'étais malade, qui a fondé sur ma bonne conduite et sur ma reconnaissance le dernier espoir de ses vieux jours. Croyez-vous qu'il survivrait à l'idée que j'ai vendu son nom pour de l'argent, que j'ai renoncé au souvenir des ses embrassemens et de ses conseils, que j'ai renié mes neuf frères comme un traître et comme un maudit, pour me livrer sans gêne aux douceurs de la paresse? Vous me direz sans doute, monsieur, que mon nouvel état me permettrait de lui faire quelque bien, que M. Despin lui-même ne blâmerait pas cet emploi de mon superflu, et qu'il y aurait moyen de racheter à ce prix, devant les hommes, mon ingratitude et ma lâcheté; mais qui me justifierait devant ma propre conscience? Il faudrait d'ailleurs que mon père voulût accepter cette indemnité honteuse, et je le connais assez pour être sûr qu'il la repousserait avec indignation. « A quel propos, s'écrierait-il, M. Despin fils, de Gaujac, qui m'est inconnu, vient-il me gratifier de ses aumônes? Qui les lui a demandées? Qui lui a parlé de mes affaires et de ma pauvreté? Ai-je eu besoin de recourir à lui, pour fournir à l'entretien de mes neuf enfans (il ne me compterait plus),

pour les élever dans la crainte de Dieu, et dans l'amour de leur famille et de leur pays ? Si M. Despin fils est trop riche, s'il est tourmenté par quelque remords qui l'oblige à répandre son superflu en œuvres de charité, autour de lui ! ne connaît-il point de peines à soulager dans son village, et peut-être parmi ses plus proches voisins ? Car je serais devenu aussi étranger à mes souvenirs, à mes amitiés d'enfance, à ma patrie, qu'à mon père ! Je recommencerais une vie nouvelle, la vie d'un autre qui n'a rien aimé de ce que j'aime ; et si elle était abrégée par la honte, par le chagrin, par les plaisirs même, auxquels je me livrerais pour m'étourdir, laisserais-je les regrets que M. Despin fils a laissés ? Pensez-vous, monsieur, que mon véritable père, insensible à l'abandon que j'aurais fait de sa vieillesse, irait courir les montagnes pour y chercher ma ressemblance ? Ah ! il l'éviterait plutôt, n'en doutez pas, car elle ne lui rappellerait que mon avarice, ma bassesse et mon indignité ! Non, monsieur, je ne changerai pas d'état, je ne changerai pas de fortune, parce que je ne veux pas changer de nom, parce que je ne veux pas changer de famille. Je resterai pauvre, mais je resterai le fils mon père, et je conserverai le droit de l'embrasser sans rougir. Cela vaut mieux que de l'argent.

— Va régler les comptes, va, mon enfant, lui dit M. de Louvois en se détournant pour cacher son émotion. Un quart d'heure après, le fouet du postillon frappa l'air à coups redoublés. Une chaise de poste roula bruyamment sous la porte cochère de l'auberge. Elle sortit. Paul était assis sur le siége comme la veille.

Un homme attentif à ce qui se passait dans cette maison, et qui errait tristement dans sa chambre en invoquant le secours de Dieu, s'élança rapidement vers la croisée pour convaincre ses yeux d'un nouveau malheur qu'il n'avait pas prévu. Tout venait d'être perdu pour lui, jusqu'à l'espérance. Il avait vu mourir son fils pour la seconde fois. Paul était parti.

M. Despin tomba comme foudroyé sur le lit où il n'avait point dormi, et quand un valet de l'auberge lui remit la triste lettre d'adieu de M. de Louvois, il ne fit qu'y jeter un regard sombre et abattu, car il connaissait déjà son arrêt. Oh ! de

quelle force a-t-il dû s'armer pour regagner sa maison ! Comment s'est-il présenté à sa femme, si impatiente de son retour, et cependant si assurée du résultat de son voyage ? Quel récit lui a-t-il fait de ces espérances d'un moment changées en deuil éternel ? La religion seule peut expliquer la résignation du cœur dans de si cruelles épreuves ! Il y a là des angoisses, qui se conçoivent à peine, et qui ne se décrivent pas.

L'histoire que je viens de raconter, sans y ajouter la plus légère circonstance, et sans la relever par des recherches qui me la gâteraient à moi-même, peut donner lieu à de graves réflexions. Les philosophes positifs qui nient l'intervention d'un Dieu dans les choses de la terre, feront honneur de ces rencontres merveilleuses à la puissance du hasard, parce que c'est le nom qu'on donne à Dieu quand on a pris le parti désespéré de n'y pas croire. Les chrétiens y verront un symbole plus consolant et plus élevé.

Que peut, en effet, l'intercession la plus puissante pour consoler le veuvage d'un cœur que la mort a, pour ainsi dire, dédoublé (pardonnez-moi cette expression, qui est celle d'un sentiment, et non pas celle d'une manière) ? Hélas ! elle ne peut que lui rendre des apparences et des formes ; car l'ame qui les animait a déjà un autre séjour, et c'est à celui-là qu'il nous est enseigné d'aspirer, pour retrouver tout ce que nous avons perdu. Le reste n'est qu'une illusion qui peut tromper un moment les yeux d'un père, mais qui ne trompe pas long-temps sa tendresse. Pour voir recommencer la vie d'un être chéri qui nous a été enlevé, il faut la recommencer nous-mêmes ; et cette idée seule suffirait pour embellir la mort, si la mort avait besoin d'être embellie aux regards de quiconque a vécu long-temps. Mais du moins la vie recommencera-t-elle ? Oui, n'en doutez pas, elle recommencera ! Il n'y a rien dans cette création qui n'ait ses harmonies et son complément, si ce n'est le cœur de l'homme ; et le rôle d'un jour qu'il joue sur la terre ne serait qu'un mauvais épisode de plus dans un drame mal fait, si ce drame de dérision et de cruauté se dénouait par la mort. Cela n'est pas à redouter, parce que cela est impossible.

Il est vrai de dire qu'il faudrait avoir été mort pour pouvoir se former des notions exactes sur cet avenir mystérieux, et

cela n'est pas commun. C'est le cas cependant du fameux Islandais de Bessestedt, qui fut extrait vivant de sa bière après huit jours de mort constatée, et qui vécut dix ans depuis dans la pratique des bonnes œuvres, mais sans communication immédiate avec les hommes. Ce sage, nommé ou plutôt surnommé Lazare Neobius (car la critique n'a pas encore éclairci ce point curieux d'histoire littéraire), avait passé tout le temps pendant lequel il fut retranché du siècle, dans le monde intermédiaire où les bons vont recevoir le commencement de leur récompense, et se disposer, par des épreuves plus douces que les nôtres, à recevoir dignement une récompense éternelle. Il y avait retrouvé, avec un ravissement que l'on croirait inexprimable s'il n'était parvenu à l'expliquer fort éloquemment, sa famille et ses amis; et quand il se vit retombé dans les douloureux liens de notre vie de préparation, il s'était fait de son nouvel exil l'idée d'une sainte mission, qui lui était imposée pour réchauffer la tiédeur des fidèles et pour prémunir les faibles contre l'invasion des fausses doctrines. Tel est l'objet du livre admirable de Lazare Neobius, sur lequel je me suis un peu plus étendu qu'il ne convenait à mon sujet, parce qu'il est presque inconnu, et si rare d'ailleurs, qu'il n'en existe probablement pas d'autre exemplaire que le mien. Il encourut, en effet, tout naturellement une double censure, dès le moment où il vint à paraître au jour de la publicité : celle de l'Église, qui ne se crut pas autorisée à recevoir, sur le témoignage isolé d'un saint homme, un document supplémentaire à la révélation de l'Évangile; et celle du pouvoir temporel, qui jugeait, peut-être avec raison, que la perspective d'un avenir si facile et si doux, en diminuant l'attrait qui nous attache à notre existence actuelle, relâcherait au bénéfice de la vie contemplative le lien de la vie sociale. Ce danger n'existe plus aujourd'hui, ou plutôt l'excès contraire est devenu si effrayant, qu'on ne saurait trop se hâter d'y porter remède. Si la société menace de mourir bientôt, ce n'est pas l'expansion d'une sensibilité rêveuse qui la mine et qui la détruit; ce n'est pas l'intention de pousser au-delà de toutes limites sa longévité intellectuelle et morale; c'est le déplorable instinct d'un égoïsme étroit, qui l'emprisonne dans la matière et qui la force à escompter son éternité au prix de quelques années stériles que le présent dévore aussi vite qu'il les donne. Il n'y au-

rait donc pas d'inconvénient bien sérieux maintenant à livrer aux ames tendres et souffrantes ces trésors de consolation et d'espérance, qui les dédommageraient du malheur de vivre dans un temps mauvais et dans un monde imparfait. J'y ai même pensé quelquefois, et si j'ai tardé longtemps à le faire, c'est que j'imaginais que l'âge pourrait prêter un jour plus d'autorité à ma parole. L'idée d'ouvrir enfin ce monde ignoré, mais certain, à l'attention de mes lecteurs, m'occupait encore au moment où j'ai commencé à tracer ces dernières lignes; mais des considérations soudaines m'ont retenu... —

— Et il me semble, tout réfléchi, que je ferai mieux d'y aller voir moi-même.

Ch. Nodier.

LE JUIF ET L'HOSTIE.

A M. A-S. SAINT-VALRY.

Le dimanche de Pâque était proche, la veille,
Chez Samuel Musson, vint une pauvre vieille,
Afin d'en emprunter trente sous parisis,
Sur le nantissement de trois méchans habits.
Je t'en donnerai cent, et je te tiendrai quitte,
Lui dit en souriant le fourbe Israélite,
Si tu consens, demain, à cette heure, en ce lieu,
Vieille Nazaréenne, à m'apporter ton Dieu.
La vieille à son logis retrouva la misère
Et la faim, cette pâle et vile conseillère,
Et revint apporter, dans un blanc parchemin,
Ce que le juif voulait, le lendemain matin.
Lorsque le réprouvé fut seul avec sa proie,
Son œil oriental étincela de joie.
Dieu des Nazaréens, je te tiens donc enfin,
Dit-il; il le froissa de fureur dans sa main,
Et prenant un marteau, dans son ivresse impie,
D'un clou sur la muraille il traversa l'hostie.
Le sang à gros bouillons en jaillit à l'instant,
Et la chambre s'emplit et regorgea de sang;
Et les enfans, voyant le sang couler à terre,
Se mirent à genoux et s'écrièrent : Père,
Oh! ne le tuez pas une seconde fois.

Et le bourreau fut sourd à leur touchante voix.
Il la plongea de rage au fond de sa chaudière ;
Mais l'hostie en sortit rayonnant de lumière;
Et l'élévation vint à sonner. Alors
La femme et les enfans s'en allèrent dehors,
Et s'adressant à ceux qui passaient dans la rue :
— Votre Christ est chez nous, et mon père le tue,
Dit le petit Jacob. Une sourde rumeur
Circula sur le juif meurtrier du Seigneur ;
Le prévôt des marchands, et l'évêque à sa tête,
Vinrent en grand cortége et firent une enquête ;
Le Dieu fut emporté par le prélat tremblant,
Et dans le tabernacle enfermé tout sanglant.
Le juif fut brûlé vif, son nom fut anathème,
Et sa femme et ses fils reçurent le baptême ;
La maison fut rasée ; on faisait chaque fois,
En passant sur la place, un grand signe de croix.
Lecteur, ainsi finit la vieille comédie,
La légende du Juif et de la sainte Hostie.

Ainsi, faibles mortels, infortunés pécheurs,
Nous rouvrons chaque jour la plaie et les douleurs
De celui qui mourut pour le salut des hommes ;
Quand nous faisons le mal, insensés que nous sommes,
Ne semble-t-il pas dire, avec sa douce voix :
Vous me crucifiez une seconde fois ?
Car toujours, ô chrétiens, cette grande victime,
Souffre et nous tend les bras sur son arbre sublime,
Et toujours nos péchés pénètrent dans le cœur,
Et font encor saigner le flanc du Rédempteur.

ANTONI DESCHAMPS.

FIN

D'UNE HISTOIRE

QUI NE DEVAIT PAS FINIR.

LETTRE A UNE FEMME QUI N'A PAS TRENTE ANS.

Je vous croyais plus de raison, madame, et je ne m'attendais guère à vous voir, vous qui êtes si loin d'être une femme de trente ans, le véritable âge de la femme, comme chacun sait, vous écrier à nous étourdir : — *La fin du Lys dans la Vallée!* J'ai beau vous dire : il y a arrêt, arrêt solennel, qui a tranché pour nous cette fleur littéraire si lente à pousser, vous ne voulez rien entendre, et vous répétez de plus belle : — *La fin du Lys dans la Vallée!* Mais au moins, obstinée que vous êtes! puisqu'il en est ainsi, et puisque vous n'en voulez pas démordre, achetez *la fin du Lys dans la Vallée.* Elle compose à peu près un petit volume assez mal imprimé, et qui ne vous coûtera que 15 francs ; mais vous êtes entêtée et volontaire

comme un joli enfant de vingt ans, vous me répondez : — Me prenez-vous pour Mme de Rotschild ? 15 francs *la fin du Lys dans la Vallée!* Avec 15 francs j'aurai une belle ceinture, ou je ferai la fortune d'un pauvre homme; 15 francs *la fin du Lys dans la Vallée*, quand vous m'avez donné le commencement pour 15 sous ! Non, non ! pas de transaction possible. Vous m'avez promis *le Lys dans la Vallée*, je veux *le Lys dans la Vallée*, en entier depuis l'oignon jusqu'à la feuille. Arrangez-vous comme il vous plaira ; que m'importent les juges et leurs arrêts ? 15 francs *la fin du Lys dans la Vallée!* Mais la *Revue* y pense-t-elle, monsieur !

— Hélas! madame, ce n'est pas la *Revue*, c'est M. Balzac qui n'y pense guère. Si la *Revue* n'avait pas tenu si fort à ses engagemens, croyez-vous qu'elle eût jamais fait un procès pour obtenir la fin de cette œuvre qui lui était vendue, et qui ne lui a pas été livrée ? Cependant vous le voulez à toute force, il faut vous satisfaire. Vous aurez, bon gré, mal gré, *la fin du Lys dans la Vallée*, non pas écrite par M. Balzac, mais écrite par moi, indigne; non pas par droit de quittance, mais par droit de critique ; non pas traînée par les mille détours d'une narration flottante, vagabonde, fiévreuse et melliflue, mais poussée à son but par l'inexorable analyse ; seulement, nous aurons soin de conserver assez de néologismes et de négligences dans la narration que nous allons vous faire, pour que vous reconnaissiez que M. Balzac a passé par là.

S'il vous en souvient bien, nous avons laissé *le Lys dans la Vallée* à l'instant même où notre héros Félix quittait Clochegourde pour Paris, emportant une lettre pleine de conseils, dans laquelle Mme de Mortsauf (le Lys) lui recommandait, entre autres nouveautés, d'éviter le jeu et les *jeunes* femmes. « Cultivez les femmes *influentes;* les femmes *influentes* sont les *vieilles femmes;* elles vous *prôneront* et vous rendront *désirable*. Fuyez les *jeunes* femmes. La femme de *cinquante* ans fera tout pour vous; la femme de *vingt* ans rien ! — *Raillez* les *jeunes* femmes. Les *jeunes* femmes sont *égoïstes*, *petites*, sans amitié vraie ; elles n'aiment qu'elles ; *elles vous sacrifieront à un succès.* — Elles vous *dévoreront*, sans scrupule, votre temps... » — Je m'arrête, je ne vous en dis pas plus long, je craindrais trop votre désespoir de *jeune* femme.

M. Félix s'en va donc à Paris, où il arrive, à peu près dans le même temps que Louis XVIII quittait sa capitale d'un jour; le 20 mars était proche. Félix suit le roi jusqu'à Gand; de Gand, chargé d'une mission importante, il va à Saumur, de Saumur à Chinon, de Chinon à Nueil, de Nueil à Clochegourde. — Est-ce possible! s'écria Mme de Mortsauf le visage *stupéfié,* et *clouée* sur son fauteuil! — « Mme de Mortsauf *disait des poésies suggérées par la solitude,* sans savoir qu'il y eût le moindre vestige d'amour, ni de poésie *orientalement suave*, comme une *rose du Frangistan.* » Si vous savez, madame, ce que c'est qu'une *rose du Frangistan*, ayez la bonté de me le dire. — « A huit heures, après le dîner, la cloche sonna *deux coups, tous les hôtes de la maison vinrent,* Madeleine récita une *émouvante* prière. Quand Félix fut couché, il fut *travaillé par des idées folles* produites par *une tourbillonnante agitation* des sens. Le lendemain il fallut partir, Mme de Mortsauf appuya sa *tête allanguie* sur l'épaule de Félix, et Félix retourna à Paris. »

Cette fois, Louis XVIII était pour tout de bon sur son trône, Félix fut nommé maître des requêtes et secrétaire du roi; il sentit les *nutations* d'une vieille expérience; dans cette belle position, Félix fit la connaissance de personnes *influentes;* il connut, entre autres personnes *influentes*, les deux exécrables filles du père Goriot; mais au milieu de toutes ces belles connaissances, notre jeune homme resta si chaste, que le roi l'appelait souvent *mademoiselle Félix de Vandenesse, de sa belle voix d'argent.*

Remarquez la galanterie de M. Félix de Vandenesse! Il ne donne qu'une *voix d'argent* au roi lui-même, pendant qu'il gratifie Mme de Mortsauf d'une *voix d'or!*

Six mois après, le roi donne un congé à Félix, et ce jour-là il lui dit *de sa voix d'argent :* — Amusez-vous bien à Clochegourde, *M. Caton!*

Félix *vola comme une hirondelle en Touraine*. Il paraît que les hirondelles volent plus vite en Touraine qu'à Paris. Cette fois, il était très heureux, non-seulement d'être *un peu moins niais*, mais encore *dans l'appareil d'un jeune homme élégant.* En effet, « il était *en chasseur;* il portait une veste verte *à boutons blancs rougis*, un pantalon *à raies*, *des guêtres*

de cuir et *des souliers*. Bien plus, *les halliers l'avaient si mal arrangé*, que M. de Mortsauf fut obligé de lui *prêter du linge !* » Que dites-vous de cet *appareil*, madame, et de cette *élégance ?* Boutons *blancs rougis*, diable! pantalon *à raies*, la peste! guêtres *de cuir*, voyez-vous! et des souliers! des souliers! et avec ces souliers, avec ces guêtres, ce pantalon à raies, cette veste verte et ces fameux boutons *blancs rougis*, pas même une chemise de rechange! M. Félix est obligé d'emprunter une chemise à M. de Mortsauf. Voilà donc *l'appareil*, par excellence, *d'un jeune homme élégant !*

N'importe; malgré ses guêtres, ou plutôt à causes de ses guêtres, M. Félix de Vandenesse fut reçu à merveille par Mme de Mortsauf qui ne reconnut pas la chemise de son mari. « Les *façons de la fortune* (M. Vandenesse veut dire : *la façon*), *ma croissance achevée, une physionomie jeune qui recevait un lustre inexplicable de la placidité d'une ame magnétiquement unie à l'ame pure qui, de Clochegourde, rayonnait sur moi;* » toutes ces choses le rendaient méconnaissable. D'ailleurs, n'était-il pas l'espoir *inavoué* de cette femme adorable? Aussi quand elle vit le jeune homme, *là où elle n'avait vu qu'un enfant* (un autre aurait écrit : *quand elle vit jeune homme celui qu'elle avait vu enfant;* mais la phrase pour être plus correcte aurait été beaucoup moins belle;) « elle *abaissa* son regard *vers la terre*, par un *mouvement* d'une tragique *lenteur!* » (baissa *vers la terre! mouvement* et *lenteur!*)

Après le premier bonjour, Félix de Vandenesse se promène avec Mme de Mortsauf dans cette vallée dont elle est le lys. Tout à coup, en apprenant que le roi appelait Félix : *Mademoiselle de Vandenesse*, Mme de Mortsauf, cette femme si réservée, qui ne lui donnait que le *revers* de sa main et non la *paume*, saisit la main de Félix *et la baisa en y laissant tomber une larme de joie.* Félix fut bien étonné de cette *subite transposition des rôles*, et j'imagine que vous êtes bien étonnée, vous aussi.

Mais ne voyez-vous pas, madame, vous cœur insensible de vingt ans, mauvais cœur, que « cet *abaissement était de la grandeur où l'amour se trahissait dans une région interdite aux sens. Cet orage de choses célestes tomba sur le cœur de Félix et l'écrasa !* »

Malheureusement, M. de Mortsauf *vint les interrompre*, le malappris! Vous vous rappelez que déjà, dans la première partie de cette histoire, M. de Mortsauf n'était pas le plus aimable des hommes; sa triste humeur n'a fait que croître et embellir pendant que M. Félix est devenu *l'homme élégant* que vous savez. Voici le nouveau portrait de M. de Mortsauf: « *Il se cabra*, les sourcils et les rides de son front jouèrent (sous-entendu: *aux barres*), ses yeux jaunes *éclatèrent*, son nez *ensanglanté se colora davantage.* » (*Colorez* donc un nez *ensanglanté!*) Pauvre époux! voilà pourtant ce qu'il est devenu, pendant que son rival a appris à porter une veste verte, des guêtres, des boutons rouges-blancs, un pantalon à raies et des souliers! M. Mortsauf était donc insupportable. — *Nous l'ennuyâmes à lui conter des riens*, dit M. Félix.

Mais je serai plus humain que M. Balzac, je vous ferai grâce des *lancinantes* fantaisies de ce triste malade; chez lui, le *moi* physique s'était emparé du *moi moral, le moi physique* avait fait là une jolie pêche! — « Il se *vêtait* et se *dévêtait* à tout moment, et par une de ces *hallucinations particulières aux égoïstes,* il *maniait le fléau*, abattait, brisait autour de lui *comme un fou enragé.* »

« Je compris alors, ajoute Félix, d'où provenaient ces lignes *comme marquées* avec le fil d'un rasoir sur le front de la comtesse! »

Et, à ce propos, vous allez me traiter de brutal, mais je vous avouerai que je ne trouve pas M. de Mortsauf si déraisonnable. M. de Mortsauf est de très mauvaise humeur, il est vrai; mais il faut bien reconnaître qn'il a ses petites raisons. Sa femme est belle, il est jeune encore, et Mme de Mortsauf ne veut pas per- [illegible] à son mari de *troubler sa chaste solitude.* Voilà en effet toute l'énigme, madame, et toute l'histoire du *Lys dans la Vallée.* Avouez que Mme de Mortsauf a tort de ne pas *apprivoiser* son mari, comme c'est son devoir.

M. Félix n'en juge pas comme moi. — J'écoutais, dlt-il cette *horrible clameur* en silence, *tenant la main moite de cette femme dans ma main plus moite encore.* Sur l'entrefaite revient le malencontreux Mortsauf; il appelle sa femme, sa femme s'enfuit dans le fourré avec Félix; le mari court après eux, si bien qu'il gagne à ce métier une espèce de fluxion de poi-

trine. Félix va chercher à Tours M. le docteur Origet, Origet arrive sans lancette; Félix retourne à Azay, *par un temps affreux*, chercher la lancette de M. Deslandes. On saigne le malade, on l'entoure de soins, on ne le quitte ni jour, ni nuit, ce qui fait naître les réflexions suivantes dans l'esprit de Félix: « Pour qui contemple en grand la nature, tout y tend à l'homogénéité par l'assimilation. » Ces deux mois de la maladie de M. de Mortsauf furent les plus heureux de la vie de Félix. « Henriette et moi, dit-il, nous nous *trouvâmes apprivoisés, mariés à demi*. Mariés à la bonne heure; quant à être *apprivoisés*, il me semble que l'un et l'autre étaient assez *privés* comme cela. C'est ainsi que leur amour résista au *laisser-voir* de toutes les heures.

Tout d'un coup arrive une lettre du roi qui rappelle Félix. « La comtesse eut des *gestes d'apathie* et des *regards sans lueur*. — Je me penchai lentement vers son front; elle ne se baissa pas pour éviter mes lèvres; je les appuyai saintement, *sans volupté chatouilleuse*. » M. Félix *n'était pas travaillé par ses idées folles* ce jour-là.

Cependant cette passion de Mlle Félix de Vandenesse, *qui recommençait le moyen-âge et rappelait la chevalerie*, cette passion d'un jeune homme qui adorait une belle femme, *sans public*, se répandit au cœur du faubourg Saint-Germain. Vandenesse trouva donc le monde : *parfait pour lui*. Ce fut, parmi les plus belles femmes de cette époque, à qui se ferait aimer de ce jeune homme, *avec ou sans public*. Félix plut surtout à une de ces *illustres ladies, qui sont à demi souveraines*. (Souveraines de qui? et de quoi?) « Vous connaissez la *singulière personnalité* des Anglais, cette orgueilleuse *Manche* infranchissable, ce froid *canal Saint-George, qu'ils mettent entre eux et les gens qui ne leur sont pas présentés? Les fortifications d'acier poli* élevées autour d'une femme anglaise, *engagée* dans son ménage par des fils d'or; mais *où sa mangeoire* et son *abreuvoir*, où ses *bâtons* et sa *pâture*, sont des merveilles, lui prêtent d'irrésistibles attraits! » Eh bien! cette *lady, presque souveraine*, à l'aspect de Félix de Vandenesse, elle franchit la Manche de la morale, elle traversa à la nage *le froid canal de Saint-George, de sa personnalité anglaise*, elle quitta sa *cage*, sa *mangeoire*, son *abreuvoir*

son *bâton*, et autres merveilles; elle franchit d'un saut *ces fortifications d'acier poli*, qui *préparent* si bien *l'hypocrisie de la femme mariée;* à la place de sa *pâture* de chaque jour, elle alla demander à Félix de Vandenesse *le poivre et le piment pour la pâture de son cœur.* » (Notez bien, madame, que toutes ces citations sont prises, mot à mot, dans le livre de M. Balzac. Et voilà pourtant à quelles fins la *Revue* a plaidé avec lui!)

Que vous dirai-je? Lady Arabelle, marquise Dudley, une fois sortie de sa fortification d'acier poli, ne mit plus de frein à sa passion, *aiguisée par la résistance.* « L'*atonie* l'avait conduite *à l'adoration du romanesque et du difficile!* » — A la fin, après la plus belle défense, la marquise Dudley prouva *à quelques salons* que pour elle le *difficile* n'était pas l'impossible : Félix succomba; il ne fut plus Mlle *Félix Vandenesse.* — « Je vous ferai remarquer, nous dit-il ingénument, qu'un homme a moins de ressources pour résister à une femme, que vous n'en avez pour échapper à nos poursuites. Nos mœurs interdisent à notre sexe *les brutalités de répression*, qui, chez vous (les femmes) sont des amorces pour un amant. — Je sais que la *prudence de fatuité masculine* ridiculise notre réserve; nous vous laissons le privilége de la modestie, *pour que vous ayez le privilége* des faveurs! » Quel style! quel langage! Où êtes-vous, Cathos et Madelon?

« Je serai, disait lady Arabelle à M. de Vandenesse, votre amie toujours, votre maîtresse quand vous voudrez! » Voilà, certes, ce qui s'appelle être *sortie de son rempart d'acier poli!*

Que si vous tenez à savoir comment était faite cette nouvelle femme? *écarquillez vos yeux*, comme disait tout à l'heure M. Balzac en parlant des paysans de Mme de Mortsauf.

« Cette *femme de lait*, si brisée, *si brisable*, couronnée de cheveux de couleur *fauve*, dont l'éclat semble *phosphorescent* et passager est *une organisation de fer.* Aucun cheval ne résiste à son *poignet nerveux.* Elle a un pied de biche, un pied sec et musculeux, *sous une grâce d'enveloppe indescriptible;* elle *tire* les daims et les cerfs sans arrêter son cheval. Son corps *ignore la sueur*, il *aspire le feu* dans l'atmosphère et *vit* dans l'eau, sous peine de ne pas vivre. »

Oh ! oh ! devinez l'énigme !
1° Je suis un corps *ignorant la sueur ;*
2° *J'aspire tous les feux* du soleil en fureur ;
3° *Je vis dans l'eau*, de peur de ne pas vivre ;

Ce qui veut dire, je crois, que cette dame de feu prenait souvent des bains à domicile. Mais je vous assure, madame, qu'il faut terriblement *suer*, pour comprendre cela.

Poursuivons le portrait de cette intéressante lady :

« Sa passion est *tout africaine*, son désir va comme le *tourbillon du désert* (ceci ressemble beaucoup à *la tourbillonnante agitation des sens* de M. Félix), le désert dont ses yeux expriment *l'ardente immensité*, où *l'excès arrive à la grandeur, où la volupté nue charme l'œil par le calme de sa force.* Quelles oppositions avec Clochegourde ! « L'une, Mme de Mortsauf, attirant à elle *les moindres parcelles humides* pour s'en nourrir, l'autre *exsudant* son ame (autrement dit : *aspirant le feu*), enveloppant ses fidèles d'une *lumineuse atmosphère ;* celle-ci vive et svelte ; celle-là lente et *grasse.* » (Grasse ! ah ! de grâce, monsieur Balzac, servez-vous d'une autre expression pour définir Mme de Mortsauf. Quel est l'amant qui a jamais dit à sa maîtresse : — Je t'aime parce que tu es *grasse !*)

Mais le portrait ne s'arrête pas là. Vous savez depuis longtemps que l'Angleterre *est la divinisation de la matière.* « Lady Arabelle possédait *au plus haut degré* cette science de l'existence qui *bonifie les moindres parcelles de la matérialité*, qui fait que votre pantoufle *est la plus exquise pantoufle du monde, qui double en cèdre et parfume les commodes ;* qui verse à *l'heure dite* un thé suave, *savamment déplié* (déplier le thé) ; qui *bannit la poussière*, cloue des tapis depuis la dernière marche jusque dans les *derniers replis de la maison, brosse les murs des caves ;* qui fait de la matière *une pulpe nourrissante et cotonneuse*, au sein de laquelle *l'ame expire sous la jouissance* qui produit *l'affreuse monotonie du bien-être*, donne une vie sans opposition, *dénuée de spontanéité*, et qui, pour tout dire, vous MACHINISE ! »

Ouf ! je ne sais pas si vous êtes comme moi ; mais quand j'ai lu de pareilles phrases, il me semble que moi aussi je suis *machinisé ;* je n'y vois plus, ou, ce qui revient au même, il me

semble que je vois *trente-six chandelles* mal allumées. Avez-vous jamais rencontré quelque part plus de mots creux et plus horriblement accouplés ? Et tout cela pour vous dire que, dans la maison de cette dame, M. Félix de Vandenesse avait trouvé les meubles les mieux faits, les tapis les plus doux, et le thé le plus excellent qu'il eût pris de sa vie; en un mot qu'il était tombé en même temps dans le comfort anglais et dans les bras de cette Anglaise ! Il n'était pas besoin de tant se tortiller l'imagination pour nous vanter les délices de cette opulente maison. Vous vous souvenez d'ailleurs, madame, que déjà dans sa première jeunesse, M. Félix de Vandenesse célébrait avec la plus vive émotion les célèbres *rillettes et rillons de Tours*, et comme l'eau lui venait à la bouche quand il voyait ses camarades se pourlécher en vantant les rillons, *ces résidus de porc sautés dans sa graisse*, pendant que lui il n'avait dans son panier que *des fromages d'Olivet* ou des *fruits secs*. Vous vous rappelez encore, plus tard, quand le jeune homme fut au collége, quelles luttes furibondes M. Félix eut à soutenir contre *les blandices de la buvette*. Déjeuner avec une tasse de café au lait était un goût aristocratique. Eh bien ! les juges de M. Félix « ne lui *ont pas tenu assez compte*, à propos de ces blandices, *des héroïques aspirations de son ame vers le stoïcisme*, *des rages contenues pendant sa longue résistance*. » Soyons-lui plus favorables, madame, et en faveur des célèbres rillons et rillettes qu'il n'a pas mangés, et du café *aristocratique* qu'il a bu à crédit chez le concierge de sa pension, pardonnons-lui ses transports incroyables pour le thé *savamment déplié* et versé à *l'heure dite*, de la lady Arabelle.

Je poursuis notre récit. M. Félix ne put pas résister bien longtemps à une femme qui *bonifiait* ainsi *les moindres parcelles de la matérialité*, qui *brossait le mur des caves*, et qui faisait de si bon thé. Que voulez-vous ? « l'homme est composé de matière et d'esprit; l'*animalité*, ou si vous aimez mieux, la *matérialité* vient aboutir en lui, et l'*ange* commence à lui. De là cette lutte que nous éprouvons tous entre une destinée future, que nous pressentons, et les souvenirs de nos instincts antérieurs, dont nous ne sommes pas entièrement détachés (les célèbres rillons et rillettes !), un amour *charnel* (*lady Arabelle*), un amour divin (Mme de Mortsauf). Tel homme

les résout en un seul (et c'est ce qu'il a de mieux à faire) ; tel autre s'abstient ; celui-ci *fouille le sexe entier* pour y chercher la *satisfaction de ses appétits antérieurs ;* celui-là *l'idéalise en une seule femme*, dans laquelle *se résume l'univers ;* les uns flottent, indécis, *entre les voluptés de la matière et celles de l'esprit ;* les autres *spiritualisent la chair* en lui demandant ce qu'elle ne saurait donner ! » Mais pardon, madame, il y a là trois à quatre pages de cet esprit, ou plutôt de ces obscénités mal digérées ; et je ne dois pas oublier que vous n'avez que vingt ans.

Ainsi, « lady Arabelle *satisfaisait* les instincts, les *organes*, les *appétits*, les vices et les vertus de la matière *subtile* (*subtile!* cela lui plaît à dire) dont nous sommes faits ; elle était la *maîtresse du corps ;* Mme de Mortsauf *était l'épouse de l'ame.* » Ajoutez qu'en lady Arabelle LA BÊTE ÉTAIT SUBLIME !

Pendant que M. Félix de Vandenesse buvait ainsi l'*alcool* de l'amour dans *une coupe curieusement ciselée,* que devenait *le Lys dans la Vallée ?* « Des orages, de plus *en plus troubles et chargés de gravier,* déracinaient, par leurs *vagues âpres*, les espérances *le plus profondément plantées* dans son cœur. » *Horriblement* inquiet, M. de Vandenesse déclara à la *maîtresse de son corps* qu'il voulait aller en Touraine, pour savoir des nouvelles de la *maîtresse de son cœur.* « Arabelle ne s'y opposa point ; mais elle parla *naturellement de m'acompagner.* » Il part, il arrive à Clochegourde. Mme de Mortsauf entendit « *les bonds prodigieux de l'hirondelle du désert ;* et quand je l'arrêtai *net* au coin de la terrasse, elle me dit : — *Ah! vous voilà!* Ces mots me *foudroyèrent.* » Voilà comment M. Félix fut arrêté *net* par Mme de Mortsauf.

Vous rappelez-vous, madame, le retour de J.-J. Rousseau auprès de Mme de Warens, quand elle lui dit sans s'émouvoir : — *Ah! te voilà, petit!* C'est la même scène, c'est le même mot ; vous dirai-je plus ? c'est la même pensée ; mais quelle différence, grand Dieu !

Comment donc n'avez-vous pas vu que toute cette histoire du *Lys dans la Vallée*, ce sont les premières pages des *Confessions* gaspillées, tranformées, refaites, à l'aide d'une Mme de Warens qui ne se livre pas, et d'un petit Jean-Jacques Rouseau, devenu vicomte et Parisien ?

Mais ne comparons pas les *Confessions*, ce chef-d'œuvre, au *Lys dans la Vallée*, cette œuvre informe, Jean-Jacques Rousseau et M. Balzac !

« L'ouragan de l'infidélité, semblable à ces crues de la Loire *qui ensablent à jamais une terre*, avait passé dans l'ame de Mme de Mortsauf, en faisant un désert *là où verdoyaient d'opulentes prairies*. » Là où *elle n'avait vu qu'un enfant;* M. Balzac fait toujours la même phrase sous le même noyer.

« Je fis entrer mon cheval par la petite porte : *il se coucha à mon ordre* (c'était un cheval savant), et la comtesse s'écria : — Le bel animal ! »

Voyez-vous cet amant, qui n'a rien de plus pressé que de montrer à sa maîtresse les petits talens de son cheval !

Ce qui fait faire à notre héros la réflexion suivante : Dans cette épouvantable vallée, où doivent tenir des millions de peuples devenus poussière, je serai moins *aplati* que je ne le fus devant cette *forme blanche* (Mme de Mortsauf), *montant comme monte* dans les rues d'une ville *quelque inflexible inondation. — Didon chrétienne.* » (Avouez que Didon et inondation ne vont guère ensemble au premier abord ; mais en y réflechissant, on trouve que M. Balzac est très conséquent avec lui-même. Rappelez-vous en effet que Mme de Mortsauf attire à elle *les moindres parcelles humides* ; et voilà pourquoi M. Balzac la compare à une *inondation*.)

Alors M. de Mortsauf, voyant que sa femme s'enfuit loin de Félix, s'empare de lui, et se met à lui raconter sa maladie : « Les *sécrétions* s'altèrent, la *digestion se fait capricieuse*, la désorganisation arrive à son comble, comme si quelque poison se mêlait *au bol alimentaire;* la *muqueuse* s'épaissit ; l'*induration de la vulve du pylore* s'opère, et il s'y forme un *squirre* dont il faut mourir. » Telle est la conversation du bonhomme. En vérité, Mme de Mortsauf se venge cruellement des infidelités *corporelles* de M. Félix.

Hélas ! Mme de Montsauf était bien changée encore cette fois. Les *légers coups de rasoir,* qui d'abord sillonnaient son front, étaient devenus coups de bêche. « La fatale teinte jaune-paille ressemblait au reflet des lueurs divines dont les peintres illuminent la figure des saints. — Ses yeux étaient dénués de l'eau

limpide où jadis nageait son regard (ce n'était pas faute de pomper l'humidité cependant); ses tempes *bleuâtres* semblaient *ardentes et concaves;* ses yeux s'étaient enfoncés sous leurs arcades *attendries,* et le tour avait *bruni;* elle était *mortifiée,* comme le fruit sur lequel les *meurtrissures* commencent à paraître, et qu'un ver intérieur fait prématurément *blondir.* »

Le domestique de M. Félix arrive; « il m'avait apporté *quelques affaires*, que je voulus placer dans ma chambre. »

Affaires est ici pour quelques *effets.*

« Pour la comtesse, *le monde se renversa;* entendant en elle-même *les cris de la chair révoltée*, elle demeura *stupide* en face de sa vie manquée,

— Oh! reprit-elle, j'ai cru trop en vous! J'ai cru que vous ne manqueriez pas de la vertu que pratique le prêtre, et.....que possède M. de Mortsauf, ajouta-t-elle en donnant à sa voix le mordant de l'épigramme. »

Pauvre femme! elle a voulu à tout prix ne pas troubler *sa chaste solitude*, à la bonne heure; mais en ce cas, pourquoi donc exiger tant de fidélité de son amant? Elle aurait dû se rappeler le proverbe aussi célèbre que les célèbres rillons et rillettes : *Qui trop embrasse, mal étreint.*

Le soir, ils s'en vont, elle et lui, se promener en voiture, et la pauvre femme parle beaucoup. « Quand l'être intérieur se ramasse et se rapetisse *pour occuper* la place que l'on offre aux embrassemens, peut-être est-ce le pire des crimes? »

Ils arrivèrent ainsi jusqu'aux landes où lady Arabelle attendait son amant Félix avec ce petit mot : *My Deer.*

« C'est lui, madame, répondit la comtesse. L'Anglaise. reconnut sa rivale et fut *glorieusement* anglaise. Elle nous *enveloppa* d'un regard plein de son mépris *anglais,* et disparut dans la bruyère avec la rapidité d'une flèche. »

Et du même pas Mme de Mortsauf envoya souper Félix chez lady Arabelle.

Mais quand elle tint son amant, que de sarcasmes lady Arabelle lança contre sa rivale! » La plaisanterie française, dit l'auteur, est *une dentelle* dont les femmes savent embellir la joie qu'elles donnent; la plaisanterie anglaise et un *acide* qu

corrode si bien les êtres sur lesquels il tombe, qu'il en fait des squelettes lavés et *brossés.* » (C'est pousser un peu loin la manie de la *brosse.* Ainsi cette Anglaise *brosse sa cave* et *brosse les squelettes!*) Voilà ce que pense le héros de cette histoire, tout en mangeant d'excellens *sandwichs* qui ne sont pas *beurrés de vertu.*

« Mais comment vous décrire les accompagnemens de ces *jolies paroles?* C'étaient des folies comparables aux fantaisies *les plus exorbitantes* de nos rêves; tantôt des créations semblables *à celles* de nos bouquets (les créations des bouquets!); la grace unie à la force, la tendresse et ses *molles lenteurs* opposées *aux irruptions volcaniques de la fougue;* tantôt les gradations les plus savantes de la musique appliquées *au concert de nos voluptés;* puis des jeux pareils à ceux des *serpens entrelacés.* Elle voulait anéantir sous les *foudroiemens* de son amour impétueux les impressions laissées dans mon cœur par l'ame chaste et recueillie d'Henriette! » Mais, encore une fois, en voilà assez comme cela.

Après cette nuit si *volcaniquement foudroyante et musicale,* M. Félix quitte la *maîtresse de son corps* pour aller déjeuner chez la *maîtresse de son ame.*

« Au moment où j'abordai Mme de Mortsauf, j'exerçai auprès d'elle ce *flairer* qui fait ressentir aux cœurs encore jeunes et généreux, la portée de ces actions *indifférentes aux yeux de la masse.* » Eh! je vous prie, comment le *flairer* de ce monsieur ne lui a-t-il pas appris que c'est une triste conduite, d'avoir à la fois et ostensiblement d'eux femmes : l'une pour la nuit, l'autre pour le jour; celle-ci pour l'ame, celle-là pour les sens; l'une pour son thé et ses *sandwichs*, l'autre pour ses roses et ses lys? C'est bien la peine d'avoir tant de *flair.*

Il est vrai que ce monsieur l'avoue plus tard. « Je sentis amèrement la faute d'apporter sous ce toit *inconnu aux caresses* un visage où les ailes *diaprées* du plaisir *avaient semé leur poussière.* » — Et plus bas, pour s'excuser encore plus : « Qui aurait pu résister à *l'esprit déflorateur* de Louis XVIII ? »

Il quitta donc encore une fois Mme de Mortsauf, et il revint à Paris avec lady Arabelle. Elle et lui, ils se plongèrent dans les douceurs d'un mariage *morganatique;* et alors il se mit à

étudier lady Dudley. Or voici quelques-uns des résultats de son observation.

« L'Anglaise *plie son amour au monde ;* elle ouvre et ferme son cœur avec la facilité d'une *mécanique anglaise.* Passionnée comme une Italienne quand aucun œil ne la voit, elle devient *froidement digne* quand un étranger intervient. — Qui *exagère la pudeur* doit exagérer l'amour. Les Anglaises sont ainsi. Le protestantisme tue l'amour, car il doute, il examine et tue les croyances. »

Voici encore quelques traits épars du caractère de lady Arabelle.

« J'étais *palpitant d'amour* quand elle reprenait *sa pudeur de convention.*—Elle *me maniait comme une pâte.* »

Bien plus, cet admirable comfort anglais qui lui avait tourné la tête, cette *science de l'animalité* qui lui a fourni une page ou deux de ce merveilleux pathos que vous savez, ces *caves brossées,* ces tapis dans les *recoins de la maison,* ce thé déplié et servi à *l'heure dite,* M. Félix vient de découvrir que cette *finesse mécanique* venait des *gens* de lady Arabelle ; qu'elle l'achetait et qu'elle ne la faisait pas ! C'était une femme qui payait ses laquais et qui choisissait les meilleurs. De ce jour le thé ne parut plus aussi bien déplié à M. Félix ; la tendresse de lady Arabelle, *le tuf sur lequel il perdait ses semailles,* lui devint *insupportable.* Voilà pourtant où conduisent les mariages *morganatiques* et le *laisser-voir* de toutes les heures et de tous les jours !

Mais au moment même où il apercevait ainsi « le lit pierreux du torrent (de la vie) sous ses eaux diminuées, il entendit le roi qui demandait au duc de Lenoncourt des nouvelles de Mme de Mortsauf.—Hélas ! sire, ma pauvre fille se meurt, répondit le duc.—Le roi daignera-t-il m'accorder un congé ? dis-je les larmes aux yeux. — Courez, milord, me répondit-il ! »

Voyez, madame, que d'esprit on donne au roi Louis XVIII dans ce livre. D'abord il appelle M. Félix : Mlle Vandenesse, et M. Caton, tant que M. Félix est innocent ; puis il l'appelle *milord* quand Mlle de Vandenesse est devenue le mari *morganatique* d'une lady anglaise. Et nous avions cru jusqu'à ce jour que Louis XVIII était un homme d'esprit.

Et il repartit pour Clochegourde. Ainsi, de compte fait,

c'est la cinquième fois que M. Félix va à Clochegourde, d'abord en habit *brun*, quand il eut mangé le *quartier* de pomme que vous savez; en second lieu en ambassadeur, quand il fut envoyé de Gand en Vendée; après quoi en élégant à boutons blancs-rouges, en veste verte et en souliers; puis à cheval sur *une hirondelle du désert :* puis enfin, la cinquième et dernière fois, en chaise de poste, comme un vrai *milord.* On peut dire que tout ce roman se passe par monts et par *val:* c'est un va et vient continuel, dans lequel il n'y a jamais rien de changé que les habits du héros.

Cette fois Mme de Mortsauf se meurt; elle meurt d'amour et d'*inanition,* la pauvre femme! « Cette affection est produite *par l'inertie d'un organe* dont le jeu est aussi nécessaire à la vie que celui du cœur. » Ainsi parle M. Origet.

Le premier homme qu'il rencontre à Clochegourde, c'est l'abbé Biroteau, l'abbé Biroteau de Tours. Je ne sais pas si c'est le même homme si stupide qui s'est laissé chasser de sa maison et voler sa bibliothèque et son lit par un fripon de vicaire-général; mais si c'est le même Biroteau, avouez avec moi que Mme de Mortsauf a fait choix d'un singulier confesseur. Le bonhomme ne doit pas entendre grand'chose à ces subtilités de cœur qui auraient embarrassé sainte Thérèse elle-même. A l'arrivée de Félix, Henriette pare sa mort « sous les *flots de dentelle* dont elle était enveloppée; sa figure amaigrie, *qui avait la pâleur verdâtre des fleurs du magnolia quand elles s'entrouvrent* apparaissait comme sur la toile jaune d'un portrait, les premiers contours d'une tête chérie dessinée à la craie.—Son front *exprimait l'audace agressive du désir et des menaces réprimées.* Malgré les tons de cire de sa face alongée, des feux intérieurs s'en échappaient *par une ardeur vaguement* semblable *au fluide qui flambe* au-dessus des champs par une chaude journée. Ses tempes creuses, *ses joues rentrées,* montraient les formes *intérieures* du visage, et le sourire que formaient ses lèvres blanches, ressemblait vaguement *au ricanement* de la mort. »

Ainsi faite par la mort, Mme de Mortsauf, cette femme jusque-là si chaste, se met à jouer une scène d'amour et de délire qui fait peur et dégoûte. Elle s'écrie : « A peine ai-je *trente-cinq ans,* je veux connaître le bonheur *par lequel tant de*

femmes se perdent!—Non pas sans *toi*, reprit-elle en effleurant mes oreilles de ses lèvres *chaudes*, pour y jeter ces deux paroles comme deux soupirs. »

Et M. Félix, épouvanté, et il a raison d'avoir peur, s'écrie : « En est-il ainsi de tous les mourans? dépouillent-ils *tous les déguisemens sociaux*, de même que l'enfant ne les a pas encore revêtus ? »

Cette scène déplorable ne finit pas. « J'ai soif, Félix, s'écrie la mourante, *j'ai soif de toi*. Ils me parlent de paradis! non, l'enfer! mais *le bonheur!* » Et plus bas : « Mourir sans connaître l'amour! l'amour, dont les extases enlèvent nos ames jusque dans les cieux; car le ciel ne descend pas vers nous: ce sont nos *sens* qui nous conduisent au ciel! » Et songez qu'elle disait toutes ces choses avec le *ricanement* de la mort!

Ce chapitre est intitulé : *La mort d'une sainte!* M. Balzac ne doute de rien.

A la fin, son délire s'apaise; elle meurt. On la porte au cimetière du village; et le lendemain de ce jour funèbre, *par un calme midi* d'automne, Félix de Vandenesse ouvrit une lettre que lui laissait Mme de Mortsauf, dont voici quelques passages : « Je meurs. Ne vous ai-je pas dit que j'étais jalouse, mais *jalouse à mourir?*—J'étais mère, il est vrai, mais l'amour ne m'avait point environnée *de ses plaisirs permis*.—Vous souvenez-vous aujourd'hui de vos baisers? ils ont *dominé* ma vie, ils ont *sillonné* mon ame, l'ardeur de *votre sang* a réveillé l'*ardeur* du mien. Quand je me suis levée si fière j'ignorais une sensation pour laquelle je ne sais de mot dans aucune langue, car les enfans n'ont pas encore trouvé des paroles pour exprimer *le mariage de la lumière et de leurs yeux*, ni le *baiser de la vie sur leurs lèvres*.—J'étais *émue de la tête aux pieds* par votre aspect, et je me demandais involontairement : *Que doivent être les plaisirs?*—J'ai parfois désiré de vous *quelque violence*.—Votre nom, prononcé par mes enfans, *m'emplissait* le cœur d'un sang plus chaud, tant j'aimais les *bouillonnemens* de cette sensation. — Je me disais que je n'avais que *vingt-huit ans*, et que vous en aviez presque vingt-deux, et je me livrais à de faux *espoirs*. »

« ..... Quant à Madeleine, elle se mariera. Puissiez-vous un jour lui plaire; elle est toute moi-même, et de plus elle est

forte. » Ce que lisant, Félix ajoute : « *Je tombai dans un abîme de réflexions.* »

Or, madame, après la lecture de cette lettre, qui est tendre, bien que boursouflée; après cette mort de Mme de Mortsauf, qui est une mort douloureuse, malgré les ridicules exagérations sentimentales dont l'auteur a cru l'embellir, que pensez-vous que fasse M. Félix? D'abord, il a voulu se faire trappiste. « Il est des personnes que nous ensevelissons dans la terre, mais il en est de plus particulièrement chéries qui ont eu notre cœur pour linceul, dont chaque jour le souveuir se mêle *à nos palpitations.* » Il ne se fait donc pas trappiste, car déjà il se dit tout bas : « Pauvre Henriette! qui voulait me donner Clochegourde et sa famille! »

Oui, madame, toute jeune femme, c'est-à-dire toute femme sans cœur que vous êtes, voilà ce que vous n'allez pas croire! A peine a-t-il lu cette dernière lettre de Mme de Mortsauf, que M. Félix retourne à Clochegourde. « Dans ce grand naufrage, j'apercevais une île où je *pouvais aborder.* » Cette île, c'était Clochegourde. Une belle maison qui rapportait 18,000 livres, et la maîtresse de cette belle maison, Madeleine, « était une brune jeune fille à la taille de peuplier. La santé avait mis sur ses joues le velouté de la pêche, et le long de son cou le soyeux duvet où, comme *chez sa mère,* se jouait la lumière. » Il prit donc sur-le-champ la résolution d'aller vivre *à Clochegourde auprès de Madeleine.* Et, en effet, le voilà qui dit à Madeleine, Madeleine toute couverte du deuil de sa mère! « *Chère* Madeleine, *je vous aime trop,* malgré l'aversion que vous me témoignez, pour expliquer à M. de Mortsauf *un plan qu'il embrasserait avec ardeur!* » Et Madeleine indignée, Madeleine qui sait que cet homme a tué sa mère, Madeleine qui voit cet homme demander sa main, quand la main de sa mère est à peine refroidie, Madeleine répond à cet homme : « Monsieur! *j'aimerais mieux* me jeter dans l'Indre que de me lier avec vous! » Très bien répondu, Madeleine, à ce fou manqué qui a quitté votre mère pour obéir à ses sens, et qui, votre mère éteinte à peine, ne trouve rien de mieux que de venir vous demander votre main et *Clochegourde.*

M. Félix de Vandenesse, ainsi chassé par Madeleine, retourne à Paris, non sans jeter un œil de regret sur Cloche-

gourde et Madeleine, sur Madeleine et Clochegourde. Cette fois pourtant, après cet affront cruel, après avoir perdu cette seconde femme et Clochegourde, c'était bien le cas de se faire trappiste. Eh bien ! encore une fois, vous ne devineriez jamais où se rend M. de Vandenesse, au sortir de Clochegourde! Il va vous le dire lui-même, car, pour moi, je n'oserais. « Dominé par une *impérieuse tristesse*, je ne songeais plus au but de mon voyage; lady Dudley était bien loin de ma pensée, *que j'entrais dans sa cour sans le savoir!* — J'avais chez elle des habitudes conjugales » (et morganatiques!).

Oui, madame, après avoir enlevé la mère, après avoir été chassé par la fille, M. Félix de Vandenesse retourne machinalement chez lady Dudley, la femme qui a fait mourir à petit feu ce pauvre Lys!

Mais voilà bien une autre aventure ! Entré dans cette maison où il croyait retrouver tout simplement *ses habitudes conjugales*, M. Félix de Vandenesse (et pour comble de mystification, il était en *casquette de voyage*) tombe au milieu de cinq personnes; « lady Dudley *pompeusement habillée*; lord Dudley, l'un des hommes d'état les *plus considérables* de l'Angleterre, gourmé, plein de morgue, froid, il sourit en entendant mon nom (vous avouerez cependant qu'il n'y avait pas là de quoi sourire), *puis les deux enfans!* » Ainsi, fatalité! pendant que M. Félix perdait deux femmes à Clochegourde, il en perdait une autre à Paris, et quelle autre ? Cette femme de feu, qui avait la *fantasmagorie d'Armide.* Lui absent, lady Arabelle avait repassé, du bon côté cette fois, *la Manche* et *le froid canal Saint-George*; elle s'était enfermée de nouveau, sauf à faire, plus tard, d'autres sorties, dans son *rempart d'acier poli*, et dans sa *cage* où elle avait retrouvé sa *mangeoire*, son *abreuvoir*, son *bâton*, et du haut de son bâton l'ingrate et oublieuse perruche ne savait même plus dire à M. de Vandenesse. — *As-tu déjeûné, Félix ?*

Mais, madame, une quatrième et dernière péripétie de ce touchant roman, une péripétie à laquelle vous êtes loin de vous attendre, et moi aussi, je vous jure; la voici : mon Dieu, qu'elle est étrange et bizarre! Vous vous rappelez que *le Lys dans la Vallée* est une histoire manuscrite adressé par M. Félix de Vandenesse à une belle dame, *madame la comtesse Natalie*

de Manerville. M. Félix de Vandenesse, qui aime Mme de Manerville en quatrième et dernier ressort, espère se faire aimer d'elle en lui racontant toutes les traverses de ses amours. Il n'épargne pas les belles phrases pour entortiller Natalie dans le filet de sa passion ; « ce qui *courroucerait* une femme vulgaire, sera pour vous un nouveau sujet de m'aimer ! — Les femmes *d'élite* ont un rôle sublime à jouer, celui de la sœur de charité qui panse les blessures, celui de la mère qui pardonne à l'enfant. »

A quoi Mme la comtesse de Manerville, qui est une femme beaucoup plus jeune et de beaucoup plus d'esprit qu'on n'aurait cru, fort peu touchée d'être une femme d'*élite*, et ne voulant être ni la sœur de charité, ni la mère de ce pauvre jeune homme, lui répond bel et bien dans un style emphatique et boursouflé : « Défaites-vous d'une détestable habitude, n'imitez pas les veuves qui parlent toujours de leur premier mari. — Après avoir lu votre récit, il m'a semblé que vous aviez considérablement *ennuyé* lady Dudley (je suis tout-à-fait de cet avis) en lui parlant des perfections de Mme de Mortsauf, et fait beaucoup de mal à la comtesse *en l'accablant des ressources* (le mot est joli !) de l'amour anglais. Vous avez manqué *de tact* envers moi (pourquoi pas de *flair ?*) ; vous m'avez donné à entendre que je ne vous aimais ni comme Henriette, ni comme Arabelle. J'avoue mes imperfections. — Savez-vous pour qui je suis *prise de pitié?* pour la *quatrième femme* que vous aimerez. — Je renonce à la *gloire laborieuse* de vous aimer, il faudrait trop de qualités catholiques et anglicanes, etc., etc.— Vous êtes parfois ennuyé et ennuyeux. (Parfois ! Mme de Manerville est honnête.) Être à la fois Mme de Mortsauf et lady Dudley, mon cher comte ! *votre programme est inexécutable.* » Bref, il est impossible de se moquer d'un homme avec plus de justice et de bon sens que ne fait Mme de Manerville.

M. Félix de Vandenesse reste donc veuf de quatre femmes plus belles les unes que les autres. Où est la moralité de l'histoire, le savez-vous ?

Mais moi je ne me suis chargé que de vous raconter la fin des *pâtimens* de M. de Vandenesse ; si le cœur vous en dit, plaignez-le et surtout plaignez-moi, moi qui, pour vous plaire,

ai consenti à transcrire, ainsi et mot à mot plus de non-sens, plus de niaiseries, plus de fadeurs sans esprit, plus de prétentieuses extravagances et plus de fautes de français, que je n'en ai entendu dire et rêver en toute ma vie.

PICKERSGHILL JUNIOR.

L'ACADÉMIE
ROYALE
DE MUSIQUE.

SECONDE ÉPOQUE.

Je n'ai rien dit encore de l'académie de danse que Louis XIV avait établie en 1661, en vertu de lettres-patentes vérifiées au parlement l'année suivante. Le nombre des académiciens était fixé à treize; ils jouissaient, ainsi que leurs enfans, du privilége de montrer l'art de la danse, sans lettres, ainsi que du droit de *committimus* et autres, comme les officiers commensaux de la maison du roi. Ces académiciens devaient s'assembler une fois par mois pour délibérer sur ce qui concernait leur art. Les séances de cette société baladine eurent lieu d'abord, et pendant plus de cinquante ans, au cabaret de *l'Épée de bois*, près du Louvre. En 1757, les académiciens s'assemblaient chez leur directeur Laval. L'objet principal de cette académie était de former des sujets pour l'Opéra. Voici le nom des académiciens qui siégeaient à cette époque : Marcel, Dupré,

Legrand, les trois frères Malter, Dangeville, Desmoulins, Javilliers, Matignon, Dupré, C. Lany, Vestris.

J.-J. Rousseau avait fait les paroles et la musique du *Devin du village*, opérette qui eut une grande vogue, Mondonville, deux ans après, fit représenter *Daphnis et Alcimadure*, pastorale en trois actes, dont il avait fait également le livret et la partition. *Daphnis* offrit une singularité remarquable; la pièce était écrite en languedocien, et fut parfaitement exécutée par Jéliotte, Latour et Mlle Fel, qui, tous les trois Gascons, avaient une prononciation excellente, et n'eurent pas de peine à montrer la supériorité musicale de leur patois sur la langue française. Mondonville écrivit beaucoup de musique sacrée, que l'on applaudit long-temps au concert spirituel. Il donna, en 1758, *les Fêtes de Paphos*, dont l'abbé de Voisenon avait fait les paroles, et termina sa carrière dramatique en 1767, par *Thésée*. La musique française de ce temps n'avait qu'un certain nombre de partisans; on l'attaquait sans cesse depuis le départ des bouffons. Voici ce que l'on écrivit sur ce *Thésée*, le lendemain de sa première représentation :

« M. Mondonville s'est avisé de remettre en musique l'opéra de *Thésée*, psalmodié, il y a cent ans, par l'ennuyeux Lulli. Il a voulu faire, avec le poème de *Thésée*, ce que les maîtres de chapelle d'Italie font avec tous les poèmes de Métastase. Son essai a été très infortuné; ce nouveau *Thésée* est tombé tout à plat. L'auteur a été obligé de retirer sa pièce avant la quatrième représentation, ce qui est sans exemple à l'Opéra; et, pour comble de mortification, on y a donné l'ancien *Thésée* à la place. Ce peuple est singulier dans ses jugemens en musique; et cette ancienne religion de Lulli, si décriée aujourd'hui, subsiste cependant encore dans les cours. L'opéra de Mondonville est précisément aussi plat et aussi pauvre que celui de Lulli. C'est une psalmodie tout aussi assoupissante. Qu'on donne le procès, entre ces deux ouvrages, à juger à tous les connaisseurs en musique, et je parie qu'ils ne trouveront pas le plus faible motif de préférence de l'un sur l'autre. Cependant l'un est sifflé avec fureur, l'autre applaudi avec enthousiasme. Ce pauvre Mondonville est bien à plaindre; ses airs ne feraient pas fortune dans une guinguette d'Allemagne; et, dans sa patrie, il est la victime de l'ancienne religion. Il devait se sou-

venir que c'est un mauvais métier que vouloir abattre les vieux autels ; il faut les laisser tomber. »

Rameau, l'idole d'une secte d'enthousiastes qui le comparaient tous les jours à Orphée, à Apollon, était souvent attaqué par les coryphées d'une opposition puissante, qui ne triompha que vingt ans plus tard, et par les admirateurs de Lulli. Voici deux épigrammes, choisies sur une centaine, que l'on répandit alors :

Contre la moderne musique
Voilà ma dernière réplique :
Si le difficile est le beau,
C'est un grand homme que Rameau.
Mais si le beau, par aventure,
N'était que la simple nature
Dont l'art doit être le tableau,
C'est un pauvre homme que Rameau.

J.-B. Rousseau écrivait à L. Racine, au sujet de *Dardanus :* « J'ai appris le sort de l'opéra de Rameau ; sa musique vocale m'étonne. Je voulus, étant à Paris, en entonner un morceau ; mais, y ayant perdu mon latin ; il me vint l'idée de faire une ode lyri-comique. » En voici une strophe :

Distillateurs d'accords baroques
Dont tant d'idiots sont férus,
Chez les Thraces et les Iroques
Portez vos opéras bourrus.
Malgré votre art hétérogène,
Lulli de la lyrique scène
Est toujours l'unique soutien.
Fuyez, laissez-lui son partage,
Et n'écorchez pas davantage
Les oreilles des gens de bien.

Rameau, qui avait fait représenter *Zoroastre,* en 1751, avec grand succès, éprouva un notable déficit depuis la venue des Italiens, dont il avait triomphé pourtant. Il donna encore *la Guirlande*, *Anacréon*, *la Fête de Pamilie*, en 1754 ; *les*

Surprises de l'Amour, en 1757; *les Sybarites*, en 1759, et finit sa carrière, en 1760; avec *les Paladins.*

« Allez plus vite, plus vite, disait-il à Mlle Arnould, à l'une des repétitions des *Paladins.* — Mais on n'entendra plus les paroles.—Et qu'importe? il suffit que l'on entende ma musique, les paroles ne sont rien dans un opéra. »

Les Paladins n'eurent aucun succès. Rameau prétendait qu'on n'avait pas eu le temps d'en goûter la musique et de l'apprécier : il ajouta : « La poire n'est pas encore mûre. — Cela ne l'a pas empêchée de tomber, » reprit Mlle Cartou, chanteuse subalterne, mais que ses bons mots et sa galanterie ont placée au premier rang des nymphes de l'époque.

Lors des premières représentations de *la Guirlande*, Marmontel, qui en avait fait les paroles, prit un fiacre; son chemin était de passer devant l'Opéra. « Cocher, évitez le Palais-Royal, je suis pressé. — Ne craignez rien, monsieur, il n'y a pas d'embarras, pas une voiture; on donne ce soir *la Guirlande.* »

Les trois virtuoses par excellence, Jéliotte, Chassé, Mlle Fel, quittèrent l'Opéra presque en même temps. Jéliotte en sortit en mars 1755, le jour même où Larrivée, basse qui devait remplacer Chassé, y entra. Mlle Arnould fut reçue en 1757, et Mlle Fel lui céda le premier emploi deux ans après. Mlle Lemière, qui devint ensuite Mme Larrivée, était la Damoreau de l'époque, et l'on écrivit des duos pour sa voix et la flûte *inimitable* de Rault : elle parut à l'Opéra en 1750, et ne réussit complètement qu'en 1757. Pillot chanta la partie de haute-contre, en attendant que Legros vînt remplacer Jéliotte. L'Opéra ne retrouva un bon ténor qu'en 1764; il y eut par conséquent un interrègne de neuf ans pour cet emploi : les ténors étaient fort rares dans ce temps comme aujourd'hui. Voilà tout le personnel chantant renouvelé; mais on psalmodiait toujours comme auparavant. L'Opéra français était un objet d'admiration pour les uns, et de constante, d'amère dérision pour les autres : il conduisait sa barque au milieu des sifflets et des applaudissemens.

En 1755, on remplace la toile du théâtre, qui tombait en ruine, par un superbe rideau. Diderot propose cette inscription, pour qu'elle soit moulée en lettres d'or sur la draperie

nouvellement peinte : *Hîc Marsias Apollinem.* Un rimeur la paraphrase en français.

O Pergolèse inimitable,
Quand notre orchestre impitoyable
T'immole sous son violon,
Je crois qu'au rebours de la fable,
Marsias écorche Apollon.

La retraite des trois coryphées du chant avait affligé les amateurs, ils perdaient en six ans, Jéliotte, Chassé, M[lle] Fel, le trio qui leur faisait éprouver des jouissances parfaites. Un acteur de l'Opéra était alors un sujet de la plus haute importance. Les virtuoses académiciens étaient l'ame de toutes les parties de plaisir; hommes à bonnes fortunes, les femmes faisaient des folies pour se les disputer. Chassé eut la gloire singulière d'être cause d'un duel entre deux femmes. Une Polonaise le disputa à une Française dans le bois de Boulogne, et notre compatriote fut blessée. Après sa guérison, elle fut enfermée dans un couvent; quant à l'étrangère, un ordre du roi lui fit quitter la France. Pendant le petit trouble que cette aventure jeta dans le monde galant, Chassé demeura chez lui, étendu sur une chaise longue, comme une femme sensible qui a eu le malheur de voir deux de ses adorateurs s'exposer à perdre la vie pour ses beaux yeux. Il recevait ainsi les visites de ceux qui venaient le complimenter. Louis XV lui fit dire, par le duc de Richelieu, de cesser ce manége. Chassé répliqua : « Dites à sa majesté que ce n'est pas ma faute, mais celle de la Providence, qui m'a créé l'homme le plus aimable du royaume. — Apprenez, faquin, repartit le duc, que vous ne venez qu'en troisième : le roi passe avant vous, et moi après le roi. »

Claude Louis de Chassé, seigneur du Ponceau, gentilhomme breton, quitta son régiment en 1721, pour entrer à l'Opéra. Ses avantages physiques, sa voix pleine, sonore et du timbre le plus flatteur, son talent de comédien, le rendirent bientôt le sujet le plus précieux de l'Académie royale. Il effaça tous les acteurs de son genre qui l'avaient précédé; la partie de Roland, qu'il rendit avec une supériorité jusqu'alors inconnue, mit le sceau à sa réputation. L'étude qu'il fit de son art ne se borna

point au chant et au jeu de scène; il étendit ses soins sur l'ensemble du spectacle. C'est à lui que l'on dut en partie la pompe et la magnificence de l'Opéra, vers le milieu du XVIIIe siècle. Il hasarda le premier, sur le théâtre de Fontainebleau, d'employer une grande quantité de comparses, pour donner le spectacle d'une manœuvre militaire, dans le siége de l'opéra d'*Alceste*. Louis XV fut si content de l'exécution, qu'il appela depuis Chassé son général. C'est dans une occasion semblable que cet acteur profondément identifié avec son personnage, étant tombé sur la scène et craignant que sa chute ne vînt troubler l'ordre de la marche qu'il avait réglée, criait aux soldats qui couraient après lui : « Marchez-moi sur le corps. »

En 1738, Chassé quitta le théâtre sous le prétexte qu'étant gentilhomme, il ne lui convenait pas de faire le métier d'acteur. Mais la vraie raison, c'est que s'étant amassé un fonds assez considérable, il croyait pouvoir se passer des revenus de son emploi dramatique. Il se mit dans une entreprise qui ne réussit point, et perdit la plus grande partie de sa fortune. Chassé fut obligé de reprendre sa première profession, et joua le rôle d'Hylas dans une reprise d'*Issé*, en 1742. Le public ne lui ayant pas retrouvé la même beauté dans la voix et la même vigueur d'exécution, le couplet suivant fut colporté dans les coulisses :

Avez-vous entendu Chassé
Dans la pastorale d'*Issé ?*
Ce n'est plus cette voix tonnante,
Ce ne sont plus ces grands éclats ;
C'est un gentilhomme qui chante,
Et qui ne se fatigue pas.

Cet acteur avait soixante-seize ans lorsque Mme Dubarri voulut l'entendre. Il refusa, déclarant qu'il ne chanterait que pour le roi. La requête lui fut adressée au nom de Louis XV, et Chassé consentit à chanter devant sa majesté et la favorite à un petit souper. Mme Dubarri lui envoya le lendemain une boîte superbe en or ; et, pour ménager sa délicatesse, lui fit dire que c'était de la part du roi.

Le ballet des *élémens* fut repris en 1754; Roy, qui était l'auteur des paroles, dejà vieux avait eu une attaque d'apoplexie; il ne sortait plus, il pensait à son salut, et sa dévotion était sincère. Lany, maître des ballets, était embarrassé pour la mise en scène d'une pièce qu'il n'avait jamais vu réprésenter. Il alla faire une visite à l'auteur pour avoir des renseignemens, il en fut reçu poliment. Mais lorsque Lany, après l'avoir excessivement loué, voulut entrer dans les détails des divertissemens, en commençant par celui du prologue, Roy l'interrompit d'un on lamentable, et lui dit cependant d'une manière très décidée : « Ah! monsieur, n'attendez pas que je vous donne, sur cet ouvrage immortel, dont je me repens, aucun des avis que vous me demandez! Voulez-vous que dans l'état où je suis, je songe aux *Élémens*? Non, monsieur, faites comme vous l'entendrez, mais ne pensez pas que je m'en occupe jamais. — On veut, reprit doucement Lany, que dans le prologue je fasse danser les génies aériens, et je voudrais les réserver pour l'acte d'*Ixion*, dans le divertissemeut où Junon paraît. — Ah! monsieur Lany, gardez-vous en bien! Je veux que les quatre élémens soient figurés dans le prologue. Ils sont l'essence du sujet. Mon prologue est le chaos; composez votre ballet de l'acte d'*Ixion*, d'*Isis*, et de la fuite de cette déesse. C'est mon intention; au moins n'y manquez pas! Mais de quoi me parlez-vous là, mon cher ami? Je vous dis que vous ne tirerez rien de moi sur tout cela. N'en parlons plus. »

Le maître des ballets poursuivit cependant; et, le conduisant d'acte en acte, et de divertissemens en divertissemens, Roy lui disait tout, en protestant qu'il ne dirait rien. Il est vrai qu'il mêlait toujours, aux instructions qu'il lui donnait, des soupirs et des regets d'avoir composé un poëme admirable, qui devait être joué jusqu'à la fin des siècles; qui prolongerait à coup sûr les peines qu'il souffrirait dans l'autre monde, pour avoir donné un scandale de si longue durée. Il finit en disant : « Brisons là-dessus, monsieur Lany, je veux être muet sur tout cela. Je ne veux penser qu'à Dieu qui est mort sur la croix que vous voyez là, » montrant celle de son cordon de Saint-Michel.

Gossec et Philidor sentaient la nécessité d'une réforme dans notre système de musique dramatique, mais le moment n'était

pas venu. Gossec et Philidor ne pouvaient obtenir la licence d'écrire pour l'Académie royale. Gossec dirigeait des concerts et composait des messes, des symphonies. Philidor présenta un opéra, que le directeur Rebel refusa comme trop italien : ce directeur craignait que l'on n'introduisît des airs un peu dévę-loppés qui auraient arrêté la marche de l'action. Jugez du goût de Rebel et du public de son temps par cette exclusion : trouver Phillidor trop italien, c'est se montrer bien délicat sur cet article.

Le 26 février 1762, on remit en scène *Armide*, de Lulli ; cet opéra comptait déjà soixante-seize ans d'existence. Je vais emprunter quelques lignes aux journaux pour faire connaître la position de notre grand théâtre à cette époque. — « La reprise d'*Armide* s'est faite aujourd'hui sans le moindre tumulte. La fureur du public pour ce bel opéra s'est passée comme un enchantement... On trouve plus de musique dans le plus petit opéra-comique. — 6 mars 1762. *Armide* eut trente-trois représentations à sa première reprise; elles rendirent 107,000 livres. Cet ouvrage ne peut absolument tenir devant l'opéra comique; le théâtre est un désert quand l'affiche annonce le chef-d'œuvre de Lulli. — 20 avril 1762. L'Opéra a fait aujourd'hui sa rentrée par *Dardanus*, de Rameau; jamais on n'a vu un spectacle si délabré. »

Thuret, directeur de l'Académie royale de Musique, gouverna ce théâtre avec sagesse jusqu'en 1744; mais il y perdit sa santé et une partie de sa fortune. Berger ancien receveur des finances du Dauphiné, lui succéda, et le résultat de sa gestion fut d'avoir augmenté de 400,000 francs les dettes de l'Opéra en trois années. Cependant il fut le premier qui reçut de la cour une indemnité de 81,000 francs : il avait augmenté de 20,000 francs le produit de la location des loges, et touché 200,000 francs des entrepreneurs des théâtres de la foire Saint-Laurent et de la foire Saint-Germain, en leur accordant le privilége de jouer l'opéra comique.

Un protégé de la princesse de Conti, nommé Tréfontaine, succéda à Berger ; mais il ne put tenir ses engagemens. Après seize mois d'administration, le privilége lui fut retiré ; la ville de Paris en prit possession, et se chargea de la direction de son premier théâtre.

C'est une chose assez curieuse que de comparer les états de dépenses de l'Opéra depuis l'année 1733 jusqu'en 1740, avec ceux de l'époque précédente et les états de dépenses faites aujourd'hui. Voici celui de 1733, pendant sept ans ces dépenses n'ayant presque pas varié :

	Livres.
Appointemens des acteurs, danseurs, choristes, symphonistes.	106,477
Gratifications des acteurs	7,287
Gratifications extraordinaires.	13,700
Pain, vin et chaussure des acteurs. (C'est ce que l'on a appelé depuis lors les *feux*).	1,387
Appointemens des commis.	7,054
Pensions des acteurs et des actrices. . .	25,839
Pensions des familles Lulli et Francine. .	29,125
Garde de l'Opéra.	1,620
Quart des pauvres.	68,783
Luminaire en cire et suif.	14,957
Luminaire en huile.	986
Dépenses journalières des représentations.	16,009
Menuisiers du magasin.	1,154
Tailleurs, brodeuses, couturières. . . .	8,520
Ouvriers et manœuvres extraordinaires. .	1,614
Marchés à l'année.	3,856
Peintures des décorations.	17,500
Marchandises et fournitures d'étoffes. . .	32,627
Bois de menuiserie	843
Bois à brûler	765
Anciennes dettes de l'Opéra.	21,839
Payé à l'acquit du directeur.	1,831
Intérêts des fonds, honoraires et frais de régie	27,900
	411,680

Avec les sous et deniers, que je n'ai point portés, tout cela forme un total de 411,680 livres, c'est-à-dire le quart de la de la dépense actuelle de l'Opéra.

Le ballet d'action n'était pas encore inventé; mais on avait le ballet-opéra et les divertissemens des opéras. On aurait pu

les perfectionner; point du tout : ces divertissemens étaient fixés, et l'on ne sortait jamais de la routine adoptée depuis un siècle. En tout opéra, on avait des passe-pieds au prologue, des musettes au premier acte, des tambourins au second, des chaconnes et des passacailles au troisième et au quatrième. Et, pour varier, des passacailles, des chaconnes, des tambourins des musettes et des passe-pieds. En tout cela, ce n'était point le sujet, la marche de la pièce, le caractère des personnages qui décidaient, mais des considérations qui leur étaient tout-à-fait étrangères. Tel danseur excellait dans les chaconnes, telle danseuse dans les musettes. Or, comme il fallait que, dans chaque opéra, tous les sujets parussent chacun dans leur genre, et que le meilleur dansât le dernier, c'était d'après cette loi que les pas étaient réglés. Cela était d'autant plus inévitable, que jamais le poète, le musicien, le maître des ballets le costumier, le décorateur, ne se consultaient sur rien. Les lignes étaient invariablement tracées; chacun de son côté parcourait sans cesse les mêmes. Pour qu'un seul eût quitté ses habitudes de routine, il aurait fallu que tous les quittassent en même temps; qu'on s'entendît, qu'on se concertât; et c'était demander l'impossible.

Noverre et les deux Gardel firent alors dans la danse la même révolution qui fut opérée, quelques années plus tard, dans la musique française par Gluck, Piccinni, Sacchini. Noverre était le chef de l'école de Stuttgard, qui a formé ou perfectionné tous les grands danseurs de cette époque. Le père des deux Gardel était maître des ballets du roi de Pologne, Stanislas, à Nancy. Ces chorégraphes eurent à réformer les costumes bizarres et ridicules de notre Opéra, à supprimer les masques, les paniers et les tonnelets. Le berger Pâris, en 1760, gambadait encore sur le mont Ida, vêtu d'un corset lacé avec des rubans, en culotte courte, sur laquelle tombait un tonnelet de satin rose, que des paniers élastiques arrondissaient. Le berger Pâris portait encore le chapeau à trois cornes galamment retroussé. Pâris n'était pas un berger de l'espèce des Colins, des Lubins, des Alains; c'était un pâtre gentilhomme. Aussi le distinguait-on de la foule plébéienne par un plumet et des talons rouges, qui révélaient sa noble origine aux spectateurs les moins malins.

Je puis montrer aux amateurs un joli portrait de Jéliotte représentant Apollon. Cet acteur est coiffé en ailes de pigeon avec la bourse, il porte un collier de diamans et une veste à la hussarde à franges d'or ou d'argent. Dans *la Toilette de Vénus*, ballet pantomime de Noverre, les Faunes parurent sans tonnelets, et ce fut le moindre service que ce maître rendit à la danse. Sa vraie gloire, comme il le dit lui-même, c'est d'avoir créé le ballet d'action.

Le 10 décembre 1770, on représente *Ismène et Isménias*, de Laujon et Laborde; plusieurs scènes de *Médée et Jason*, ballet pantomime, sont intercalées dans cette tragédie lyrique. Cet intermède, que l'on peut regarder comme une imitation de celui d'*Hamlet*, devait faire connaître à Ismène tous les malheurs que l'amour peut causer. Laujon se fit honneur de cette idée dramatique et nouvelle pour la France; Laval père et fils, maîtres des ballets de l'Opéra, recevaient les complimens qu'on leur adressait pour avoir mis en scène une composition qui s'éloignait de la route battue, quand on apprit que l'intermède si remarquable était un fragment pris à *Médée et Jason*, ballet d'action de Noverre, qu'on représentait à Stuttgard et à Vienne depuis six mois. Ismène et Isménias avaient complètement ennuyé le public; mais la pantomime de Noverre fut applaudie avec fureur. Les rôles de Jason, de Médée, de Creüse, étaient remplis par Vestris, M[lles] Allard et Guimard. Vestris parut sans masque (1), et cela ne pouvait être autrement : jouer la pantomime avec un visage de carton eût été par trop ridicule. Vestris étonna tout le monde par l'énergie de son exécution, non-seulement comme danseur, mais comme acteur. On le trouva parfait de vérité, d'expression, de variété dramatiques. On eût désiré voir M[lle] Heinel dans un des deux rôles de femmes; la majesté de sa taille, la belle nature de son jeu, eussent mieux convenu à l'un et à l'autre que la taille épaisse et courte de la première danseuse, ou la danse coquette et maniérée de la seconde. M[lle] Allard avait pourtant une vigueur de jarret, un œil dur

(1) Des amateurs de danse allaient faire leur partie et gambader à l'Opéra; le masque favorisait ces fantaisies baladines. Parmi les *dilettanti* les plus zélés on cite Helvétius et le bailli du Rollet.

et enflammé, qui caractérisaient assez bien les fureurs d'une femme jalouse. *Ismène et Isménias* avait été joué pour la première fois à Choisy, sept ans auparavant, et sans aucun succès. Vestris quitta le masque pour jouer la pantomime, et le reprit ensuite dans les opéras, quand il figurait comme danseur. L'événement qui fit tomber le masque du visage des danseurs mérite d'être raconté.

Le 21 janvier 1772, on jouait *Castor et Pollux*, dont les amateurs étaient privés depuis quelque temps. Gaëtan Vestris devait y danser l'entrée d'Apollon; il représentait le blond Phébus avec une énorme perruque noire, un masque, et un grand soleil de cuivre doré rayonnant sur sa poitrine. Je ne sais quelle raison empêcha G. Vestris de remplir son rôle ce jour-là; mais Maximilien Gardel fut appelé pour le remplacer. Il y consentit, à condition qu'il paraîtrait avec ses longs cheveux naturellement blonds, sans masque, et débarrassé des attributs ridicules dont on affublait ordinairement Apollon. Cette heureuse innovation fut approuvée par le public, et dès ce moment les premiers sujets abandonnèrent le masque. On le conserva pendant quelques années encore pour les choristes dansans, pour les ombres, dont le masque entièrement blanc paraissait convenir parfaitement aux personnages représentés, pour les vents et les furies. En 1705, les vents figuraient encore dans le prologue de *Tarare*, avec leurs masques bouffis, mais ils n'avaient pas de soufflet à la main comme autrefois.

La famille Vestris, originaire de Florence, a régné près d'un siècle sur notre empire dansant. Gaëtan Vestris, qui succéda au grand Dupré, parut en 1748 à l'Opéra, qu'il n'a quitté définitivement qu'en 1800. La danse de Gaëtan était un modèle de grâce et de noblesse. Il avait quatre frères qui suivaient la même carrière; pour le distinguer on l'appelait *le beau Vestris*. C'est lui qui nomma son fils Auguste *le diou de la dasne*. — « Si Auguste est plus fort que moi, c'est qu'il a pour père Gaëtan Vestris; avantage que la nature m'a refusé. — Si le *diou* de la danse veut bien toucher à terre de temps en temps, c'est pour ne pas humilier ses camarades. — Il n'y a dans ce moment que trois grands hommes vivans : moi, Voltaire et le roi

de Prusse.» Telles sont les gasconnades principales du florentin Vestris (1).

Auguste Vestris, notre contemporain, débuta à l'Opéra le 25 août 1772, dans *la Cinquantaine*, et surpassa tout ce que l'on avait vu jusqu'à lui. Belle figure, taille de Zéphyr, une légèreté, une vigueur extrêmes, il eut tous les avantages physiques de son père. On n'avait pas encore battu un entrechat, filé une pirouette, avec une aussi rare perfection. C'est M[lle] de Camargo qui battit les premiers entrechats, en 1730, et ne les battit qu'à quatre. Trente ans plus tard, M[lle] Lany, excellente danseuse, les battit à six; ensuite on les battit à huit. La pirouette ne s'est montrée sur notre grand théâtre qu'en 1766 : elle y fut apportée de Stuttgard, par Ferville et M[lle] Heinel.

M[lle] de Camargo avait quitté la scène en 1751; M[lles] Lyonnais, Lany, Carville, consolèrent les amateurs de la perte qu'ils venaient de faire. Lany, Lyonnais, Laval, partageaient avec Gaëtan Vestris les premiere emplois de la danse; Gardel, Dauberval, n'étaient encore qu'en seconde ligne. En 1763, M[lles] Guimard et Peslin paraissent sur le scène; elles n'arrivent au premier rang qu'en 1767, où M[lles] Gélin, Allard, Vestris, les avaient précédées. On se plaisait à réunir dans un pas de quatre, Lany, Dauberval, M[lles] Peslin, Allard; c'était le chef-d'œuvre du genre. M[lle] Théodore, danseuse charmante que Dauberval épousa, brilla quelque temps après sur la même scène.

Fuyez, arrêtez-vous, suspendez votre ivresse;
Comme Guimard, enfin, appelez les désirs,
Et que vos pas brillans soient l'appel des plaisirs.

M[lles] Heinel, Guimard, Allard, Lany, éclipsèrent les anciennes réputations par la grâce et l'élégance de leurs pas et de leurs attitudes.

Le 6 avril 1763, à onze heures et quelques minutes du matin, un tourbillon de fumée épouvantable annonça l'incendie de

(1) La famille Vestris a donné une tragédienne à la Comédie-Française, une danseuse aux théâtres de Londres. Maintenant le meilleur comédien de l'Italie, acteur d'un merveilleux talent, au dire de Lablache, qui certes s'y connaît, porte le nom de Vestris.

l'Opéra et d'une partie des bâtimens du palais-Royal qui touchaient à la salle. A midi et demi tout était consumé. On rétablit ce théâtre au même lieu, la société chantant et dansante donna des bals et des concerts aux Tuileries, en attendant que la salle de spectacle de ce palais fût disposée pour l'exécution complète des opéras. — « C'est de l'onguent pour la brûlure, » disaient certains amateurs en parlant de ces concerts.

Cet incendie donna lieu à une infinité de plaisanteries. On avait manqué d'eau pour éteindre le feu : — « C'est tout simple, il était impossible de prévoir que le feu prendrait dans une glacière. » Après l'incendie, on s'occupait de chercher une place pour la salle de l'Académie royale de musique : l'avis de l'abbé Galiani fut de mettre l'Opéra français à la barrière de Sèvres, vis-à-vis le spectacle du combat des taureaux, parce que les grands bruits doivent être hors de la ville.

Des discussions, des procès entre la ville de Paris et le duc d'Orléans retardèrent la reconstuction de la salle, qui ne fut terminée que sept ans après. En 1767, Redel et Francœur cèdent la direction de l'Opéra à Trial et Berton. Les partisans du vieux genre en furent alarmés; Berton se déclara bientôt pour Lulli, pour les autres anciens compositeurs, dont il radouba les ouvrages et les remit en scène avec des variations de sa façon. Les soins de sa direction et ce travail d'arrangeur de vieille musique l'empêchèrent d'en produire beaucoup de nouvelle. Ce Berton est le père de M. Berton, membre de l'Institut, à qui nous devons *Aline*, *Montano*, etc.; c'était un homme de talent, bien qu'il ait peu écrit. Mlle Beaumesnil débuta dans *Sylvie*, pastorale fort ennuyeuse de Laujon, musique de Trial et Berton. *Deucalion et Pyrrha*, 1755; *Théonis*, 1767; *Amadis de Gaule*, 1771; *Adèle de Ponthieu*; 1772, sont des partitions composées par Berton, en tout ou en partie. Saint-Marc avait fait les paroles d'*Adèle de Ponthieu.* « C'est un opéra de cinq marcs qui ne pèse pas une once, » dit un plaisant quand le public abandonna cette pièce.

Rameau avait écrit *les Paladins* à l'âge de 78 ans, il en avait 82 quand il mourut, le 23 août 1764. « Rameau a eu en France le sort de tous les grands hommes : il a été long-temps persécuté avec acharnement. Parce qu'un nommé Lulli avait platement psalmodié les poèmes lyriques de Quinault, sous le

règne de Louis XIV, on accusait Rameau de détruire le bon goût du chant, et d'avoir porté un coup mortel à l'opéra français. Tous ses ouvrages tombèrent d'abord, et, s'ils se relevaient ensuite, ses partisans n'en furent pas moins regardés comme hérétiques et presque comme mauvais citoyens. Lorsque ensuite la musique italienne fit des progrès en France, les ennemis les plus violens de Rameau passèrent de leur acharnement à l'admiration la plus aveugle; et, ne pouvant soutenir Lulli, ils opposèrent le nom et la célébrité de Rameau aux partisans de la musique italienne. Ceci fut encore traité en affaire nationale; c'était un outrage fait à la nation que de préférer une musique ultramontaine à celle d'un Français, d'un vieillard. Depuis cette époque, tous les journalistes, et surtout ceux qui avaient le plus déchiré le pauvre Rameau, imprimèrent une fois par semaine que c'était le premier musicien de l'époque. Cependant l'Europe connaissait à peine le nom de son premier musicien, elle ne connaissait aucun de ses opéras, elle n'en aurait jamais pu supporter aucun sur ses théâtres.

« La *Gazette de France*, en anonçant la mort de Rameau, dit que son nom et ses ouvrages feront époque dans la musique; il fallait dire dans la musique française, car je veux mourir si Rameau et toutes ses notes sont jamais comptés pour quelque chose dans le reste de l'Europe. Si elle a perdu son premier musicien, elle se trouve précisément, à son égard, dans le cas des Juifs à l'égard de leur Messie, qu'ils n'ont jamais pu reconnaître depuis dix-huit cents ans qu'ils l'ont mis à mort, quelque torture qu'ils se donnassent pour lui appliquer le sens de leurs prophéties. » (Grimm.)

Bien que notre vieux opéra eût passé du palais des ducs d'Orléans dans le palais des rois de France, il n'en était pas moins l'objet d'une critique opiniâtre et sanglante. L'Académie royale de Musique avait seule le privilége de chanter et de danser à Paris; elle faisait des concessions à d'autres théâtres, et vendait très cher ces faveurs. Ces entreprises secondaires profitaient de la licence accordée pour attaquer les académiciens. En 1767, on joua à l'Opéra-Comique *Ésope à Cythère*. Laruette paraît dans cette pièce en Opéra-Français, représenté par un vieux seigneur romain à chevelure grise, pâle et mourant, mais conservant un reste d'orgueil dans son état de misère et de

maladie. Appuyé sur une canne, il s'avance accompagné de Thalie en habits de deuil. Il vient consulter Ésope sur l'état fâcheux où il se trouve. Le seigneur Opéra se refuse à tous les expédiens qu'on lui propose, et dont le principal est de changer sa psalmodie en véritable chant. Il veut s'en tenir invariablement à son vieux système, Ésope lui prédit la mort.

Empruntons encore quelques mots à Grimm.

« Novembre 1765. — On a représenté *Thétis et Pélée*, opéra du vieux berger Fontenelle que M. de Laborde, premier valet de chambre du roi, a essayé de remettre en musique, quoique un certain Colasse, disciple de Lulli, l'ait psalmodié, il y a environ quatre-vingts ans; entreprise sacrilége, dont l'impunité prouve la décadence des mœurs et l'approche du jugement dernier, à ce que prétendent nos vieilles perruques; car ce qu'il y a de plus sacré en France après les poésies de M. de Pompignan, ce sont les paroles d'un opéra; quand une fois elles ont été mises en psalmodie par un soi-disant musicien, et braillées par les aboyeurs et les glapissantes de l'Académie royale de Musique, il n'est plus permis à aucun mortel d'y toucher. Il est vrai que si j'avais le génie de Hasse ou de Pergolèse, je me garderais bien d'enfreindre cette loi; et depuis *Cadmus*, premier opéra de Quinault, jusqu'aux *Amours de Tempé,* dernier chef-d'œuvre de Cahuzac, tous les poèmes dont la boutique lyrique de Paris est en légitime possession, seraient bien respectés par moi, notamment *Thétis et Pélée,* du vieux berger Fontenelle, et son fameux acte du *Destin.* Parbleu, il est bien question, quand on veut effrayer les hommes sur les arrêts cachés et irrévocables du *Destin,* de placer de chaque côté du théâtre une file de polissons en barbe grise et les bras croisés, et de leur faire brailler quelques vers métaphysiques sur la mélodie d'un hymne luthérien! Et puis, cette foule de dieux qui jasent avec une familiarité charmante!

UN MINISTRE DU DESTIN.

Dieu de la mer, quel sujet vous amène?

NEPTUNE.

Mon amour pour Thétis cause toute ma peine,
Jupiter vient troubler mes feux :
Prononcez qui de nous verra remplir ses vœux.

LE MINISTRE.

Destin, un grand dieu te demande
Quel succès tu veux qu'il attende.
Dans tes secrets il cherche à pénétrer :
Daigneras-tu les déclarer ?

« Après quoi d'autres polissons en barbe grise, et les robes retroussées, font des gambades et des entrechats ; et cela s'appelle sur le livret faire des libations au Destin, c'est-à-dire remplir la cérémonie la plus grave et la plus auguste envers le dieu le plus redoutable que les hommes se soient jamais forgé.

« Mais je n'ai garde d'exploiter cette vieille boutique de marionnettes, autrement dit le théâtre de l'Académie royale de Musique, et qui menace ruines de tous côtés par sa pauvreté et par sa vétusté. Je suis seulement bien aise d'observer que c'est la faute de la poésie plus que de la musique si l'opéra français est plat et ennuyeux, et que ce sont les poètes qui, avec leur genre faux et puérilement merveilleux, ont égaré le musicien et empêché la musique de s'établir en France. On dit que, dans l'essai que M. de Laborde vient de faire, la partie du chant c'est-à-dire la psalmodie, est mauvaise, et les airs de danse jolis. Pour moi, je donnerais la plus belle psalmodie et le plus bel éclat de voix de Mlle Arnould pour un de ses bons mots, et toutes les notes de M. de Laborde pour les solféges de Léo. »

Le 24 novembre 1767, première représentation d'*Ernelinde*, de Poinsinet, imité d'un ancien opéra italien, *Ricimero*, musique de Philidor. *Ernelinde* marqua un progès digne d'être signalé dans les fastes de l'opéra français. Philidor était bon musicien sans doute, mais il possédait au suprême degré le talent de jouer aux échecs, et c'est ce talent qui lui valut ses succès en musique. Philidor voyagea en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, pour jouer aux échecs avec les amateurs fanatiques de ce jeu, gagner leur argent et répandre en Europe les traités qu'il avait fait imprimer sur la manière de pousser les pions, de défendre le roi, de faire manœuvrer les fous et les cavaliers. Pendant le cours de ses voyages aléatoires, il entendit la musique des grands maîtres d'Italie et d'Allemagne, leur soumit quelques compositions, profita de leurs conseils, de

leurs exemples, essaya ses forces devant Haendel en mettant en musique l'*ode à sainte Cécile* de Dryden, le *Carmen seculare* d'Horace, et se forma le goût. Il revint en France avec la résolution de se régler sur ces modèles excellens, et n'oublia pas de rapporter un bon nombre de fragmens précieux enlevés à ces maîtres, et qu'il sut adroitement ajuster dans ses opéras. L'*Orphée*, de Gluck, fit connaître le véritable auteur de la romance que l'on avait applaudie dans *le Sorcier*, opéra-comique de Philidor, mais il eut plus de bonheur pour d'autres emprunts. — « La musique ressemble à tout, les paroles ne ressemblent à rien, » disait-on du nouvel opéra.

On trouve dans *Ernelinde* une vigueur dramatique et musicale, une allure franche, un tour de mélodie, une facture qui certes n'appartenaient pas à la musique française de la même époque. Tout cela n'était pas précisément bon, mais valait cent fois mieux que tout ce que l'on entendait chaque jour à l'Opéra. Le duo : *Quoi, vous m'abandonnez, mon père!* est plein de chaleur; le chœur : *Jurons sur ces glaives sanglans!* est d'un très bel effet; l'air : *Né dans un camp* est bien dessiné : c'est un air complet dont quelques formes ont vieilli prodigieusement, il est vrai, mais enfin c'est un morceau dans lequel la voix et l'orchestre ne marchent point au hasard, où l'on découvre une mélodie bien conduite, un plan arrêté. Cet air, composé pour Larrivée, comme tous ceux que l'on écrivit pour Thévenard et Chassé, prouvent que la voix de basse n'avait jamais été employé à l'Opéra pour les parties récitantes. Thévenard, Chassé, Larrivée, possédaient tous une voix de baryton, bas ténor ou basse-taille. L'air de Ricimer : *Né dans un camp*, monte au *fa*, au *sol* même; le diapason plus bas d'un ton environ qui était en usage alors, ne le ramènerait point à la portée de la voix de basse.

Ernelinde eut beaucoup de succès. Mlle Heinel figurait au premier rang dans cet opéra. « Cette jeune Allemande de dix-huit ans qui danse dans le goût et presque avec le succès de Vestris; c'est en effet une créature céleste pour la grâce et la noblesse; la voir, je ne dis pas danser, mais marcher sur le théâtre, vaut seul l'argent que l'on paie à la porte. »

Deux ans après, *Ernelinde* reparut sous le nouveau titre de *Sandomir*, et sur-le-champ l'Opéra-Comique en fit la parodie,

intitulée : *Sans-Dormir*. Poinsinet revint alors à son premier titre d'*Ernelinde*, que la pièce a toujours conservé. Les principaux rôles furent chantés par Legros , Larrivée , Gélin et Mme Larrivée. Mme Duplant y représentait la prêtresse de Vénus. Les ballets du premier acte étaient de Laval; ceux du second de Dauberval, ceux du troisième de Lany. Ces ballets furent trouvés charmans , et leur exécution ne laissa rien à désirer de la part de Lany, Vestris, Gardel, Dauberval, et de Mlle Guimard, Heinel, Allard, Peslin et Pitrot. *Ernelinde* fut jouée à Versailles en 1773 , et quatre cents grenadiers s'y montrèrent dans la bataille du premier acte. Je rapporte ce fait assez peu croyable , d'après les *Mémoires Secrets* de Bachaumont.

L'Opéra avait cédé une de ses chanteuses, Mlle Clairon, à la Comédie-Française, en 1742; la Comédie-Française donna une de ses actrices à l'Opéra, Mlle Durancy, qui débuta sur ce théâtre en 1762, et se signala plus tard dans le rôle d'Ernelinde. Mlles Duplant et Rosalie furent admises quelques années après.

A la reprise de *Scanderberg* , en 1763, on admira la mosquée incrustée de diamans; ce décor était une imitation de l'église de Sainte-Sophie de Constantinople. En 1765 *Jason* fut remis en scène. Les furies parurent, pour la première fois, armées de torches au lycopode, inventées par Laval. Ces torches, qui jettent par intervalle des tourbillons de flammes, produisirent un effet merveilleux.

Le 26 janvier 1770, on ouvre la nouvelle salle par *Zoroastre,* de Rameau. Cet opéra fatigue, ennuie le public qui le trouve froid, triste et long à périr; mais la salle obtient des suffrages unanimes. On applaudit avec enthousiasme l'architecte Moreau, qui reçoit de la ville de Paris, toujours en possession du privilége de ce théâtre, une gratification de cinquante mille livres.

Un petit foyer près du théâtre, et sans aucune décoration , avait été réservé pour les actrices. Elles y venaient chaque soir après la représentation, s'y ranger sur les banquettes qui en formaient le pourtour. Ces demoiselles y recevaient les hommages des spectateurs qui s'y rendaient en foule, et chacun pouvait en liberté s'approcher de ces divinités. L'administration

avait demandé ce foyer pour débarrasser les coulisses de l'affluence des amateurs qui venaient faire leur cour aux nymphes de ces lieux. Les colloques galans avaient un parloir spécial destiné à la diplomatie galante. On ne saurait montrer plus de prévoyance et de sollicitude.

M[lle] Guimard donnait des spectacles magnifiques dans sa maison de Pantin ; c'est pour son théâtre que Collé écrivit plusieurs pièces dont l'action et le dialogue sont d'une extrême licence. M[lle] Guimard y jouait les principaux rôles dans la comédie, et dansait ensuite avec ses compagnes de l'Opéra , de manière à ravir les élus admis à ces orgies dramatiques, dont on raconte des choses merveilleuses. Je ne pourrais les rapporter ici sans sortir de mon sujet ; je ne me permettrai donc aucun détail sur ces spectacles qui feraient, en six mois , la fortune de six directeurs de l'Opéra.

Le roi de Danemarck vint à Paris, et l'Académie royale de Musique déroula devant lui toutes les richesses de son répertoire. Pour donner plus de magnificence à ses représentaions , on ne craignit pas d'associer d'une manière ridicule des pièces et des décorations qui ne pouvaient s'accorder. Sa majesté danoise goûta un double plaisir en voyant l'action du *Devin du village* représentée dans le palais de diamans construit pour *Phaéton.* Le roi de Danemarck demandait le spectacle qui lui plaisait le plus, et l'affiche qui l'annonçait portait ces mots : *par ordre.* C'est à M. de Duras que l'on doit l'invention de cette formule dont on s'est servi dans la suite et qui est encore employée pour faire entendre qne le souverain ou sa famille assistera à la représentation annoncée.

La ville de Paris fit de grandes dépenses de mise en scène pour soutenir la reprise du *Carnaval du Parnasse;* un malin fit à ce sujet l'épigramme suivante :

On habille, on décore en vain
Un opéra si détestable.
C'est servir des mets à la diable
Dans la vaisselle de Germain.

Aline, reine de Golconde, opéra de Sedaine et Monsigny, obtint peu de succès en 1766. Je ne reproduirai point ici les

titres d'une infinité d'opéras parfaitement oubliés, et qui méritent de l'être, tels que : *le Prince de Noisy*, *Isménor, Ovide et Julie, le Prix de la Valeur, Polixène*, *Hercule mourant, Hippomène et Atalante*, et beaucoup d'autres. Grétry, qui s'était déjà fait une brillante réputation à l'Opéra-Comique, où *Silvain, Zémire et Azor*, *la Fausse Magie*, avaient été reçus avec enthousiasme, débute à l'Académie royale de Musique par *Céphale et Procris*, ouvrage accueilli froidement à Versailles, où il parut pour la première fois. On remarque dans cette partition le duo, *Donne-la-moi, dans nos adieux*, morceau plein de mélodie dont la strette véhémente, et tout-à-fait en dehors du style de l'époque, prouve que Grétry a contribué au progrès de notre musique sur l'une et l'autre scène. Gluck préparait alors son *Iphigénie en Aulide,* il assista aux répétitions de *Céphale et Procris.*

Voici quelques détails curieux que Grétry donne au sujet de son ouvrage. « Dans ce temps il était reçu qu'excepté les chœurs et les airs de danse, il ne devait point y avoir de mesure à l'Opéra. Si quelques vers de récitatif étaient expressifs, l'acteur y mettait la prétention dont un air pathétique est susceptible. Si les accompagnemens le forçaient à suivre un mouvement marqué, ce n'était qu'en courant après l'orchestre qu'il l'atteignait : il résultait de là un choc, un contre-point, une syncope perpétuelle, dont je laisse deviner l'effet.

« On interrompit une répétition par le dialogue suivant, qui peut faire juger de l'état des choses.

« L'ACTRICE. Que veut dire ceci, monsieur ? Il y a, je crois, de la rébellion dans votre orchestre !

« LE CHEF D'ORCHESTRE. Comment, mademoiselle, de la rébellion ? Nous sommes tous ici pour le service du roi, et nous le servons avec zèle.

« L'ACTRICE. Je voudrais le servir de même, mais votre orchestre m'interloque, et m'empêche de chanter.

« LE CHEF. Cependant, mademoiselle, nous allons de mesure.

« L'ACTRICE. De mesure ! quelle bête est-ce là ? Suivez-moi, monsieur, et sachez que votre symphonie est la très humble servante de l'actrice qui récite.

« Le chef. Quand vous récitez, je vous suis, mademoiselle; mais vous chantez un air mesuré, très mesuré.

« L'actrice. Allons, laissons toutes ces folies, et suivez-moi.

« On ne peut imaginer quel esprit de travers régnait alors parmi les sujets de l'Opéra. Fiers d'être applaudis par les amateurs de la vieille musique, humiliés par la critique continuelle des gens de goût, ne sachant plus s'il fallait révérer ou briser leur antique idole, l'orgueil de l'ignorance et la dissimulation occupaient la place du talent et du zèle. »

Céphale et Procris, ouvrage fort ennuyeux, termina la série des spectacles d'étiquette donnés à l'occasion du mariage du dauphin et de Marie-Antoinette. — « Enfin, voilà nos spectacles finis! nous allons donc nous amuser, » dit le dauphin au duc de Richelieu.

Arrivons au triomphe de Floquet, jeune Provençal qui donna *l'Union de l'Amour et des Arts*, ballet héroïque en trois entrées, composé des actes de *Bathile et Chloé*, de *Théodore* et de *la Cour d'Amour*. Ce ballet-opéra fut représenté, le 7 septembre 1773, avec un succès foudroyant. L'auteur, âgé de vingt-trois ans, avait éprouvé des tribulations de toute espèce pour triompher des obstacles que la vieille routine lui opposait. L'enthousiasme du public fut porté à un tel point, que dans le courant du spectacle l'orchestre fut obligé de s'arrêter plusieurs fois, pour donner cours aux applaudissemens et aux cris tumultueux avec lesquels on demandait l'auteur. Floquet fut amené sur le théâtre, et reçut le premier cet honneur jusqu'alors sans exemple à l'Académie royale de Musique. Voltaire avait été demandé, et s'était montré à ses admirateurs après la première représentation de *Mérope* au Théâtre-Français; Philidor parut aussi après le succès de son opéra-comique *le Sorcier*.

L'Union de l'Amour et des Arts ne saurait être comparé à *Ernelinde* sous le rapport de la facture. Le style en est lâche; mais la mélodie pleine de grâce et de franchise, si on la compare aux productions de ce temps, charma l'auditoire que les danses admirablement exécutées achevèrent de séduire. « Le dieu Vestris danse une entrée avec le demi-dieu Gardel, phénomène que l'on croyait impossible, qu'on n'osait espérer, spectacle, en un mot, que les vieux amateurs souhaitaient à leurs petits-enfans comme le souverain bonheur. Le voilà réalisé, et

ce sont des joies, des admirations, on n'y saurait suffire. » (Grimm.) La chaconne de cet opéra, morceau de symphonie connu sous le nom de *chaconne de Floquet*, a été exécutée pendant plus de cinquante ans dans les concerts. C'est le premier fragment d'opéra français que l'on ait arrangé en quatuor pour deux violons, viole et violoncelle. Le succès de cet opéra est encore un pas vers la réforme que tant d'amateurs réclamaient. *Ernelinde* et *l'Union de l'Amour et des Arts* sortaient de l'ornière suivie par Rameau et ses imitateurs.

Gossec donne ensuite *Sabinus*. Voici ce qu'en dit un écrivain de l'époqne. « On y voit un compositeur qui s'évertue merveilleusement pour trouver du nouveau, pour faire grand bruit, de l'extraordinaire, qui ne réussit pas toujours, et prodigue souvent des richesses déplacées dont l'effet est à peu près nul. Les danses dont il est surchargé sont une ressource communément certaine. Tout ce que la chorégraphie a de sujets plus brillans a voulu s'y distinguer. Le jeune *Vestrallard* s'est fait applaudir constamment. Mais ces ballets, comme la musique, n'expriment rien pour vouloir exprimer trop de choses. » A. Vestris était ainsi appelé du nom de son père et de sa mère Allard.

A cette époque on habillait encore les musiciens en bergers pour jouer de la flûte, du hautbois, sur la scène. Dans le prologue des *Indes galantes*, Mlle Bosalie chante fort bien le rôle d'Hébé, et le sieur Cassignade celui de Bellone. Les Dlles Dervieux et Peslin se distinguent dans les ballets. L'acte d'*Hylas et Sylvie*, mis à la suite de ce prologue, présente Mlle Châteauneuf qui débute par le rôle de l'Amour. Les Dlles Heinel et Asselin déploient alternativement les grâces et la force qui les distinguent. Enfin, l'acte de *la Danse* offre une singularité remarquable, Mlle Guimard y chante et danse tour à tour. La voix de cette virtuose était faible et rauque, on l'applaudit pourtant. Son talent de danseuse fit excuser les défauts de la cantatrice. Malgré sa maigreur extrême, Mlle Guimard plaisait infiniment aux amateurs par sa danse voluptueuse jusqu'à la licence.

D'Auberval était sur le point de partir pour la Russie, où Catherine II l'appelait. Ce danseur voulait passer à l'étranger pour y jouir de la belle fortune qu'on lui promettait, et se déro-

ber aux poursuites d'une infinité de créanciers incommodes. Mme Dubarri, qui l'aimait considérablement, désirait payer les dettes de son favori; mais une générosité de soixante mille livres eût éveillé bien des soupçons. Voici comment l'adroite comtesse parvint à tirer d'affaire son protégé sans se compromettre. Elle fit dresser un programme de souscription au profit du virtuose chéri de la cour; tous les seigneurs y furent portés selon leurs facultés financières, de cinq à trente louis; elle se chargea de mettre la liste en recouvrement. Par ce moyen la somme fut bientôt complète, et son aimable danseur lui resta. L'histoire ne dit pas si le roi fut appelé à contribuer aussi à acheter le congé de son rival. Il est permis de le croire; Mme Dubarri savait si bien faire récompenser les talens!

En 1771, les entrepreneurs du Colysée que l'on avait construit dans le faubourg Saint-Honoré pour donner des fêtes, imaginèrent de faire chanter Mlle Le Maure à leurs concerts. Cette virtuose du chant français, qui, depuis trente ans avait quitté l'Opéra, se laissa tenter par des offres brillantes, et vint montrer aux amateurs sa belle voix de soixante-huit ans. Son organe était encore admirable, mais elle ne put exécuter qu'un seul air à chaque concert; elle fit preuve de bonne volonté en commençant un second morceau qu'elle n'acheva pas. Deux recettes immenses récompensèrent les entrepreneurs qui avaient fait cette singulière et curieuse exhibition. Mlle Le Maure voulut encore être traitée en divinité, ou du moins en reine douairière de l'Opéra; deux files de laquais la précédaient, et des suivantes ou demoiselles d'honneur l'accompagnaient quand elle entrait dans la salle du Colysée.

J'ai parlé de tous les musiciens qui se firent un nom en travaillant pour l'Opéra; je me bornerai à donner un état nominatif des faiseurs de livrets qui, suivant la route battue, ne changèrent absolument rien à la constitution du drame lyrique. Ces paroliers laissèrent l'art au point où ils l'avaient pris; ils tamisèrent à leur tour la mythologie pour mettre en scène les amours et toutes les petites galanteries des dieux, des déesses, des fleuves et des naïades, des faunes et des nymphes bocagères. Les sens, les élémens, les arts, etc., etc., pris l'un après l'autre, fournissaient le sujet d'un drame en cinq ou en quatre actes qui formaient chacun une pièce entière dans laquelle on passait

en revue l'ouïe, le goût, la vue, l'odorat, le toucher; l'eau, l'air, la terre, le feu; la poésie, la peinture, la musique, la sculpture, la danse. Ces cadres adoptés, chacun les remplissait à sa manière. Voici les noms de ces paroliers : Autreau, Bernard, Chabanon, de Chenevières, Cahuzac, Collé, Destontaines, Favart, Le Franc de Pompignan, Joliveau, Laujon, Lemonnier, Marmontel, Mondonville, J.-J. Rousseau, Saint-Foix, Saint-Marc, Sedaine, Valois d'Orville, Voltaire.

Parmi tous ces auteurs, un seul a fait preuve de talent, c'est Marmontel. Mais alors il était encore aussi maladroit que ses confrères. Ce n'est que plus tard qu'il apprit le mécanisme du vers lyrique et musical : Piccinni lui donna d'excellentes leçons dont il sut profiter. Je signalerai ce progrès en parlant de ses bons ouvrages, qui appartiennent tous à la troisième époque de notre Académie royale de Musique. Le livret de *Castor et Pollux* fit le plus grand honneur à Bernard; le sujet est bien choisi pour la pompe et la variété du spectacle, mais la versification anti-musicale, le style prétentieux, quelquefois énigmatique, de Bernard, sont en opposition constante avec les exigences d'une mélodie tant soit peu régulière. Lisez *Samson*, *Tanis et Zélide*, vous verrez que Voltaire, faiseur de livrets d'opéra, ne s'est pas maintenu dans les bornes du ridicule que ses prédécesseurs avaient portées bien loin. Voltaire, auteur de *Sémiramis*, tragédie que l'on a fort aisément ajustée pour l'Opéra, n'a fait que des drames lyriques insipides, stupides, et s'est montré rimeur pitoyable dans ce genre de composition.

CASTIL-BLAZE.

IL NE FAUT JURER DE RIEN.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

VAN BUCK, négociant.
Valentin VAN BUCK, son neveu.
Un abbé.
Un maître de danse.
Un aubergiste.
Un garçon.
La baronne de Mantes.
CÉCILE, sa fille.

(La scène est à Paris.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La chambre de Valentin.

VALENTIN assis. — Entre VAN BUCK.

VAN BUCK.

Monsieur mon neveu, je vous souhaite le bonjour.

VALENTIN.

Monsieur mon oncle, votre serviteur.

VAN BUCK.

Restez assis ; j'ai à vous parler.

VALENTIN.

Asseyez-vous ; j'ai donc à vous entendre. Veuillez vous mettre dans la bergère, et poser là votre chapeau.

VAN BUCK, s'asseyant.

Monsieur mon neveu, la plus longue patience et la plus robuste obstination doivent, l'une et l'autre, finir tôt ou tard. Ce qu'on tolère devient intolérable, incorrigible ce qu'on ne corrige pas ; et qui vingt fois a jeté la perche à un fou qui veut se noyer, peut être forcé un jour ou l'autre de l'abandonner ou de périr avec lui.

VALENTIN.

Oh ! oh ! voilà qui est débuter, et vous avez là des métaphores qui se sont levées de grand matin.

VAN BUCK.

Monsieur, veuillez garder le silence, et ne pas vous permettre de me plaisanter. C'est vainement que les plus sages conseils, depuis trois ans, tentent de mordre sur vous. Une insouciance ou une fureur aveugle, des résolutions sans effet, mille prétextes inventés à plaisir, une maudite condescendance, tout ce que j'ai pu ou puis faire encore (mais, par ma barbe ! je ne ferai plus rien !) ...... Où me menez-vous à votre suite? Vous êtes aussi entêté....

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère.

VAN BUCK.

Non, monsieur, n'interrompez pas. Vous êtes aussi obstiné que je me suis, pour mon malheur, montré crédule et patient. Est-il croyable, je vous le demande, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans passe son temps comme vous le faites ? De quoi servent mes remontrances, et quand prendrez-vous un état ? Vous êtes pauvre, puisqu'au bout du compte vous n'avez de fortune que la mienne ; mais, finalement, je ne suis pas moribond, et je digère encore vertement. Que comptez-vous faire d'ici à ma mort?

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous êtes en colère, et vous allez vous oublier.

VAN BUCK.

Non, monsieur, je sais ce que je fais; si je suis le seul de la famille qui se soit mis dans le commerce, c'est grâce à moi, ne l'oubliez pas, que les débris d'une fortune détruite ont pu encore se relever. Il vous sied bien de sourire quand je parle; si je n'avais pas vendu du guingan à Anvers, vous seriez mantenant à l'hôpital, avec votre robe de chambre à fleurs. Mais, Dieu merci, vos chiennes de bouillottes....

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, voilà le trivial; vous changez de ton; vous vous oubliez; vous aviez mieux commencé que cela.

VAN BUCK.

Sacrebleu! tu te moques de moi. Je ne suis bon apparemment qu'à payer tes lettres de change? J'en ai reçu une ce matin; soixante louis! Te railles-tu des gens? il te sied bien de faire le fashionable (que le diable soit des mots anglais!) quand tu ne peux pas payer ton tailleur! C'est autre chose de descendre d'un beau cheval pour retrouver au fond d'un hôtel une bonne famille opulente, ou de sauter à bas d'un carrosse de louage pour grimper deux ou trois étages. Avec tes gilets de satin, tu demandes, en rentrant du bal, ta chandelle à ton portier, et il regimbe quand il n'a pas eu ses étrennes. Dieu sait si tu les lui donnes tous les ans! Lancé dans un monde plus riche que toi, tu puises chez tes amis le dédain de toi-même; tu portes ta barbe en pointe et tes cheveux sur les épaules, comme si tu n'avais pas seulement de quoi acheter un ruban pour te faire une queue. Tu écrivailles dans les gazettes, tu es capable de te faire saint-simonien quand tu n'auras plus ni sou ni maille, et cela viendra, je t'en réponds. Va, va, un écrivain public est plus estimable que toi. Je finirai par te couper les vivres, et tu mourras dans un grenier.

VALENTIN.

Mon bon oncle Van Buck, je vous respecte et je vous aime. Faites-moi la grâce de m'écouter. Vous avez payé ce matin une

lettre de change à mon intention. Quand vous êtes venu, j'étais à la fenêtre, et je vous ai vu arriver; vous méditiez un sermon juste aussi long qu'il y a d'ici chez vous. Épargnez, de grâce, vos paroles. Ce que vous pensez, je le sais; ce que vous dites, vous ne le pensez pas toujours; ce que vous faites, je vous en remercie. Que j'aie des dettes et que je ne sois bon à rien, cela se peut; qu'y voulez-vous faire? Vous avez soixante mille livres de rente....

VAN BUCK.

Cinquante.

VALENTIN.

Soixante, mon oncle; vous n'avez pas d'enfans, et vous êtes plein de bonté pour moi. Si j'en profite, où est le mal? Avec soixante bonnes mille livres de rente....

VAN BUCK.

Cinquante, cinquante; pas un denier de plus.

VALENTIN.

Soixante; vous me l'avez dit vous-même.

VAN BUCK.

Jamais. Où as-tu pris cela?

VALENTIN.

Mettons cinquante. Vous êtes jeune, gaillard encore, et bon vivant. Croyez-vous que cela me fâche, et que j'aie soif de votre bien? Vous ne me faites pas tant d'injure, et vous savez que les mauvaises têtes n'ont pas toujours les plus mauvais cœurs. Vous me querellez de ma robe de chambre : vous en avez porté bien d'autres. Ma barbe en pointe ne veut pas dire que je sois un saint-simonien : je respecte trop l'héritage. Vous vous plaignez de mes gilets; voulez-vous qu'on sorte en chemise? Vous me dites que je suis pauvre, et que mes amis ne le sont pas; tant mieux pour eux, ce n'est pas ma faute. Vous imaginez qu'ils me gâtent et que leur exemple me rend dédaigneux : je ne le suis que de ce qui m'ennuie, et puisque vous payez mes dettes, vous voyez bien que je n'emprunte pas. Vous me reprochez d'aller en fiacre : c'est que je n'ai pas voiture. Je prends, dites-vous, en rentrant, ma chandelle chez mon portier : c'est

pour ne pas monter sans lumière; à quoi bon se casser le cou? Vous voudriez me voir un état : faites-moi nommer premier ministre, et vous verrez comme je ferai mon chemin. Mais quand je serai surnuméraire dans l'entresol d'un avoué, je vous demande ce que j'y apprendrai, sinon que tout est vanité. Vous dites que je joue à la bouillotte : c'est que j'y gagne quand j'ai brelan; mais soyez sûr que je n'y perds pas plus tôt que je me repens de ma sottise. Ce serait, dites-vous, autre chose, si je descendais d'un beau cheval, pour entrer dans un bon hôtel : je le crois bien; vous en parlez à votre aise. Vous ajoutez que vous êtes fier, quoique vous ayez vendu du guingan; et plût à Dieu que j'en vendisse! ce serait la preuve que je pourrais en acheter. Pour ma noblesse, elle m'est aussi chère qu'elle peut vous l'être à vous-même; mais c'est pourquoi je ne m'attèle pas, ni plus que moi les chevaux de pur sang. Tenez, mon oncle, ou je me trompe, ou vous n'avez pas déjeuné. Vous êtes resté le cœur à jeun sur cette maudite lettre de change; avalons-la de compagnie, je vais demander le chocolat.

(Il sonne. On sert à déjeuner.)

VAN BUCK.

Quel déjeuner! Le diable m'emporte! tu vis comme un prince.

VALENTIN.

Eh! que voulez-vous! quand on meurt de faim, il faut bien tâcher de se distraire. (Ils s'attablent.)

VAN BUCK.

Je suis sûr que, parce que je me mets là, tu te figures que je te pardonne.

VALENTIN.

Moi? pas du tout. Ce qui me chagrine, lorsque vous êtes irrité, c'est qu'il vous échappe malgré vous des expressions d'arrière-boutique. Oui, sans le savoir, vous vous écartez de cette fleur de politesse qui vous distingue particulièrement; mais quand ce n'est pas devant témoins, vous comprenez que je ne vais pas le dire.

VAN BUCK.

C'est bon, c'est bon, il ne m'échappe rien. Mais brisons là, et parlons d'autre chose; tu devrais bien te marier.

VALENTIN.

Seigneur, mon Dieu ! qu'est-ce que vous dites ?

VAN BUCK.

Donne-moi à boire. Je dis que tu prends de l'âge, et que tu devrais te marier.

VALENTIN.

Mais, mon oncle, qu'est-ce que je vous ai fait ?

VAN BUCK.

Tu m'as fait des lettres de change. Mais quand tu ne m'aurais rien fait, qu'a donc le mariage de si effroyable ? Voyons, parlons sérieusement. Tu serais, parbleu, bien à plaindre quand on te mettrait ce soir dans les bras une jolie fille bien élevée, avec cinquante mille écus sur ta table pour t'égayer demain matin au réveil. Voyez un peu le grand malheur, et comme il y a de quoi faire l'ombrageux ! Tu as des dettes, je te les paierais ; une fois marié, tu te rangeras. Mademoiselle de Mantes a tout ce qu'il faut.....

VALENTIN.

Mademoiselle de Mantes ! Vous plaisantez ?

VAN BUCK.

Puisque son nom m'est échappé, je ne plaisante pas. C'est d'elle qu'il s'agit, et si tu veux...

VALENTIN.

Et si elle veut. C'est comme dit la chanson :

Je sais bien qu'il ne tiendrait qu'à moi
De l'épouser, si elle voulait.

VAN BUCK.

Non ; c'est de toi que cela dépend. Tu es agréé ; tu lui plais.

VALENTIN.

Je ne l'ai jamais vue de ma vie.

VAN BUCK.

Cela ne fait rien ; je te dis que tu lui plais.

VALENTIN.

En vérité ?

VAN BUCK.

Je t'en donne ma parole.

VALENTIN.

Eh bien donc ! elle me déplait.

VAN BUCK.

Pourquoi?

VALENTIN.

Par la même raison que je lui plais.

VAN BUCK.

Cela n'a pas le sens commun, de dire que les gens nous déplaisent, quand nous ne les connaissons pas.

VALENTIN.

Comme de dire qu'ils nous plaisent. Je vous en prie, ne parlons plus de cela.

VAN BUCK.

Mais, mon ami, en y réfléchissant (donne-moi à boire), il faut faire une fin.

VALENTIN.

Assurément, il faut mourir une fois dans sa vie.

VAN BUCK.

J'entends qu'il faut prendre un parti, et se caser. Que deviendras-tu? Je t'en avertis, un jour ou l'autre, je te laisserai là malgré moi. Je n'entends pas que tu me ruines, et si tu veux être mon héritier, encore faut-il que tu puisses m'attendre. Ton mariage me coûterait, c'est vrai, mais une fois pour toutes, et moins en somme que tes folies. Enfin, j'aime mieux me débarrasser de toi; pense à cela : veux-tu une jolie femme, tes dettes payées, et vivre en repos?

VALENTIN.

Puisque vous y tenez, mon oncle, et que vous parlez sérieusement, sérieusement je vais vous répondre; prenez du pâté, et écoutez-moi.

VAN BUCK.

Voyons, quel est ton sentiment?

VALENTIN.

Sans vouloir remonter bien haut, ni vous lasser par trop de préambules, je commencerai par l'antiquité. Est-il besoin de vous rappeler la manière dont fut traité un homme qui ne l'avait mérité en rien, qui toute sa vie fut d'humeur douce jusqu'à reprendre, même après sa faute, celle qui l'avait si outrageusement trompé? Frère d'ailleurs d'un puissant monarque, et couronné bien mal à propos....

VAN BUCK.

De qui diantre me parles-tu ?

VALENTIN.

De Ménélas, mon oncle.

VAN BUCK.

Que le diable t'emporte et moi avec! Je suis bien sot de t'écouter.

VALENTIN.

Pourquoi ? Il me semble tout simple....

VAN BUCK.

Maudit gamin! cervelle fêlée! il n'y a pas moyen de te faire dire un mot qui ait le sens commun. (Il se lève.) Allons! finissons! en voilà assez. Aujourd'hui la jeunesse ne respecte rien.

VALENTIN.

Mon oncle Van Buck, vous allez vous mettre en colère.

VAN BUCK.

Non monsieur; mais, en vérité c'est une chose inconcevable. Imagine-t-on qu'un homme de mon âge serve de jouet à un bambin ? Me prends-tu pour ton camarade, et faudra-t-il te répéter....

VALENTIN.

Comment! mon oncle, est-il possible que vous n'ayez jamais lu Homère ?

VAN BUCK, se rasseyant.

Eh bien! quand je l'aurais lu?

VALENTIN.

Vous me parlez de mariage ; il est tout simple que je vous cite le plus grand mari de l'antiquité.

VAN BUCK.

Je me soucie bien de tes proverbes. Veux-tu répondre sérieusement ?

VALENTIN.

Soit ; trinquons à cœur ouvert ; je ne serai compris de vous que si vous voulez bien ne pas m'interrompre. Je ne vous ai pas cité Ménélas pour faire parade de ma science , mais pour ne pas nommer beaucoup d'honnêtes gens ; faut-il m'expliquer sans réserve ?

VAN BUCK.

Oui , sur-le-champ , ou je m'en vais.

VALENTIN.

J'avais seize ans , et je sortais du collége , quand une belle dame de notre connaissance me distingua pour la première fois. A cet âge-là, peut-on savoir ce qui est innocent ou criminel ? J'étais un soir chez ma maîtresse , au coin du feu , son mari en tiers. Le mari se lève et dit qu'il va sortir. A ce mot, un regard rapide échangé, entre ma belle et moi, me fait bondir le cœur de joie. Nous allions être seuls ! Je me retourne, et vois le pauvre homme mettant ses gants. Ils étaient en daim de couleur verdâtre , trop larges, et décousus au pouce. Tandis qu'il y enfonçait ses mains , debout au milieu de la chambre , un imperceptible sourire passa sur le coin des lèvres de la femme, et dessina comme une ombre légère les deux fossettes de ses joues. L'œil d'un amant voit seul de tels sourires, car on les sent plus qu'on ne les voit. Celui-ci m'alla jusqu'à l'ame , et je l'avalai comme un sorbet. Mais par une bizarrerie étrange, le souvenir de ce moment de délices se lia invinciblement dans ma tête à celui de deux grosses mains rouges se débattant dans des gants verdâtres ; et je ne sais ce que ces mains , dans leur opération confiante, avaient de triste et de piteux , mais je n'y ai jamais pensé depuis sans que le féminin sourire ne vînt me chatouiller le coin des lèvres , et j'ai juré que jamais femme au monde ne me ganterait de ces gants-là.

VAN BUCK.

C'est-à-dire qu'en franc libertin, tu doutes de la vertu des femmes, et que tu as peur que les autres ne te rendent le mal que tu leur as fait.

VALENTIN.

Vous l'avez dit ; j'ai peur du diable, et je ne veux pas être ganté.

VAN BUCK.

Bah! c'est une idée de jeune homme.

VALENTIN

Comme il vous plaira, c'est la mienne ; dans une trentaine d'années, si j'y suis, ce sera une idée de vieillard, car je ne me marierai jamais.

VAN BUCK.

Prétends-tu que toutes les femmes soient fausses, et que tous les maris soient trompés ?

VALENTIN

Je ne prétends rien, et je n'en sais rien. Je prétends, quand je vais dans la rue, ne pas me jeter sous les roues des voitures; quand je dîne, ne pas manger de merlan ; quand j'ai soif, ne pas boire dans un verre cassé, et, quand je vois une femme, ne pas l'épouser ; et encore je ne suis pas sûr de n'être ni écrasé, ni étranglé, ni brèche-dent, ni...

VAN BUCK.

Fi donc! mademoiselle de Mantes est sage et bien élevée ; c'est une bonne petite fille.

VALENTIN.

A Dieu ne plaise que j'en dise du mal! elle et sans doute la meilleure du monde. Elle est bien élevée, dites-vous ? Quelle éducation a-t-elle reçue ? La conduit-on au bal, au spectacle, aux courses de chevaux ? Sort-elle seule en fiacre, le matin, à midi, pour revenir à six heures ? A-t-elle une femme de chambre adroite, un escalier dérobé ? A-t-elle vu *la Tour de Nesle*, et lit-elle les romans de M. de Balzac ? La mène-t-on, après un bon dîner, les soirs d'été, quand le vent est au sud, voir lut-

ter aux Champs-Élysées dix ou douze gaillards nus, aux épaules carrées ? A-t-elle pour maître un beau valseur, grave et frisé, au jarret prussien, qui lui serre les doigts quand elle a bu du punch ? Reçoit-elle des visites en tête-à-tête, l'après-midi, sur un sopha élastique, sous le demi-jour d'un rideau rose ? A-t-elle à sa porte un verrou doré, qu'on pousse du petit doigt en tournant la tête, et sur lequel retombe mollement une tapisserie sourde et muette ? Met-elle son gant dans son verre lorsqu'on commence à passer le champagne ? Fait-elle semblant d'aller au bal de l'Opéra, pour s'éclipser un quart d'heure, courir chez Musard, et revenir bâiller ? Lui a-t-on appris, quand Rubini chante, à ne montrer que le blanc de ses yeux, comme une colombe amoureuse ? Passe-t-elle l'été à la campagne chez une amie pleine d'expérience, qui en répond à sa famille, et qui, le soir, la laisse au piano, pour se promener sous les charmilles, en chuchotant avec un hussard ? Va-t-elle aux eaux ? A-t-elle des migraines ?

VAN BUCK.

Jour de Dieu ! qu'est-ce que tu dis là !

VALENTIN.

C'est que si elle ne sait rien de tout cela, on ne lui a pas appris grand'chose ; car, dès qu'elle sera femme, elle le saura, et alors qui peut rien prévoir ?

VAN BUCK.

Tu as de singulières idées sur l'éducation des femmes. Voudrais-tu pas qu'on les suivît ?

VALENTIN.

Non ; mais je voudrais qu'une jeune fille fût une herbe dans un bois, et non une plante dans une caisse. Allons, mon oncle, venez aux Tuileries, et ne parlons plus de tout cela.

VAN BUCK.

Tu refuses mademoiselle de Mantes ?

VALENTIN.

Pas plus qu'une autre, mais ni plus ni moins.

VAN BUCK.

Tu me feras damner, tu es incorrigible. J'avais les plus

belles espérances ; cette fille-là sera très riche un jour ; tu me ruineras, et tu iras au diable ; voilà tout ce qui arrivera. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu veux ?

VALENTIN.

Vous donner votre canne et votre chapeau, pour prendre l'air, si cela vous convient.

VAN BUCK.

Je me soucie bien de prendre l'air ! Je te déshérite, si tu refuses de te marier.

VALENTIN.

Vous me déshéritez, mon oncle ?

VAN BUCK.

Oui, par le ciel ! j'en fais serment ! Je serai aussi obstiné que toi, et nous verrons qui des deux cédera.

VALENTIN.

Vous me déshéritez par écrit, ou seulement de vive voix ?

VAN BUCK.

Par écrit, insolent que tu es !

VALENTIN.

Et à qui laisserez-vous votre bien ? Vous fonderez donc un prix de vertu, ou un concours de grammaire latine ?

VAN BUCK.

Plutôt que de me laisser ruiner par toi, je me ruinerai tout seul et à mon plaisir.

VALENTIN.

Il n'y a plus de loterie ni de jeu ; vous ne pourrez jamais tout boire.

VAN BUCK.

Je quitterai Paris ; je retournerai à Anvers ; je me marierai moi-même s'il le faut, et je te ferai six cousins germains.

VALENTIN.

Et moi, je m'en irai à Alger ; je me ferai trompette de dragons, j'épouserai une Ethiopienne, et je vous ferai vingt-qua-

tre petits neveux, noirs comme de l'encre, et bêtes comme des pots.

VAN BUCK.

Jour de ma vie! si je prends ma canne.....

VALENTIN.

Tout beau, mon oncle? prenez garde, en frappant, de casser votre bâton de vieillesse.

VAN BUCK (l'embrassant).

Ah! malheureux! tu abuses de moi!

VALENTIN.

Écoutez-moi; le mariage me répugne; mais pour vous, mon bon oncle, je me déciderai à tout. Quelque bizarre que puisse vous sembler ce que je vais vous proposer, promettez-moi d'y souscrire sans réserve, et, de mon côté, j'engage ma parole.

VAN BUCK.

De quoi s'agit-il? Dépêche-toi.

VALENTIN.

Promettez d'abord, je parlerai ensuite.

VAN BUCK.

Je ne le puis pas sans rien savoir.

VALENTIN.

Il le faut, mon oncle; c'est indispensable.

VAN BUCK.

Eh bien! soit, je te le promets.

VALENTIN.

Si vous voulez que j'épouse mademoiselle de Mantes, il n'y a pour cela qu'un moyen, c'est de me donner la certitude qu'elle ne me mettra jamais aux mains la paire de gants dont nous parlions.

VAN BUCK.

Et que veux-tu que j'en sache?

VALENTIN.

Il y a pour cela des probabilités qu'on peut calculer aisé-

ment. Convenez-vous que si j'avais l'assurance qu'on peut la séduire en huit jours, j'aurais grand tort de l'épouser ?

VAN BUCK.

Certainement. Quelle apparence ?...

VALENTIN.

Je ne vous demande pas un plus long délai. La baronne ne m'a jamais vu, non plus que la fille; vous allez faire atteler, et vous irez leur faire visite. Vous leur direz qu'à votre grand regret, votre neveu reste garçon; j'arriverai au château une heure après vous, et vous aurez soin de ne pas me reconnaître; voilà tout ce que je vous demande ; le reste ne regarde que moi.

VAN BUCK.

Mais tu m'effraies. Qu'est-ce que tu veux faire ? A quel titre te présenter ?

VALENTIN.

C'est mon affaire; ne me reconnaissez pas, voilà tout ce dont je vous charge. Je passerai huit jours au château; j'ai besoin d'air et cela me fera du bien. Vous y resterez si vous voulez.

VAN BUCK.

Deviens-tu fou ? et que prétends-tu faire ? Séduire une jeune fille en huit jours ? Faire le galant sous un nom supposé ? La belle trouvaille ! Il n'y a pas de conte de fées où ces niaiseries ne soient rebattues. Me prends-tu pour un oncle du Gymnase ?

VALENTIN.

Il est deux heures, allons-nous-en chez vous.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Au château.

LA BARONNE, CÉCILE, UN ABBÉ, UN MAITRE DE DANSE.

(La baronne, assise, cause avec l'abbé en faisant de la tapisserie. Cécile prend sa leçon de danse.)

LA BARONNE.

C'est une chose assez singulière que je ne trouve pas mon peloton bleu.

L'ABBÉ.

Vous le teniez il y a un quart d'heure ; il aura roulé quelque part.

LE MAITRE DE DANSE.

Si mademoiselle veut faire encore la poule, nous nous reposerons après cela.

CÉCILE.

Je veux apprendre la valse à deux temps.

LE MAITRE DE DANSE.

Madame la baronne s'y oppose. Ayez la bonté de tourner la tête, et de me faire des oppositions.

L'ABBÉ.

Que pensez-vous, madame, du dernier sermon? ne l'avez-vous pas entendu?

LA BARONNE.

C'est vert et rose, sur fond noir, pareil au petit meuble d'en haut.

L'ABBÉ.

Plaît-il?

LA BARONNE.

Ah! pardon, je n'y étais pas.

L'ABBÉ.

J'ai cru vous y apercevoir.

LA BARONNE.

Où donc?

L'ABBÉ.

A Saint-Roch, dimanche dernier.

LA BARONNE.

Mais oui, très bien. Tout le monde pleurait; le baron ne faisait que se moucher. Je m'en suis allée à la moitié, parce que ma voisine avait des odeurs, et que je suis dans ce moment-ci entre les bras des homœopathes.

LE MAITRE DE DANSE.

Mademoiselle, j'ai beau vous le dire, vous ne faites pas d'oppositions. Détournez donc légèrement la tête, et arrondissez-moi les bras.

CÉCILE.

Mais, monsieur, quand on ne veut pas tomber, il faut bien regarder devant soi.

LE MAITRE DE DANSE.

Fi donc! C'est une chose horrible. Tenez, voyez; y a-t-il rien de plus simple? Regardez-moi; est-ce que je tombe? Vous allez à droite, vous regardez à gauche; vous allez à gauche, vous regardez à droite; il n'y a rien de plus naturel.

LA BARONNE.

C'est une chose inconcevable que je ne trouve pas mon peloton bleu.

CÉCILE.

Maman, pourquoi ne voulez-vous donc pas que j'apprenne la valse à deux temps?

LA BARONNE.

Parce que c'est indécent. Avez-vous lu *Jocelyn?*

L'ABBÉ.

Oui, madame, il y a de beaux vers; mais le fond, je vous l'avouerai...

LA BARONNE.

Le fond est noir; tout le petit meuble l'est; vous verrez cela sur du palissandre.

CÉCILE.

Mais, maman, miss Clary valse bien, et mesdemoiselles de Raimbaut aussi.

LA BARONNE.

Miss Clary est Anglaise, mademoiselle. Je suis sûre, l'abbé, que vous vous êtes assis dessus.

L'ABBÉ.

Moi, madame! sur miss Clary!

LA BARONNE.

Eh ! c'est mon peloton, le voilà. Non c'est du rouge ; où est-il passé ?

L'ABBÉ.

Je trouve la scène de l'évêque fort belle ; il y a certainement du génie, beaucoup de talent, et de la facilité.

CÉCILE.

Mais maman, de ce qu'on est Anglaise, pourquoi est-ce décent de valser ?

LA BARONNE.

Il y a aussi un roman que j'ai lu, qu'on m'a envoyé de chez Mongie. Je ne sais plus le nom, ni de qui c'était. L'avez-vous lu? C'est assez bien écrit.

L'ABBÉ.

Oui, madame. Il semble qu'on ouvre la grille. Attendez-vous quelque visite?

LA BARONNE.

Ah! c'est vrai; Cécile, écoutez.

LE MAITRE DE DANSE.

Madame la baronne veut vous parler, mademoiselle.

L'ABBÉ.

Je ne vois pas entrer de voiture; ce sont des chevaux qui vont sortir.

CÉCILE, s'approchant.

Vous m'avez appelée, maman?

LA BARONNE.

Non. Ah! oui. Il va venir quelqu'un; baissez-vous donc que je vous parle à l'oreille. C'est un parti. Etes-vous coiffée ?

CÉCILE.

Un parti?

LA BARONNE.

Oui, très convenable. — Vingt-cinq à trente ans, ou plus jeune; non, je n'en sais rien; très bien; allez danser.

CÉCILE.

Mais, maman, je voulais vous dire...

LA BARONNE.

C'est incroyable où est allé ce peloton. Je n'en ai qu'un de bleu, et il faut qu'il s'envole.

(Entre Van Buck.)

VAN BUCK.

Madame la baronne, je vous souhaite le bonjour. Mon neveu n'a pu venir avec moi; il m'a chargé de vous présenter ses regrets, et d'excuser son manque de parole.

LA BARONNE.

Ah, bah! vraiment? il ne vient pas? Voilà ma fille qui prend sa leçon; permettez-vous qu'elle continue? Je l'ai fait descendre, parce que c'est trop petit chez elle.

VAN BUCK.

J'espère bien ne déranger personne. Si mon écervelé de neveu...

LA BARONNE.

Vous ne voulez pas boire quelque chose? Asseyez-vous donc. Comment allez-vous?

VAN BUCK.

Mon neveu, madame, est bien fâché...

LA BARONNE.

Écoutez donc que je vous dise. L'abbé, vous nous restez, pas vrai? Eh bien! Cécile, qu'est-ce qui t'arrive?

LE MAITRE DE DANSE.

Mademoiselle est lasse, madame.

LA BARONNE.

Chansons! si elle était au bal, et qu'il fût quatre heures du matin, elle ne serait pas lasse, c'est clair comme le jour. Dites-moi donc, vous: (bas à Van Buck) est-ce que c'est manqué?

VAN BUCK.

J'en ai peur; et s'il faut tout dire...

LA BARONNE.

Ah, bah ! il refuse ? Eh bien ! c'est joli.

VAN BUCK.

Mon dieu, madame, n'allez pas croire qu'il y ait là de ma faute en rien. Je vous jure bien par l'ame de mon père...

LA BARONNE.

Enfin il refuse, pas vrai ? C'est manqué ?

VAN BUCK.

Mais, madame, si je pouvais, sans mentir....

(On entend un grand tumulte au dehors.)

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est ? regardez donc, l'abbé.

L'ABBÉ.

Madame, c'est une voiture versée devant la porte du château. On apporte ici un jeune homme qui semble privé de sentiment.

LA BARONNE.

Ah ! mon Dieu, un mort qui m'arrive ! Qu'on arrange vite la chambre verte. Venez, Van Buck, donnez-moi le bras.

(Ils sortent)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une allée sous une charmille.

Entrent VAN BUCK et VALENTIN, qui a le bras en écharpe.

VAN BUCK.

Est-il possible, malheureux garçon, que tu te sois réellement démis le bras ?

VALENTIN.

Il n'y a rien de plus possible; c'est même probable, et, qui pis est, assez douloureusement réel.

VAN BUCK.

Je ne sais lequel, dans cette affaire, est le plus à blâmer de nous deux. Vit-on jamais pareille extravagance !

VALENTIN.

Il fallait bien trouver un prétexte pour m'introduire convenablement. Quelle raison voulez-vous qu'on ait de se présenter ainsi incognito à une famille respectable? J'avais donné un louis à mon postillon en lui demandant sa parole de me verser devant le château. C'est un honnête homme, il n'y a rien à lui dire, et son argent est parfaitement gagné; il a mis sa roue dans le fossé avec une constance héroïque. Je me suis démis le bras, c'est ma faute; mais j'ai versé, et je ne me plains pas. Au contraire, j'en suis bien aise; cela donne aux choses un air de vérité qui intéresse en ma faveur.

VAN BUCK.

Que vas-tu faire? et quel est ton dessein ?

VALENTIN.

Je ne viens pas du tout ici pour épouser mademoiselle de Mantes, mais uniquement pour vous prouver que j'aurais tort de l'épouser. Mon plan est fait, ma batterie pointée; et, jusqu'ici, tout va à merveille. Vous avez tenu votre promesse comme Régulus ou Hernani. Vous ne m'avez pas appelé mon neveu, c'est le principal et le plus difficile; me voilà reçu, hébergé, couché dans une belle chambre verte, de la fleur d'orange sur ma table, et des rideaux blancs à mon lit. C'est une justice à rendre à votre baronne, elle m'a aussi bien recueilli que mon postillon m'a versé. Maintenant, il s'agit de savoir si tout le reste ira à l'avenant. Je compte d'abord faire ma déclaration, secondement écrire un billet.....

VAN BUCK.

C'est inutile, je ne souffrirai pas que cette mauvaise plaisanterie s'achève.

VALENTIN.

Vous dédire! comme vous voudrez; je me dédis aussi sur-le-champ.

VAN BUCK.

Mais, mon neveu.....

VALENTIN.

Dites un mot, je reprends la poste et retourne à Paris; plus de paroles, plus de mariage; vous me déshériterez si vous voulez.

VAN BUCK.

C'est un guêpier incompréhensible, et il est inoui que je sois fourré là. Mais enfin, voyons, explique-toi!

VALENTIN

Songez, mon oncle, à notre traité. Vous m'avez dit et accordé que, s'il était prouvé que ma future devait me ganter de certains gants, je serais un fou d'en faire ma femme. Par conséquent, l'épreuve étant admise, vous trouverez bon, juste et convenable qu'elle soit aussi complète que possible. Ce que je dirai, sera bien dit; ce que j'essaierai, bien essayé, et ce que je pourrai faire, bien fait; vous ne me chercherez pas chicane, et j'ai carte blanche en tous cas.

VAN BUCK.

Mais monsieur, il y a pourtant de certaines bornes, de certaines choses — Je vous prie de remarquer que si vous allez vous prévaloir — Miséricorde! comme tu y vas!

VALENTIN.

Si notre future est telle que vous la croyez et que vous me l'avez représentée, il n'y a pas le moindre danger, et elle ne peut que s'en trouver plus digne. Figurez-vous que je suis le premier venu; je suis amoureux de mademoiselle de Mantes, vertueuse épouse de Valentin Van Buck; songez comme la jeunesse du jour est entreprenante et hardie! que ne fait-on pas d'ailleurs, quand on aime? Quelles escalades, quelles lettres de quatre pages, quels torrens de larmes, quels cornets de dragées! Devant quoi recule un amant? De quoi peut-on lui demander compte?

Quel mal fait-il, et de quoi s'offenser? il aime, ô mon oncle Van Buck ! Rappelez-vous le temps où vous aimiez.

VAN BUCK.

De tout temps j'ai été décent, et j'espère que vous le serez, sinon je dis tout à la baronne.

VALENTIN.

Je ne compte rien faire qui puisse choquer personne. Je compte d'abord faire ma déclaration ; secondement, écrire plusieurs billets ; troisièmement, gagner la fille de chambre ; quatrièmement, rôder dans les petits coins ; cinquièmement, prendre l'empreinte des serrures avec de la cire à cacheter ; sixièmement, faire une échelle de cordes, et couper les vitres avec ma bague ; septièmement, me mettre à genou par terre en récitant *la nouvelle Héloïse;* et huitièmement, si je ne réussis pas, m'aller noyer dans la pièce d'eau ; mais je vous jure d'être décent, et de ne pas dire un seul gros mot, ni rien qui blesse les convenances.

VAN BUCK.

Tu es un roué et un impudent ; je ne souffrirai rien de pareil.

VALENTIN.

Mais pensez donc que tout ce que je vous dis là, dans quatre ans d'ici un autre le fera, si j'épouse mademoiselle de Mantes ; et comment voulez-vous que je sache de quelle résistance elle est capable, si je ne l'ai d'abord essayé moi-même? Un autre tentera bien plus encore, et aura devant lui un bien autre délai ; en ne demandant que huit jours, j'ai fait un acte de grande humilité.

VAN BUCK.

C'est un piége que tu m'as tendu ; jamais je n'ai prévu cela.

VALENTIN.

Et que pensiez-vous donc prévoir, quand vous avez accepté la gageure?

VAN BUCK.

Mais, mon ami, je pensais, je croyais — je croyais que tu allais faire ta cour... mais poliment... à cette jeune personne,

comme par exemple, de lui... de lui dire... Ou si par hasard... et encore je n'en sais rien... Mais que diable! tu es effrayant.

VALENTIN.

Tenez! voilà la blanche Cécile qui nous arrive à petits pas. Entendez-vous craquer le bois sec? La mère tapisse avec son abbé. Vite, fourrez-vous dans la charmille. Vous serez témoin de la première escarmouche, et vous m'en direz votre avis.

VAN BUCK.

Tu l'épouseras si elle te reçoit mal?

(Il se cache dans la charmille.)

VALENTIN.

Laissez-moi faire, et ne bougez pas. Je suis ravi de vous avoir pour spectateur, et l'ennemi détourne l'allée. Puisque vous m'avez appelé fou, je veux vous montrer qu'en fait d'extravagances, les plus fortes sont les meilleures. Vous allez voir, avec un peu d'adresse, ce que rapportent les blessures honorables reçues pour plaire à la beauté. Considérez cette démarche pensive, et faites-moi la grâce de me dire si ce bras estropié ne me sied pas. Eh! que voulez-vous? C'est qu'on est pâle; il n'y a au monde que cela:

Un jeune malade à pas lents.....

Surtout, pas de bruit; voici l'instant critique; respectez la foi des sermens. Je vais m'asseoir au pied d'un arbre, comme un pasteur des temps passés.

(Entre Cécile un livre à la main.)

VALENTIN.

Déjà levée, mademoiselle, et seule à cette heure dans le bois?

CÉCILE.

C'est vous, monsieur? je ne vous reconnaissais pas. Comment se porte votre foulure?

VALENTIN, à part.

Foulure! Voilà un vilain mot. (Haut.) C'est trop de grâce que vous me faites, et il y a de certaines blessures qu'on ne sent jamais qu'à demi.

CÉCILE.

Vous a-t-on servi à déjeuner?

VALENTIN.

Vous êtes trop bonne ; de toutes les vertus de votre sexe, l'hospitalité est la moins commune, et on ne la trouve nulle part aussi douce, aussi précieuse que chez vous ; et si l'intérêt qu'on m'y témoigne...

CÉCILE.

Je vais dire qu'on vous monte un bouillon. (Elle sort.)

VAN BUCK, rentrant.

Tu l'épouseras ! tu l'épouseras ! Avoue qu'elle a été parfaite. Quelle naïveté ! quelle pudeur divine ! On ne peut pas faire un meilleur choix.

VALENTIN.

Un moment, mon oncle, un moment ; vous allez bien vite en besogne.

VAN BUCK.

Pourquoi pas? Il n'en faut pas plus ; tu vois clairement à qui tu as affaire, et ce sera toujours de même. Que tu seras heureux avec cette femme-là ! Allons tout dire à la baronne; je me charge de l'apaiser.

VALENTIN.

Bouillon ! Comment une jeune fille peut-elle prononcer ce mot-là? Elle me déplaît; elle est laide et sotte. Adieu, mon oncle, je retourne à Paris.

VAN BUCK.

Plaisantez-vous? où est votre parole? Est-ce ainsi qu'on se joue de moi ? Que signifient ces yeux baissés, et cette contenance défaite ? Est-ce à dire que vous me prenez pour un libertin de votre espèce, et que vous vous servez de ma folle complaisance, comme d'un manteau pour vos méchans desseins ? N'est-ce donc vraiment qu'une séduction que vous venez tenter ici sous le masque de cette épreuve? Jour de Dieu ! si je le croyais !...

VALENTIN.

Elle me déplaît, ce n'est pas ma faute, et je n'en ai pas répondu.

VAN BUCK.

En quoi peut-elle vous déplaire? Elle est jolie, ou je ne m'y connais pas. Elle a les yeux longs et bien fendus, des cheveux superbes, une taille passable. Elle est parfaitement bien élevée; elle sait l'anglais et l'italien; elle aura trente mille livres de rente, et en attendant une très-belle dot. Quel reproche pouvez-vous lui faire, et pour quelle raison n'en voulez-vous pas?

VALENTIN.

Il n'y a jamais de raison à donner pourquoi les gens plaisent ou déplaisent. Il est certain qu'elle me déplaît, elle, sa foulure et son bouillon.

VAN BUCK.

C'est votre amour-propre qui souffre. Si je n'avais pas été là, vous seriez venu me faire cent contes sur votre premier entretien, et vous targuer de belles espérances. Vous vous étiez imaginé faire sa conquête en un clin d'œil, et c'est là où le bât vous blesse. Elle vous plaisait hier au soir, quand vous ne l'aviez encore qu'entrevue, et qu'elle s'empressait avec sa mère à vous soigner de votre sot accident. Maintenant, vous la trouvez laide, parce qu'elle a fait à peine attention à vous. Je vous connais mieux que vous ne pensez, et je ne cèderai pas si vite. Je vous défends de vous en aller.

VALENTIN.

Comme vous voudrez; je ne veux pas d'elle; je vous répète que je la trouve laide, et elle a un air niais qui est révoltant. Ses yeux sont grands, c'est vrai, mais ils ne veulent rien dire; ses cheveux sont beaux, mais elle a le front plat; quant à la taille, c'est peut-être ce qu'elle a de mieux, quoique vous ne la trouviez que passable. Je la félicite de savoir l'italien, elle y a peut-être plus d'esprit qu'en français; pour ce qui est de sa dot, qu'elle la garde; je n'en veux pas plus que de son bouillon.

VAN BUCK.

A-t-on idée d'une pareille tête, et peut-on s'attendre à rien de semblable? Va, va, ce que je te disais hier n'est que la pure vérité. Tu n'es capable que de rêver des balivernes, et je ne

veux plus m'occuper de toi. Épouse une blanchisseuse si tu veux. Puisque tu refuses ta fortune, lorsque tu l'as entre les mains, que le hasard décide du reste ; cherche-le au fond de tes cornets. Dieu m'est témoin que ma patience a été telle depuis trois ans que nul autre peut-être à ma place...

VALENTIN.

Est-ce que je me trompe ? Regardez donc, mon oncle. Il me semble qu'elle revient par ici. Oui je l'aperçois entre les arbres ; elle va repasser dans le taillis.

VAN BUCK.

Où donc ? quoi ? qu'est-ce que tu dis ?

VALENTIN.

Ne voyez-vous pas une robe blanche derrière ces touffes de lilas ? Je ne me trompe pas ; c'est bien elle. Vite, mon oncle, rentrez dans la charmille, qu'on ne nous surprenne pas ensemble.

VAN BUCK.

A quoi bon, puisqu'elle te déplaît ?

VALENTIN.

Il n'importe, je veux l'aborder, pour que vous ne puissiez pas dire que je l'ai jugée trop légèrement.

VAN BUCK.

Tu l'épouseras si elle persévère ? (Il se cache de nouveau.)

VALENTIN.

Chut ! pas de bruit ; la voici qui arrive.

CÉCILE, entrant.

Monsieur, ma mère m'a chargée de vous demander si vous comptiez partir aujourd'hui.

VALENTIN.

Oui, mademoiselle, c'est mon intention, et j'ai demandé des chevaux.

CÉCILE.

C'est qu'on fait un whist au salon, et que ma mère vous serait bien obligée si vous vouliez faire le quatrième.

VALENTIN.

J'en suis fâché, mais je ne sais pas jouer.

CÉCILE.

Et si vous vouliez rester à dîner, nous avons un faisan truffé.

VALENTIN.

Je vous remercie; je n'en mange pas.

CÉCILE.

Après dîner, il nous vient du monde, et nous danserons la mazourke.

VALENTIN.

Excusez-moi, je ne danse jamais.

CÉCILE.

C'est bien dommage. Adieu, monsieur.

(Elle sort.)

VAN BUCK, rentrant.

Ah ça! voyons, l'épouseras-tu? Qu'est-ce que tout cela signifie? Tu dis que tu as demandé des chevaux; est-ce que c'est vrai? ou si tu te moques de moi?

VALENTIN.

Vous aviez raison, elle est agréable; je la trouve mieux que la première fois; elle a un petit signe au coin de la bouche que je n'avais pas remarqué.

VAN BUCK.

Où vas-tu? Qu'est-ce qui t'arrive? Veux-tu me répondre sérieusement?

VALENTIN.

Je ne vais nulle part, je me promène avec vous. Est-ce que vous la trouvez mal faite?

VAN BUCK.

Moi? Dieu m'en garde! je la trouve complète en tout.

VALENTIN.

Il me semble qu'il est bien matin pour jouer au whist; y

jouez-vous, mon oncle? Vous devriez rentrer au château.

VAN BUCK.

Certainement, je devrais y rentrer; j'attends que vous daigniez me répondre. Restez-vous ici, oui ou non?

VALENTIN.

Si je reste, c'est pour notre gageure; je n'en voudrais pas avoir le démenti; mais ne comptez sur rien jusqu'à tantôt; mon bras malade me met au supplice.

VAN BUCK.

Rentrons; tu te reposeras.

VALENTIN.

Oui, j'ai envie de prendre ce bouillion qui est là-haut; il faut que j'écrive; je vous reverrai à dîner.

VAN BUCK.

Écrire! J'espère que ce n'est pas à elle que tu écriras.

VALENTIN.

Si je lui écris, c'est pour notre gageure. Vous savez que c'es convenu.

VAN BUCK.

Je m'y oppose formellement, à moins que tu me montres ta lettre.

VALENTIN.

Tant que vous voudrez; je vous dis et je vous répète qu'elle me plaît médiocrement.

VAN BUCK.

Quelle nécessité de lui écrire? Pourquoi ne lui as-tu pas fait tout à l'heure ta déclaration de vive voix, comme tu te l'étais promis?

VALENTIN.

Pourquoi?

VAN BUCK.

Sans doute; qu'est-ce qui t'en empêchait? Tu avais le plus beau courage du monde.

VALENTIN.

C'est que mon bras me faisait souffrir. Tenez, la voilà qui repasse une troisième fois ; la voyez-vous là bas, dans l'allée?

VAN BUCK.

Elle tourne autour de la plate-bande, et la charmille est circulaire. Il n'y a rien là que de très-convenable.

VALENTIN.

Ah! coquette fille! c'est autour du feu qu'elle tourne, comme un papillon ébloui. Je veux jeter cette pièce à pile ou face, pour savoir si je l'aimerai.

VAN BUCK.

Tâche donc qu'elle t'aime auparavant ; le reste est le moins difficile.

VALENTIN.

Soit; regardons-la bien tous les deux. Elle va passer entre ces deux touffes d'arbres. Si elle tourne la tête de notre côté, je l'aime, sinon je m'en vais à Paris.

VAN BUCK.

Gageons qu'elle ne se retourne pas.

VALENTIN.

Oh! que si; ne la perdons pas de vue.

VAN BUCK.

Tu as raison. — Non, pas encore; elle parait lire attentivement.

VALENTIN.

Je suis sûr qu'elle va se retourner.

VAN BUCK.

Non; elle avance; la touffe d'arbres approche. Je suis convaincu qu'elle n'en fera rien.

VALENTIN.

Elle doit pourtant nous voir; rien ne nous cache; je vous dis qu'elle se retournera.

VAN BUCK.

Elle a passé, tu as perdu.

VALENTIN.

Je vais lui écrire, ou que le ciel m'écrase ! Il faut que je sache à quoi m'en tenir. C'est incroyable qu'une petite fille traite les gens aussi légèrement. Pure hypocrisie ! pur manége ! Je vais lui dépêcher un billet en règle ; je lui dirai que je meurs d'amour pour elle, que je me suis cassé le bras pour la voir, que si elle me repousse, je me brûle la cervelle, et que si elle veut de moi, je l'enlève demain matin. Venez, rentrons, je veux écrire devant vous.

VAN BUCK.

Tout beau, mon neveu, quelle mouche vous pique ? Vous nous ferez quelque mauvais tour ici.

VALENTIN.

Croyez-vous donc que deux mots en l'air puissent signifier quelque chose ? Que lui ai-je dit que d'indifférent, et que m'a-t-elle dit elle-même ? Il est tout simple qu'elle ne se retourne pas. Elle ne sait rien, et je n'ai rien su lui dire. Je ne suis qu'un sot, si vous voulez ; il est possible que je me pique d'orgueil et que mon amonr-propre soit en jeu. Belle ou laide, peu m'importe ; je veux voir clair dans son ame. Il y a là-dessous quelque ruse, quelque parti pris que nous ignorons ; laissez-moi faire, tout s'éclaircira.

VAN BUCK.

Le diable m'emporte, tu parles en amoureux. Est-ce que tu le serais, par hasard ?

VALENTIN.

Non ; je vous ai dit qu'elle me déplaît. Faut-il vous rebattre cent fois la même chose ? dépêchons-nons, rentrons au château.

VAN BUCK.

Je vous ai dit que je ne veux pas de lettre, et surtout de celle dont vous parlez.

VALENTIN.

Venez toujours nous nous déciderons.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Le salon.

LA BARONNE et L'ABBÉ, devant une table de jeu préparée.

LA BARONNE.

Vous direz ce que vous voudrez, c'est désolant de jouer avec un mort. Je déteste la campagne à cause de cela.

L'ABBÉ.

Mais où est donc M. Van Buck ? est-ce qu'il n'est pas encore descendu ?

LA BARONNE.

Je l'ai vu tout à l'heure dans le parc avec ce monsieur de la chaise, qui, par parenthèse, n'est guère poli de ne pas vouloir nous rester à dîner.

L'ABBÉ.

S'il a des affaires pressées....

LA BARONNE.

Bah! des affaires, tout le monde en a. La belle excuse! Si on ne pensait jamais qu'aux affaires, on ne serait jamais à rien. Tenez, l'abbé, jouons au piquet; je me sens d'une humeur massacrante.

L'ABBÉ, mêlant les cartes.

Il est certain que les jeunes gens du jour ne se piquent pas d'être polis.

LA BARONNE.

Polis! je crois bien. Est-ce qu'ils s'en doutent? Et qu'est-ce que c'est que d'être poli? Mon cocher est poli. De mon temps, l'abbé, on était galant.

L'ABBÉ.

C'était le bon, madame la baronne, et plût au ciel que j'y fusse né!

LA BARONNE.

J'aurais voulu voir que mon frère, qui était à Monsieur, tombât de carrosse à la porte d'un château, et qu'on l'y eût gardé à coucher. Il aurait plutôt perdu sa fortune que de refu-

ser de faire un quatrième. Tenez, ne parlons plus de ces choses-là. C'est à vous de prendre; vous n'en laissez pas?

L'ABBÉ.

Je n'ai pas un as; voilà M. Van Buck.

(Entre Van Buck.)

LA BARONNE.

Continuons; c'est à vous de parler.

VAN BUCK, bas à la baronne.

Madame, j'ai deux mots à vous dire qui sont de la dernière importance.

LA BARONNE.

Eh bien! après le marqué.

L'ABBÉ.

Cinq cartes, valant quarante et cinq.

LA BARONNE.

Cela ne vaut pas. (A Van Buck.) Qu'est-ce donc ?

VAN BUCK.

Je vous supplie de m'accorder un moment; je ne puis parler devant un tiers, et ce que j'ai à vous dire ne souffre aucun retard.

LA BARONNE se lève.

Vous me faites peur; de quoi s'agit-il ?

VAN BUCK.

Madame, c'est une grave affaire, et vous allez peut-être vous fâcher contre moi. La nécessité me force de manquer à une promesse que mon imprudence m'a fait accorder. Le jeune homme à qui vous avez donné l'hospitalité cette nuit est mon neveu.

LA BARONNE.

Ah! bah! quelle idée!

VAN BUCK.

Il désirait approcher de vous sans être connu; je n'ai pas cru mal faire en me prêtant à une fantaisie qui, n pareil cas, n'est pas nouvelle.

LA BARONNE.

Ah ! mon Dieu ! j'en ai vu bien d'autres !

VAN BUCK.

Mais je dois vous avertir qu'à l'heure qu'il est, il vient d'écrire à mademoiselle de Mantes, et dans les termes les moins retenus. Ni mes menaces, ni mes prières, n'ont pu le dissuader de sa folie; et un de vos gens, je le dis à regret, s'est chargé de remettre le billet à son adresse. Il s'agit d'une déclaration d'amour, et, je dois ajouter, des plus extravagantes.

LA BARONNE.

Vraiment ! eh bien ! ce n'est pas si mal. Il a de la tête, votre petit bonhomme.

VAN BUCK.

Jour de Dieu! je vous en réponds! ce n'est pas d'hier que j'en sais quelque chose. Enfin, madame, c'est à vous d'aviser aux moyens de détourner les suites de cette affaire. Vous êtes chez vous; et, quant à moi, je vous avouerai que je suffoque, et que les jambes vont me manquer. Ouf!

(Il tombe dans une chaise.)

LA BARONNE.

Ah! ciel qu'est-ce que vous avez donc ? Vous être pâle comme un linge ! Vite ! racontez-moi tout ce qui s'est passé, et faites-moi confidence entière.

VAN BUCK.

Je vous ai tout dit; je n'ai rien à ajouter.

LA BARONNE.

Ah ! bah ! ce n'est que ça ? Soyez donc sans crainte; si votre neveu a écrit à Cécile, la petite me montrera le billet.

VAN BUCK.

En êtes-vous sûre, baronne ? Cela est dangereux.

LA BARONNE.

Belle question ! Où en serions-nous si une fille ne montrait pas à sa mère une lettre qu'on lui écrit ?

VAN BUCK.

Hum ! je n'en mettrais pas ma main au feu.

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire, monsieur Van Buck? Savez-vous à qui vous parlez ? Dans quel monde avez-vous vécu pour élever un pareil doute? Je ne sais pas trop comme on fait aujourd'hui, ni de quel train va votre bourgeoisie ; mais, vertu de ma vie, en voilà assez; j'aperçois justement ma fille, et vous verrez qu'elle m'apporte sa lettre. Venez, l'abbé, continuons.

(Elle se remet au jeu.—Entre Cécile, qui va à la fenêtre, prend son ouvrage et s'asseoit à l'écart.)

L'ABBÉ.

Quarante-cinq ne valent pas ?

LA BARONNE.

Non, vous n'avez rien; quatorze d'as, six et quinze, c'est quatre-vingt quinze. A vous de jouer.

L'ABBÉ.

Trèfle. Je crois que je suis capot.

VAN BUCK, bas à la baronne.

Je ne vois pas que mademoiselles Cécile vous fasse encore de confidence.

LA BARONNE, bas à Van Buck.

Vous ne savez ce que vous dites; c'est l'abbé qui la gêne; je suis sûre d'elle comme de moi. Je fais repic seulement. Cent dix-sept de reste. A vous à faire.

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. l'abbé, on vous demande; c'est le sacristain et le bedeau du village.

L'ABBÉ.

Qu'est-ce qu'ils me veulent ? je suis occupé.

LA BARONNE.

Donnez vos cartes à Van Buck; il jouera ce coup-ci pour vous.

(L'abbé sort. Van Buck prend sa place.)

LA BARONNE.

C'est vous qui faites, et j'ai coupé. Vous êtes marqué selon toute apparence. Qu'est-ce que vous avez donc dans les doigts?

VAN BUCK, bas.

Je vous confesse que je ne suis pas tranquille; votre fille ne dit mot, et je ne vois pas mon neveu.

LA BARONNE.

Je vous dis que j'en réponds; c'est vous qui la gênez; je la vois d'ici qui me fait des signes.

VAN BUCK.

Vous croyez? moi, je ne vois rien.

LA BARONNE.

Cécile, venez donc un peu ici; vous vous tenez à une lieue. (Cécile, approche son fauteuil.) Est-ce que vous n'avez rien à me dire, ma chère?

CÉCILE.

Moi? non, maman.

LA BARONNE.

Ah! bah! Je n'ai que quatre cartes, Van Buck. Le point est à vous; j'ai trois valets.

VAN BUCK.

Voulez-vous que je vous laisse seules?

LA BARONNE.

Non; restez donc, ça ne fait rien. Cécile, tu peux parler devant monsieur.

CÉCILE.

Moi, maman? Je n'ai rien de secret à dire.

LA BARONNE.

Vous n'avez pas à me parler?

CÉCILE.

Non, maman.

LA BARONNE.

C'est inconcevable; qu'est-ce que vous venez donc me conter, Van Buck?

VAN BUCK.

Madame, j'ai dit la vérité.

LA BARONNE.

Ça ne se peut pas : Cécile n'a rien à me dire; il est clair qu'elle n'a rien reçu.

VAN BUCK, se levant.

Eh! morbleu, je l'ai vu de mes yeux.

LA BARONNE, se levant aussi.

Ma fille, qu'est-ce que cela signifie? levez-vous droite, et regardez-moi. Qu'est-ce que vous avez dans vos poches?

CÉCILE, pleurant.

Mais, maman, ce n'est pas ma faute; c'est ce monsieur qui m'a écrit.

LA BARONNE.

Voyons cela. (Cécile donne la lettre.) Je suis curieuse de lire de son style, à ce monsieur, comme vous l'appelez (Elle lit.)

« Mademoiselle, je meurs d'amour pour vous. Je vous ai vue l'hiver passé, et, vous sachant à la campagne, j'ai résolu de vous revoir ou de mourir. J'ai donné un louis à mon postillon... »

Ne voudrait-il pas qu'on le lui rende? Nous avons bien affaire de le savoir!

« à mon postillon, pour me verser devant votre porte. Je vous ai rencontrée deux fois ce matin, et je n'ai rien pu vous dire, tant votre présence m'a troublé. Cependant, la crainte de vous perdre, et l'obligation de quitter le château... »

J'aime beaucoup ça. Qu'est-ce qui le priait de partir? C'est lui qui me refuse de rester à dîner.

« me déterminent à vous demander de m'accorder un rendez-vous. Je sais que je n'ai aucun titre à votre confiance... »

La belle remarque, et faite à propos.

« mais l'amour peut tout excuser; ce soir, à neuf heures,

pendant le bal, je serai caché dans le bois; tout le monde ici me croira parti, car je sortirai du château en voiture avant dîner, mais seulement pour faire quatre pas et descendre. »

Quatre pas! quatre pas! l'avenue est longue; dirait-on pas qu'il n'y a qu'à enjamber?

« et descendre. Si dans la soirée vous pouvez vous échapper, je vous attends; sinon, je me brûle la cervelle. »

Bien.

« la cervelle. Je ne crois pas que votre mère... »

Ah! que votre mère? voyons un peu cela.

« fasse grande attention à vous. Elle a une tête de gir... »

Monsieur Van Buck, qu'est-ce que cela signifie?

VAN BUCK.

Je n'ai pas entendu, madame.

LA BARONNE.

Lisez vous-même, et faites-moi le plaisir de dire à votre neveu qu'il sorte de ma maison tout à l'heure, et qu'il n'y mette jamais les pieds.

VAN BUCK.

Il y a *girouette*; c'est positif; je ne m'en étais pas aperçu. Il m'avait cependant lu sa lettre avant que de la cacheter.

LA BARONNE.

Il vous avait lu cette lettre, et vous l'avez laissé la donner à mes gens! Allez, vous êtes un vieux sot, et je ne vous reverrai de ma vie.

(Elle sort. On entend le bruit d'une voiture.)

VAN BUCK.

Qu'est-ce que c'est? mon neveu qui part sans moi? Eh! comment veut-il que je m'en aille? J'ai renvoyé mes chevaux. Il faut que je coure après lui.

(Il sort en courant.)

CÉCILE, seule.

C'est singulier; pourquoi m'écrit-il, quand tout le monde veut bien qu'il m'épouse?

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un chemin.

Entrent VAN BUCK et VALENTIN, qui frappe à une auberge.

VALENTIN.

Holà! hé! y a-t-il quelqu'un ici capable de me faire une commission?

UN GARÇON, sortant.

Oui, monsieur, si ce n'est pas trop loin, car vous voyez qu'il pleut à verse.

VAN BUCK.

Je m'y oppose de toute mon autorité, et au nom des lois du royaume.

VALENTIN.

Connaisez-vous le château de Mantes, ici près?

LE GARÇON.

Que oui, monsieur, nous y allons tous les jours. C'est à main gauche; on le voit d'ici.

VAN BUCK.

Mon ami, je vous défends d'y aller, si vous avez quelque notion du bien et du mal.

VALENTIN.

Il y a deux louis à gagner pour vous. Voilà une lettre pour Mlle de Mantes, que vous remettrez à sa femme de chambre, et non à d'autres, et en secret. Dépêchez-vous et revenez.

LE GARÇON.

Oh! monsieur, n'ayez pas peur.

VAN BUCK.

Voilà quatre louis si vous refusez.

LE GARÇON.

Oh! monseigneur, il n'y pas de danger.

VALENTIN.

En voilà dix; et si vous n'y allez pas, je vous casse ma canne sur le dos.

LE GARÇON.

Oh! mon prince, soyez tranquille; je serai bientôt revenu.

(Il sort.)

VALENTIN.

Maintenant, mon oncle, mettons-nous à l'abri; et si vous m'en croyez, buvons un verre de bière. Cette course à pied doit vous avoir fatigué.

(Il s'asseoient sur un banc.)

VAN BUCK.

Sois-en certain, je ne te quitterai pas; j'en jure par l'ame de feu mon frère et par la lumière du soleil. Tant que mes pieds pourront me porter, tant que ma tête sera sur mes épaules, je m'opposerai à cette action infâme et à ses horribles conséquences.

VALENTIN.

Soyez-en sûr, je n'en démordrai pas; j'en jure par ma juste colère et par la nuit qui me protégera. Tant que j'aurai du papier et de l'encre, et qu'il me restera un louis dans ma poche, je poursuivrai et achèverai mon dessein, quelque chose qui puisse en arriver.

VAN BUCK.

N'as-tu donc plus ni foi ni vergogne, et se peut-il que tu sois mon sang? Quoi! ni le respect pour l'innocence, ni le sentiment du convenable, ni la certitude de me donner la fièvre, rien n'est capable de te toucher!

VALENTIN.

N'avez-vous donc ni orgueil ni honte, et se peut-il que vous

soyez mon oncle? Quoi! ni l'insulte que l'on nous fait, ni la manière dont on nous chasse, ni les injures qu'on vous a dit à votre barbe, rien n'est capable de vous donner du cœur!

VAN BUCK.

Encore si tu étais amoureux! si je pouvais croire que tant d'extravagances partent d'un motif qui eût quelque chose d'humain! Mais non, tu n'es qu'un Lovelace, tu ne respires que trahison, et la plus exécrable vengeance est ta seule soif et ton seul amour.

VALENTIN.

Encore si je vous voyais pester! si je pouvais me dire qu'au fond de l'ame vous envoyez cette baronne et son monde à tous les diables! Mais non, vous ne craignez que la pluie, vous ne pensez qu'au mauvais temps qu'il fait, et le soin de vos bas chinés est votre seule peur et votre seul tourment.

VAN BUCK.

Ah! qu'on a bien raison de dire qu'une première faute mène à un précipice! Qui m'eût pu prédire ce matin, lorsque le barbier m'a rasé, et que j'ai mis mon habit neuf, que je serais ce soir dans une grange, crotté et trempé jusqu'aux os! Quoi! c'est moi! Dieu juste! à mon âge! Il faut que je quitte ma chaise de poste où nous étions si bien installés, il faut que je coure à la suite d'un fou, à travers champs, en rase campagne! Il faut que je me traîne à ses talons, comme un confident de tragédie, et le résultat de tant de sueurs sera le déshonneur de mon nom!

VALENTIN.

C'est au contraire par la retraite que nous pourrions nous déshonorer, et non par une glorieuse campagne dont nous ne sortirons que vainqueurs. Rougissez, mon oncle Van Buck, mais que ce soit d'une noble indignation. Vous me traitez de Lovelace; oui, par le ciel! ce nom me convient. Comme à lui, on me ferme une porte surmontée de fières armoiries; comme lui, une famille odieuse croit m'abattre par un affront; comme lui, comme l'épervier, j'erre et je tournoie aux environs; mais, comme lui, je saisirai ma proie, et comme Clarisse, la sublime bégueule, ma bien-aimée m'appartiendra.

VAN BUCK.

Ah ! ciel ! que ne suis-je à Anvers, assis devant mon comptoir, sur mon fauteuil de cuir, et dépliant mon taffetas ! Que mon frère n'est-il mort garçon, au lieu de se marier à quarante ans passés ! Ou plutôt que ne suis-je mort moi-même, le premier jour que la baronne de Mantes m'a invité à déjeuner !

VALENTIN.

Ne regrettez que le moment où, par une fatale faiblesse, vous avez révélé à cette femme le secret de notre traité. C'est vous qui avez causé le mal; cessez de m'injurier, moi qui le réparerai. Doutez-vous que cette petite fille, qui cache si bien les billets doux dans les poches de son tablier, ne fût venue au rendez-vous donné? Oui, à coup sûr elle y serait venue; donc elle viendra encore mieux cette fois. Par mon patron! je me fais une fête de la voir descendre en peignoir, en cornette et en petits souliers, de cette grande caserne de briques rouillées! Je ne l'aime pas, mais je l'aimerais, que la vengeance serait la plus forte, et tuerait l'amour dans mon cœur. Je jure qu'elle sera ma maîtresse, mais qu'elle ne sera jamais ma femme; il n'y a maintenant ni épreuve, ni promesse, ni alternative; je veux qu'on se souvienne à jamais dans cette famille du jour où l'on m'en a chassé.

L'AUBERGISTE, sortant de la maison.

Messieurs, le soleil commence à baisser; est-ce que vous ne me ferez pas l'honneur de dîner chez moi ?

VALENTIN.

Si fait; apportez-nous la carte, et faites-nous allumer du feu. Dès que votre garçon sera revenu, vous lui direz qu'il me donne réponse. Allons, mon oncle, un peu de fermeté; venez et commandez le dîner.

VAN BUCK.

Ils auront du vin détestable; je connais le pays; c'est un vinaigre affreux.

L'AUBERGISTE.

Pardonnez-moi; nous avons du champagne, du chambertin, et tout ce que vous pouvez désirer.

VAN BUCK.

En vérité? dans un trou pareil? c'est impossible; vous nous en imposez.

L'AUBERGISTE.

C'est ici que descendent les messageries, et vous verrez si nous manquons de rien.

VAN BUCK.

Allons! tâchons donc de dîner; je sens que ma mort est prochaine, et que dans peu je ne dînerai plus.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Au château. Un salon.

Entrent LA BARONNE et L'ABBÉ.

LA BARONNE.

Dieu soit loué, ma fille est enfermée. Je crois que j'en ferai une maladie.

L'ABBÉ.

Madame, s'il m'est permis de vous donner un conseil, je vous dirai que j'ai grandement peur. Je crois avoir vu en traversant la cour un homme en blouse, et d'assez mauvaise mine, qui avait une lettre à la main.

LA BARONNE.

Le verrou est mis; il n'y a rien à craindre. Aidez-moi un peu à ce bal; je n'ai pas la force de m'en occuper.

L'ABBÉ.

Dans une circonstance aussi grave, ne pourriez-vous retarder vos projets?

LA BARONNE.

Êtes-vous fou? Vous verrez que j'aurai fait venir tout le faubourg Saint-Germain de Paris, pour le remercier et le mettre à la porte? Réfléchissez donc à ce que vous dites.

L'ABBÉ.

Je croyais qu'en telle occasion, on aurait pu, sans blesser personne...

LA BARONNE.

Et au milieu de ça, je n'ai pas de bougies ! Voyez donc un peu si Dupré est là.

L'ABBÉ.

Je pense qu'il s'occupe des sirops.

LA BARONNE.

Vous avez raison ; ces maudits sirops, voilà encore de quoi mourir. Il y a huit jours que j'ai écrit moi-même, et ils ne sont arrivés qu'il y a une heure. Je vous demande si on va boire ça.

L'ABBÉ.

Cet homme en blouse, madame la baronne, est quelque émissaire, n'en doutez pas. Il m'a semblé, autant que je me le rappelle, qu'une de vos femmes causait avec lui. Ce jeune homme d'hier est mauvaise tête, et il faut songer que la manière assez verte dont vous vous en êtes délivrée....

LA BARONNE.

Bah ! des Van Buck ? des marchands de toile ? qu'est-ce vous voulez donc que ça fasse ? Quand ils crieraient, est-ce qu'ils ont voix ? Il faut que je démeuble le petit salon ; jamais je n'aurai de quoi asseoir mon monde.

L'ABBÉ.

Est-ce dans sa chambre, madame, que votre fille est enfermée ?

LA BARONNE.

Dix et dix font vingt ; les Raimbaut sont quatre ; vingt, trente. Qu'est-ce que vous dites, l'abbé ?

L'ABBÉ.

Je demande, madame la baronne, si c'est dans sa belle chambre jaune que mademoiselle Cécile est enfermée ?

LA BARONNE.

Non ; c'est là, dans la bibliothèque ; c'est encore mieux ; je

l'ai sous la main. Je ne sais ce qu'elle fait, ni si on l'habille, et voilà la migraine qui me prend.

L'ABBÉ.

Désirez-vous que je l'entretienne?

LA BARONNE.

Je vous dis que le verrou est mis; ce qui est fait est fait; nous n'y pouvons rien.

L'ABBÉ.

Je pense que c'était sa femme de chambre qui causait avec ce lourdaud. Veuillez me croire; je vous en supplie; il s'agit là de quelque anguille sous roche, qu'il importe de ne pas négliger.

LA BARONNE.

Décidément, il faut que j'aille à l'office; c'est la dernière fois que je reçois ici.

(Elle sort.)

L'ABBÉ, seul.

Il me semble que j'entends du bruit dans la pièce attenante à ce salon. Ne serait-ce point la jeune fille? Hélas! ceci est inconsidéré!

CÉCILE, en dehors.

Monsieur l'abbé, voulez-vous m'ouvrir?

L'ABBÉ.

Mademoiselle, je ne le puis pas sans autorisation préalable.

CÉCILE, de même.

La clé est là, sous le coussin de la causeuse; vous n'avez qu'à la prendre, et vous m'ouvrirez.

L'ABBÉ, prenant la clé.

Vous avez raison, mademoiselle, la clé s'y trouve effectivement; mais je ne puis m'en servir d'aucune façon, bien contrairement à mon vouloir.

CÉCILE, de même.

Ah! mon Dieu! je me trouve mal!

L'ABBÉ.

Grand Dieu! rappelez vos esprits. Je vais quérir madame la

baronne. Est-il possible qu'un accident funeste vous ait frappée si subitement? Au nom du ciel! mademoiselle, répondez-moi, que ressentez-vous?

CÉCILE, de même.

Je me trouve mal! je me trouve mal!

L'ABBÉ.

Je ne puis laisser expirer ainsi une si charmante personne. Ma foi! je prends sur moi d'ouvrir; on en dira ce qu'on voudra.

(Il ouvre la porte.)

CÉCILE.

Ma foi, l'abbé, je prends sur moi de m'en aller; on en dira ce qu'on voudra. (Elle sort en courant.)

SCÈNE III.

Un petit bois.

Entrent VAN BUCK et VALENTIN.

VALENTIN.

La lune se lève et l'orage passe. Voyez ces perles sur les feuilles; comme ce vent tiède les fait rouler! A peine si le sable garde l'empreinte de nos pas; le gravier sec a déjà bu la pluie.

VAN BUCK.

Pour une auberge de hasard, nous n'avons pas trop mal dîné. J'avais besoin de ce fagot flambant; mes vieilles jambes sont ragaillardies. Eh bien! garçon, arrivons-nous?

VALENTIN.

Voici le terme de notre promenade; mais si vous m'en croyez, à présent, vous pousserez jusqu'à cette ferme dont les fenêtres brillent là-bas. Vous vous mettrez au coin du feu, et vous nous commanderez un grand bol de vin chaud, avec du sucre et de la cannelle.

VAN BUCK.

Ne te feras-tu pas trop attendre? Combien de temps vas-tu rester ici? Songe du moins à toutes tes promesses, et à être prêt en même temps que les chevaux.

VALENTIN.

Je vous jure de n'entreprendre ni plus ni moins que ce dont nous sommes convenus. Voyez, mon oncle, comme je vous cède, et comme, en tout, je fais vos volontés. Au fait, dîner porte conseil, et je sens bien que la colère est quelquefois mauvais ami. Capitulation de part et d'autre. Vous me permettez un quart d'heure d'amourette, et je renonce à toute espèce de vengeance. La petite retournera chez elle, nous à Paris, et tout sera dit. Quant à la détestée baronne, je lui pardonne en l'oubliant.

VAN BUCK.

C'est à merveille! Et n'aie pas de crainte que tu manques de femme pour cela. Il n'est pas dit qu'une vieille folle fera tort à d'honnêtes gens, qui ont amassé un bien considérable, et qui ne sont point mal tournés. Vrai Dieu! il fait beau clair de lune cela me rappelle mon jeune temps.

VALENTIN.

Ce billet doux que je viens de recevoir, n'est pas si niais, savez-vous? cette petite fille a de l'esprit, et même quelque chose de mieux; oui, il y a du cœur dans ces trois lignes; je ne sais quoi de tendre et de hardi, de virginal et de brave en même temps; le rendez-vous qu'elle m'assigne est, du reste, comme son billet. Regardez ce bosquet, ce ciel, ce coin de verdure dans un lieu si sauvage. Ah! que le cœur est un grand-maître! On n'invente rien de ce qu'il trouve, et c'est lui seul qui choisit tout.

VAN BUCK.

Je me souviens qu'étant à La Haye, j'eus une équipée de ce genre. C'était, ma foi, un beau de brin fille; elle avait cinq pieds et quelques pouces, et une vraie moisson d'appas. Quelles Vénus que ces Flamandes! On ne sait ce que c'est qu'une femme à présent; dans toutes vos beautés parisiennes, il y a moitié chair et moitié coton.

VALENTIN.

Il me semble que j'aperçois des lueurs qui errent là-bas dans la forêt. Qu'est-ce que cela voudrait dire? Nous traquerait-on à l'heure qu'il est?

VAN BUCK.

C'est sans doute le bal qu'on prépare ; il y a fête ce soir au château.

VALENTIN.

Séparons-nous pour plus de sûreté; dans une demi-heure, à la ferme.

VAN BUCK.

C'est dit ; bonne chance, garçon ; tu me conteras ton affaire, et nous en ferons quelque chanson ; c'était notre ancienne manière ! pas de fredaine qui ne fît un couplet.

(Il chante.)

Eh! vraiment, oui, mademoiselle,
Eh! vraiment oui, nous serons trois.

(Valentin sort. On voit des hommes qui portent des torches, rôder à travers la forêt. Entrent la baronne et l'abbé.)

LA BARONNE.

C'est clair comme le jour ; elle est folle. C'est un vertige qui lui a pris.

L'ABBÉ.

Elle me crie : « Je me trouve mal ; » vous concevez ma position.

VAN BUCK, chantant.

Il est donc bien vrai,
Charmante Colette,
Il est donc bien vrai
Que pour votre fête,
Colin vous a fait...
Présent d'un bouquet.

LA BARONNE.

Et justement, dans ce moment-là, je vois arriver une voiture. Je n'ai eu que le temps d'appeler Dupré. Dupré n'y était pas. On entre, on descend. C'étaient la marquise de Valangoujard et le baron de Villebouzin.

L'ABBÉ.

Quand j'ai entendu ce premier cri, j'ai hésité; mais que voulez-vous faire? Je la voyais là, sans connaissance, étendue à terre; elle criait à tue-tète, et j'avais la clé dans ma main.

VAN BUCK, chantant.

Quand il vous l'offrit,
Charmante brunette,
Quand il vous l'offrit,
Petite Colette,
On dit qu'il vous prit....
Un frisson subit.

LA BARONNE.

Conçoit-on ça? je vous le demande. Ma fille qui se sauve à travers champ, et trente voitures qui entrent ensemble. Je ne survivrai jamais à un pareil moment.

L'ABBÉ.

Encore si j'avais eu le temps, je l'aurais peut-être retenue par son schall.... ou du moins.... enfin, par mes prières, par mes justes observations.

VAN BUCK.

Dites à présent,
Charmante bergère,
Dites à présent
Que vous n'aimez guère,
Qu'un amant constant...
Vous fasse un présent.

LA BARONNE.

C'est vous, Van Buck? Ah! mon cher ami, nous sommes perdus; qu'est-ce que ça veut dire? Ma fille est folle, elle court les champs! Avez-vous idée d'une chose pareille? J'ai quarante personnes chez moi; me voilà à pied par le temps qu'il fait. Vous ne l'avez pas vue dans le bois? Elle s'est sauvée, c'est comme en rêve; elle était coiffée et poudrée d'un côté, c'est sa fille de chambre qui me l'a dit. Elle est partie en souliers de satin blanc; elle a renversé l'abbé qui était là, et lui a passé sur le corps. J'en vais mourir! Mes gens ne trouvent rien; et il n'y a pas à

dire, il faut que je rentre. Ce n'est pas votre neveu, par hasard, qui nous jouerait un tour pareil? Je vous ai brusqué, n'en parlons plus. Tenez, aidez-moi et faisons la paix. Vous êtes mon vieil ami, pas vrai? Je suis mère, Van Buck. Ah! cruelle fortune! cruel hasard! que t'ai-je donc fait?

(Elle se met à pleurer.)

VAN BUCK.

Est-il possible, madame la baronne! vous, seule à pieds! Vous cherchant votre fille! Grand Dieu, vous pleurez! Ah! malheureux que je suis!

L'ABBÉ.

Sauriez-vous quelque chose, monsieur? De grâce, prêtez-nous vos lumières.

VAN BUCK.

Venez, baronne; prenez mon bras, et Dieu veuille que nous les trouvions! Je vous dirai tout; soyez sans crainte. Mon neveu est homme d'honneur, et tout peut encore se réparer.

LA BARONNE.

Ah! bah! C'était un rendez-vous? Voyez-vous la petite masque! A qui se fier désormais? (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Une clairière dans le bois.

Entrent CÉCILE ET VALENTIN.

VALENTIN.

Qui est là? Cécile, est-ce vous?

CÉCILE.

C'est moi. Que veulent dire ces torches et ces clartés dans la forêt?

VALENTIN.

Je ne sais; qu'importe? Ce n'est pas pour nous.

CÉCILE.

Venez là, où la lune éclaire; là, où vous voyez ce rocher.

VALENTIN.

Non, venez là où il fait sombre ; là, sous l'ombre de ces bouleaux. Il est possible qu'on vous cherche, et il faut échapper aux yeux.

CÉCILE.

Je ne verrais pas votre visage ; venez, Valentin, obéissez.

VALENTIN.

Où tu voudras, charmante fille ; où tu iras, je te suivrai. Ne m'ôte pas cette main tremblante, laisse mes lèvres la rassurer.

CÉCILE.

Je n'ai pas pu venir plus vite. Y a-t-il long-temps que vous m'attendez ?

VALENTIN.

Depuis que la lune est dans le ciel ; regarde cette lettre trempée de larmes ; c'est le billet que tu m'as écrit.

CÉCILE.

Menteur ! C'est le vent et la pluie qui ont pleuré sur ce papier.

VALENTIN.

Non, ma Cécile, c'est la joie et l'amour, c'est le bonheur et le désir. Qui t'inquiète ? Pourquoi ces regards ? que cherches-tu autour de toi ?

CÉCILE.

C'est singulier ; je ne me reconnais pas ; où est votre oncle ? Je croyais le voir ici.

VALENTIN.

Mon oncle est gris de chambertin ; ta mère est loin et tout est tranquille. Ce lieu est celui que tu as choisi, et que ta lettre m'indiquait.

CÉCILE.

Votre oncle est gris ? Pourquoi, ce matin, se cachait-il dans la charmille ?

VALENTIN.

Ce matin ? où donc ? que veux-tu dire ? Je me promenais seul dans le jardin.

CÉCILE.

Ce matin, quand je vous ai parlé, votre oncle était derrière un arbre. Est-ce que vous ne le saviez pas? Je l'ai vu en détournant l'allée.

VALENTIN.

Il faut que tu te sois trompée; je ne me suis aperçu de rien.

CÉCILE.

Oh! je l'ai bien vu; il écartait les branches; c'était peut-être pour nous épier.

VALENTIN.

Quelle folie! tu as fait un rêve. N'en parlons plus. Donne-moi un baiser.

CÉCILE.

Oui, mon ami, et de tout mon cœur; asseyez-vous là près de moi. Pourquoi donc, dans votre lettre d'hier, avez-vous dit du mal de ma mère?

VALENTIN.

Pardonne-moi; c'est un moment de délire, et je n'étais pas maître de moi.

CÉCILE.

Elle m'a demandé cette lettre, et je n'osais la lui montrer. Je savais ce qui allait arriver; mais qui est-ce donc qui l'avait avertie? Elle n'a pourtant rien pu deviner; la lettre était là, dans ma poche.

VALENTIN.

Pauvre enfant! On t'a maltraitée; c'est ta femme de chambre qui t'aura trahie. A qui se fier en pareil cas?

CÉCILE.

Oh! non; ma femme de chambre est sûre; il n'y avait que faire de lui donner de l'argent. Mais en manquant de respect pour ma mère, vous deviez penser que vous en manquiez pour moi.

VALENTIN.

N'en parlons plus, puisque tu me pardonnes. Ne gâtons pas un si précieux moment. Oh! ma Cécile, que tu es belle, et quel

bonheur repose en toi! Par quels sermens, par quels trésors puis-je payer tes douces caresses? Ah! la vie n'y suffirait pas. Viens sur mon cœur; que le tien le sente battre, et que ce beau ciel les emporte à Dieu!

CÉCILE.

Oui, Valentin, mon cœur est sincère. Sentez mes cheveux, comme ils sont doux; j'ai de l'iris de ce côté-là, mais je n'ai pas pris le temps d'en mettre de l'autre. Pourquoi donc, pour venir chez nous, avez-vous caché votre nom?

VALENTIN.

Je ne puis le dire; c'est un caprice, une gageure que j'avais faite.

CÉCILE.

Une gageure! Avec qui donc?

VALENTIN.

Je n'en sais plus rien. Qu'importent ces folies?

CÉCILE.

Avec votre oncle, peut-être: n'est-ce pas?

VALENTIN.

Oui. Je t'aimais, et je voulais te connaître, et que personne ne fût entre nous.

CÉCILE.

Vous avez raison. A votre place, j'aurais voulu faire comme vous.

VALENTIN.

Pourquoi es-tu si curieuse, et à quoi bon toutes ces questions? Ne m'aimes-tu pas, ma belle Cécile? Réponds-moi oui, et que tout soit oublié.

CÉCILE.

Oui, cher, oui, Cécile vous aime, et elle voudrait être plus digne d'être aimée; mais c'est assez qu'elle le soit pour vous. Mettez vos deux mains dans les miennes. Pourquoi donc m'avez-vous refusé tantôt quand je vous ai prié à dîner?

VALENTIN.

Je voulais partir : j'avais affaire ce soir.

CÉCILE.

Pas grande affaire, ni bien loin, il me semble, car vous êtes descendu au bout de l'avenue.

VALENTIN.

Tu m'as vu! Comment le sais-tu?

CÉCILE.

Oh! je guettais. Pourquoi m'avez-vous dit que vous ne dansiez pas la mazourke? je vous l'ai vu danser l'autre hiver.

VALENTIN.

Où donc? Je ne m'en souviens pas.

CÉCILE.

Chez madame de Gesvres, au bal déguisé. Comment ne vous en souvenez-vous pas? Vous me disiez dans votre lettre d'hier que vous m'aviez vue cet hiver; c'était là.

VALENTIN.

Tu as raison; je m'en souviens. Regarde comme cette nuit est pure! Comme ce vent soulève sur tes épaules cette gaze avare qui les entoure! Prête l'oreille; c'est la voix de la nuit; c'est le chant de l'oiseau qui invite au bonheur. Derrière cette roche élevée, nul regard ne peut nous découvrir. Tout dort, excepté ce qui s'aime. Laisse ma main écarter ce voile, et mes deux bras le remplacer.

CÉCILE.

Oui, mon ami. Puissé-je vous sembler belle! Mais ne m'ôtez pas votre main, je sens que mon cœur est dans la mienne, et qu'il va au vôtre par là. Pourquoi donc vouliez-vous partir, et faire semblant d'aller à Paris?

VALENTIN.

Il le fallait: c'était pour mon oncle. Osais-je, d'ailleurs, prévoir que tu viendrais à ce rendez-vous? Oh! que je tremblais en écrivant cette lettre, et que j'ai souffert en t'attendant!

CÉCILE.

Pourquoi ne serais-je pas venue, puisque je sais que vous

m'épouserez? (Valentin se lève et fait quelques pas.) Qu'avez-vous donc? qui vous chagrine? Venez vous rasseoir près de moi.

VALENTIN.

Ce n'est rien; j'ai cru, — j'ai cru entendre, — j'ai cru voir quelqu'un de ce côté.

CÉCILE.

Nous sommes seuls; soyez sans crainte. Venez donc. Faut-il me lever? Ai-je dit quelque chose qui vous ait blessé? Votre visage n'est plus le même. Est-ce parce que j'ai gardé mon schall, quoique vous vouliez que je l'ôtasse? C'est qu'il fait froid; je suis en toilette de bal. Regardez donc mes souliers de satin. Qu'est-ce que cette pauvre Henriette va penser? Mais qu'avez-vous? Vous ne répondez pas; vous êtes triste. Qu'ai-je donc pu vous dire? C'est par ma faute, je le vois.

VALENTIN.

Non, je vous le jure, vous vous trompez; c'est une pensée involontaire qui vient de me traverser l'esprit.

CÉCILE.

Vous me disiez « tu, » tout à l'heure, et même, je crois, un peu légèrement. Quelle est donc cette mauvaise pensée qui vous a frappé tout à coup? Vous ai-je déplu? Je serais bien à plaindre. Il me semble pourtant que je n'ai rien dit de mal. Mais si vous aimez mieux marcher, je ne veux pas rester assise. (Elle se lève.) Donnez-moi le bras, et promenons-nous. Savez-vous une chose? Ce matin, je vous avais fait monter dans votre chambre, un bon bouillon qu'Henriette avait fait. Quand je vous ai rencontré, je vous l'ai dit; j'ai cru que vous ne vouliez pas le prendre, et que cela vous déplaisait. J'ai repassé trois fois dans l'allée; m'avez-vous vue? Alors vous êtes monté. Je suis allée me mettre devant le parterre, et je vous ai vu par votre croisée; vous teniez la tasse à deux mains, et vous avez bu tout d'un trait. Est-ce vrai? l'avez-vous trouvé bon?

VALENTIN.

Oui, chère enfant! le meilleur du monde, bon comme ton cœur et comme toi.

CÉCILE.

Ah! quand nous serons mari et femme, je vous soignerai mieux que cela. Mais dites-moi, qu'est-ce que cela veut dire de s'aller jeter dans un fossé? risquer de se tuer, et pourquoi faire? Vous saviez bien être reçu chez nous. Que vous ayez voulu arriver tout seul, je le comprends; mais à quoi bon le reste? Est-ce que vous aimez les romans?

VALENTIN.

Quelquefois; allons donc nous rasseoir.

(Ils se rasseoient.)

CÉCILE.

Je vous avoue qu'ils ne me plaisent guère; ceux que j'ai lus ne signifient rien. Il me semble que ce ne sont que des mensonges, et que tout s'y invente à plaisir. On n'y parle que de séductions, de ruses, d'intrigues, de mille choses impossibles. il n'y a que les sites qui m'en plaisent; j'en aime les paysages et non les tableaux. Tenez, par exemple, ce soir, quand j'ai reçu votre lettre et que j'ai vu qu'il s'agissait d'un rendez-vous dans le bois, c'est vrai que j'ai cédé à une envie d'y venir, qui tient bien un peu du roman. Mais c'est que j'y ai trouvé aussi un peu de réel à mon avantage. Si ma mère le sait, et elle le saura, vous comprenez qu'il faut qu'on nous marie. Que votre oncle soit brouillé ou non avec elle, il faudra bien se raccommoder. J'étais honteuse d'être enfermée, et, au fait, pourquoi l'ai-je été? L'abbé est venu, j'ai fait la morte; il m'a ouvert, et je me suis sauvée; voilà ma ruse; je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

VALENTIN, à part.

Suis-je un renard pris à son piége, ou un fou qui revient à la raison?

CÉCILE.

Eh bien! vous ne me répondez pas. Est-ce que cette tristesse va durer toujours?

VALENTIN.

Vous me paraissez savante pour votre âge, et en même temps,

aussi étourdie que moi, qui le suis comme le premier coup de matines.

CÉCILE.

Pour étourdie, j'en dois convenir ici; mais, mon ami, c'est que je vous aime. Vous le dirai-je ? je savais que vous m'aimiez, et ce n'est pas d'hier que je m'en doutais. Je ne vous ai vu que trois fois à ce bal, mais j'ai du cœur, et je m'en souviens. Vous avez valsé avec mademoiselle de Gesvres, et en passant contre la porte, son épingle à l'italienne a rencontré le panneau, et ses cheveux se sont déroulés sur elle. Vous en souvenez-vous maintenant ? Ingrat! Le premier mot de votre lettre disait que vous vous en souveniez. Aussi comme le cœur m'a battu! Tenez; croyez-moi, c'est là ce qui prouve qu'on aime, et c'est pour cela que je suis ici.

VALENTIN, à part.

Ou j'ai sous le bras le plus rusé démon que l'enfer ait jamais vomi, ou la voix qui me parle est celle d'un ange, et elle m'ouvre le chemin des cieux.

CÉCILE.

Pour savante, c'est une autre affaire; mais je veux répondre, puisque vous ne dites rien. Voyons, savez-vous ce que c'est que cela ?

VALENTIN.

Quoi ? cette étoile à droite de cet arbre ?

CÉCILE.

Non, celle-là qui se montre à peine, et qui brille comme une larme.

VALENTIN.

Vous avez lu madame de Staël ?

CÉCILE.

Oui, le mot de larme me plaît, je ne sais pourquoi, comme les étoiles. Un beau ciel pur me donne envie de pleurer.

VALENTIN.

Et à moi envie de t'aimer, de te le dire, et de vivre pour

toi. Cécile, sais-tu à qui tu parles, et quel est l'homme qui ose t'embrasser ?

CÉCILE.

Dites-moi donc le nom de mon étoile. Vous n'en êtes pas quitte à si bon marché.

VALENTIN.

Eh bien ! c'est Vénus, l'astre de l'amour, la plus belle perle de l'Océan des nuits.

CÉCILE.

Non pas; c'en est une plus chaste, et bien plus digne de respect; vous apprendrez à l'aimer un jour, quand vous vivrez dans les métairies, et que vous aurez des pauvres à vous; admirez-la, et gardez-vous de sourire; c'est Cérès, déesse du pain.

VALENTIN.

Tendre enfant ! je devine ton cœur; tu fais la charité, n'est-ce pas ?

CÉCILE.

C'est ma mère qui me l'a appris; il n'y a pas de meilleure femme au monde.

VALENTIN.

Vraiment ? je ne l'aurais pas cru.

CÉCILE.

Ah ! mon ami, ni vous, ni bien d'autres, vous ne vous doutez de ce qu'elle vaut. Qui a vu ma mère un quart d'heure, croit la juger sur quelques mots au hasard. Elle passe le jour à jouer aux cartes, et le soir à faire du tapis; elle ne quitterait pas son piquet pour un prince; mais que Dupré vienne, et qu'il lui parle bas, vous la verrez se lever de table, si c'est un mendiant qui attend. Que de fois nous sommes allées ensemble, en robe de soie, comme je suis là, courir les sentiers de la vallée, portant la soupe et le bouilli, des souliers, du linge, à de pauvres gens ! Que de fois j'ai vu, à l'église, les yeux des malheureux s'humecter de pleurs lorsque ma mère les regardait ! Allez, elle a droit d'être fière, et je l'ai été d'elle quelquefois.

VALENTIN.

Tu regardes toujours ta larme céleste, et moi aussi, mais dans tes yeux bleus.

CÉCILE.

Que le ciel est grand! que ce monde est heureux! que la nature est calme et bienfaisante!

VALENTIN.

Veux-tu aussi que je te fasse de la science et que je te parle astronomie? Dis-moi, dans cette poussière de mondes, y en a-t-il un qui ne sache sa route, qui n'ait reçu sa mission avec la vie, et qui ne doive mourir en l'accomplissant? Pourquoi ce ciel immense n'est-il pas immobile? Dis-moi; s'il y a jamais eu un moment où tout fut créé, en vertu de quelle force ont-ils commencé à se mouvoir, ces mondes qui ne s'arrêteront jamais?

CÉCILE.

Par l'éternelle pensée.

VALENTIN.

Par l'éternel amour. La main qui les suspend dans l'espace n'a écrit qu'un mot en lettres de feu. Ils vivent parce qu'ils se cherchent, et les soleils tomberaient en poussière, si l'un d'entre eux cessait d'aimer.

CÉCILE.

Ah! toute la vie est là.

VALENTIN.

Oui, toute la vie — depuis l'Océan qui se soulève sous les pâles baisers de Diane, jusqu'au scarabée qui s'endort jaloux dans sa fleur chérie. Demande aux forêts et aux pierres ce qu'elles diraient si elles pouvaient parler? Elles ont l'amour dans le cœur et ne peuvent l'exprimer. Je t'aime! voilà ce que je sais, ma chère; voilà ce que cette fleur te dira, elle qui choisit dans le sein de la terre les sucs qui doivent la nourrir; elle qui écarte et repousse les élémens impurs qui pourraient ternir sa fraîcheur! Elle sait qu'il faut qu'elle soit belle au jour, et qu'elle meure dans sa robe de noce devant le soleil qui l'a créée. J'en sais moins qu'elle en astronomie; donne-moi ta main, tu en sais plus en amour.

CÉCILE.

J'espère, du moins, que ma robe de noce ne sera pas mortellement belle. Il me semble qu'on rôde autour de nous.

VALENTIN.

Non, tout se tait. N'as-tu pas peur ? Es-tu venue ici sans trembler ?

CÉCILE.

Pourquoi ? De quoi aurais-je peur ? Est-ce de vous ou de la nuit ?

VALENTIN

Pourquoi pas de moi ? qui te rassure ? Je suis jeune, tu es belle, et nous sommes seuls.

CÉCILE.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à cela ?

VALENTIN.

C'est vrai, il n'y a aucun mal; écoute-moi, et laisse-moi me mettre à genoux.

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc ? vous frissonnez.

VALENTIN.

Je frissonne de crainte et de joie, car je vais t'ouvrir le fond de mon cœur. Je suis un fou de la plus méchante espèce, quoique, dans ce que je vais t'avouer, il n'y ait qu'à hausser les épaules. Je n'ai fait que jouer, boire et fumer depuis que j'ai mes dents de sagesse. Tu m'as dit que les romans te choquent ; j'en ai beaucoup lu, et des plus mauvais. Il y en a un qu'on nomme Clarisse Harlowe; je te le donnerai à lire quand tu seras ma femme. Le héros aime une belle fille comme toi, ma chère, et il veut l'épouser; mais auparavant il veut l'éprouver. Il l'enlève et l'emmène à Londres, après quoi comme elle résiste, Bedfort arrive.... c'est-à-dire, Tomlinson, un capitaine.... je veux dire Morden... non, je me trompe... Enfin, pour abréger.... Lovelace est un sot, et moi aussi, d'avoir voulu suivre son exemple..... Dieu soit loué ! tu ne m'as pas compris..... je t'aime, je t'épouse, il n'y a de vrai au monde que de déraisonner d'amour.

(Entrent Van Buck, la baronne, l'abbé, et plusieurs domestiques qui les éclairent.)

LA BARONNE.

Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. Il est trop jeune pour une noirceur pareille.

VAN BUCK.

Hélas! madame; c'est la vérité.

LA BARONNE.

Séduire ma fille! tromper un enfant! déshonorer une famille entière! Chansons! Je vous dis que c'est une sornette, on ne fait plus de ces choses-là. Tenez, les voilà qui s'embrassent. Bonsoir, mon gendre; où diable vous fourrez-vous?

L'ABBÉ.

Il est fâcheux que nos recherches soient couronnées d'un si tardif succès; toute la compagnie va être partie.

VAN BUCK.

Ah ça, mon neveu, j'espère bien qu'avec votre sotte gageure....

VALENTIN.

Mon oncle, il ne faut jurer de rien, et encore moins défier personne.

ALFRED DE MUSSET.

(*Extrait de la Revue des deux Mondes.*)

BULLETIN.

On ne se croirait pas à la fin d'un long hiver et d'une longue session, tant les passions politiques et le goût des fêtes se sont ranimés tout à coup, deux passions bien usées et bien affaiblies d'ordinaire à cette époque. Il y a, au contraire, recrudescence de plaisirs et d'affaires, et n'était la chaleur, on se croirait au mois de janvier.

Il y a eu cette semaine deux grandes fêtes d'opposition à Paris, la grande fête de la discussion des crédits extraordinaires et du budget, célébrée à la chambre, et la fête au profit des pensionnaires de l'ancienne liste civile, qui a eu lieu, avec non moins de pompe, à Tivoli. Deux fêtes long-temps annoncées et préparées avec soin, mais qui n'ont pas été aussi brillantes l'une que l'autre. On s'était cependant donné des peines inouies pour remporter la victoire dans le tournoi doctrinaire. Chaque matin, on rencontrait le long du quai d'Orsay (auquel par parenthèse on devrait bien rendre le nom de quai Bonaparte), M. Jaubert, une liasse de rapports sous le bras, l'œil enflammé, et portant la canne haute sur l'épaule, comme un caporal prussien qui va administrer la schlague à des recrues; du pont de la Concorde débouchaient pendant ce temps-là M. Duvergier de Hauranne, M. d'Haubersaert et leurs amis, que rejoignaient bientôt les colonnes doctrinaires du faubourg Saint-Germain; et tout en se promenant à grands pas dans la salle des conférences, on défaisait de mille façons le ministère, et on se par-

tageait gaiement les portefeuilles, ainsi que la présidence de la chambre. C'était une belle chose que cette ardeur; mais l'excès de la passion a nui à des attaques assez bien conduites d'ailleurs, et les projets doctrinaires sont ajournés à la session prochaine. M. le comte Jaubert lui-même en prend son parti, et se dispose à aller faire le bonheur de ses vassaux.

Nous sommes à l'époque des effets manqués. L'éclipse elle-même a désappointé les oisifs et les curieux, qui s'attendaient bonnement à une obscurité profonde; l'éclipse a été presque aussi pâle que M. Jaubert, et M. Arago se plaint qu'on n'ait pu la voir du Collége de France, quoique M. Binet assure qu'il l'a montrée de là à plus de quarante personnes. Vous verrez que l'éclipse aura passé dans l'opposition, et qu'elle se sera laissé entraîner du côté de l'Observatoire de M. Arago, pour faire une niche à M. Thiers et à l'architecte du Collége de France.

M. Auguis, qui ne s'attaque pas à l'éclipse, mais aux singes, n'apprendra pas sans déplaisir que le Jardin des Plantes vient d'acheter l'orang-outang, et qu'on va le loger, non pas dans l'hôtel du quai d'Orsay, mais dans le *palais* des singes, comme dit l'honorable député, à qui revient l'honneur d'avoir dénommé le nouveau bâtiment. L'orang-outang fait fureur dans Paris, c'est à qui aura la faveur de voir de près l'orang-outang, et d'être admis près de lui aux heures particulières. On cite plusieurs personnages de haute distinction qui ont visité cette semaine l'orang-outang, et nous espérons bien que M. Auguis ne lui tiendra pas rigueur plus long-temps. M. Auguis sera bien reçu, l'orang-outang étant un animal tout-à-fait dépourvu de rancune.

En se rendant de la chambre au Jardin des Plantes, M. Auguis pourra voir en passant les travaux du quai d'Orsay, du Collége de France et beaucoup d'autres, qui avaient été suspendus, et qu'on vient de reprendre. La chambre des pairs n'a pas encore voté la loi des crédits supplémemtaires, mais il était urgent de profiter de la belle saison et de mettre les bâtimens en état d'être décorés pendant l'hiver. La Madeleine a revu aussi ses bandes d'ouvriers qu'elle occupe, et qui promenaient leur oisiveté forcée le long des boulevarts, en attendant la fin des récriminations de M. Jaubert. La grande fresque de M. Ziégler, qui doit couvrir l'hémicycle, est déjà tracée sur

l'enduit. Le peintre la cache avec soin, mais on nous assure qu'elle sera d'un grand effet; cette fresque doit représenter toute l'histoire de l'église, depuis Constantin jusqu'à Napoléon, depuis les évangélistes jusqu'au pape Pie VII; de profondes études de fresque et de perspective faites en Italie et en Allemagne, par M. Ziégler, font bien augurer de son travail. On s'occupe aussi de dorer l'intérieur de l'église; mais pour satisfaire M. Jaubert qui repousse la dorure, contrairement à M. Duvergier de Hauranne, qui la demandait dans son rapport de 1835, on ne dorera que les surfaces des sculptures et non les contours intérieurs; l'or n'y sera appliqué qu'aux parties visibles de face; c'est le procédé moderne, procédé économique sans doute, mais qui nuit aux reflets que la dorure complète rend si éclatans, comme on peut le voir dans Saint-Marc à Venise; mais le temps de la construction de Saint-Marc, où l'on dorait les églises avec de l'or de sequin, n'était pas le temps des monumens d'art à bon marché, et Sansovino eût été bien embarrassé de ses plans en présence de M. Jaubert.

La liste civile, qui, heureusement pour elle, n'a pas de comptes à régler avec M. Jaubert, va entreprendre encore un grand ouvrage que les Parisiens approuveront. Il s'agit d'une promenade d'hiver qui serait établie sur la terrsse du bord de l'eau, et disposée d'après le goût des promenades d'hiver de Londres et de Berlin. Nous regretterons toujours cette belle terrasse, où l'air était si pur quand venait le moindre rayon de soleil d'hiver; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'une promenade couverte manque à Paris. Cette vaste galerie de verre, garnie de stores, et ornée de fleurs, deviendra le rendez-vous de toute la bonne compagnie pendant l'hiver prochain, et ajoutera un nouvel éclat aux Tuileries, le noble jardin ouvert au monde parisien, et entretenu avec tant de sollicitude.

Le jardin de Tivoli a rivalisé avec les Tuileries pendant cette semaine. Il y avait foule, et foule élégante à la fête en faveur des pauvres de l'ancienne liste civile. La bienfaisance, et un peu aussi la curiosité, avaient fait oublier toutes les nuances de partis. Des fonctionnaires, des députés de toutes les couleurs, se trouvaient à cette fête avec les notabilités du parti légitimiste, et en

si grand monde, qu'on porte la recette à 63,000 francs. Les pensionnaires de Charles X et de la restauration ont été ainsi secourus par ceux que la restauration et Charles X avait traités avec le plus de rigueur. Ajoutez qu'une bienveillance parfaite avait accueilli de tous côtés les demandes de souscription qui avaient été adressées à des personnes notamment connues par leur éloignement pour les œuvres et les doctrines de la restauration ; mais il s'agissait d'une fête, il s'agissait de secourir des Français malheureux : tout le monde a répondu à l'appel.

Toutefois si de semblables fêtes avaient encore lieu, nous engagerions les nobles dames patronesses à ne pas permettre à leurs femmes de chambre et à leur suite de se mêler parmi les invités, et surtout de ne pas s'établir à table sous des tentes réservées, et aux couleurs de leurs maisons, en présence de quelques milliers de souscripteurs affamés, qui cherchaient en vain le restaurateur, et les tables à la carte qui leur avaient été promises par le programme. Quelques-uns de ces nobles convives, qui s'égayaient beaucoup de l'embarras et du désappointement de ce peuple qui circulait autour de leurs tables comme au banquet royal de Versailles, ont pu s'entendre dire que l'aristocratie telle qu'on l'entendait autrefois, comprenait mieux les droits de l'hospitalité.

VAUDEVILLE. — *Le Démon de la nuit.* — La scène se passe dans le Nord, en Pologne, en Norvége, en Sibérie, peu importe. C'est là une heureuse et piquante invention de faire geler les acteurs sur la scène, pendant que les spectateurs étouffent dans la salle, de faire porter à Mlle Fargueil une robe de fourrures, pendant que les dames venues pour applaudir à ses débuts demandent à la gaze et à la mousseline un peu de fraîcheur et d'ombre ; car décidément nous sommes en été, les feuilles des arbres ont secoué leur dernière goutte de pluie, les fleurs ont ouvert leur dernière corolle, les aubépines, cette neige odorante du printemps, qui bordent les petits sentiers,

font envie aux marguerites qui tapissent la prairie. Aussi chacun se prend d'amour pour cette fraîche campagne, que l'hiver nous a fait attendre si long-temps cette année. Les lueurs blafardes de la rampe n'ont plus d'attraits quand on s'est réchauffé dans un rayon de soleil ; aussi le Vaudeville a-t-il senti le besoin de mettre en avant toutes ses ressources, d'avoir son bouquet de comédiennes, et son répertoire fourni de pièces fraîches, un peu froides au besoin, et il a lancé du même coup sur la scène six demoiselles d'honneur et *le Démon de la nuit.*

Il y a bien long-temps qu'on ne croit plus aux revenans, même les petites filles, et surtout les petites filles s'il faut, s'en rapporter à la pièce de MM. Bayard et Étienne Arago. Les revenans sont, en général, des personnages fort saisissables, qui ne reviennent pas pour tout le monde, et qui voient clair la nuit. Il n'y a que deux sortes de gens qui voient clair dans l'obscurité, ce sont les amoureux et les revenans ; aussi ces deux personnages ne font-ils, trop souvent, qu'un seul et même personnage ; j'en appelle encore au *Démon de la nuit*. En revanche, des malintentionnés prétendent que les amoureux et les auteurs s'aveuglent à plaisir sur les défauts de leurs maîtresses ou de leurs ouvrages : je ne prétends pas que cela soit arrivé aux auteurs du *Démon de la nuit,* bien au contraire ; c'est un succès que nous nous plaisons à enregistrer, le succès d'une jolie pièce, jouée par dfort jolies actrices, et qui luttera sans désavantage contre les chaleurs de la saison.

Le démon de la nuit est tout simplement un beau et jeune prince : je le tiens bon gentilhomme, à son choix. En effet, parmi toutes les filles d'honneur, il ne pouvait mieux choisir que Mlle Fargueil ; la jeune débutante est un peu gênée dans ses mouvemens, le timbre de sa voix est légèrement voilé, comme cela arrive aux très jeunes filles. M. Lepeintre est un comique d'une espèce toute particulière. Il y a au théâtre du Palais-Royal un comique, nommé M. Levassor, qui joue avec sa maigreur; M. Lepeintre joue avec sa corpulence : ce sont là des dons de nature dont il faut remercier le ciel, ce qui n'est point à dire que M. Levassor et M. Lepeintre n'ajoutent pas, et beaucoup, de leur côté à ces dons naturels. M. Émile Taigny a été suffisamment grave et mélancolique ; car il

faut bien qu'il y ait un peu de mélancolie dans un vaudeville norvégien.

HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN, PAR M. DE HAMMER, TOMES III ET IV.

Ce grand et important ouvrage se continue avec une merveilleuse activité; les tomes III et IV vont de 1450 à 1520, et comprennent les règnes de Mahomet II, de Bajazet et de Sélim Ier. Ces trois princes résument les trois principales nuances du caractère ottoman. Mahomet est infatigable dans ses conquêtes; il soumit Constantinople, Trébizonde, la Servie, la Bosnie, l'Albanie, la Moldavie, le Péloponèse, les principales îles de l'Archipel, et mourut au milieu des préparatifs d'une expédition dirigée contre Rhodes et l'Italie. S'il fut repoussé devant Belgrade par Capistrano, devant Scutari par Barthélemy d'Épire, devant Rhodes par Pierre d'Aubusson, c'est que là seulement il rencontra un fanatisme capable de lutter avec le sien. Là où vivait encore quelque chose de l'enthousiasme des croisades, le sabre musulman s'ébrécha contre la croix chrétienne; mais les marchands génois, vénitiens, arméniens, les princes d'Athènes et de Morée, passèrent sous le joug de ce favori de la victoire, qui payait de la mort la défaite de ses généraux. Non-seulement Mahomet fonda par l'épée l'empire ottoman, mais il le consolida par les ordonnances les plus sages; il prit pour base, dans la division des charges de l'état et de la cour, le nombre quatre, dérivé des quatre colonnes qui supportent la tente et reposant d'ailleurs sur une donnée historique, les quatre disciples de Mahomet et les quatre califes. Il assura la prééminence des oulemas, théologiens et jurisconsultes, parlement et sorbonne tout à la fois. Il fonda de nombreuses mosquées et érigea le fratricide en loi d'état. Cette loi ne fut que trop fidèlement suivie par ses successeurs.

On ne peut cependant accuser complètement le pacifique Bajazet de la mort de son frère Djem, connu sous le nom du

prince Zizim, et que sept puissances chrétiennes se disputèrent comme un effet de commerce que l'on pouvait escompter à Constantinople. Ce fut, dit-on, à Borgia que revint l'honneur, sinon le profit de l'avoir empoisonné. Né d'une mère servienne, captif pendant treize ans, victime des politiques turques et chrétiennes, conjurées ensemble pour sa perte, ce prince a laissé après lui un souvenir mélancolique et romanesque, même dans les annales des Francs. Le règne de Bajazet, illustré par soixante légistes et un grand nombre de poètes mystiques, est le premier qui finisse par la déposition d'un sultan.

Sélim marcha sur les traces de Mahomet II, il humilia les schahs de Perse, écrasa les Mameluks d'Égypte, et conquit le Kurdistan. La guerre contre les Perses ne fut pas seulement l'entreprise d'un conquérant, ce fut une guerre de religion entre les sectateurs d'Ali et les partisans d'Omar; on retrouve dans ces luttes religieuses un multitude de rapprochemens curieux avec les guerres qui désolèrent l'Europe au XVIe siècle, Sélim fit massacrer dans son empire quarante mille hérétiques. Les Alides barbares, désordonnés, sans consistance, étaient commandés par Ismaïl, fondateur de la dynastie des Sophis, vainqueur de quatorze rois.

La Perse et l'Égypte, les protestans et les barbares, devaient succomber devant la civilisation supérieure des Turcs. Les Mameluks se plaignaient d'avoir été vaincus par l'artillerie qui tue lâchement et comme un assassin; de nos jours c'est en s'aidant de toutes les ressources modernes qu'un pacha rebelle a pu faire trembler à son tour ces Turcs, jadis invincibles sous Mahomet et Sélim; c'est ainsi que la civilisation a passé tour à tour de l'Orient à l'Occident pour revenir de l'Occident à l'Orient. Les peuples s'usent à la tâche, les villes et les empires disparaissent, mais il y a quelque chose qui ne meurt pas et qui grandit toujours, quelque chose qui arrachait des lèvres de Bossuet en face de Louis XIV, ce terrible cri: *marche! marche!*

Le monde a marché, le temps est venu d'écrire l'histoire des Ottomans. Que ces pages destinées à faire revivre les exploits des premiers sultans servent au moins d'épitaphe à leur descendant qui, certes, ne leur est inférieur ni par le talent ni par la patience, mais qui a eu un malheur, c'est d'arriver trop

tard ; en politique ces malheurs-là sont pires que des crimes.

PIGNEROL, PAR M. P.-L JACOB, BIBLIOPHILE.

Si jamais la division arithmétique des siècles s'accorda peu avec les développemens de l'esprit humain, c'est certes quand il s'agit du XVIIe siècle ; rien ne commence moins en 1600 que le XVIIe siècle, ou du moins l'époque que nous représente ce nom, l'époque de Racine, de Boileau, de Colbert, de Lulli, de Lafontaine, de Molière, de Mme de Montespan ; cette époque-là commence en 1660, après la mort de Mazarin et le traité des Pyrénées, avec le mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse, et les splendides fêtes de Fontainebleau ; mais ce qui est encore plus merveilleux, et ce qui doit tout-à-fait confondre et brouiller les idées de ceux qui n'ont pas eu la précaution d'acheter une chronologie, c'est que ce XVIIe siècle, que l'on se figure si long, si immense, et que l'on mesure d'ordinaire sur le règne du grand roi, ce XVIIe siècle n'a duré que vingt ans. En 1675, Racine se retire dans la solitude ; Boileau cesse d'écrire vers 1685 ; Lafontaine, mis à l'index par Mme de Maintenon, tomba dans un tel oubli et dans une telle disgrace, qu'il songea, en 1687, à aller rejoindre Saint-Évremont en Angleterre ; Molière, qui appartenait à la génération antérieure de Corneille, de Balzac, de Théophile, composa *Tartufe* en 1664, frappant Mme de Maintenon à travers Mme de Montespan, avec cet instinct d'homme de génie qui sent un vice et un ridicule vingt ans avant qu'il ne paraisse. Vingt ans, de 1660 à 1680, voilà le vrai XVIIe siècle, voilà l'époque de la joie, des fêtes, des splendeurs royales, l'époque des chefs-d'œuvre. Qu'on regarde en avant ou en arrière, et l'on aperçoit du sang et des larmes : ces vingt années semblent une oasis jetée entre deux caps des tempêtes. Avant c'est Richelieu et ses sanglantes exécutions, c'est la Fronde et ses misérables troubles, c'est l'écho affaibli des guerres et des luttes du XVIe siècle. Tous les écrivains ont encore une allure belliqueuse ou démocratique, soit Corneille, soit Cyrano de Bergerac, soit Pascal, soit Théophile : Port-Royal est dans tout son éclat, Descartes émancipe la raison en lui faisant mieux comprendre Dieu. Cette partie du XVIIe siècle,

où règnent Richelieu et Mazarin, n'a rien de commun avec le XVIIe siècle despotique, classique, régulier, imposant de Louis XIV. Malherbe ne savait pas le grec et méprisait Pindare, Ménage écrivait des sonnets italiens, Voiture des vers espagnols, Pavin, Linières, Desbarreaux, faisaient de l'incrédulité tout à leur aise; Chapelain gouvernait l'Académie. La réaction des jeunes gens, des *romantiques* de l'époque sera terrible. Boileau en sera l'instrument le plus impitoyable; en deux vers il résumera son opposition à l'influence italienne et à l'école sceptique de la Place-Royale :

A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à l'or pur de Virgile.

Après le XVIIe siècle, c'est-à-dire après 1680, Mme de Maintenon étend sur toute la France sa mantille noire de dévote; la révocation de l'édit de Nantes porte un coup mortel à l'industrie française et devient le signal d'horribles persécutions dans le midi; les guerres ne sont plus que défensives, les défaites se succèdent; la frontière est entamée, la famine vient s'ajouter à la pénurie du trésor; Fénélon, exilé à Cambrai et soignant dans son palais les blessés ennemis comme ses propres compatriotes, laisse échapper contre le vieux roi de terribles reproches; toute la maison royale s'éteint en quelques années, enfin Louis XIV meurt le 5 septembre 1715, après avoir survécu à toute sa famille, à tout son siècle. Il meurt, et son corps est insulté par le peuple, et un homme du XVIIe siècle, Massillon, chargé de l'éloge du grand roi, ne trouve que des blâmes à jeter sur sa tombe.

Fouquet, surintendant des finances, appartient à la première partie du XVIIe siècle. Il avait connu Mazarin, et il espérait bien hériter de son influence sur l'esprit du roi; mais il expia cruellement ce mouvement de vanité. Le 5 septembre 1661, il passa dans la forteresse de Pignerol ces vingt années de gloire et de réjouissances, ces vingt années du XVIIe siècle proprement dit. C'est l'histoire de cette captivité qu'a écrite M. Jacob. Il montre Fouquet entre deux bourreaux, Saint-Mars et un de ses valets de chambre nommé Eustache, et deux anges, son fils à lui Fouquet, un fils qu'il avait eu de Mlle de Montalais, la

dernière, hélas! de ses maîtresses, et Henriette de Morelant, femme de son geôlier; puis, c'est l'épisode du procès de La Voisin, et le voyage de Louvois, et Lauzun, ce compagnon de captivité. Tout cela est dramatiquement pensé et exécuté. C'est un livre comme en sait faire le bibliophile, où il y a toujours assez d'histoire pour instruire, assez de passion pour intéresser, le tout habilement nuancé et homogénéisé; livre qui va aux savans comme aux gens du monde; ce qui n'empêche pas que M. Lacroix ne sache faire également de la chronique pure, ainsi qu'il l'a montré dans son *Histoire du seizième siècle en France,* ou de la passion et des esquisses de mœurs, comme le prouve le roman d'*Un divorce*, histoire de l'empire.

TABLE DES MATIÈRES.

